



George W. Bush est confronté à une situation budgétaire difficile

MAUVAISE NOUVELLE pour le président George W. Bush : l'excédent budgétaire sur lequel il comptait pour compenser ses baisses d'impôts et financer ses dépenses militaires sera plus faible que prévu. Selon les chiffres publiés par la Maison Blanche, mercredi 22 août, le surplus de la loi de finances 2001 sera de 158 milliards de dollars au lieu des 281 escomptés. Les démocrates ont saisi l'occasion pour dénoncer l'inanité des réductions fiscales que le président républicain a fait voter. La Maison Blanche souligne que la faible croissance de 2001 (1,7 %, contre 5 % l'an passé) sera suivie d'une reprise en 2002, avec une hausse du PNB devant atteindre 3,2 %. Ce qui permettrait à M. Bush d'aborder sereinement le scrutin législatif de cette année-là.

Lire page 2

► www.lemonde.fr/eco-americaine

L'euro au cœur de la rentrée

● Les premières pièces de la nouvelle monnaie ont été livrées, jeudi, dans la Drôme ● A 130 jours de sa mise en circulation, l'euro suscite inquiétudes et interrogations ● Les Français attendent le dernier moment pour changer leurs habitudes ● Les plans du gouvernement sont contrariés

ALORS QUE se tenait, jeudi 23 août, le premier conseil des ministres de la rentrée, la première livraison en France de pièces en euros avait lieu dans la Drôme. A 130 jours de sa mise en circulation, le 1^{er} janvier

2002, la nouvelle monnaie est au cœur des interrogations de la rentrée. Notre enquête dresse l'état des lieux de la préparation de chaque acteur économique et souligne les phénomènes d'inquiétude chez les commer-

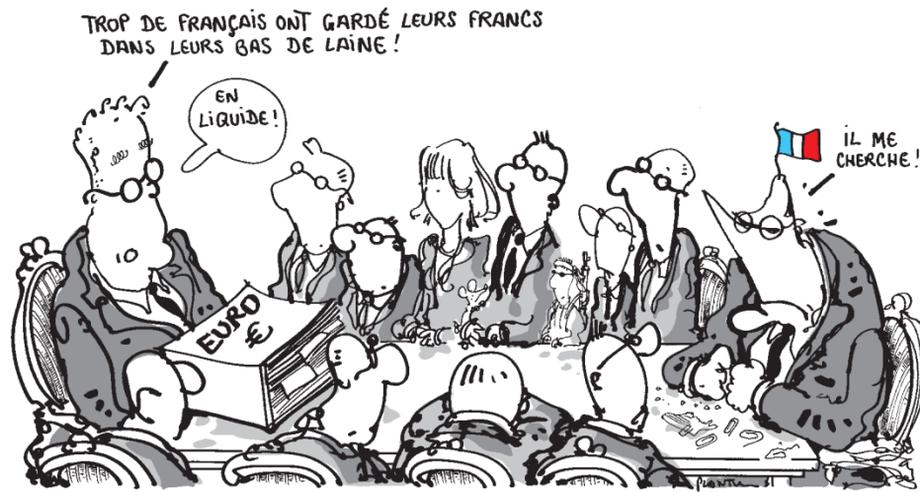
çants ou les consommateurs. Si l'utilisation des chèques et des cartes bancaires en euros a augmenté durant l'été, elle reste extrêmement minoritaire : en juillet, seulement 1,9 % des chèques avaient été établis dans la

monnaie européenne. Ce chiffre est encore très loin de l'objectif officiel du gouvernement, qui est d'atteindre 70 % des paiements en euros avant la fin de l'année. Le sentiment domine d'un grand désordre et d'un fort attentisme, comme si chaque acteur attendait la date fatidique plutôt que de changer ses habitudes dès maintenant. Les banquiers sont particulièrement soucieux, car ils redoutent une ruée aux guichets en janvier 2002, les particuliers risquant de se défaire de leurs fameux « bas de laine » au dernier moment.

Dans un entretien au *Nouvel Observateur*, le ministre des finances, Laurent Fabius, se veut rassurant sur la conjoncture - « En France, nous ne sommes pas en récession », insiste-t-il -, mais il appelle à la vigilance sur les prix : « L'inflation est maîtrisée ; pour autant, nous devons rester vigilants, notamment à cause du passage à l'euro. »

Lire page 5

► www.lemonde.fr/euro



REPORTAGE

Du Baikal à Vladivostok

5. Nanaïs du fleuve Amour

Depuis Derzou Ouzala, le plus célèbre d'entre eux, les Nanaïs, appelés aussi « hommes poissons », vivent de la chasse et de la pêche. Peuplant les rives du fleuve Amour, frontière avec la Chine, ils ont préservé leur cohérence, leurs croyances, leurs us, malgré la soviétisation forcée. Aujourd'hui, la pollution menace leur survie.

p. 10

Les vacances des enseignants

LES PRATIQUES des enseignants pendant leurs congés d'été se distinguent toujours de celles du reste de la population. En 1999, 90 % d'entre eux ont passé au moins quatre nuits consécutives hors de leur domicile, alors que, chez les autres actifs, la proportion ne dépasse pas 66 %. Environnement et patrimoine sont toujours les deux piliers des loisirs des « pros ». Des spécificités qui tendent à se banaliser sous l'effet de l'élévation générale du niveau de formation, des 35 heures et de la vogue du tourisme vert. Autre particularité des vacances enseignantes : le rôle-clé qu'y joue la Camif, coopérative dont le siège est à Niort.

Lire page 6

► www.lemonde.fr/education

Le copyright protège-t-il la graine de stars contre le piratage génétique ?

LE CLONAGE d'êtres humains pourrait devenir un business avant même d'être une réalité. Tel est en tout cas le calcul de l'opportuniste André Crump, 37 ans, créateur de l'institut du copyright du code ADN (Dnaci) à San Francisco. Cet homme d'affaires « visionnaire », qui a été chef de produit dans des entreprises de high-tech telles qu'Apple ou Sun, propose l'instauration d'un système de protection des droits d'auteur sur le génome des individus. Pour la modique somme de 1 500 dollars (1 584 € ou 10 391 F), l'entreprise offre de créer une carte génétique et de protéger cette dernière contre les éventuelles tentatives de clonage pirate.

Le marché des stars du show-business, hommes politiques et autres vedettes est clairement visé par André Crump, qui explique que son procédé « ressemble à la façon dont les logiciels sont couverts par le droit d'auteur ». La création du Dnaci s'appuie en effet sur l'hypothèse d'une application possible de la législation américaine sur la protection des droits d'auteur à celle du code génétique de chaque individu. Sur son site

Internet (<http://www.dnacycopyright.com/>), l'institut souligne les termes du Copyright Act spécifiant que cette loi couvre « les œuvres originales traduites dans un mode d'expression tangible, déjà connu ou développé plus tard, qui peuvent être reproduites ou communiquées, soit directement, soit à l'aide d'une machine ou d'un moyen quelconque. » Fort de son interprétation de la législation en vigueur, André Crump assure pouvoir « appliquer le système des droits d'auteur à des technologies qui commencent à émerger, comme l'ADN, et à la protection contre les clones. » Et d'exhorter le chaland à une prise de conscience inédite : « Vous êtes l'auteur de votre code ADN, donc vous êtes protégés par les lois sur le copyright. »

Cette interprétation des textes ne fait pas l'unanimité. Ainsi, Stephen Barnett, professeur à la faculté de droit de Berkeley (Californie), juge que le copyright ne s'applique pas, tout simplement parce que les individus ne sont pas les auteurs de leur ADN. « Ce peut être le créateur avec un grand C ou quiconque dont vous pensez qu'il nous a faits, précise le

professeur. Mais ce n'est pas l'individu. » Il ajoute que, contrairement à un logiciel, le code génétique n'est qu'une empreinte qui n'a pas été créée par son propriétaire.

Pour l'instant, André Crump n'a réussi qu'à susciter la curiosité. Aucun client ne s'est encore présenté, mais cela ne le désarme pas. « Je pense que les gens, en particulier ceux qui sont connus, voudront se protéger. Vous ne voulez pas que quelqu'un vous concurrence en étant vous ? » De quoi renforcer la confusion sur la nature même d'un clone humain qui, s'il ressemble physiquement à l'original, n'a aucune chance d'en posséder la personnalité. En ce sens, la copie du génome n'atteint pas la perfection de celle des œuvres numériques. Néanmoins, l'initiative du créateur du Dnaci pourrait entraîner d'autres. Pourquoi ne pas imaginer de l'ADN aux enchères, des paparazzi de l'empreinte génétique ou un Napster du clonage : « Echangerais Madonna contre Schwarzenegger... ? »

Michel Alberganti



FOOTBALL

Lille avec les champions

Bien que battu par Parme (0-1), le Lille Olympique Sporting Club s'est qualifié, mercredi 22 août, pour la phase finale de la Ligue des champions de football. Le LOSC avait en effet gagné le match aller en Italie (2-0). Ce club, qui était encore en deuxième division il y a moins de deux ans, doit en grande partie son ascension à son entraîneur bosniaque, Vahid Halilhodzic.

p. 16

Le malaise de Gemplus



DAVID BONDERMAN

CHAMPION mondial de la carte à puce et symbole de la réussite technologique française, Gemplus vit une crise d'identité depuis son introduction en Bourse. Les salariés s'interrogent sur la stratégie de l'américain TPG et de son président, David Bonderman, devenu le principal actionnaire.

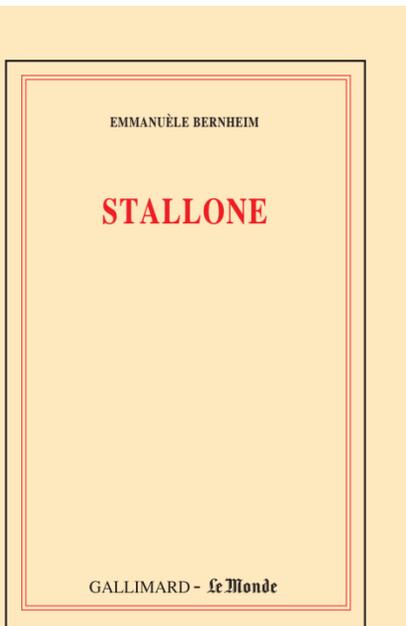
Lire page 12

Allemagne, 3 DM ; Antilles-Guyane, 10 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 48 FB ; Canada, 2,50 \$ CAN ; Côte d'Ivoire, 900 F CFA ; Danemark, 15 KR ; Espagne, 250 PTA ; Gabon, 900 F CFA ; Grande-Bretagne, 1 £ ; Grèce, 500 DR ; Irlande, 1,40 £ ; Italie, 3000 L ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 10 Dh ; Norvège, 14 KR ; Pays-Bas, 3,30 FL ; Portugal, 300 PTE ; Réunion, 10 F ; Sénégal, 900 F CFA ; Suède, 16 KRS ; Suisse, 2,20 FS ; Tunisie, 1,4 Din ; USA (NY), 2 \$; USA (others), 2,50 \$.

M 0147 - 824 - 7,50 F - 1,14 €



Vendredi 24 août
avec *Le Monde* daté samedi 25 août



CHAQUE VENDREDI DATÉ SAMEDI
UNE NOUVELLE INÉDITE DE 16 PAGES

POINT DE VUE

Non, la mondialisation n'est pas « heureuse »

par Bernard Cassen

A lire la tribune que vient de publier le président d'AM Conseil (*Le Monde* du 17 août), on pourrait en retirer l'impression, s'il ne prend pas ombre de cette alliance de mots, que la « patrie libérale » est véritablement en danger. Aussi, après avoir nommé désigné les coupables d'intelligence avec l'ennemi « antimondialiste » - Jacques Chirac, Lionel Jospin, François Hollande, Bernard-Henri Lévy -, notre chevalier blanc se porte en solitaire sur une ligne de front désertée par ces généraux pusillanimes. Armé de quoi ? D'un argumentaire en sept points dont l'un des objectifs est de justifier rétrospectivement une formule, la « mondialisation heureuse », qui avait fait s'esclaffer en son temps (1997), mais qui ne fait plus du tout rire aujourd'hui.

Si, au lieu de seulement prodiguer des « conseils », Alain Minc acceptait d'en recevoir, on pourrait lui suggérer un effort de documentation plus rigoureux et, surtout, une lecture attentive de ce qui,

pour lui, devrait être une référence privilégiée : la presse financière anglo-saxonne, où le registre du « persiste et signe » sur la mondialisation n'est plus de mise. Il est vrai qu'elle s'adresse à des décideurs désireux d'en avoir pour leur argent : ils attendent des données vérifiées, des évaluations sérieuses des risques et des rapports de forces, et non pas des incantations idéologiques en lévitation sur la réalité. On pourra donc puiser largement à ces sources fiables pour répondre aux « vérités » assénées par notre pamphlétaire.

Mais, d'abord, rassurons-le : aucune des personnalités qu'il cite ne saurait être accusée de « capitulation » devant les « héros de Gènes ».

Lire la suite page 11

Bernard Cassen est président d'Attac (Association pour la taxation des transactions financières pour l'aide aux citoyens).

► www.lemonde.fr/genes



MUSIQUE

Quand la country épouse le rock

Née dans les années 1960, sous l'impulsion de Gram Parsons, le desperado de la country mort en 1973, souvent mise à l'index par les puristes de Nashville, l'alliance de la country et du rock a fait de nombreux adeptes. Dès 1975, la chanteuse Emmylou Harris devenait une icône. Depuis 1990, avec notamment le groupe Uncle Tupelo, ce genre renaît et se diversifie.

p. 19

International.....	2	Entreprises.....	12
France.....	5	Tableau de bord.....	13
Société.....	6	Aujourd'hui.....	16
Régions.....	8	Météorologie-Jeux.....	18
Carnet.....	9	Culture.....	19
Abonnements.....	9	Guide culturel.....	20
Horizons.....	10	Radio-Télévision.....	21

ETATS-UNIS L'Office du management et du budget (OMB) de la Maison Blanche a rendu publics, mercredi 22 août, les chiffres portant sur l'exécution du budget 2001. Ceux-ci

font apparaître une réduction sensible de l'excédent budgétaire – à 158 milliards de dollars en 2001 – loin des 281 milliards escomptés. ● LE SURPLUS représente cependant le

deuxième excédent le plus important de l'histoire du pays, a souligné la Maison Blanche. ● LES DÉMOCRATES ont lancé la polémique. Ils accusent le président d'avoir agi à contre-

temps en diminuant les impôts alors qu'un ralentissement de croissance se faisait sentir. ● L'ANCIEN VICE-PRÉSIDENT AL GORE, après sept mois d'absence, a fait sa rentrée,

relançant les spéculations sur sa candidature à la prochaine élection présidentielle de 2004. Les enquêtes d'opinion montrent un rapport de forces inchangé en un an.

Les démocrates lancent la guerre du budget contre le président Bush

Il y a un an, le débat politique américain portait sur la répartition des fruits de la prospérité. Le retournement de conjoncture et les réductions d'impôts ont laminé les excédents. Le chef de l'administration républicaine pourrait être conduit à réviser son programme

WASHINGTON

de notre envoyé spécial

C'était couru. « En huit ans, les démocrates ont fait naître un magnifique excédent budgétaire. Il a suffi de huit mois à George Bush pour l'anéantir. » Terry McAuliffe, président du Parti démocrate, n'allait pas faire grâce au président des Etats-Unis de la mauvaise conjoncture économique et de ses conséquences fiscales. Bien avant que ne soient publiés officiellement, mercredi 22 août, les chiffres de la Maison Blanche – de son Office du management et du budget (OMB, lire ci-dessous) – sur l'exécution du budget 2001, le laminage du surplus escompté en avril alimentait les déclarations et les spots télévisés des démocrates.

M. Bush ayant chanté sa propre gloire en s'attribuant tout le mérite des chèques de remboursement que les contribuables reçoivent du Trésor depuis un mois, il était fatal que les démocrates retournent l'argument en expliquant que la générosité présidentielle a vidé les caisses et que l'exécutif va en être réduit à attaquer les budgets sociaux pour payer ce qui doit l'être.

Mardi, dans le Missouri, M. Bush a été chaleureusement applaudi par un auditoire qui n'en attendait pas tant lorsqu'il a défendu avec vigueur, pendant trois quarts d'heure et en regardant à peine ses notes, sa loi de dégrèvement fiscal et les remboursements qui arrivent en ce moment dans les foyers payant l'impôt sur le revenu. « C'était un dégrèvement honnête, qui disait : si vous payez l'impôt,

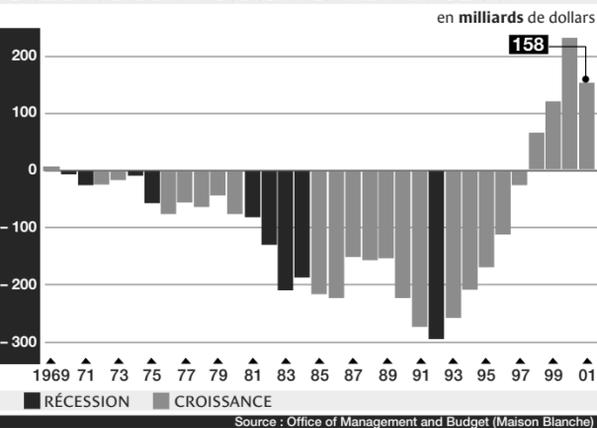
vous avez droit à un dégrèvement. Pas un dégrèvement ciblé, mais un dégrèvement large », a-t-il insisté, avant de féliciter le Congrès de l'avoir voté. « Vous allez entendre des gens vous dire que le dégrèvement va rendre plus difficile de respecter le budget. La réalité, c'est que ce dégrèvement est important pour faire en sorte que l'économie croisse (...). Moi, je fais confiance aux gens pour dépenser leur argent. Je préfère que ce soit vous, plutôt que le gouvernement fédéral, qui dépensiez votre argent. » A l'argument économique du soutien à une conjoncture économique défailante, la Maison Blanche et les républicains en ont ajouté d'autres, politiques : les douze sénateurs et les vingt-huit députés démocrates qui ont voté le dégrèvement – 1 300 milliards de dollars sur les onze années 2001-2011 – n'ont pas manqué de s'en prévaloir auprès de leurs électeurs, y compris dans leur propagande télévisée.

« FAUTE COLOSSALE »

En fait, la bataille qui s'annonce pour la rentrée, quand il s'agira de mettre en œuvre le budget 2002, à compter du 1^{er} octobre, va porter sur les choix. « J'attends du Congrès qu'il s'accommode des limites du budget sur lequel nous nous sommes mis d'accord », a dit M. Bush en se référant aux discussions et votes du printemps. C'est bien ce qu'entend faire le président de la commission budgétaire du Sénat, le démocrate Robert Byrd, élu de Virginie-Occidentale. On ne trouvera pas plus rigoureux que lui, par exemple, pour s'interroger sur la

Un excédent important mais inférieur aux prévisions

EXCÉDENTS ET DÉFICITS BUDGÉTAIRES AMÉRICAINS DEPUIS 1969



La Maison Blanche a révisé à la baisse l'excédent budgétaire de 281 milliards de dollars à 158 milliards de dollars.

pertinence du projet présidentiel de défense antimissile, dont « l'efficacité scientifique » lui paraît douteuse et qui ne peut certainement pas être une priorité au moment où les ressources s'amenuisent. Et le président ne devra s'en prendre qu'à lui-même, puisque les baisses d'impôts se révèlent aujourd'hui « une faute colossale » compte tenu du retournement de la conjoncture.

Le Congrès ne manquera donc pas de chercher à imposer ses dépenses, inspirées par des intérêts locaux ou partisans, à un an des élections législatives. L'un des principaux arguments qu'emploient déjà, pour leur part, les

démocrates est d'accuser l'administration de faire main basse sur les budgets des retraités et de l'aide médicale, excédentaires, pour compenser les baisses de recettes dues à la réforme fiscale et à la conjoncture. Le système américain de retraite par répartition, appelé Sécurité sociale, est financé, comme l'était le système français, par un double prélèvement, employeur et employé, assis sur les salaires. Les pensions qu'il verse représentent plus de 50 % des revenus de 63 % des retraités et constituent, pour 18 % d'entre eux, leur seule ressource. Il est, aujourd'hui, largement excédentaire, mais, comme en France, explique Peter Ors-

zag, ancien conseiller de Bill Clinton, « nous avons un problème de financement dans l'avenir », lié à l'importance des classes d'âge de l'après-guerre, « même si nous avons une population plus jeune que les pays européens ». Le sujet est particulièrement sensible, mais l'accusation de « hold-up » sur la Sécurité sociale a été purement et simplement qualifiée de « foutaise », mercredi, par le directeur de l'office budgétaire de la Maison Blanche, Mitchell Daniels.

CHOIX DÉLICAT

S'il ne paraît pas menacé de devoir un jour, comme son père en 1990, augmenter les impôts après avoir promis le contraire, M. Bush sait que sa liberté de manœuvre a toutes les chances d'être réduite. Ses projets en matière de défense se heurtent déjà à de fortes résistances, non seulement chez certains de ses alliés européens autant qu'à Moscou et à Pékin, non seulement au Congrès, mais aussi chez les militaires eux-mêmes. Donald Rumsfeld, secrétaire à la défense, s'est aliéné nombre de hauts gradés du Pentagone avec ses propositions de « reformatage » destinées à dégager des crédits pour le programme antimissile. Le choix du nouveau chef d'état-major, que le président doit annoncer rapidement, est particulièrement délicat.

M. Bush cherche donc à renforcer son assise politique en évoquant de préférence d'autres sujets, plus populaires dans son électoralat, mais aussi au-delà. L'un d'entre eux est la lutte contre l'illettrisme, qui touche à des degrés

divers, selon certaines études, 40 millions d'Américains. Le président défend l'idée que les crédits fédéraux doivent s'accompagner de contrôles de niveau plus stricts. Il ne parle plus, en revanche, de donner aux parents la possibilité d'attribuer eux-mêmes une part de ces crédits, en fonction de leurs impôts, à l'école de leur choix.

Le « conservatisme compassionnel », doctrine dont le candidat républicain s'était réclamé pendant sa campagne, est aussi de retour dans ses propos, le premier mot en moins. Le 18 août, M. Bush a consacré sa causerie radiophonique à la question des subventions aux organisations sociales d'inspiration religieuse. La Maison Blanche avait rendu publiques, deux jours avant, les conclusions d'une enquête demandée par le président, d'où il ressortait que les mouvements caritatifs à caractère religieux sont défavorisés dans les programmes sociaux que gèrent les administrations. Il n'est plus question de transférer aux associations, religieuses ou non, tout ce qui relève de l'aide sociale, mais seulement d'aider les organisations « à vocation locale ou charitable ». Cependant, l'universitaire catholique et démocrate qui avait accepté de rejoindre l'équipe de M. Bush pour travailler sur ce dossier a jeté l'éponge. Apparemment, les efforts de John Di Iulio pour faire avancer cette cause en évitant la bigoterie réactionnaire n'ont pas convaincu tout le monde dans l'entourage du président.

Patrick Jarreau

Le sénateur Jesse Helms se retire

Entré au Sénat le 3 janvier 1973, Jesse Helms, républicain de Caroline du Nord, le quittera en janvier 2003. A près de quatre-vingts ans, souffrant au point de devoir se déplacer en fauteuil roulant, l'ex-président de la commission des affaires étrangères du Sénat a choisi la chaîne de télévision où il avait fait ses débuts, à Raleigh, pour annoncer, mercredi, qu'il ne briguera pas un nouveau mandat en novembre 2002. Obstinément sudiste, furieusement conservateur, rageusement anticommuniste, M. Helms était redouté au Sénat et aussi à l'ONU, à Pékin et à La Havane. Il est le coauteur de la loi Helms-Burton, qui a renforcé l'embargo commercial contre Cuba. La bataille pour sa succession s'est vite ouverte au sein du Parti républicain. Elizabeth Dole, ancienne ministre du travail, ex-présidente de la Croix-Rouge américaine et originaire de Caroline du Nord, est considérée comme la mieux placée. – (Corresp.)

A Crawford (Texas), la « Maison Blanche de l'Ouest » fermera plus tôt que prévu

WASHINGTON de notre envoyé spécial

« Cela fait du bien de sortir de Washington ! », lance George Walker Bush, le 14 août, devant les convives d'un dîner dont il est l'invité d'honneur à Denver, dans le Colorado. Il n'y a guère que sept mois que M. Bush est arrivé dans la capitale américaine, après avoir dépensé beaucoup d'argent pour y parvenir. A l'entendre, pourtant, on y étouffe, et il lui tardait de retrouver son ranch de Crawford, près de Waco, au Texas.

Le président des Etats-Unis a quitté Washington, le 4 août, après la fin de la session du Congrès. Il avait annoncé qu'il prendrait un mois de vacances, de la même façon qu'il met un point d'honneur à observer – autant que faire se peut – des horaires de travail « normaux » (8 heures-18 heures). En fait, ces quatre semaines de vacances – inhabituelles, d'ailleurs, pour un Américain – se sont vite révélées une façon de parler, comme M. Bush devait le souligner lui-même. Dès le 7 août, il apparaissait à la télévision pour annoncer sa décision sur les cellules-souches, prise après une série de réunions de travail dans son ranch. Depuis, le chef de l'Etat a multiplié les visites dans des Etats qui ont en commun d'être situés à l'Ouest et d'avoir donné des résultats serrés à l'élection présidentielle de novembre 2000.

Devant les ouvriers de Harley-Davidson comme devant les anciens combattants réunis à

Milwaukee ou dans une école primaire d'Albuquerque le jour de la rentrée scolaire, M. Bush aime à se présenter comme étranger à Washington, à ses batailles politiques et à ses complications dialectiques. Mardi 21 août, à Independence (Missouri), la ville de Harry Truman, M. Bush s'est référé au successeur de Roosevelt qui disait, paraît-il : « J'essaie de ne jamais oublier qui j'étais, d'où je suis venu et où je retournerai. »

LE « CŒUR DU PAYS »

Aux journalistes en faction à Waco pour recueillir ses déclarations et accompagner ses promenades, M. Bush a expliqué : « Une des choses que je fais est de proclamer les valeurs du cœur du pays. (...) Washington est une ville formidable, il s'y passe plein de choses (...) mais la force des Etats-Unis est dans le cœur du pays. »

Pour M. Bush, cette expression a un sens à la fois géographique, politique et idéologique. Le « cœur du pays », ce sont les Etats du Centre, ceux où il l'a emporté sur Al Gore et ceux de l'Amérique « profonde » ou prétendue telle. Un journaliste lui a demandé si son propos revenait à dire que les valeurs qu'il défend – entreprise, éducation, famille, religion – sont moins présentes sur les côtes. « Non, pas du tout, s'est récrié le président. Ces valeurs sont présentes dans toute l'Amérique. » Et de se replier sur une position moins sujette à controverse : « Aller sur le terrain aide un président à garder la perspective. »

La « Maison Blanche de l'Ouest », selon l'écuson apparue début août derrière le porte-parole de la présidence à Crawford, fermera ses portes à la fin du mois. Plus tôt, même, que ne le prévoyait initialement M. Bush, qui avait annoncé son retour pour le lendemain de la Fête du travail, le 3 septembre.

D'abord ramenée au 31 août, la rentrée présidentielle se fera le 30 août, a indiqué mardi l'intéressé lui-même, en expliquant que l'étang où il pêche est en train de s'assécher et que son épouse, Laura Bush, lui a demandé ce changement de date.

Ce ne sont pas les journalistes accrédités qui s'en plaindront. Le séjour à Waco est pour eux, depuis bientôt trois semaines, une pénitence. Il fait une chaleur écrasante dans cette ville dont les seuls titres de notoriété – à l'attention de ceux qui n'y habitent pas – étaient, jusqu'à maintenant, l'invention d'une boisson gazeuse appréciée des seuls Américains, le Dr Pepper, et la sinistre affaire des 80 morts de la Branche davidienne lors de l'intervention du FBI contre cette secte suicidaire en 1993. La chambre de commerce a édité un T-shirt affichant la fierté d'être « voisin du 43 ». Il ne s'agit pas d'un étage – il n'y a aucun gratte-ciel à Waco – mais du numéro d'ordre de M. Bush dans la file des présidents des Etats-Unis.

P. J.

L'opposition, en manque de chef, s'interroge sur le possible retour d'Al Gore

WASHINGTON

de notre envoyé spécial

La dispute budgétaire ramène les démocrates sur un terrain familier. Accuser George Bush d'avoir gâché la belle situation économique qu'ils lui avait léguée n'a pas beaucoup de sens, mais c'est un cliché politique rassurant. Le Parti démocrate a commandé à un ancien collaborateur de la campagne présidentielle de 2000 une série de spots télévisés destinés à répondre aux multiples apparitions de M. Bush dans les médias au cours de ses « vacances ». « Nous pensons que c'est un moment décisif pour le président Bush », explique Terry McAuliffe, président du Parti démocrate, qui se dit résolu à « tout faire pour que les Américains sachent ce qui est en jeu dans la bataille budgétaire à venir ». Ces dernières semaines, les

démocrates n'étaient pas très à l'aise avec eux-mêmes ni face au président. M. Bush a enregistré, fin juillet, plusieurs succès au Congrès avec le vote d'une réglementation des assurances médicales conforme à ses vues et celui – non définitif – d'un texte permettant de proscrire le pétrole en Alaska malgré les objections des écologistes.

L'HÉRITAGE DE BILL CLINTON

Il a tiré tout le profit possible pour lui de 5,5 milliards de dollars d'aides aux agriculteurs frappés par la baisse des cours de leurs produits. Depuis, sa décision d'autoriser dans certaines limites le financement public des recherches sur les cellules-souches a été saluée généralement comme équilibrée. Ses sauts de puce dans divers Etats de l'Ouest lui ont valu de modestes mais indéniables succès locaux

et médiatiques.

Le rapport des forces, selon les sondages d'opinion, est pourtant redevenu, à peu de choses près, ce qu'il était en novembre 2000. Le président a perdu le terrain qu'il avait gagné dans l'opinion après son installation à la Maison Blanche. Les démocrates n'en ont pas tiré avantage, jusqu'à maintenant, faute de dirigeant et de direction. Chef de la majorité au Sénat, Tom Daschle est souvent en première ligne ; c'est lui qui s'était chargé, début août, d'attaquer la politique étrangère de M. Bush en l'accusant d'isoler l'Amérique. Dans le débat budgétaire, c'est le chef de la minorité démocrate de la Chambre, Richard Gephardt, ex-candidat à la candidature présidentielle, qui, avec le président du parti, s'est fait entendre davantage. Aucun ne s'impose. L'embarras des démocrates

tient pour une large part à l'héritage de Bill Clinton. Alors qu'il vient de signer un contrat de 10 millions de dollars avec la maison Alfred Knopf pour la publication de ses mémoires, l'ancien président suscite toujours un débat, dans son parti, entre ceux pour qui il demeure une référence, fédérant des électeurs divers – les citadins, les Noirs, les femmes, les ouvriers – et ceux pour qui il est finalement responsable de la victoire de Bush pour avoir trop heurté l'Amérique « profonde ».

« MAUVAIS GARÇON »

Si M. Daschle semble ne pas pouvoir prononcer un discours sans citer plusieurs fois M. Clinton, d'autres démocrates se demandent s'ils n'auraient pas intérêt, par exemple, à tourner la page des tentatives clintoniennes pour régler les ventes d'ar-

mes.

La réapparition d'Al Gore, il y a dix jours, à l'occasion d'une rencontre avec des jeunes à Nashville, dans son Etat du Tennessee, a bénéficié de cette morosité et contribué un peu à la dissiper. La barbe arborée par l'ancien vice-président et candidat à la présidence a réjoui les médias et réveillé les plumes. Dans le *New York Times*, l'écrivaine Erica Jong n'a pas manqué de délirer sur la révélation du « côté mauvais garçon qui lui manquait » et qui « déverrouille nos passions ».

Trêve de badinage : la question est ouvertement posée de savoir si M. Gore, qui va visiter bientôt la Californie, où il l'avait emporté largement sur M. Bush, pourrait être de nouveau candidat en 2004. Il ne se cache guère de s'y préparer.

P. J.

L'OTAN sous la pression de Skopje au moment de collecter les armes de l'UCK

Le président macédonien, Boris Trajkovski, exclut la prolongation de la mission de la force multinationale

Les premiers éléments français de la mission de l'OTAN « Moisson essentielle » chargée du désarmement volontaire des rebelles albanais en

Macédoine sont arrivés, jeudi 22 août, à Skopje. La collecte de l'arsenal de l'UCK pourrait commencer lundi. Le président macédonien estime que

« la crédibilité de l'OTAN est en jeu » et exclut tout changement de mandat et la prolongation du délai de trente jours impartis à l'Alliance.

L'OTAN « a un mandat concret, un délai qui a été déterminé, et celui-ci est de trente jours (...). La crédibilité de l'OTAN est en jeu. » C'est par cette mise en garde et ce rappel aux termes du contrat que le président macédonien, Boris Trajkovski, a salué, mercredi 22 août, le lancement de la mission « Moisson essentielle », officiellement déclenchée par l'Alliance atlantique quelques heures auparavant. Le chef de l'Etat avait lui-même appelé de ses vœux cette opération destinée à collecter les armes de l'Armée de libération nationale (UCK) des Albanais de Macédoine, en lutte depuis sept mois avec les forces gouvernementales.

Un mois, donc, pour une « moisson » « complexe mais nécessaire », selon les termes de l'envoyé spécial de l'Union européenne dans les Balkans, François Léotard, qui estime que l'on pourra « dès les prochains jours » juger de la réussite de la mission assurée par quelque 3 500 soldats de l'OTAN. Environ 150 Français, les premiers hommes de la force principale, sont arrivés, mercredi soir, à Skopje. Ils y ont rejoint les 400 militaires de l'avant-garde de l'OTAN. Les premiers éléments britanniques qui forment le gros du bataillon de la mission étaient attendus jeudi. La collecte des armes de l'UCK devrait commencer dès le début de la semaine

prochaine, a assuré à Bruxelles le secrétaire général de l'OTAN, George Robertson.

L'OTAN est prise entre deux feux. « Nous sommes sous très forte pression », a indiqué, mercredi, à l'Agence France-Presse, à Skopje, une source proche de l'Alliance. Les Macédoniens attendent qu'el-

l'UCK, qui ne déposera volontairement que ce qu'elle veut bien rendre comme armes, espère, quant à elle, que l'OTAN prolongera son séjour en Macédoine.

Le président macédonien exclut toutefois toute possibilité d'établissement d'un « un protectorat international » souhaité par les Alba-

et surtout de la suite politique qui lui sera donnée avec l'application de l'accord du 13 août destiné à améliorer les droits des Albanais. Car les rebelles de l'UCK pourraient aisément se réarmer, a prévenu, mercredi, le commandant de la force multinationale de l'Alliance en Macédoine, le général danois Gunnar Lange.

L'Allemagne se prononce sur l'envoi de 500 soldats

Le conseil allemand des ministres devait très probablement se prononcer, jeudi 23 août, en faveur de l'envoi de 500 soldats en Macédoine. Le chancelier social-démocrate, Gerhard Schröder, et ses ministres devront toutefois batailler pour convaincre le Bundestag du bien-fondé de l'opération « Moisson essentielle ». L'aval de la Chambre basse du Parlement est nécessaire pour tout déploiement de l'armée allemande hors des frontières de l'OTAN.

Une trentaine de députés issus des rangs de la majorité gouvernementale sociale-démocrate/Verts ont annoncé leur décision de voter contre, par crainte d'un enlisement sur place. Le chancelier va aussi se heurter aux réticences de l'opposition chrétienne-démocrate (CDU) et du Parti libéral (FDP), ainsi qu'au refus catégorique des communistes rénovés (PDS). L'Assemblée convoquée en session extraordinaire pourrait se réunir en milieu de semaine prochaine. - (AFP.)

la collecte un tiers des armes des rebelles avant le 31 août. Faute de quoi le Parlement macédonien reportera l'ouverture des travaux visant à entériner les dispositions de l'accord de paix signé par les partis macédoniens et albanais, le 13 août, sous les auspices de la communauté internationale.

nais dans les zones où ils sont majoritaires (environ un quart du pays). « Il ne peut y avoir de comparaison avec le Kosovo », a-t-il ajouté tout en se montrant relativement optimiste sur l'issue de la mission.

Sa réussite et le retour de la Macédoine sur le chemin de la paix dépendent du désarmement

ARSENAL INTERCEPTÉS

Il a ainsi révélé que la force l'OTAN au Kosovo voisin (KFOR) avait intercepté de vastes arsenaux d'armes destinés aux insurgés macédoniens depuis deux mois. « Ce n'est certainement pas pour me les remettre qu'ils font passer ces armes en contrebande », a assuré le général Lange avec une pointe d'humour.

Une polémique a d'ailleurs éclaté sur la quantité d'armes à collecter. Le ministère macédonien de l'intérieur, partisan de la manière forte contre la guérilla, a estimé que l'UCK possède plus de 60 000 armes contre... 2 300 selon les commandants rebelles. Plusieurs observateurs craignent que les Slaves les plus radicaux invoquent un désarmement partiel pour bloquer le processus de réforme.

Christophe Châtelot

► www.lemonde.fr/macedoine

Querelles d'anciens chefs chez les conservateurs britanniques...

LONDRES

de notre correspondant

La crise nihiliste du roi Lear de Shakespeare l'atteste : le problème n'est pas de pardonner la trahison et l'ingratitude, le problème est que les Anglais n'oublient jamais ce genre de choses. L'actuelle course à la direction du Parti conservateur a ravivé les aigreurs de Margaret Thatcher et de John Major. Les deux anciens premiers ministres toriens profitent de la joute opposant l'europhile Kenneth Clarke, 61 ans, à l'anti-maastrichtien, Ian Duncan Smith, 47 ans, pour régler leurs comptes. Dans la famille conservatrice, que l'on aurait pu imaginer tout entière vouée au culte des bonnes manières, on cultive plutôt, ces jours-ci, l'anathème et la délation.

La publication dans le quotidien de droite *Daily Telegraph* d'une lettre de Lady Thatcher soutenant Ian Duncan Smith a mis le feu aux poudres. « Je ne comprends tout simplement pas comment Ken Clarke pourrait conduire aujourd'hui le Parti conservateur ailleurs que vers un désastre. Il est en opposition avec la majorité de ses membres », explique celle qui présida aux destinées du royaume entre 1979 et 1990 à propos de son ancien collaborateur, partisan invétéré d'une adhésion de la livre à l'euro. Le lendemain, coup de tonnerre, au micro de la BBC, son successeur au 10 Downing Street, John Major, apporte son soutien à son ancien bras droit, Kenneth Clarke, « qui attirera les élec-

teurs non alignés au centre de l'échiquier politique, sans lesquels le Parti conservateur ne peut prendre le pouvoir à nouveau ». A propos de la Dame de fer, l'ancien chef de file de la droite chassé du pouvoir par Blair en 1997, enfonce le clou : « Je pense qu'elle oublie les difficultés qu'elle a laissées derrière elle. » Ambiance...

On pensait pourtant qu'avec le double triomphe électoral du travailliste Tony Blair, ils « avaient réglé leurs affaires », Maggie et John, reconvertis dans le circuit des lucratives conférences internationales et dans le conseil hautement rémunéré aux multinationales. A l'évidence, l'humiliation subie au pouvoir est devenue le moteur de ces deux politiciens à la mémoire longue et impitoyable.

L'ÉLECTION DU NOUVEAU PATRON

Cette dernière péripétie du feuilleton « Cherche désespérément leader... », exige un rappel des épisodes précédents. Margaret Thatcher voue une haine tenace à Kenneth Clarke l'accusant, dans ses mémoires, d'avoir joué un rôle déterminant dans sa chute, en novembre 1990. Déjà en 1997, pour succéder à John Major à la tête d'une droite sonnée par sa défaite, elle avait préféré un jeune inconnu sans expérience, William Hague, à Clarke, ténor du mouvement, pourtant plus crédible sur le plan électoral. Quant à Major, il s'est juré de venger les constantes attaques au vitriol de la lady qui lui

reprochait de défaire tout ce qu'elle avait réalisé. En particulier, sur l'Europe. Hostile à l'intégration européenne, proche des Etats-Unis et porte-parole de la droite morale, Ian Duncan Smith avait mené une guérilla permanente contre la ratification du traité de Maastricht, en 1992-1993. Cette fronde des eurosceptiques vociférants avait empêché Major de marquer de sa griffe son passage au pouvoir.

Dans un contexte moins défavorable pour l'opposition (risques de récession économique, crise des services publics...), cette bataille des anciens chefs est dévastatrice pour le parti. L'élection du nouveau patron de la droite britannique est la prérogative des quelque 300 000 adhérents, appelés à désigner d'ici au 12 septembre le successeur de William Hague, qui a rendu son tablier après la raclée électorale du 7 mai. Ian Duncan Smith est actuellement le favori des bookmakers. Un pari guère surprenant quand on sait que le délégué tory moyen est sexagénaire, attaché aux valeurs traditionnelles, patriote, anti-européen, hostile aux immigrants, content de lui et de son sort. Par rapport au New Labour triomphant, les toriens peinent à rajeunir leurs cadres et leurs responsables. Ils attendent plus que jamais leur... Tony Blair.

Marc Roche

► www.lemonde.fr/gb2001

L'UE veut renouer le « dialogue politique » avec Cuba

LA HAVANE. L'Union européenne et Cuba doivent « rouvrir le plus vite possible le dialogue politique », a déclaré, mercredi 22 août en arrivant dans l'île, le ministre belge des affaires étrangères, Louis Michel, dont le pays assure la présidence tournante de l'UE. « Je crois qu'il ne faut pas qu'une partie veuille imposer son point de vue à l'autre », a-t-il souligné, en précisant qu'il était « important que l'UE prenne l'initiative ».

Reconnaisant que les relations actuelles entre l'UE et Cuba sont « gelées », il a considéré que, « si on veut reprendre un dialogue politique, il faut le faire de part et d'autre sans conditions ». A propos de « la position commune » qui conditionne depuis 1996 le développement de la coopération de l'UE à l'ouverture politique de La Havane, le ministre belge a simplement indiqué que celle-ci « est connue ». - (AFP.)

Offensive tamoule contre des camps militaires au Sri Lanka

COLOMBO. Au moins quinze personnes sont mortes lors d'une offensive de grande ampleur lancée par les Tigres de libération de l'Eelam tamoul (LTTE) contre deux camps militaires situés dans l'est de l'île, ont annoncé, jeudi 23 août, des responsables militaires. Selon leur dernier bilan, sept soldats et huit rebelles tamouls ont été tués. Les indépendantistes ont attaqué les camps de Janakapira et de Kokkuttu Wai. « Il y a eu de violents combats mais nous avons maintenant repris le contrôle de la situation », a assuré un porte-parole de l'armée. Les affrontements entre les Tigres et les forces gouvernementales se multiplient depuis l'attaque de l'aéroport international de Colombo et de la base militaire adjacente par les rebelles séparatistes, le 24 juillet. - (AFP, Reuters.)

Washington menace

de se retirer du traité ABM

MOSCOU. Les Etats-Unis pourraient se retirer unilatéralement du traité d'interdiction des antimissiles (le traité russo-américain ABM de 1972) si un compromis sur les armements nucléaires avec Moscou s'avérait impossible. C'est ce qu'a déclaré, mercredi 22 août, à Moscou, John Bolton, le secrétaire d'Etat adjoint, après deux jours d'entretiens avec les autorités russes. Si un terrain d'entente n'est pas trouvé, lors de la visite, prévue pour novembre, du président russe, Vladimir Poutine, aux Etats-Unis, « Washington pourrait user de son droit, inscrit dans le traité, de se retirer », a-t-il expliqué.

En attendant, estime M. Bolton, « les consultations avec la Russie sur le traité ABM n'interrompent pas les essais » d'un bouclier antimissile aux Etats-Unis. - (Reuters, AFP.)

DÉPÊCHES

■ **COLOMBIE** : le trafiquant de drogues Fabio Ochoa, ancien adjoint de Pablo Escobar, chef du cartel de Medellín tué par la police en 1993, est en voie d'être extradé aux Etats-Unis. Mercredi 22 août, la Cour suprême a autorisé son extradition vers la justice américaine, qui l'accuse de trafic de drogues et blanchiment d'argent. La décision définitive reviendra au président Andrés Pastrana. Fabio Ochoa s'était rendu aux autorités colombiennes en 1990 après la promulgation d'une loi qui exemptait d'extradition les trafiquants disposés à abandonner le trafic. Condamné à huit ans et six mois de prison, il avait été libéré pour « bonne conduite » en 1996. - (AFP.)

■ **CONGO-KINSHASA** : les négociations pour rétablir la paix en République démocratique du Congo ont buté sur un obstacle, mercredi 22 août, les participants divergeant sur les modalités du retrait des soldats étrangers du pays meurtri par trois ans de guerre civile. Réunis à Gaborone, la capitale du Botswana, gouvernement et rebelles s'étaient pourtant mis d'accord, la veille, pour que les troupes étrangères soutenant l'un ou l'autre camp quittent le territoire de l'ancien Zaïre avant le lancement du dialogue intercongolais. Les discussions doivent se poursuivre pendant une semaine. - (Reuters.)

■ **ZAMBIE** : les Etats-Unis se sont dits « profondément préoccupés », mercredi 22 août, par les arrestations de plusieurs journalistes et membres de l'opposition en Zambie et ont appelé le président Frederick Chiluba à faire machine arrière. « Avec les élections prévues pour le dernier trimestre de l'année, il est crucial que le gouvernement de Zambie respecte l'indépendance des médias et sauvegarde les libertés légitimes des partis politiques et des autres éléments de la société civile », a souligné le porte-parole du département, d'Etat Philip Reeker. - (AFP.)

CORRESPONDANCE

Une lettre de Bernard Stasi

À LA SUITE de l'article « Au Togo, l'opposition proteste contre l'emprisonnement de l'un de ses dirigeants », paru dans *Le Monde* daté des 12 et 13 août, Bernard Stasi, médiateur de la République et l'un des « facilitateurs » du dialogue intertogolais, nous a adressé une correspondance pour contester « l'échec des facilitateurs ». En voici des extraits.

Je souhaite rappeler que lors des dernières réunions présidées par les facilitateurs, en juillet dernier, un certain nombre de décisions ont été prises à l'unanimité et, notamment, toutes les parties en présence se sont engagées publiquement à supprimer les milices encore existantes et à respecter un code de bonne conduite.

Ces décisions viennent s'ajouter à toutes les avancées obtenues depuis le démarrage du dialogue en janvier 1999. Un nouveau code électoral a été promulgué, une Commission nationale électorale indépendante (CENI) a été créée, installée et à la charge de l'organisation des élections. Enfin, le comité paritaire de suivi a dégagé toute une série d'accords concernant, notamment, la sécurité, le statut de l'opposition, les médias, le retour des réfugiés.

Est-il besoin d'ajouter que, tant que les facilitateurs bénéficieront de la confiance de l'ensemble des

responsables politiques togolais, ainsi que de celle de leurs mandants (l'Union européenne, la francophonie, l'Allemagne et la France), ils continueront leur mission au service du peuple togolais.

Un rapport sur l'emploi fait état d'une pénurie de main-d'œuvre au Portugal

Le pays est devenu une terre d'immigration d'Europe de l'Est

LISBONNE

de notre correspondant

La publication d'un rapport de l'Institut de l'emploi et de la formation professionnelle (IEFP) sur l'évolution des besoins du marché et préconisant le recrutement d'ici à la fin de l'année de plus de 70 000 travailleurs, dont 20 000 immigrés, ainsi que la régularisation cette année de la situation de quelque 100 000 immigrés clandestins, a suscité les réactions des deux centrales syndicales portugaises. « Il ne s'agit pas d'une réponse aux besoins de développement du pays mais d'une réponse aux demandes des employeurs qui disent publiquement qu'ils veulent une main-d'œuvre bon marché et qualifiée. Cela signifie qu'ils font appel à l'entrée des ressortissants de l'Est », a déclaré Florival Lança, responsable de la Confédération générale des travailleurs portugais (CGTP-communiste).

Même son de cloche de la part du secrétaire général de l'Union générale des travailleurs (UGT-socialiste), Joao Proença, qui met en garde le gouvernement socialiste du premier ministre Antonio Guterres : « Il faut faire preuve de prudence dans l'adoption de ces mesures, à un moment où l'on parle

de ralentissement économique. » A ses yeux, les données ayant servi de base à ce rapport « sont maintenant dépassées : actuellement, les besoins de secteurs comme le bâtiment et l'hôtellerie ont déjà été satisfaits, les entreprises ont embauché ».

AGRICULTURE ET BÂTIMENT

Il est vrai que l'image d'un Portugal terre d'émigration appartient déjà au passé. Pendant les années 1960, le pays s'était littéralement vidé lorsque des milliers de Portugais se sont expatriés pour fuir la misère du régime de Salazar et la guerre coloniale. Après la révolution des œillets d'avril 1974, qui a conduit à l'indépendance des colonies africaines (Angola, Cap-Vert, Guinée-Bissau, Mozambique et Sao Tomé et Príncipe), le Portugal a accueilli quelque 700 000 colons et ressortissants de ces pays. Leur intégration dans la société s'est faite sans heurts ni convulsions sociales.

Depuis, un courant migratoire important s'est établi à partir de ces pays lusophones d'Afrique et du Brésil et s'est accentué avec l'entrée du Portugal dans l'Union européenne. La société portugaise s'est « créolisée » avec l'apport de l'immigration africaine qui s'est

fixée principalement dans les régions de Lisbonne et de Porto où elle occupe maintenant des quartiers entiers.

Mais la plus forte vague d'émigration ces deux dernières années vers le Portugal, devenu la frontière la plus occidentale de l'Union européenne, provient de l'ex-URSS et d'Europe de l'Est. Selon les chiffres officiels, 300 000 étrangers vivent au Portugal, dont un tiers d'Africains ; on dénombre 80 000 Ukrainiens et 40 000 Moldaves, dont 30 000 en situation irrégulière. La présence de Russes, Ukrainiens, Moldaves et Roumains est une réalité bien visible dans la société portugaise d'aujourd'hui, qui les accueille avec d'autant plus de bienveillance qu'ils font preuve d'un remarquable effort d'intégration.

Le secrétaire d'Etat au travail, Antonio Dornelas, a tenu à souligner que les conclusions du rapport de l'IEFP n'engagent en rien la politique du gouvernement en la matière. Il s'agit d'une « simple étude », a-t-il déclaré. Selon celle-ci, les besoins les plus importants se feraient sentir dans l'agriculture et le bâtiment. Ce dernier secteur emploie 600 000 personnes. L'éventail des professions les plus demandées va des maçons

aux travailleurs agricoles, en passant par les agents de nettoyage, les serveurs de restaurant et les cuisiniers.

Antonio Dornelas a, par ailleurs, tenu à minimiser une éventuelle montée du taux du chômage qui, selon les résultats de l'étude, pourrait atteindre 4,4 % ou 4,6 % d'ici à la fin de l'année, contre 3,9 % aujourd'hui. Tout en estimant qu'il n'y a pas de rapport direct entre les courants migratoires et l'emploi, le secrétaire d'Etat au travail a affirmé que l'objectif du gouvernement est de maintenir le taux du chômage au-dessous des 5 %.

Les prévisions optimistes de l'étude de l'IEFP en ce qui concerne l'emploi contrastent avec la morosité économique qui a déjà contraint le gouvernement à adopter, fin juin, un budget rectificatif qui prévoit notamment la réduction de 750 millions d'euros des dépenses publiques. Le gouvernement a ainsi reporté la mise en route d'un vaste programme de travaux publics comprenant notamment la construction d'un nouvel aéroport non loin de Lisbonne et celle d'un troisième pont reliant la capitale à la rive du sud.

Alexandre Flucher-Monteiro

MÉDAILLE D'OR 2000
CONCOURS NF AMEUBLEMENT
DETAILLANT - GROSSISTE
VEND AUX PARTICULIERS
Toutes les grandes marques aux meilleurs prix

RECOMMANDÉ PAR PARIS PAS CHEZ

MATELAS • SOMMIERS
Vente par téléphone possible
fixes ou relevables - toutes dimensions.
SWISSFLEX - TRÉCA - EPÉDA - PIRELLI
SIMMONS - DUNLOPILLO - BULTEX - etc...
Garantie 5 et 10 ans

Canapés - Salons - Clic-Clac...
CUIRS - TISSUS - ALCANTARA
Steiner - Coulon - Diva - Burnas - Durviver etc...
5500 m2 d'exposition
LIVRAISON GRATUITE SUR TOUTE LA FRANCE

MOBECO
• 239 à 247, rue de Belleville
Paris 19ème - M° Télégraphe
• 50, avenue d'Italie
Paris 13ème - M° Place d'Italie
01.42.08.71.00 - 7/7

Le Parlement iranien accorde sa confiance au gouvernement présenté par le président Khatami

La plupart des ministres sortants ont conservé leur portefeuille

Les vingt membres du gouvernement choisi par le président iranien Mohammad Khatami pour l'accompagner dans son second mandat ont obtenu,

mercredi 22 août, la confiance du Parlement, après quatre jours d'un débat au cours duquel les impétrants n'ont guère été ménagés. En Républi-

que islamique, le vote se porte sur les ministres et non sur l'équipe en tant que telle. Le gouvernement ne comprend que cinq nouveaux venus.

AU TERME de quatre jours de débats, le Parlement iranien a voté, mercredi 22 août, la confiance au nouveau gouvernement de vingt membres avec lequel le président réformateur Mohammad Khatami entend faire équipe au cours de son second mandat. C'est un cabinet pas vraiment nouveau d'ailleurs, puisque quinze ministres faisaient déjà partie du gouvernement sortant et que les portefeuilles clefs des affaires étrangères, de la défense, des renseignements, du pétrole, de l'intérieur, ainsi que celui de la culture et de l'orientation islamique ont gardé les mêmes titulaires (*lire ci-dessous*).

S'il en est ainsi, ce n'est pas parce qu'on ne change pas une équipe qui gagne : c'est tout simplement parce que M. Khatami ne pouvait pas faire autrement. Les parlementaires, qui appartiennent en majorité à la mouvance réformatrice, se sont résignés à entériner les choix du président, sans doute pour ne pas lui compliquer davantage encore la tâche.

De fait, les députés avaient accueilli la liste des ministres par une quasi-levée de boucliers, jugeant qu'on ne fait pas du neuf avec du vieux, que certains ministres ont fait preuve d'incompétence et que si les Iraniens ont massivement reconduit M. Khatami dans ses fonctions en juin - avec 77 % des suffrages -, c'est parce qu'ils veulent que les choses bougent. Des mini-sondages officieux ont même été effectués au cours du débat parlementaire, qui laissent penser que trois ou quatre ministres n'obtiendraient pas la confian-

ce. Renvoyer la copie à M. Khatami aurait néanmoins apporté de l'eau au moulin de ses adversaires conservateurs, qui espéraient le voir affaibli par des dissensions au sein de son propre camp.

INÉVITABLES COMPROMIS

Instruit par l'expérience de son premier mandat, M. Khatami pouvait difficilement se séparer de certains ministres qui sont, en quelque sorte, l'incarnation des compromis inévitables avec ses adversaires : il s'agit du ministre de l'intérieur, Abdolvahed Moussavi-Lari, et du ministre de la culture et de l'orientation islamique, Ahmad Masjed-Jaméi. Tous deux n'étaient pas les premiers choix du président, mais des substituts des titulaires originels de ces maroquins, forcés de quitter leurs fonctions sous la pression de l'aile dure du régime.

Abdollah Nouri, l'ancien ministre de l'intérieur, a été traîné en justice et condamné à la prison pour pensée politiquement non correcte. Ataollah Mohadjarani, l'ancien

ministre de la culture, à qui M. Khatami doit d'ailleurs la principale « réalisation » de son régime - à savoir un climat irréversible d'ouverture -, a été soumis à un tel harcèlement par les adversaires du changement qu'il a dû rendre son tablier. Quant au ministre du pétrole, Bijan Namdar Zangheneh, le président Khatami se devait de le défendre face à l'offensive menée contre lui par la « droite » pour mauvaise gestion - un avis d'ailleurs largement partagé au sein de la mouvance réformatrice. Pour ce qui est des autres ministres, c'est précisément leur profil bas qui les a mis à l'abri des critiques de la « droite ».

En clair, M. Khatami n'a pas plus les coudées franches pour choisir ses ministres que pour engager les réformes structurelles profondes dont le pays a besoin. Il entend donc continuer à tenter de forcer le changement dans la limite des possibilités. Il l'a d'ailleurs lui-même indirectement fait remarquer quelques heures avant le vote lorsque,

Les principaux membres du nouveau cabinet

Voici la liste des principaux ministres du gouvernement du président Mohammad Khatami.

- **Affaires étrangères** : Kamal Kharazi (inchangé) ;
- **Défense** : Ali Chamkhani (inchangé) ;
- **Renseignement** : Ali Younessi (inchangé) ;
- **Pétrole** : Bijan Namdar Zangheneh (inchangé) ;
- **Culture et orientation islamique** : Ahmad Masjed-Jaméi (inchangé) ;
- **Intérieur** : Abdolvahed Moussavi-Lari (inchangé) ;
- **Commerce** : Mohammad Chariatmadari (inchangé) ;
- **Économie et finances** : Tahmasb Mazahéri (nouveau) ;
- **Énergie** : Habibollah Bitaraf (inchangé) ;
- **Travail et affaires sociales** : Safdar Hosseini (nouveau).

islamique : Ahmad Masjed-Jaméi (inchangé) ;

- **Intérieur** : Abdolvahed Moussavi-Lari (inchangé) ;
- **Commerce** : Mohammad Chariatmadari (inchangé) ;
- **Économie et finances** : Tahmasb Mazahéri (nouveau) ;
- **Énergie** : Habibollah Bitaraf (inchangé) ;
- **Travail et affaires sociales** : Safdar Hosseini (nouveau).

Pékin admet un vaste scandale de sang contaminé

Les autorités continuent toutefois de minimiser la gravité de la situation dans une province qui compterait quelque 700 000 séropositifs

PÉKIN

de notre correspondant

La pression était trop forte. Face à la multiplication d'articles dans la presse - pas toujours contrôlable -, voire la diffusion de pamphlets dénonciateurs sur Internet, les autorités viennent d'admettre l'existence d'une gravissime épidémie de sida dans les villages les plus pauvres de la province du Henan (Chine du centre-ouest), causée par le commerce débridé du sang.

Le déplacement, début août, du vice-ministre de la santé lui-même, Yin Dakui, au chevet des malades de Wenlou - un village martyr dont près de 65 % des habitants seraient infectés - constitue le premier acte de reconnaissance officielle du fléau par l'Etat central. Jusqu'à présent, les plus hautes autorités de Pékin avaient été bernées, ou s'étaient laissé bernier, par des rapports léniants de l'administration provinciale du Henan ayant toujours nié l'existence d'un problème de sida au niveau local.

Le voile du silence officiel s'est à nouveau levé, mercredi 22 août, avec une dépêche de l'agence Chine nouvelle citant des médecins mettant en garde contre « une épidémie de sida causée par la collecte de sang réalisée dans des conditions ne présentant pas toutes les garanties de sécurité ». L'un des ces spécialistes, le professeur Zheng Xiwen, mentionne la pratique consistant à mélanger le sang d'origines diverses, à en extraire le plasma - destiné à être vendu à l'industrie biotechnologique -, puis à restituer le sang (mélange) aux donneurs ainsi exposés à toutes les contaminations.

Ces avertissements au plus haut niveau marquent une prise de conscience croissante de la « bombe à retardement » que représentent des années de laxisme dans le commerce du sang. Dès le début des années 1990, la pratique était très en vogue dans certaines campagnes chinoises (Henan, Sichuan, Shanxi...) où les villageois pauvres pouvaient gagner 45 yuans (40 francs) par don de 100 millilitres.

Mais l'opération vérité des experts sollicités par les médias officiels serait plus crédible s'ils ne sous-estimaient pas les chiffres. De ce point de vue, la politique de l'autruche pratiquée par les autorités chinoises reste de mise en ce pays où nombre d'informations sur les crises - sociales, écologiques ou sanitaires - peuvent être considérées comme des secrets d'Etat. Les médecins cités par Chine nouvelle répartissent ainsi au niveau national les facteurs de contamination du virus du sida : toxicomanie impliquant l'usage de seringues non stérilisées (71 %), sexualité non protégée (7 %), causes non déterminées (21 %) et seulement... 0,8 % pour la collecte de sang. Or ce dernier taux est à l'évidence dérisoire. En effet, si on le rapporte au chiffre de 600 000 personnes - soit l'évaluation officielle de la population chinoise séropositive ou ayant développé la maladie (en augmentation annuelle de 30 %) -, ce taux donnerait 4 800 contaminations par les pratiques de don rémunéré de sang.

COLLECTES CLANDESTINES

Quand on sait que le fléau touche dans la seule province du Henan plusieurs centaines de milliers de personnes - entre 500 000 et 700 000 selon des informations officieuses circulant sur Internet -, on mesure la sous-estimation officielle de ce facteur de contamination. Du reste, le *Journal chinois d'épidémiologie* (décembre 2000) révélait, citant les résultats de prélèvements dans trois centres de collecte de plasma d'une « certaine province » (euphémisme désignant celle du Henan), que le taux d'infection des donneurs par le virus du sida était de 74 %. Or on estime que près d'un million de paysans se sont adonnés au commerce du sang dans le Henan (dont la population totale est de 100 millions). On retrouve ainsi les 700 000 cas évoqués sur Internet.

Cette tragédie est l'héritage d'un passé calamiteux. Depuis l'automne 1998, la collecte de sang à des fins marchandes est officiellement interdite en Chine. Seuls les dons volontaires sont autorisés, et même encouragés. Ils sont organisés lors des séances solennelles dans les hôtels, les lieux de travail ou les universités, en général dans des conditions de sécurité maximale. Mais l'interdiction du commerce de sang a provoqué une pénurie brutale dans les hôpitaux au point que certains établissements ont continué à s'approvisionner de manière clandestine, si l'on en croit la chronique policière rapportant la fermeture de centres illégaux de collecte restés ouverts bien après la prohibition de 1998.

Au-delà de cette incapacité qu'éprouve souvent l'Etat central à s'imposer au plan local, il reste une question extrêmement sensible qui constitue une autre « bombe à retardement » du scandale du Henan, politique celle-là : l'implication des plus hautes autorités de la province dans le trafic. C'est en effet le directeur du département de la santé du Henan, Liu Quanxi, qui avait méthodiquement monté à partir de 1993 le système de collecte de sang dans sa province. Le bureaucrate avait trouvé là le moyen de faire de juteuses affaires en exportant des cargaisons entières de plasma à Wuhan ou Shanghai. Il avait même prospecté le marché américain. Trente centres de collectes avaient ainsi été mis sur pied, dont l'un confié à sa propre sœur. Aux dernières nouvelles, Liu Quanxi est toujours en fonctions.

Frédéric Bobin

Samy Mouhoubi

► www.lemonde.fr/chine

Algérie : le général Khaled Nezzar saisit la justice française contre l'auteur de « La Sale Guerre »

ALGER

correspondance

Le général Khaled Nezzar, ancien ministre algérien de la défense, a annoncé, mercredi 22 août, dans une conférence de presse à Alger, son intention de poursuivre Habib Souaïdia, l'auteur du livre *La Sale Guerre* (éditions La Découverte) devant la justice française. La poursuite ne porte pas sur le contenu du livre pourtant qualifié de « tissu de mensonges » mais sur des déclarations de M. Souaïdia à une télévision française. Le 27 mai, sur la Cinquième, l'officier avait accusé M. Nezzar d'être « responsable de l'assassinat de milliers de personnes ».

L'ancien homme fort du régime avait dû quitter précipitamment Paris en avril dans un avion spécial envoyé d'Alger pour éviter de se retrouver confronté à la justice qui avait jugé recevable des plaintes pour tortures déposées contre lui par trois Algériens, « des éléments connus par les services de sécurité algériens et français pour leurs activités terroristes », selon le général.

L'ancien ministre vient pourtant de charger « ses avocats du barreau de Paris » - leur identité n'a pas été révélée - et maître Khaled Bourayou, l'avocat des journaux privés algériens, de déposer plainte « devant la juridiction française compétente ». Tout en déclarant comprendre ceux qui s'interrogeront sur cette « ironie de l'histoire » qui fait que des « enjeux de politique intérieure algérienne pourraient être débattus devant une telle juridiction », le général Nezzar se dit « confiant » dans la justice.

DÉCLARATIONS FRACASSANTES

Pour autant, il ne semble pas prêt, contrairement à ses premières déclarations, à retourner en France sauf « si la justice française le demande ». Il maintient que ses ennemis parisiens du printemps font partie d'un « complot médiatique [pour] juger le régime algérien ». Les auteurs de ce complot qui utilisent Habib Souaïdia comme « un simple pion » sont le Front islamique du salut (FIS, aujourd'hui dissous), l'Internationale socialiste (IS) et Hoci-

ne Aït Ahmed, le leader du Front des forces socialistes (FFS).

Le général a dû interrompre pendant un moment sa conférence lorsque des cris stridents ont fusé de l'extérieur de la salle. Une vieille femme, ancien combattante de la guerre de libération et figure du mouvement des mères de disparus, l'interpellait de l'extérieur : « Rendez-moi mon fils ! ». Et d'ajouter : « Qu'avez-vous fait de nos enfants ? Est-ce vous les avez mangés comme vous avez mangé l'argent du peuple ? » Devant les journalistes et les photographes sortis pour l'écouter, la vieille dame a lancé aux policiers qui tentaient de l'éloigner : « Vous êtes des criminels ! Vous n'avez pas le droit de laisser des Pinochet faire des conférences de presse. »

Le calme revenu, le général Nezzar a évoqué la possibilité d'un « dérapage » du procès qu'il intente à l'auteur de *La Sale Guerre*, car ceux qui « manipulent » Habib Souaïdia voudront en faire « le procès du régime ».

Le général Nezzar a affirmé avoir avisé les autorités politiques et militaires de sa démar-

che. Elle vise, a-t-il expliqué, à répondre à une campagne qui a eu ses effets au sein même de l'armée avec l'appui de « quelques officiers totalement obscurs et radiés des cadres de l'armée ».

L'ancien ministre faisait allusion au colonel Mohamed Samraoui, l'ancien attaché militaire en Allemagne, qui a fait au début du mois des déclarations fracassantes sur la chaîne de télévision *Al-Jazira*, dont le siège est au Qatar et qui est très regardée au Maghreb.

Selon le colonel Samraoui, le Groupe islamique armé (GIA) est une émanation des services secrets et sa création est antérieure aux élections législatives de décembre 1991 - annulées par l'armée alors que le FIS était en passe de les gagner. « J'ai assisté à la naissance du GIA. Il a été créé pendant l'été 1991 », a affirmé le colonel, réfugié en Europe. Pour le général Nezzar, d'autres anciens officiers pourraient faire des révélations et il importe, selon lui, de réagir et de passer à l'offensive.

► www.lemonde.fr/algérie

Un nouveau code des investissements pour attirer les capitaux étrangers

L'Algérie a pris de nouvelles dispositions en matière de privatisation et d'investissement afin d'attirer les capitaux étrangers, a annoncé, mercredi 22 août à Alger, le ministre algérien de la coordination des réformes, Nourredine Boukrouh. Un nouveau code des investissements, qui remplace celui de 1993, supprime la distinction entre capitaux algériens et étrangers, ainsi qu'entre capitaux publics et privés. Il prévoit la création d'un Conseil national de l'investissement, d'un fonds d'appui à l'investissement, d'un guichet unique - l'Agence nationale du développement de l'investissement (ANDI) - qui ne sera pas centralisé dans la capitale mais représenté à travers tout le territoire.

Le ministre a indiqué qu'aucune privatisation n'a été réalisée sous le régime de la loi de 1995. Seuls quatre projets de partenariat ont été conclus avec des étrangers, alors qu'un millier d'entreprises ont été dissoutes, entraînant la perte de 400 000 emplois.

Les parties civiles du procès Lounès Matoué demandent un supplément d'information

La veuve du chanteur kabyle assassiné en 1998 est revenue sur son témoignage attribuant l'attentat aux GIA

L'AFFAIRE Lounès Matoué, du nom du célèbre chanteur kabyle assassiné le 25 juin 1998 dans des circonstances encore mal élucidées, est en passe de connaître un énième rebondissement. De nouvelles déclarations de sa veuve, Nadia Matoué, viennent en effet ajouter à l'imbroglio juridico-politique que constitue toujours cet épineux dossier pour les autorités algériennes, alors même que l'instruction est censée être close depuis cet hiver.

Revenant sur les propos qu'elle avait tenus au lendemain du guet-apens dans lequel elle avait été grièvement blessée, elle affirme en substance, aujourd'hui, que l'entourage politique de son mari lui aurait soufflé la conduite à tenir, consistant à mettre en cause des membres des Groupes islamiques armés (GIA). C'est ce qu'elle a notamment affirmé, fin juin, au quotidien algérien *Le Matin*, sans toutefois révéler les noms de ces étranges conseillers du défunt chanteur. Elle les désigne seulement comme étant des membres du Rassemblement pour la culture et la démocratie (RCD), l'un des deux partis kabyles.

Ces déclarations ont attiré l'attention des avocats des parties civiles,

Malika et Aldjia Matoué, la sœur et la mère du défunt, qui voient dans ces propos « des éléments nouveaux » de nature à demander à la justice algérienne un supplément d'information. Ce qu'ils ont fait le 18 août. Une démarche sur laquelle les conseils des parties civiles fondent leur espoir pour tenter de faire la lumière sur l'identité réelle des auteurs et des commanditaires de l'exécution de l'artiste. Celui-ci, même mort, reste un puissant symbole en Kabylie, où manifestations et affrontements entre la population et les forces de sécurité se sont installés dans la permanence depuis quatre mois.

« INCESSANTES PRESSIONS »

Parallèlement, l'avocat des deux assassins présumés, Malik Madjnoun et Mahieddine Chenoui - qui clament leur innocence -, décrit, quant à lui, « le simulacre et la parodie » de trois années d'enquête, qui ont entretenu la confusion. Le procès, initialement prévu le 5 mai 2001, a été reporté sine die en raison, selon les autorités judiciaires algériennes, du soulèvement kabyle.

Les rétractations de Nadia Matoué font l'effet d'une bombe.

Elles mettent en relief les faiblesses d'une instruction truffée de zones d'ombre (*Le Monde* du 27 juin). La veuve du chanteur avait, à l'époque des faits, soutenu avoir entendu les membres du commando préférer distinctement et à plusieurs reprises : « Allah akbar ! » (« Dieu est grand ! ») en s'éloignant de la Mercedes où gisait le corps de son époux criblé de sept balles de 9 mm, au côté duquel elle se trouvait. Ses deux sœurs s'étaient évanouies à l'arrière du véhicule.

Elle soutient aujourd'hui que la phrase « J'attribue l'attentat aux GIA », qui figure sur le procès-verbal, recueillie par les policiers alors qu'elle était encore convalescente à l'hôpital, a été ajoutée à son insu. Insistant sur les « incessantes pressions » dont elle aurait fait l'objet, elle dit, dans un entretien accordé au *Matin*, être « convaincue qu'un jour on saura la vérité sur les circonstances de l'assassinat [de son mari], mais pas avant le départ de ce régime ». Catégorique, elle ajoute : « La manière dont le tribunal de Tizi-Ouzou a instruit cette affaire est à ce propos édifiante. »

Se fondant sur ces assertions, les quatre défenseurs des parties civiles ont fait parvenir, le 18 août, un

MONNAIE L'euro, à quatre mois de sa mise en circulation dans douze pays de l'Union européenne, est encore loin d'être entré dans les mœurs des Français. ● UNE CERTAIN

NE confusion règne quant à l'usage qu'il est déjà possible d'en faire. Nombre de commerçants rechignent à accepter les chèques en euros, alors que les banques ont

généralisé la diffusion des chèquiers auprès des particuliers ● LE MINISTRE de l'économie et des finances tablait, au début de l'année, sur un objectif de 70 % des paiements par

chèque et par carte bancaire effectués en euros à la fin de l'année. On en est loin. ● DES RUMEURS de pénurie de petite monnaie commencent à circuler, malgré les démentis

de la Banque de France. ● LES BANQUES européennes invitent les citoyens de la zone euro à éviter leur « bas de laine » afin d'éviter une ruée aux guichets en janvier 2002.

Le gouvernement est pris de vitesse par les premiers désordres de l'euro

A cent trente jours de la mise en circulation de la monnaie européenne, ses premiers pas en tant qu'instrument de paiement, au moyen des chèquiers et des cartes de crédit, se font dans une certaine confusion. Des rumeurs de pénurie de petite monnaie en francs circulent. Bercy va relancer sa communication en septembre

A CENT TRENTE JOURS de l'arrivée de l'euro, et alors que la première livraison de pièces en France a eu lieu jeudi 23 août, dans la Drôme, la monnaie unique n'est pas encore entrée dans les mœurs, loin de là. Malgré une organisation nationale déjà établie, chaque acteur économique s'organise à sa façon, donnant ainsi l'impression générale que le tout s'effectue dans un grand désordre. Si l'utilisation des chèques et cartes bancaires en euros augmente progressivement (+ 67 % au mois de juillet), il est souvent encore difficile de faire accepter un chèque en euros chez les commerçants ou dans les restaurants. Ils ne s'y mettront, déclarent-ils, que le moment venu : le 1^{er} janvier 2002. Date à laquelle, en revanche, ils devront refuser les chèques en francs, qui ne seront plus valables.

Aujourd'hui, tout commerçant est en droit de refuser un chèque ou une carte bancaire, en tant que moyen de paiement, quelle que soit la monnaie. Par ailleurs, le commerçant a la possibilité de ne pas accepter d'être réglé dans la monnaie européenne, « sauf s'il participe à l'opération "euro bienvenue" [à l'initiative du gouvernement et des professionnels du commerce], auquel cas il peut être taxé de publicité mensongère », explique André Longuet des Diguères, de la direction générale de la concurrence, de la consommation et de la répression des fraudes (DGCCRF).

Certaines associations de PME s'alarment néanmoins de ce type de comportement à quelques semaines du passage à l'euro. « Ceci est regrettable. La seule façon de réussir le passage à l'euro



est de devancer l'échéance et d'avoir une attitude volontariste », indique Christine Audic, directrice des études économiques de la Fédération des entreprises et des entrepreneurs de France. D'autant que, la distribution des chèquiers en euros s'étant généralisée dans les banques, les particuliers ayant épuisé leurs carnets de chèques en francs se trouvent confrontés à de véritables casse-tête. « Les commerçants pensent qu'accepter un chèque en euros va les contraindre à tenir une double comptabilité alors qu'il suffit d'inscrire le montant converti en francs dans leurs livres », constate Estelle Brack, responsable du projet fiduciaire à la Banque fédérale des Banques populaires. « Nous basculons les

comptes de toutes nos entreprises en euros au mois de septembre. Cela créera peut-être un déclic », estime Michel Samson, directeur du projet euro à la Société générale. Beaucoup espèrent aussi que la pression sur les commerces se fera sous l'afflux de demandes des particuliers de payer en euros.

Dans la grande distribution, la situation est globalement satisfaisante, même si on peut rencontrer parfois des difficultés pour payer en euros. « On m'a refusé mon chèque en euros dans un magasin Monoprix à Paris, alors que dans un autre je n'avais eu aucun problème », constate un particulier. Chez Système U et Leclerc, on avoue n'avoir donné aucune consigne nationale, chaque adhérent ayant la liberté

d'accepter ou non les paiements en euros. La multiplication des campagnes de communication n'a visiblement pas totalement vaincu les réticences à accepter la nouvelle monnaie. Les pouvoirs publics ne s'alarment cependant pas de cette situation. « C'est uniquement une question de formation qui explique la disparité au sein de certaines grandes enseignes, reconnaît-on au ministère des finances. La grande distribution a un calendrier de formation du personnel qui est plus tardif que celui des banquiers. Elle a souhaité caler celle-ci plus tard dans l'année afin qu'elle soit plus proche de la période de double circulation puisque le personnel de caisse, par exemple, sera davantage sensibilisé à la manipulation de monnaie. »

PÉNURIE DE PIÈCES

Autre conséquence de l'introduction de l'euro, la période de transition actuelle est marquée par une psychose sur une pénurie de petite monnaie en francs. On commence à observer le retour des billets thésaurisés par coupures de 500 francs et 200 francs, qui risquent d'assécher les fonds de caisse des commerçants. Par précaution, certains ont pris les devants, comme Picard, qui a transmis à ses quelque 500 boutiques de produits surgelés des affiches invitant les clients à effectuer le règlement de leurs achats en chèques ou en cartes de crédit. Dans un de ces magasins, on explique que ce geste est lié à la difficulté, pour les très petites équipes de caissiers, de rendre immédiatement des pièces aux nombreux clients qui présentent de grosses coupures. Chez Intermarché, on se plaint d'une pénurie de pièces de

5 centimes, depuis quelques semaines. La Fnac, elle, a commencé à stocker des pièces pour pouvoir continuer à rendre la monnaie.

Pour le restaurateur d'entreprises Restafrance, qui sert environ 6 000 repas par jour pour une cinquantaine de sociétés – dont *Le Monde* –, des affiches sont également placardées afin d'inciter les usagers à utiliser leur carte de cantine, alimentée au moyen de chèques ou de cartes de crédit. Motif

monnaie en flux plus tendus qu'auparavant. La production de pièces en francs a été arrêtée depuis plus de deux ans et la masse de pièces en circulation a été grignotée par les touristes, qui repartent chaque année avec de la monnaie en poche, et par l'accroissement du besoin en rendu de monnaie dû à la sortie des billets thésaurisés. En outre, l'usine de Pessac (Gironde) a vidé son stock en francs, qui permettait de servir

Les hypermarchés champions du double affichage

La mise en place de l'euro dans le commerce connaît des situations contrastées. La pratique du double affichage dans les deux monnaies est ainsi variable selon la taille des magasins. Si, dans les hypermarchés, elle est suivie à 99 %, le taux tombe à 56,7 % dans les magasins d'alimentation générale et à 31,9 % dans la boulangerie-pâtisserie, selon une enquête de la direction générale de la concurrence, de la consommation et de la répression des fraudes (DGCCRF) de juillet. Les débits de boissons (30,1 %), les restaurants (41,6 %) et les cinémas (23,2 %) sont les secteurs les plus en retard pour la mise en place du double affichage. Concernant le respect des règles de conversion, la situation est également très variable. Seuls 2,6 % des commerçants contrôlés sont en infraction. Là encore, la grande distribution fait figure de bon élève. En revanche, les taux restent élevés dans la restauration : un tiers des établissements appliquent des conversions incorrectes et souvent en défaveur du consommateur (pour 22,6 % d'entre elles).

invoqué sur une affichette : « Vu que la Banque de France a commencé à retirer l'argent (espèces en francs) de la circulation, les pièces et les billets seront progressivement de plus en plus rares avant l'introduction de l'euro. »

Totalement faux, explique-t-on à la Banque de France. Elle avoue cependant quelques difficultés ponctuelles à alimenter certaines régions. Des phénomènes qui s'expliquent par une circulation de la

d'amortisseur dès qu'une région manquait de monnaie, pour faire de la place aux euros. La circulation des pièces ne se fait plus que par rééquilibrage de région à région. Mais « nous avons des stocks suffisants pour alimenter les commerces jusqu'à la fin de l'année », assure-t-on à la Banque de France.

Stéphane Lazear,
Françoise Lazear
et Cécile Prudhomme

Bercy est encore loin des objectifs affichés

L'HISTOIRE de l'euro, c'est en quelque sorte l'histoire de la monnaie à l'envers : au lieu de commencer par mettre les pièces en circulation, on introduit d'abord les chèques et tous les autres paiements scripto-picturaux. C'est cette première étape que les Français commencent à vivre depuis juillet. Seulement voilà, elle reste pour l'heure entièrement dépendante de la bonne volonté des banques, commerçants, restaurants et entreprises en tout genre ainsi que de l'envie des consommateurs de payer, quand cela est possible, en euros. Laurent Fabius a souhaité que les Français se mettent à l'euro avant l'heure. Pour que, lorsque le franc lui cédera la place, à compter du 1^{er} janvier 2002, ils soient familiarisés avec leur nouvelle monnaie. Pour qu'ils aient des premières références en matière de prix.

L'idée était sans aucun doute raisonnable et séduisante. Elle s'avère aujourd'hui très difficile à mettre en œuvre. Le ministre de l'économie et des finances a pris le risque, au début de l'été, d'afficher un objectif chiffré de cette politique : 70 % des paiements en chèques et en cartes bancaires devront être faits en euros à la fin de l'année. En juillet, selon Bercy, seuls 1,9 % des chèques ont été établis dans la monnaie européenne. Pour les règlements par carte, c'est le désert. On est très loin des 70 %...

Dans l'entourage de M. Fabius, on se veut serein. On promet que les choses vont s'arranger d'ici un mois. Il y a les commerçants d'abord. « On les incite à indiquer qu'ils acceptent les paiements en euros » en leur fournissant des affichettes, explique-t-on au ministère de l'économie et des finances. C'est la campagne « euro-bienvenue ». La RATP, la SNCF, les établissements scolaires et autres administrations en sont d'ores et déjà acteurs. Des réseaux de franchisés comme les McDonald's s'y mettent. Les petits commerces, eux, sont encore loin d'avoir pris le pli. « En septembre, les chambres de commerce vont susciter dix mille commerçants pilotes », répond Bercy. Les affichettes ne suffiront pas. Il faut que les magasins se mettent au double affichage ; ils sont aujourd'hui encore peu nombreux à le faire. Qui plus est, Bercy a établi, à partir des contrôles effectués par la DGCCRF, que, dans 2,6 % des cas, les conversions comportent des erreurs.

LA TENTATION DE L'ARRONDI SUPÉRIEUR

Et puis il y a les particuliers. Pour l'instant, ils sont peu désireux de se mettre à l'euro. Alors que, fin juillet, 15 millions de chèquiers en euros avaient été distribués, seuls 6 millions de chèques ont été établis dans la monnaie européenne. « On ne va pas inciter les gens à faire

des chèques en euros en plein été. D'autant qu'un tiers seulement des détenteurs de chèque ont aujourd'hui un chèque en euros », explique-t-on au ministère de l'économie. Mi-septembre, on aura atteint la moitié. Le gouvernement estime qu'il sera alors temps de communiquer. « C'est simple », nous martèlera-t-on sur les ondes. Exemple : pour payer en carte bancaire en euros, c'est la même carte et le même code. Encore faut-il que les commerçants soient équipés d'un terminal adapté, ce qui n'est pas encore le cas pour 25 % d'entre eux. Autre exemple : quand vous faites des chèques à distance, chez vous tranquillement, prenez le temps de les rédiger en euros. « Ces chèques à distance représentent 30 % des chèques », précise Bercy.

Ces mesures permettront-elles à M. Fabius d'atteindre son objectif ? Le doute subsiste. D'autant que se rajoute une autre question : la valse des étiquettes se traduira-t-elle par une hausse des prix ? A l'heure où les signes de ralentissement de la conjoncture se multiplient, une hausse des prix de nombreux biens courants ne serait pas la bienvenue. Et pourrait nourrir la grogne des consommateurs qui seront bientôt appelés à aller aux urnes.

Virginie Malingre

Laurent Fabius : « Nous devons rester vigilants sur l'inflation »

POUR Laurent Fabius, il y a la « gauche moderne », qu'il incarne, et la « gauche figée », « pseudo-magique », qu'il vilipende. Dans une interview au *Nouvel Observateur*, daté du 23 au 29 août, le ministre de l'économie et des finances ne se prive pas de marquer sa différence : « La gauche moderne plaide pour l'innovation, la décentralisation, l'égalité des chances, l'audace européenne, le développement durable, là où la gauche figée, "pseudo-magique", raisonne uniforme, rigide et finalement éphémère ».

Tout au long de son entretien, M. Fabius développe cette différence. Sur les retraites, au sujet desquelles M. Fabius pense que « plusieurs décisions importantes devront être prises durant la prochaine législature. L'espère qu'elles seront discutées lors de la campagne présidentielle. (...) La répartition restera

notre principe de base ; mais il faudra aller vers plus de souplesse ». Ou encore sur la maîtrise des finances publiques, dont il reste un ardent défenseur : « Certains, à gauche, ne comprennent pas encore toujours bien la nécessité de la maîtrise budgétaire et développent une approche quasi magique, comme si l'Etat ne connaissait pas de limite à son déficit et à son endettement », estime-t-il, se défendant d'être un « père la rigueur ».

LES MOUCHES ET LES IDÉES

« Le remboursement de la dette publique coûte chaque année au pays 35 milliards d'euros, gelés sans aucun effet productif... », poursuit le ministre. Pour moi, la gauche, c'est la solidarité, une solidarité durable. Cela ne consiste évidemment pas à reporter sur les générations futures le poids de nos dépenses ! » Toujours est-il que M. Fabius sera, en

2001, le premier ministre des finances à annoncer une augmentation du déficit budgétaire depuis 1995.

Sur la baisse des impôts, aussi, M. Fabius défend son point de vue, parlant d'un « véritable choix de pilotage économique ». « Il vaut mieux éviter de prendre toutes les mouches qui volent pour des idées », dit-il à propos de ceux qui, dans son camp, l'accusent d'avoir allégé l'impôt des plus riches, c'est-à-dire l'impôt sur le revenu (IR) et son taux marginal. Cela étant dit, le ministre annonce qu'« on ne peut pas multiplier les allègements supplémentaires ». Au-delà des 37 milliards de francs de baisses d'impôts prévues pour 2002, il ne faut donc pas s'attendre à des surprises dans le projet de loi de finances pour 2002 qui sera présenté en conseil des ministres le 19 septembre.

Il faut dire que la conjoncture

s'est dégradée depuis que le gouvernement a décidé de baisser les impôts. Il y a un an, en effet, il tablait sur une croissance de 3,3 % en 2001. L'Insee mise aujourd'hui sur un chiffre de 2,3 %, que M. Fabius ne renie pas. Pour autant, le ministre de l'économie se veut confiant. « Nos perspectives de consommation restent soutenues. Le chômage a connu dernièrement une légère hausse, mais la tendance d'ensemble reste positive. Il devrait continuer à reculer, sur un rythme plus lent. L'inflation est maîtrisée ; pour autant, nous devons rester vigilants, notamment à cause du passage à l'euro », estime-t-il. Du coup, « la croissance devrait être un peu plus élevée en 2002 », pronostique le ministre, se démarquant ainsi de l'Insee, qui n'exclut pas que le ralentissement s'accroisse.

V. Ma.

Les banques européennes veulent éviter la ruée aux guichets en janvier 2002

APRÈS avoir nourri les fantasmes, les bas de laine des ménages mobilisent les autorités européennes. Soucieuse de faciliter la conversion en euro de cette épargne dormante en devises nationales – pour laquelle aucune estimation fiable à l'échelle de l'Europe ne peut être effectuée –, la Banque centrale européenne (BCE) prévoit d'appeler les particuliers à se débarrasser des pièces et billets qu'ils thésaurisent avant le 1^{er} janvier 2002, date à laquelle la monnaie européenne aura cours légal. Une recommandation en ce sens sera ainsi formulée à l'adresse des citoyens des douze pays de la zone euro, lors de la prochaine campagne de communication de la BCE sur la monnaie européenne, à l'automne, qui doit être lancée officiellement le 30 août à Francfort.

Incontestables champions du bas de laine, la France et l'Allemagne comptent parmi les pays les plus directement visés par cette initiative. En France, si l'on ne retient que les billets, la valeur de ces fonds cachés, économies informelles et parallèles confondues, atteindrait 150 milliards de francs (22,9 milliards d'euros) sur un montant total de billets en circulation de 300 milliards de francs, selon des estimations effectuées à la fin 2000. Trois quarts des coupures de 500 francs seraient thésaurisées. Or, sur ces 150 milliards de francs, moins de 30 milliards de francs seraient à ce jour sortis de la masse des billets en circulation et revenus dans les coffres de la Banque de France, au rythme de 3 milliards par mois. En l'état, ce chiffre ne suffirait pas à empêcher une affluence aux guichets des banques en début d'année prochaine.

En Allemagne, la conversion en euro des bas de laine constitue une des préoccupations principales de la Bundesbank. En mai, la banque centrale a participé, aux côtés des banques publiques et privées, à une grande campagne de collecte des pièces. L'objectif était de rapatrier

entre 4 milliards et 7 milliards de pièces, cette petite monnaie conservée dans les poches, tirelires et fonds de tiroir. Le principe était simple : les bas de laine rapportés aux guichets des banques étaient aussitôt crédités sur les comptes de leurs propriétaires. Fin juin, environ 6 millions d'individus, sur 80 millions d'habitants, avaient participé à l'opération, et rapporté 4,5 milliards de pièces. Cette campagne doit être prolongée en septembre et en octobre, avec une nouvelle série d'affiches et des messages radio.

LE CAS DES DEVICES EXPATRIÉES

En Espagne, la perspective du passage à l'euro aurait conduit les particuliers à puiser dans leurs bas de laine pour consommer davantage. Ce surcroît de consommation aurait récemment entraîné une hausse des ventes de biens immobiliers sur la Costa Brava, qui ne sera toutefois mesurable qu'en fin d'année.

Un problème devrait toutefois subsister : le cas des pièces et billets thésaurisés à l'étranger, et notamment hors de la zone euro. Malgré tous leurs efforts de communication, certains grands Etats européens, dont la devise sert de monnaie de réserve, devraient peiner à rapatrier ces espèces. C'est le cas de l'Allemagne, où 30 % à 40 % des deutschemarks en circulation le seraient à l'étranger, notamment dans les pays de l'Est, en Pologne et dans l'ex-Yougoslavie. Aucune action de récupération n'est prévue. Ernst Welteke, le président de la Bundesbank, est d'avis qu'« une partie des gens qui thésaurisent par le biais des deutschemarks ne les échangeront pas tout de suite et les conserveront ». Visité par plus de 50 millions de touristes chaque année, la France est également concernée, avec environ 10 % des francs circulant hors de ses frontières.

Anne Michel
et Philippe Ricard
(à Francfort)

ÉDUCATION Pour les vacances, les pratiques des enseignants se distinguent toujours de celles du reste de la population. En 1999, 90 % d'entre eux ont passé au moins quatre nuits consé-

cutive hors de leur domicile, contre 66 % pour les autres actifs. ● L'ENVIRONNEMENT et le patrimoine constituent toujours les deux piliers des loisirs des profs. ● EN ÉTÉ, ils sont nom-

breux à faire un détour pour s'arrêter à Niort, au siège de la Camif, une véritable institution. Afin d'accueillir au mieux ses fidèles clients, la coopérative a même aménagé un parking

pour les camping-cars. ● L'ÉLEVATION générale du niveau de formation, les 35 heures et la vogue du tourisme vert contribuent cependant à estomper tout doucement ces spécifi-

cités. ● À L'UNIVERSITÉ D'ÉTÉ de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), 180 éducateurs ont accepté de prendre du temps sur leur congé pour réfléchir aux relations parents-école.

En vacances, les enseignants continuent de cultiver leur différence

Les fonctionnaires de l'éducation nationale partent plus durant leurs congés que les autres actifs. La nature et le patrimoine restent les loisirs de prédilection d'une profession qui n'aime pas voyager idiot. Mais, avec les 35 heures, de plus en plus de Français adoptent ces pratiques

IL LEUR a beaucoup été renvoyé l'image de « la profession qui a le plus de vacances ». Avec 23 jours de congé hors de leur domicile en moyenne l'été contre 16 pour les autres actifs selon l'Insee (lire ci-dessous), les 800 000 enseignants continuent certes de se distinguer de la règle commune. Leur taux de départ l'été s'établit à 87 % (90 % pour les professeurs, 84 % pour les instituteurs) contre 61 % pour l'ensemble des actifs occupés, selon les données extraites de l'enquête générale sur les vacances des Français par Céline Rouquette, chargée d'études sur la consommation à l'Insee.

Mais, qu'il s'agisse des vacances comme du reste de ses pratiques - culturelles, syndicales ou autres -, la profession perd tout doucement ses spécificités. Mis en scène avec humour dans *Les Vacances du nouvel instit* (Bruno Heitz, Circonflexe, 1998, 79 F, 12,04 €), le cliché du prof randonneur-campeur, sillonnant en famille les campagnes à la découverte du patrimoine et discutant pédagogie avec les collègues rencontrés au hasard des chemins, s'écorne. Les trente-cinq heures, l'élévation générale du niveau de formation de la population, et la vogue du tourisme nature sont passées par là. Les loisirs représentent désormais le premier poste de dépense des ménages et les enseignants ne dérogent pas aux grandes tendances qui marquent les vacances, telles que les décrit l'ouvrage *Francoscopie* (Larousse, 2000) : la recherche du soleil et la volonté de prati-

quer des activités variées, notamment. L'achat de camping-cars est à la hausse et la durée moyenne des séjours en baisse : elle s'établit, selon l'Insee, pour les enseignants comme pour les autres actifs, à 12 jours en 1999. « La profession est moins grégaire que par le passé, même si le collectif tient toujours, analyse Denis Varene, directeur du marketing de la Camif. Nous sommes face, non à des camps bien séparés - les traditionnels corps d'un côté, les modernes individualistes de l'autre -, mais à une évolution lente de la mentalité enseignante. »

« ÉTERNELS ENTHOUSIASTES »

Rapprochement ne signifie cependant pas banalisation. L'histoire pèse, en matière d'occupation du temps libre. Les enseignants restent investis dans de forts engagements bénévoles ou associatifs. Pour le reste, ils n'ont pas attendu les congés payés, légalisés en 1936, pour s'adonner aux joies des découvertes estivales. Engagés plus tôt dans la grande transhumance annuelle, ils savent donc, « dès les années 50, jouir pleinement des vacances, et ce plus que les autres catégories sociales », notent Béatrice Compagnon et Anne Thévenin, dans leur *Histoire des instituteurs et des professeurs de 1850 à nos jours*, à paraître le 31 août aux Éditions Perrin. « En 1961, par exemple, alors que le taux de départ national au cours de l'été avoisinait les 34 %, celui des enseignants s'élevait à plus de 80 % ». Cette longueur d'avance leur a permis de s'organiser : Groupement des campeurs universitaires

en 1937, agence de voyages Arts et vie créée par les mutuelles MAIF et MGEN en 1955, etc. Mais aussi d'être les précurseurs de nouvelles pratiques, le ski de fond l'hiver ou le tourisme vert l'été.

Si une immense majorité choisit un hébergement en dur (46 % logent chez des parents ou amis), 11 % des enseignants passent leurs vacances sous la tente ou en caravane. La randonnée demeure une valeur sûre. L'altimètre-GPS-baromètre du catalogue Camif « se vend très bien », indique l'entrepreneur. La Camif (Coopérative des adhérents de la Mutuelle des instituteurs de France), qui compte 1,2 million d'enseignants « sociétaires actifs », est d'ailleurs partenaire depuis deux ans du Salon de la randonnée. L'enseignant corres-

pond parfaitement au profil du randonneur-type : un amoureux de la nature, qui a du temps et des moyens.

Avec l'environnement, la culture constitue l'autre pilier des loisirs des enseignants. Les profs voyagent plus que la moyenne des Français (47 % en France contre 34 %, 41 % à l'étranger contre 29 %), selon une comparaison menée avec les affiliés de la MAIF par l'institut Claritas France. Pas question cependant de voyager idiot. Dans ses résidences localisées, Arts et vie propose des conférences. En 2000 par exemple, le site de Samoëns, en Haute-Savoie, avait choisi le thème de l'Amérique, avec visite du musée de Genève, exposition sur les Inuits, des thématiques de randonnées, etc.

Un taux de départ de 90 %

● **Départs.** Sur l'ensemble de l'année 1999, selon l'Insee, 90 % des enseignants sont partis en vacances (c'est-à-dire qu'ils ont passé au moins quatre nuits consécutives hors de leur domicile), contre 66 % pour le reste de la population active. Le « taux de départ » était de 87 % l'été et de 61 % l'hiver (respectivement 61 % et 29 % pour les autres actifs). En 1994, les instituteurs partaient plus en vacances que les professeurs ; la tendance s'est inversée en 1999. ● **Durée.** Les enseignants partent de chez eux en moyenne 23 jours l'été et 8,5 jours l'hiver (contre

12 jours l'été et 4,5 jours l'hiver pour les autres).

● **Types de séjour.** Durant l'été, 13 % des enseignants réalisent un circuit (pas plus de trois nuits au même endroit), contre 8 % en moyenne chez les Français. 35 % optent pour un lieu de villégiature fixe à la mer (contre 43 % pour l'ensemble des Français), 27 % à la campagne, 13 % à la ville et 11 % à la montagne. 81 % restent sur le territoire français, chiffre identique à la moyenne nationale.

● **Modes d'hébergement.** 46 % des enseignants séjournent dans leur famille ou chez des amis, soit un peu moins que les 53 % de

A l'étranger, même chose. « Nos propositions pour l'Espagne reposent peu, à l'inverse de nos concurrents, sur le *famiente* », résume-t-on à Arts et vie, qui a fait voyager 54 000 adhérents en 2000, dont plus de 30 000 hors de France. « Plus que des séjours sur les plages de la Costa del sol, nous organisons des circuits en Andalousie, des découvertes de l'Espagne des arts. Les grandes destinations du bassin méditerranéen - Tunisie, Turquie, Grèce - n'apparaissent pas dans notre classement des dix destinations les plus demandées. » L'Italie arrive en tête de classement, suivie par l'Égypte, le couple Syrie-Jordanie, l'Espagne et la Chine. « L'Asie est en fort développement. Ce qui marche particulièrement bien sur ces destinations, c'est ce que nous appelons les "forums",

moyenne nationale. 15 % vont à l'hôtel ou dans des pensions de famille, 12 % louent (17 % toutes professions confondues) et 11 % campent ou ont une caravane. 11 % profitent de leur propre résidence secondaire. ● **Motivations.** De plus en plus, les enseignants partent en vacances pour voir des parents ou des amis (35 % en 1999, contre 24 % en 1994) et de moins en moins pour exercer une activité sportive (4 % en 1999, contre 8 % cinq ans auparavant). 31 % souhaitent se reposer, rejoignant ainsi la moyenne nationale. 12 % disent vouloir visiter des monuments et des sites et 10 % aspirent à se retrouver simplement en famille.

une formule de circuit qui intègre des conférences d'intellectuels, de chercheurs, d'archéologues. »

Avec des conférences de ce type, « nous remplissons un bateau de 600 places pour une croisière en Méditerranée rien qu'avec des enseignants, s'émerveille Isabelle Chauvet, en charge de la communication de la Camif. Cela ne marcherait pas avec du grand public. » La coopérative de distribution a dans ses projets l'idée de développer auprès des enseignants le tourisme industriel : à Niort, pour découvrir les coulisses de la Camif, bien sûr. Mais aussi chez de grands voyageurs. « Sur le parcours des vacances, gageons que ces visites deviendront aussi incontournables que le magasin de Niort » (lire ci-dessous), affirme Alain Juillard, trente ans de maison, directeur de la branche collectivités de l'entreprise. Reste à organiser l'expérience : « On sait que six mois après la visite d'un enseignant, c'est une classe qui va débarquer. »

Cette particularité n'est pas prête de disparaître. « Durant les séjours, les enseignants conservent leurs impressions, prennent des notes, des photographies. Certains pensent à l'exploitation qu'ils en feront pour leurs élèves », résume Béatrice Compagnon et Anne Thévenin. Pour les guides qui organisent les visites, « ils représentent les touristes idéaux, éternels enthousiastes avides de connaissances ».

Nathalie Guibert
et Marie-Laure Phélippeau

► www.lemonde.fr/education

Clients exigeants, munis du fameux catalogue, les profs aiment faire escale au magasin de la Camif, à Niort

NIORT

de notre envoyée spéciale

La plaque minéralogique indique la Gironde. Le camping-car se gare prudemment. Un blanc collier de barbe en sort.

REPORTAGE

Un directeur d'école à la retraite : « Venir ici, c'est un pèlerinage. La Camif, c'est notre magasin »

« Venir ici, c'est un pèlerinage, explique monsieur, directeur d'école à la retraite. La Camif, c'est notre magasin. » Le couple fait le voyage chaque année depuis trente ans. « On n'a plus de gros besoins, maintenant, tempère madame, ancienne institutrice. On est équipés. On a le camping-car. » Que viennent-ils donc chercher ici, sur la route des vacances ? « Oh ! on va bien trouver un p'tit quelque chose. »

Planté dans une zone industrielle située à l'écart du centre-ville, le magasin de la Camif (Coopérative des adhérents de la Mutuelle des instituteurs de France), à Niort, siège de la coopérative des

enseignants, est une institution. Une « Mecque » pour les professeurs et autres fonctionnaires auxquels s'est ouverte, ces dernières années, l'entreprise, ainsi que son célèbre catalogue, résume Séverine Giraud, secrétaire du magasin. Dans la préfecture des Deux-Sèvres, on dit même que les manifestations d'enseignants finissent toujours assez tôt dans l'après-midi pour laisser les accros faire leurs emplettes. On sait aussi que les Niortais « se reposent les numéros de sociétaires », indispensables pour accéder au saint des saints, comme l'explique cette habituée, venue faire découvrir la Camif à sa sœur, ouvrière dans une usine de plasturgie des Vosges.

Pour accueillir les vacanciers qui font parfois de larges détours afin de passer par Niort, l'entreprise a même aménagé un parking « complémentaire », pour les camping-cars, avec prises d'eau et d'électricité. « Il y a quelques années, certains entraient le matin dans le magasin en pyjama », assure le directeur marketing, Denis Varene, ancien enseignant, qui connaît bien ses clients. L'été, le parking ne désemplit pas. Au début des congés, d'abord, sur la route des départs. En juillet 2000, le magasin a ainsi enregistré 15 000 commandes. Au

mois d'août, sur le trajet des retours, le flot des visiteurs grossit encore : les sociétaires, catalogue hiver en main, viennent s'équiper pour la saison froide. Le chiffre d'affaires annuel s'élève à 221 millions de francs, dont une cinquantaine pour l'été.

L'escale Camif, c'est « la pause », mise à profit pour déjeuner au restaurant situé au centre du magasin. Pour digérer, Anne-Sophie, professeur d'anglais et Didier, principal de collège, testent, détendus, les vélos d'appartement. Ils sont arrivés la veille au soir, de Rouen. « Clients réguliers depuis sept ans », ils ont déjà acheté une télévision et un home-vidéo, qu'ils vont laisser à l'entrepôt et prendront au retour. « On est allés, catalogue en main, comparer les prix chez Darty. Ce sont les mêmes, au franc près, mais la Camif offre des garanties supplémentaires. »

UNE INCONGRUITÉ HISTORIQUE

Jeunes ou retraités, ils convergent ainsi de toute la France. Virginie, assistante sociale en collège et en lycée, est venue de Nancy visiter ses parents à Niort. « Mon père travaille dans une mutuelle d'assurances. Mes parents viennent depuis toujours. Moi... c'est par tradition. » Au rayon

chaussures, une sandale de cuir noir à la main et les tongues aux pieds, cet instituteur à lunettes est venu « pour les soldes uniquement ». Bougon, il trouve que « les tarifs sont plus chers qu'ailleurs » et que « c'est moins intéressant qu'avant ». D'ailleurs, « le reste de l'année, j'achète pas sur le catalogue ». Enfin, « sauf une banquette, un futon qu'on ne trouvait pas ailleurs ».

Ici, pas d'animations aguicheuses - on préfère les semaines terroir montées avec le conseil régional. Encore moins de pression commerciale. Les « conseillers vendeurs » ne sont pas rémunérés à la commission. Les sociétaires déboulent dans les 5 000 m² du magasin du matin au soir, comme à la promenade, entre les rayons. Des bornes interactives permettent de passer commande. Les références des achats sont reportées sur des fiches que l'on présente aux caisses, avant de retirer, dans un autre lieu, ses articles : « C'est un filtre entre le sociétaire et l'acte marchand », explique Denis Varene. Rappelant l'incongruité historique qui a conduit « une profession non commerçante à créer son propre commerce », il précise : « La relation avec la Camif est très affective ; tout est fait pour que les sociétaires restent maîtres de leur consommation. »

« Consommer ? Non, on vient juste pour des achats nécessaires, confie ce couple venu d'Archacou, à destination de Paris. On est sûr qu'en achetant ici on n'est jamais déçu. » Certes, l'esprit coopératif et mutualiste qui a présidé à la naissance de la Camif s'étirole un peu. « Il reste ce côté "entre soi", mais la Camif est devenue un mode de distribution comme un autre, affirme Didier, le principal de collège. On y trouve désormais des cochonneries qu'ils n'auraient jamais vendues auparavant. »

Pas faciles, ces clients, juge Yann, conseiller-vendeur au rayon photo, qui travaillait précédemment chez Castorama. Ceux qui ont fait 200 kilomètres pour trouver un article repéré sur le catalogue pestent vertement quand ils ne le trouvent pas en rayon. La plupart « se sentent chez eux ici », ce qui les rend particulièrement exigeants. « Ils se sont surdocumentés avant, sont allés voir sur Internet ; pas question de leur dire des bêtises : ils posent des questions mais ont déjà les réponses. » L'autre jour, un sociétaire a demandé à Yann quelle était l'incidence des zones de Newton sur les diapos. « Un prof de physique, à tous les coups. Je n'ai pas su lui répondre, évidemment. »

N. G.

A l'université d'été de Saint-Denis, des éducateurs sacrifient quelques jours de loisirs pour « faire le plein d'idées »

ADMINISTRATIVEMENT, ils sont en vacances. Mais, en ce 11 juillet à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), dans la banlieue nord de Paris, leur activité n'a rien du

REPORTAGE

Le programme est dense. Les travaux démarrent à 9 heures et s'achèvent à 22 h 30

familière. Les enseignants qui sont là, serrés sur les gradins ou assis sur les marches d'un amphithéâtre aux murs roses, plafond bas et éclairage blanc néon de rigueur, ont choisi de participer à l'une des vingt « universités d'été » (dont six se tiennent fin octobre) organisées par le ministère de l'éducation nationale.

Régulièrement, les têtes s'inclinent pour prendre des notes ou taper quelques bonnes phrases sur l'ordinateur portable. Thème de cette session de quatre jours : « Les

relations parents-école, enjeu pour la réussite scolaire des élèves ». Le programme est dense. Les travaux commencent à 9 heures et ne s'achèvent qu'à 22 h 30. Intervenants extérieurs, tables rondes, réflexion en petits groupes, débats, et même visite du ministre de l'éducation nationale, Jack Lang : tout y est. Côté détente, mis à part le « repas convivial » de clôture avec dîner-spectacle à Montreuil, les participants ont droit chaque jour à deux courtes pauses autour d'un café sous une grande tente à l'extérieur et des repas pris au restaur-U d'à côté. « Je suis venue chercher une bouffée d'air pur », glisse Josiane avec malice, large sourire et regard brillant de contentement.

CONGÉ RIME AVEC SÉRÉNITÉ

Sylvie aussi est venue d'Orléans « se ressourcer » entre grisaille et béton parisiens. Car congés rime avec sérénité : « Pendant l'année, dit-elle, on a la tête prise. Là, on est disponible. » « Je considère que mes

vacances commencent vraiment le 21 juillet, renchérit Michèle, professeure de mathématiques dans un lycée parisien. Avant cette date, j'ai besoin de faire le bilan, de réfléchir. »

D'autres glissent qu'ils sont là parce que « la formation continue pendant l'année est insuffisante ». « Il y a là une qualité des intervenants qu'on ne trouve pas au niveau local », assure Lilian, qui enseigne près de La Rochelle et participe pour la troisième fois à une université d'été. « On a beau travailler avec des enfants, on a besoin d'avoir une réflexion plus construite », estime Alexandrine, directrice d'école à Paris, qui fréquente pour la première fois - « mais pas la dernière » - ce genre de manifestation. « Et puis, constate Lilian, c'est un des seuls lieux où l'on peut rencontrer des partenaires extérieurs à l'éducation nationale. » C'est précisément ces échanges avec des « praticiens de terrain » qui intéressent Michel. Ce proviseur adjoint s'ap-

prête à vivre « un choc de culture » : à la rentrée, il quittera le lycée de Digne (Alpes-de-Haute-Provence) pour devenir principal d'un collège situé en zone d'éducation prioritaire dans la région marseillaise. « J'apprends beaucoup des gens que je rencontre ici. Je considère cela comme un investissement : j'espère gagner du temps lors de mon adaptation. »

Ils sont nombreux ainsi à venir faire « le plein d'idées ». Mais, même au cœur de l'été, les places sont chères. Comme beaucoup d'autres, Michel avait déjà tenté de s'inscrire plusieurs fois à une université d'été, sans succès. « Peut-être que mon projet n'était pas assez solide. » Les candidats doivent en effet rédiger une lettre de motivation. Pour cette session à Saint-Denis, proposée en collaboration avec les délégations interministérielles à la famille et à la ville, ils étaient plus de cinq cents à postuler : parents d'élèves, animateurs, travailleurs sociaux, représentants d'associations familiales, élus locaux, et bien sûr chefs d'établisse-

ment, inspecteurs, conseillers principaux d'éducation, infirmières, enseignants. Cent quatre-vingts demandes ont été honorées, dont une quarantaine venant d'enseignants.

QUATRE JOURS SUR DEUX MOIS

Est-ce là l'aile avancée de la profession, prête à se remettre en question - au risque de s'entendre dire parfois des choses désagréables, car les intervenants n'épargnent pas l'école -, tellement passionnée qu'elle sacrifie un peu de ses vacances ? « Il ne faut pas exagérer. Rogner quatre jours sur deux mois de congé, ça n'est pas un problème », affirme Valérie, de Rochefort, qui a déjà participé à une université pendant les vacances de la Toussaint. Certains en viennent presque à dire que ce genre de formation fait partie de leur travail. « Attention, je connais plein d'enseignants curieux et ouverts, qui ne peuvent pas se rendre à une université d'été », tempère cette directrice d'école maternelle de la région bordelaise.

Prendre sur son temps de vacances nécessite que l'organisation familiale le permette. « J'ai toujours regardé les programmes au Bulletin officiel [édité par le ministère] en disant : "Ça n'est pas pour moi encore !" », témoigne Alexandrine, qui a donc attendu que ses quatre enfants soient un peu plus grands. Cela implique parfois un effort financier. Evelyne, ancienne cadre d'entreprise devenue professeur des écoles il y a cinq ans, a inscrit sa fille à un stage de cheval et son fils à un tournoi de tennis.

« Il faut avoir un vrai moteur interne, car ce n'est pas très gratifiant, dit Alexandrine. Bien souvent, les collègues ne comprennent pas. Pis, pour certains, on est dangereux. Ils craignent qu'on les oblige ensuite à changer. » Un jeune professeur d'histoire en banlieue parisienne avoue même qu'au collège il ne dévoile que rarement ses participations aux universités d'été : « On me prendrait pour un fada ! »

M.-L. P.

Transports : le rail s'impose comme solution à la traversée des Pyrénées

Pendant que les régions Aquitaine et Poitou-Charentes constatent que leur désenclavement passe par le développement du chemin de fer plutôt que par des infrastructures routières, les communautés autonomes espagnoles frontalières, plus riches, manifestent leur impatience

BORDEAUX

de notre correspondant régional

Le Sud-Ouest réussira-t-il à endiguer la progression du trafic de camions sur son réseau routier et à obtenir un vrai train à grande vitesse (TGV) ? Il y a seulement dix ans, des régions comme Aquitaine et Poitou-Charentes, traditionnellement tournées vers la mer ou appuyées sur la bonne vieille route qui va de Bayonne à Poitiers (N 10), n'auraient jamais vu dans le chemin de fer une infrastructure prioritaire. Celle-ci leur paraît aujourd'hui vitale. Qu'il s'agisse de Poitou-Charentes, dirigée par Jean-Pierre Raffarin (DL), ou d'Aquitaine, présidée par Alain Rousset (PS), les besoins exprimés ne sont pas identiques mais ils aboutissent, dans les deux cas, à la même conclusion : le rail est considéré comme la voie essentielle du désenclavement des deux régions, qui se sentent lésées par rapport à l'axe rhodanien et voient les Pyrénées plus infranchissables que les Alpes.

Il y a d'abord le TGV Atlantique, qui s'arrête à Tours. Les deux régions n'ont pas réclamé son prolongement avec la même insistance. Au nord, en Poitou-Charentes, parce que le tracé depuis Tours n'était pas évident et que la SNCF voulait tout miser sur le Futuroscope, ce qui ne faisait pas forcément l'affaire du maire de Poitiers, attaché à sa gare en centre-ville. Les élus laissaient bien volontiers leurs voisins aquitains, plus intéressés par une liaison rapide avec le sud de l'Europe, faire l'essentiel du lobbying. Ces derniers ne faisaient pas non plus preuve d'un zèle excessif, persuadés qu'il n'était pas nécessaire de mettre la main au porte-monnaie pour une ligne dont toutes les études disaient qu'elle serait immédiatement rentable. Ils ont donc



voisins d'Aquitaine ou de Midi-Pyrénées.

En vingt ans, aucun ajustement politique et économique des positions respectives n'a été possible entre régions françaises et communautés autonomes. Résultat, aucun dossier n'a pu être transmis efficace-

ment à Paris, Madrid et Bruxelles. Les infrastructures nécessaires au TGV comme au fret n'ont jamais été mises en place. Il y a toujours des Pyrénées, et les armadas de camions qui attendent à Hendaye sont là pour le prouver.

DEMANDE PORTUGAISE

Les dernières pressions sont venues à propos de la prolongation européenne du TGV Atlantique jusqu'à Bilbao. Les Basques espagnols ne cachaient pas leur mécontentement de voir que leur TGV, en direction de Madrid, serait terminé, dans le meilleur des cas, dix ans avant la liaison Tours-Hendaye. Enfin, de Porto où il était en déplacement, en juin, Alain Juppé a rapporté une demande pressante des Portugais dans le

même sens : « Notre pays ne peut pas être coupé de l'Europe du TGV ; sinon, nous nous tournerons dans d'autres directions. »

L'annonce de la mise à l'étude d'une traversée centrale des Pyrénées, à l'occasion du séminaire franco-espagnol de la mi-juillet (*Le Monde* du 10 juillet), a mis un peu de baume au cœur des responsables régionaux. D'autant qu'ils savent que le lancement des études, un préalable qu'ils attendaient depuis longtemps, sera accompagné d'une réécriture du schéma des services qui va d'ailleurs dans leur sens. Ils savent aussi que le rapport réalisé sur le sujet par un expert, Dominique Becker, pour le ministère des transports, qui n'a pas encore été rendu public, dresse en matière de transport de marchandises un tableau plus noir pour les

Pyrénées que pour les Alpes et promet la saturation pour 2020.

Bruxelles les a entendus, et le livre blanc sur les services, notamment les transports, qui sortira en septembre, devrait faire figurer parmi ses priorités la traversée ferroviaire à grande capacité des Pyrénées dont le principe a été arrêté en juillet. Le livre blanc devrait également donner la priorité au rail et proposer de financer cet effort par la taxation, sur le territoire de l'Union européenne, des poids lourds, à l'instar de ce qui a été imposé par la Suisse. Ce n'est peut-être pas le bout du tunnel, mais une lueur d'espoir, pense-t-on de chaque côté des Pyrénées.

Pierre Cherruau
(Lire aussi l'éditorial page 11)

Le pont ferroviaire construit par Eiffel sur la Garonne est engorgé et fatigué

BORDEAUX

de notre correspondant régional

Il n'existe qu'un seul franchissement ferroviaire de la Garonne entre Toulouse et l'Atlantique, la « passerelle » de Bordeaux, inaugurée en 1860. Les travaux avaient été dirigés par un jeune ingénieur débutant, un certain Gustave Eiffel. L'ouvrage enjambait 504 mètres, pesait 2 654 tonnes, le tiers de la tour Eiffel. Il est toujours en service. Mais il constitue aujourd'hui un engorgement pour le trafic. Le « bouchon de Bordeaux » ne peut sauter que si la capacité de franchissement est doublée. Faut-il supprimer la vieille passerelle et la remplacer par un ouvrage neuf à 2 x 2 voies ?

Réseau ferré de France (RFF) semble pencher pour cette solution, qui offrirait une meilleure desserte de la gare, beaucoup plus rapide et beaucoup plus sûre. Autre argument en faveur de la disparition de la passerelle : elle était conçue pour les convois de l'époque et a atteint les limites de sa durée de vie. Les matériaux sont fatigués ainsi que les appuis dans le

fleuve. L'idée retenue est celle d'un nouvel ouvrage dans l'axe de la gare, en amont de la vieille passerelle. Mais un mouvement s'est mis en place pour la défense de l'ouvrage d'art. Il est animé par Sylvain Yeatman-Eiffel, arrière-arrière-petit-fils de l'ingénieur et président de l'association de ses descendants : « On ne peut pas démolir un ouvrage aussi emblématique de l'époque reine du fer. »

RISQUE D'ASPHYXIE

Même s'il reconnaît que son ancêtre n'a pas conçu le pont, il voudrait que l'on tienne compte du fait que « c'est là qu'il a appris, en l'améliorant, la technique des fondations à l'air comprimé – dont il devint le véritable spécialiste – et qu'il a découvert que le vide pouvait être plus solide que le plein. »

Sylvain Yeatman-Eiffel a donc entrepris une campagne de sensibilisation auprès de RFF, de la direction du patrimoine du ministère de la culture et des élus pour proposer une solution alternative. Elle consisterait à conserver la pas-

serelle en terminant la campagne de réparations qui avait permis, dans les années 1980, de changer la moitié des poutres fatiguées et d'élargir l'ouvrage. Un choix, selon lui, sans doute moins onéreux.

Pour Bruno Flourens, l'ingénieur de RFF chargé du chantier, l'étude d'ensemble de la nouvelle passerelle pourrait être terminée au printemps prochain. Le projet Eiffel semble avoir peu de chances. Mais une seule chose est acquise : le calendrier est très serré. La gare de Bordeaux ne peut pas absorber plus de 250 à 300 mouvements par jour et le trafic ne fera qu'augmenter et un blocage du trafic n'est pas envisageable. Les études d'avant-projet doivent être terminées pour le printemps 2002. Les travaux, après déclaration d'utilité publique, sont programmés pour 2004 et la mise en service de la première phase pour 2007. Le moindre retard ferait courir un risque d'asphyxie aussi bien pour le trafic voyageurs que pour le fret.

P. Ch.

Courrier INTERNATIONAL
N° 961 962 963 du 2 au 22 août 2001 30 FF / 4,57 €
www.courrierinternational.com

À L'AFFICHE
Kabila, Naipaul, Nétanyahou, etc.

MONDIALISATION

Les enjeux analysés par :
Barbara Spinelli,
Naomi Klein,
Jeffrey Sachs,
Toni Negri et
Michael Hardt,
Peter Sloterdijk,
etc.

Après Gênes, la bataille ne fait que commencer

Numéro spécial été avec un supplément de 32 pages

30 F ■
En kiosque

Génies, fous et imposteurs
36 portraits de personnages hors du commun

Un foyer de maladie de la langue bleue suspecté chez des moutons du Cantal

LES EXPERTS de l'Agence française de sécurité sanitaire des aliments (Afssa) mènent depuis plusieurs jours une enquête épidémiologique visant à déterminer l'origine exacte d'un foyer infectieux observé au début du mois d'août dans un élevage ovin situé dans l'est du département du Cantal. Les services vétérinaires avaient, au départ, pensé que les symptômes observés chez les moutons d'une ferme située dans le canton de Ruyne-en-Margeride étaient dus à la fièvre catarrhale – ou *blue tongue* (langue bleue) –, une affection contagieuse d'origine virale et non transmissible à l'homme. Les animaux ont été confinés dans les bâtiments d'élevage et, comme l'impose la réglementation sanitaire vétérinaire, un périmètre de sécurité de 20 kilomètres avait aussitôt été mis en place et des mesures de restrictions concernant les mouvements des ovins, caprins et bovins et leurs semences ont été prises. La Commission européenne a, d'autre part, été informée de la situation.

Trois semaines après l'apparition des premiers symptômes, sur la base des analyses virologiques effectuées à partir de prélèvements sanguins, le diagnostic n'a pu être confirmé ni infirmé. Les experts de l'Afssa confient être confrontés à une situation qu'ils qualifient d'atypique.

La maladie de la langue bleue est due à un virus de la famille des réoviridés, dont on connaît vingt-quatre types différents. Le virus phago-gène est transmis par *Culicoides*, une mouche de très petite taille qui contamine les animaux en les piquant. Cette infection touche, pour l'essentiel, les ovins, avec une mortalité qui peut atteindre 10 %. Les bovins, les caprins, les dromadaires et certains ruminants sauvages peuvent aussi être concernés.

Après une incubation d'une durée comprise entre cinq et vingt jours, la maladie se caractérise par une forte fièvre, diverses lésions (inflammation, ulcère, érosion et nécrose) de la muqueuse buccale accompagnées d'un œdème et d'une cyanose de la langue. Quand l'infection n'est pas mortelle, la

guérison s'accompagne d'alopécie et de stérilité.

On explique, auprès de l'office international des épizooties, que le virus est présent à travers le monde dans des pays situés dans une large zone, qui s'étend du 40° degré nord au 35° degré sud (à peu près de Madrid à l'Afrique du Sud). Les épidémiologistes ont observé ces derniers temps une extension du foyer infectieux gréco-turc vers la Bulgarie et la Roumanie. En août 2000, une épidémie massive (20 000 ovins atteints, dans près de 1 400 élevages) s'est déclarée en Sardaigne, puis dans les îles Baléares. En automne, l'épidémie avait atteint la Corse (*Le Monde* du 30 octobre 2000). Dans le département de la Haute-Corse, l'épizootie a d'ailleurs occasionné la mort d'une quarantaine de moutons depuis le début de l'année et 29 nouveaux cas suspects viennent d'être dénombrés.

DES CAUSES MÉTÉOROLOGIQUES

Compte tenu du mode de transmission de la maladie, les spécialistes estimaient alors que cette progression de l'épidémie était sans doute due sinon au réchauffement de la planète, du moins à l'évolution des conditions météorologiques.

S'il devait être confirmé, le diagnostic de maladie de la langue bleue dans le département du Cantal constituerait une première, cette infection n'ayant jamais été observée en France à une telle latitude. On précise, auprès du ministère de l'agriculture, que les investigations complémentaires en cours portent sur des prélèvements sanguins qui ont été effectués sur des animaux d'élevages situés dans un rayon de 20 kilomètres.

Une enquête entomologique est aussi menée afin d'identifier l'éventuelle présence du virus pathogène sur les insectes vecteurs. Les spécialistes de l'Afssa, qui accordent le plus vif intérêt à ce dossier, estiment que les résultats ne devraient pas être connus avant plusieurs jours.

Jean-Yves Nau

La polémique continue sur la réouverture du tunnel du Mont-Blanc

ROUVRIRE LE TUNNEL du Mont-Blanc aux poids lourds sans consulter au préalable la population serait « un casus belli » entre les Verts et le gouvernement, a estimé Noël Mamère (Verts), mercredi 22 août à Chamonix, où un référendum a massivement rejeté, dimanche, le retour des camions dans la vallée.

M. Mamère a réclamé une réunion de la commission nationale du débat public. Cette commission vise à encadrer le débat public sur un sujet controversé. Le député Vert a qualifié de concertation « en trompe l'œil » la table ronde prévue le 1^{er} octobre à Lyon entre le ministre des transports, Jean-Claude Gayssot, et les élus des deux départements savoyards et de la région Rhône-Alpes.

De son côté, le président RPR du conseil général de la Savoie, Hervé Gaymard, a dénoncé, mercredi, les déclarations « intempestives » et l'« amateurisme » du ministre de l'environnement, Yves Cochet, qui déclarait mardi ne pas voir l'opportunité d'une réouverture du tunnel.

DÉPÊCHE

■ VAL-DE-MARNE : la ville de Nogent-sur-Marne (Val-de-Marne) recherche un opérateur privé pour gérer le pavillon Baltard. Cet ancien pavillon « numéro 8 » des œufs et de la volaille des Halles de Paris, remonté sur les bords de la Marne en 1976, accueille aujourd'hui événements et manifestations culturelles. Le futur délégataire devra prendre en charge la réhabilitation, pour un coût estimé à 17 millions de francs (2,59 millions d'euros), de cette structure métallique classée, sauvegardée lors de la destruction des anciennes Halles de Paris, entre 1970 et 1972. – (Corresp.)

DISPARITION

Fred Hoyle

Un des créateurs de l'astrophysique nucléaire

ASTRONOME britannique de renom, co-inventeur de la théorie de la nucléosynthèse stellaire, Sir Fred Hoyle est mort lundi 20 août à Bournemouth (Dorset). Il était toujours resté un opposant farouche au modèle du Big Bang, théorie admise aujourd'hui par la plupart des scientifiques, qui expliquent la création de l'Univers par une gigantesque explosion primordiale.

Né le 24 juin 1915 à Bingley (Yorkshire), Fred Hoyle montre très tôt un grand intérêt pour l'astronomie. A l'âge de treize ans, il passe déjà ses nuits à observer les étoiles à l'aide d'un télescope. Plus tard, après une thèse sur l'électrodynamique quantique (1939) et des études à l'université de Cambridge, il devient, en 1958, professeur d'astronomie de cette même université, activité qu'il mène jusqu'en 1972. De 1957 à 1962, il fait partie de l'équipe des astronomes des observatoires du mont Wilson et Palomar, aux Etats-Unis. En 1953 et en 1954, il est également professeur invité au California Institute of Technology et, de 1972 à 1978, professeur d'astronomie à l'université Cornell (Etats-Unis).

ADVERSAIRE DU BIG BANG

« C'est une des grandes figures de l'astronomie britannique, et même mondiale. L'un des plus grands noms de notre discipline. Et aussi un adversaire déclaré du Big Bang », explique Jean Audouze, astrophysicien et directeur du Palais de la découverte. « C'est d'ailleurs lui qui a inventé le terme par dérision. » Fred Hoyle est en effet l'un des coauteurs au début des années 1950, avec Hermann Bondi et Thomas Gold, d'une théorie opposée au Big Bang, celle du *steady state*. Pour ces chercheurs, l'Univers est en expansion. Mais, contrairement au Big Bang, cette expansion se double d'une création de matière continue. Cette théorie élégante a connu un grand succès auprès des cosmologistes jusqu'à ce que, en 1965, Arno Penzias et Robert Wilson détectent le rayonnement à 3K, une relique de la radiation remplissant l'Univers dans ses premières phases. Ce qui a ruiné l'hypothèse de la création continue. Malgré cela, Fred Hoyle ne s'est jamais avoué vaincu, et a cherché toute sa vie des arguments susceptibles de mettre à mal le modèle du Big Bang.

S'il a connu une déconvenue avec sa théorie du *steady state*, Fred Hoyle a en revanche fourni un apport capital en astrophysi-

que par ses travaux sur la nucléosynthèse stellaire. « C'est le véritable créateur de l'astrophysique nucléaire » précise Jean Audouze. Sa grande découverte a été de démontrer que tous les éléments atomiques dont la masse est égale ou supérieure au carbone étaient synthétisés dans les étoiles. Avec William Fowler et le couple Geoffrey et Margaret Burbidge, il démontre cette théorie de manière éclatante en 1957 dans un article intitulé « Synthèse des éléments dans les étoiles », publié dans la *Review of Modern Physics*. Pour cette découverte, William Fowler reçoit en 1983 le prix Nobel de physique, avec Subrahmanyan Chandrasekhar, alors que Fred Hoyle est oublié. Ce qui apparaît comme une injustice flagrante.

Malgré cette déconvenue, le scientifique britannique est toujours resté d'un abord chaleureux, voire facétieux. En dehors de sa passion pour l'astronomie, qui lui a valu d'être anobli par la reine en 1972, Fred Hoyle avait d'autres cordes à son arc. Lors de son service militaire effectué dans la marine britannique, il avait pris part au développement du radar. Ce qui lui avait donné le sens de la réalité expérimentale. Ce sens du concret ne l'empêchait pas de rêver. Il est en effet l'auteur de plusieurs romans de science-fiction, souvent écrits avec son fils Geoffrey. *Le Nuage noir*, publié aux éditions Néo en 1957, qui met en scène une intelligence extraterrestre installée dans un nuage interstellaire menaçant la Terre, a été un succès de librairie. D'autres ouvrages ont suivi, tels *Des fusées pour la Grande Ourse* (Dunod, 1971), ou *Les Hommes molécules* (Albin Michel, 1973), ou encore *Inferno* (Denoël, 1976).

Christiane Galus

JOURNAL OFFICIEL

Au *Journal officiel* du jeudi 23 août est publié :

● **Administration** : un décret portant création de l'Agence pour les technologies de l'information et de la communication dans l'administration, chargée de veiller à l'harmonisation des choix des services publics en matière d'équipements informatiques et de logiciels.

AU CARNET DU « MONDE »

Naissances

Cécile MOSCOVITZ
et
Bertrand LECLAIR,
ses parents,
Thomas et Cassie,
Les familles MOSCOVITZ
et LECLAIR
sont heureux d'annoncer la naissance de

Simon,

le 16 août 2001, à Paris.

Anniversaires de naissance

– Soixante ans déjà !

Vite fait, pas si mal fait !

Bellou, Maman, Mamie Bellou.

Tu n'eus pas la vocation. Le petit artisanat bien fait s'en réjouit et t'aime.

Pierre-Yves, Valérie, Hans, Hugo, Gilles, Claire, Emmanuelle, Bertrand, Baptiste, Marine, Sébastien, Sylvie.

– Canada. Guyane.

Cher Marcel, Cher Papa,

Des quatre coins du monde, nous te souhaitons un joyeux anniversaire.

Marie-Claude, Cécile, Catherine, Marc, Saysunee, Praeophan.

Mariages

M. et Mme Claude TRAMARD,
M. et Mme Michel PIERCY
ont la joie d'annoncer le mariage de leurs enfants,

Elvire et Jean-Christophe,

qui sera célébré le 25 août 2001, en l'église d'Herbeys (Isère).

8, rue Pierre-Dupont,
38000 Grenoble.Véronique KIRCHER
et
Fabrice WENDLING

sont heureux de faire part de leur mariage, qui sera célébré le samedi 25 août 2001, à 10 h 30, en l'église Saint-Paul, à Nice.

Anne Marie REIJNEN
et
Charles A. DILLEYsont très heureux d'annoncer leur mariage, qui aura lieu le samedi 1^{er} septembre 2001, à Saint-Luc (Suisse).64, avenue Emile-Duray,
1000 Bruxelles.

CARNET DU MONDE - TARIFS ANNÉE 2001

TARIF à la ligne

DÉCÈS, REMERCIEMENTS, 141 FTTC - 21,50 €
AVIS DE MESSE, ...
ANNIVERSAIRES DE DÉCÈS ...
TARIF ABONNÉS 119 FTTC - 18,14 €

NAISSANCES, ANNIVERSAIRES, 600 F TTC - 91,47 €
MARIAGES, FIANÇAILLES, PACS Forfait
La ligne suppl. : 60 FTTC - 9,15 € 10 lignes
TARIF ABONNÉS 491 F TTC - 74,85 €
FORFAIT 10 LIGNES

THÈSES - ÉTUDIANTS : 85 FTTC - 12,96 €
COLLOQUES - CONFÉRENCES : *Nous consulter*
☎ 01.42.17.39.80 + 01.42.17.38.42 Fax : 01.42.17.21.36
e-mail: carnet@mondepub.fr

Les lignes en capitales grasses sont facturées sur la base de deux lignes.
Les lignes en blanc sont obligatoires et facturées.

Décès

– M. Raymond Bloch,
son épouse,
Le professeur et Mme Patrick Bloch,
Ilan, Axelle et Oudy,
Le docteur Hervé Gompel
et Mme née Margaret Bloch,
Sarah et Judith Mancel-Bloch,
ses enfants et petits-enfants,
font part du décès de

Mme Jacqueline BLOCH,
née SZPORN.La cérémonie aura lieu dans l'intimité
ce jeudi 23 août 2001.

Cet avis tient lieu de faire-part.

19, rue Saint-Pierre,
92200 Neuilly-sur-Seine.
16, rue d'Orléans,
92200 Neuilly-sur-Seine.

Olga BOÏCO

s'en est allée le 17 août 2001.

Tous ses amis gardent au cœur la
force de sa générosité et son amour de la
vie.

– Jeannette Manigault,
sa sœur,
Françoise, Jean-Pierre, Jacques et
Martine,
ses enfants,
Ses petits-enfants,
Sa famille et ses proches,
ont la tristesse de faire part du décès de

Eugène COTTON,
physicien ENS 1934,survenu le 21 août 2001, à l'âge de
quatre-vingt-sept ans.

Il a fait don de son corps à la science.

2, rue Monge,
94110 Arcueil.

– On nous prie d'annoncer le décès de

Pierre CUVELIER,

survenu le 9 août 2001, à l'âge de
soixante et onze ans.

– Anne et Jacques Boucrot,
Sophie et Christian Meisser
et Alexandre,
Emmanuel Boucrot,
Bruno et Claire Genevray
et Thomas,
Les familles Genevray, Loquin,
Martzloff, Boudène et Chatelain,

ont la tristesse de faire part du décès de

M. Jacques GENEVRAY,
président de la chambre honoraire
à la Cour des comptes,

survenu à Gex, le 16 août 2001.

Ses obsèques ont eu lieu, selon sa
volonté, dans l'intimité familiale.64, le Prieuré,
01280 Prévessin.
22, rue des Fossés-Saint-Bernard,
75005 Paris.

– Mme Françoise Uchard,
Mme Colette Giroux,
Mme Simone Allegret,
Mme Anne-Marie Poirier,
Mme René Marti,
Leurs enfants et petits-enfants,
M. Dominique Nguyen,
M. Etienne Coffin,
ont la tristesse de faire part du décès de

Pierre GRANDSARD,

survenu le 15 août 2001, à l'âge de
quatre-vingts ans.Mme Françoise Uchard,
Kerlaran,
29800 Landerneau.
M. Etienne Coffin,
10, rue Vandrezanne,
75013 Paris.

*Nos abonnés et nos actionnaires,
bénéficiant d'une réduction sur les
insertions du « Carnet du Monde »,
sont priés de bien vouloir nous com-
muniquez leur numéro de référence.*

– André Joffre,
son épouse,
Son frère,
Ses enfants,
Ses petits-enfants,
Ses arrière-petits-enfants,
ont la douleur de faire part du décès de

Mme Lucette JOFFRE,

survenu le 20 août 2001, dans sa quatre-
vingt-sixième année.La cérémonie religieuse sera célébrée
le 25 août, à 10 heures, en l'église Saint-
Jean-Baptiste de Grenelle, 28, place
Etienne-Pernet, Paris-15^e.

– Jean Pierre Peyré,
son épouse,
Frédéric Peyré,
son fils,
Lucienne Frédon,
sa sœur,
Et toute la famille,
ont la tristesse de faire part du décès de

Denise PEYRÉ,
née LESTRIC,

survenu le 21 août 2001.

L'incinération a eu lieu le jeudi
23 août au crématorium du Mont-
Valérien, dans la plus stricte intimité.

– Le docteur Rosemonde Poinot
a la tristesse de faire part du décès de sa
mère,

Mme Simone POINOT,
née LECOQ,survenu le 20 août 2001, dans sa quatre-
vingt-sixième année.La messe et l'inhumation auront lieu à
Saint-Cloud (Hauts-de-Seine), en l'église
Saint-Clodoald, le vendredi 24 août, à
10 h 30.

– Strasbourg. Paris. Chantilly. Cize.

François et Françoise Steudler,
Bernard et Laure Steudler,
Monique Steudler-Leprêtre,
Michel et Arlette Steudler,
ses enfants,
Guillaume et Isabelle,
Pierre-Adrien et Jean-Frédéric,
Emmanuel, Anne-Claire et Marie,
Hélène,
ses petits-enfants,
ont la tristesse de faire part du décès de
Mme veuve Ferdinand
STEUHLER,
née Janine TARRAZI,le 20 août 2001, dans sa quatre-vingt-
dixième année, munie des sacrements de
l'Eglise.La cérémonie religieuse sera célébrée
le mercredi 29 août, à 10 h 30, en l'église
Saint-François-Xavier, Paris-7^e, suivie
de l'inhumation au cimetière du
Montparnasse.

Ni fleurs ni couronnes.

– Diego,
son fils,
René, Lydie,
Véronique, Jean-Christophe, Victor,
Ariane et Louise,
Isabelle et Antoine-Jonatan,
Sa famille, ses amis, ses collègues,
qui l'ont chérie et admirée, tous réunis
dans la même tendresse, font part avec
une infinie tristesse du décès, le
15 août 2001, de

Anne-José VERGNE,
Anne VERGNE,
écrivain et journaliste.Une cérémonie religieuse sera
célébrée en l'église Saint-Paul-Saint-
Louis, 99, rue Saint-Antoine, Paris-4^e,
le lundi 27 août, à 9 h 15, suivie de
l'inhumation dans le caveau de famille, à
Ambazac (Haute-Vienne).8, rue du Département,
75019 Paris.
149, avenue de Wagram,
75017 Paris.
20, rue Malher,
75004 Paris.

– Mme veuve Yves Coirault,
sa fille,
Jacques et Sylvie Neuberger
et leurs enfants,
ses petits-enfants et arrière-petits-
enfants,
Mme Micheline Chazette,
sa belle-sœur,
Et toute la famille,
font part du décès de

Mme veuve Raymond VINCENT,
née Améline CHAZETTE,

survenu le 21 août 2001.

La cérémonie religieuse sera célébrée
le vendredi 24 août, à 15 heures, en
l'église Notre-Dame-des-Champs, Paris-
6^e, suivie de l'inhumation au cimetière
du Montparnasse, à Paris-14^e.

Remerciements

– *Le rite est le propre de l'homme,
le sale n'est pas de pleurer.*Il avait fait graver ce vers de Jacques
Prévert en mai 1977, après le départ de

Geneviève.

Il nous faut continuer en poursuivant
ce qu'ils étaient, en faisant vivre leur
Maison bleue.

« A la... » mémoire de

Lulu.

Parmi les principes philosophiques
qui ont guidé ses choix et ses paroles, il
en est un qui restera dans l'esprit de
chacun :« Rien n'est trop beau pour la classe
ouvrière... »Merci pour votre soutien, votre amitié
et vos nombreuses marques d'affection
dans cette période infiniment
douloureuse.Amitiés de la part
de la famille Laurancy.

Anniversaires de décès

– *In memoriam.*Béatrice
de NÉCHAUD de FÉRAL,
25 février 1943 - 24 août 2000.

Julien

nous a quittés définitivement le
23 août 1998, à vingt-trois ans.Son intelligence, son sourire, son
amour nous manquent.Marie et Francis Rennes,
ses parents,
associent à son souvenir son grand-père.

Pierre MAURIN,

décédé le 20 août 2001,

et leur amie,

Chantal COSTE,

décédée le 17 juillet 2001.

– Le 24 août 1989,

Jean REYRE

nous quittait.

Que ceux qui l'ont connu et aimé aient
une pieuse et affectueuse pensée pour
lui.

– Il y a dix ans,

Monique VIOT

nous quittait.

Sa famille et ceux qui l'ont connue se
souviennent.

Avis de messe

– Une messe sera célébrée le samedi
1^{er} septembre 2001, à 18 heures, à la
Clarté, à Perros-Guirec (Côtes-d'Armor),
à l'intention de

Yann RAULT.

DEBARRAS

integral, tous locaux,
récupérations.

BIGUES BENNES

01 49 95 95 42

Service rapide
tous les jours

Abonnez-vous en toute liberté

Vous faites arrêter votre
abonnement quand bon
vous sembleVotre abonnement est prolongé chaque mois
tacitement. Vous pouvez, bien sûr, le faire
arrêter à tout moment en nous envoyant une
simple lettre.Vous ne payez rien
d'avanceAvec le prélèvement automatique, vous ne
payez rien d'avance, puisque le montant
correspondant aux exemplaires servis pendant
un mois n'est prélevé qu'au début du mois
suivant. Cette formule vous permet en outre
d'échelonner votre règlement au lieu
d'effectuer le paiement en une seule fois.Vous êtes sûr de ne
manquer aucun numéroAprès signature de votre autorisation de
prélèvement et envoi de votre R.I.B. ou R.I.P.,
vous n'avez plus à vous soucier des
règlements. *Le Monde* s'occupe de tout.
De ce fait, vous ne courez plus aucun risque
de voir votre abonnement suspendu pour
cause de simple oubli.

SPÉCIAL VACANCES :

J'ai bien noté
que je peux
faire suspendre
ou suivre mon
abonnement
pendant mes vacances.Pour les vacances ou un
déménagement, un numéro
exclusif : 0 803 022 021

(0,99F TTC/min)

Bulletin d'abonnement

Offre à retourner au *Monde* : Service Abonnements, 60646 Chantilly Cedex
Tél : 01 42 17 32 90 de 8h30 à 18h du lundi au vendredi. OUI, je désire m'abonner au *Monde* pour
seulement 173 F par mois (26,37€)
par prélèvement automatiqueImportant : merci de joindre un relevé d'identité bancaire
ou postal à votre autorisation. Il y en a un dans votre chéquier M. Mme Mlle 101MQAN2

Prénom :

Nom :

Adresse :

Code Postal : [] Ville :

Date et signature obligatoires :

J'autorise l'établissement teneur de mon
compte à effectuer sur ce dernier les pré-
lèvements pour mon abonnement au journal
Le Monde. Je pourrai suspendre à tout
moment mon service au journal *Le Monde*.Vous vous abonnez au *Monde* : vos nom, prénom et adresse sont communiqués à nos services internes et, le cas échéant plus tard, à quelques publications partenaires, sauf avis contraire de
votre part. Si vous ne souhaitez pas recevoir de propositions de ces publications, merci de nous le signaler.N° NATIONAL D'ÉMETTEUR
N° 134031ORGANISME CRÉANCIER *Le Monde*
21 bis, rue Claude-Bernard, 75242 Paris CEDEX 05

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER

Nom :

Prénom :

N° :rue :

Code postal [] Ville :

NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT
DU COMPTE À DÉBITER (votre banque, CCP ou Caisse d'épargne)

N° :rue :

Code postal [] Ville :

DESIGNATION DU COMPTE À DÉBITER
Code Établissement Code Guichet N° de compte Clé RIBDevenez Citoyen
du Monde

Abonnez-vous pour seulement

173F*
par mois... Et entrez dans un espace
privilegié d'information et de
réflexion : actualité internationale,
économique et politique,
technologies, médias, sciences,
art et culture... Chaque jour,
passionnez-vous pour *Le Monde*

Le Monde

* Offre d'abonnement postal valable uniquement en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2001.

KHABAROVSK s'éloigne. L'ancien fortin cosaque, devenu ville en 1880 et centre de l'exploration des derniers territoires de l'Orient russe, s'estompé dans les brumes matinales. Place au fleuve, à cet immense Amour qui se réveille au pied des coteaux de la ville. A Blagoveschensk – un millier de kilomètres en amont –, le fleuve demeure ordonné, respectueux d'un lit principal. De Khabarovsk à la mer d'Okhotsk, où il va se jeter six cents kilomètres plus au nord, l'Amour a envahi la terre. Sur des dizaines de kilomètres de large, il s'étire, paresse, se promène et s'égare en une multitude de bras secondaires. Il a sculpté de longues îles, alimenté les marais infestés de moustiques l'été et créé un univers d'eau, de roseaux et de tourbières.

Le fleuve, les îles, le ciel : c'est le pays du peuple nanaï, à quatre heures de bateau de Khabarovsk. Ce matin-là, le « cater », hybride de vedette rapide et d'hydroglisseur, fait halte à Troïtskoe, gros village de sept mille habitants. Vladimir Arseniev y aborda en 1908, pour mener ses dernières expéditions dans les territoires des Oultches, des Oudégués et des Nanaïs. A Troïtskoe, il retrouva les frères du plus célèbre d'entre eux, Dersou Ouzala. Le chasseur nanaï fut son guide dans la taïga de l'Oussouri, plus au sud, avant de devenir le héros de son roman dont le cinéaste japonais Akira Kurosawa fit un film. Vladimir Arseniev, le dernier des grands explorateurs russes, ne quitta jamais très longtemps ce peuple, apprenant sa langue et réunissant une extraordinaire collection d'objets pour le musée ethnographique de Khabarovsk qu'il dirigea durant dix ans.

Sur les rives de l'Amour, les Nanaïs sont aussi appelés les « hommes poissons ». Ils ont choisi là de tourner le dos à la taïga pour se faire pêcheurs. « Nous sommes un peuple du fleuve, le poisson a toujours été notre nourriture ethnique, nous ne pouvons pas vivre sans l'Amour », résume Dmitri Onienko, pêcheur mais aussi sculpteur, dessinateur et peintre. Soixante-dix ans d'URSS, les regroupements forcés en villages et les kolkhozes de pêche n'y ont rien fait. « Soviétisés » certes, ne vivant aujourd'hui guère différemment des Russes installés en masse depuis les années 1920 et 1930, les Nanaïs demeurent à part.

Le petit musée de Troïtskoe suffit à s'en convaincre. Dans les trois pièces de cette maison de bois qui domine le fleuve, est présenté un univers culturel qui a conservé sa cohérence. Les robes de mariées en peau de poisson, brodées d'ornements multicolores, sont encore parfois portées. Les « sevens », sculptures ou amulettes représentant les dieux du chamanisme, inspirent toujours respect et crainte. Les outils de pêche n'ont guère changé. Seules les petites filles ne jouent plus avec ces étranges poupées plates. Découpées dans une feuille de papier chinois ou une peau de poisson, elles sont sans visage, car « les esprits mauvais pénètrent par les yeux et la bouche et cela pourrait nuire à l'enfant ».

Larissa Passar, Nanaï et directrice de ce musée, parle souvent au passé quand elle évoque son peuple – 12 000 personnes seulement, selon le recensement de 1989. « Il n'y a pas de phénomène de retour à une culture nationale, comme en Lakoutie par exemple, notre langue se perd doucement, son enseignement n'est que facultatif, les chamans meurent et les jeunes ne les remplacent pas », explique-t-elle. Mais cette directrice, formée à l'institut scientifique de Khabarovsk, sait aussi se contredire. « Il demeure un intérêt, les autorités russes ont plus de respect, plus d'attention envers nous », note-t-elle.

Larissa Passar parle nanaï, comme beaucoup de ses amis. Les pêcheurs, dit-elle, honorent évidemment les esprits du fleuve avant de jeter les filets. Et elle-même, ajoute-t-elle, croit en la puissance des « sevens ». « J'ai dû en examiner plusieurs pour le musée, les décrire, les manipuler, et je suis tombée malade. Les idoles, surtout celles passées par les chamans, renferment des maladies, des énergies qui peuvent être néfastes... Mais il ne faut pas en parler. » Elena Kile, cinquantenaire, vêtue d'un tailleur jupe à la mode et « made in China », parle aussi de cet univers cha-



IGOR MOUKHIN/WOSTOK PRESS POUR « LE MONDE »

■ ■ ■ ■ ■ 5 ■ DU BAÏKAL À VLADIVOSTOK

Nanaïs du fleuve Amour

On les appelle les « hommes poissons ». Au nord de Khabarovsk, quelques milliers de Nanaïs ont toujours vécu de la pêche, mais les pollutions massives menacent le fragile équilibre

manique avec prudence. Ancienne directrice d'école, membre depuis trois ans de l'union des artistes de Russie, elle a choisi de refaire la « maison de la culture » de Djari, une isba plantée dans un pré où paissent les vaches, non loin du fleuve.

Ses grandes fresques qui couvrent les murs, symbolisent l'Amour, base de la mythologie nanaï. Les ornements en boucles et torsades, les longues queues du dragon dessinent le lit principal, les bras secondaires, les lacs et les poissons. Des lézards, reptiles, insectes relient ces mondes, et les oiseaux « sont les esprits des enfants à naître », dit-elle. Des esprits maléfiques, aucun n'est représenté. « Nous ne pouvons pas, seuls les chamans peuvent les maîtriser, il est même dangereux de les nommer, n'en parlons pas ».

Larissa Passar et Elena Kile parlent d'un autre danger, immédiat celui-là, de cette inquiétude qui a gagné tous les villages des berges : la pollution de l'Amour. « Le fleuve est empoisonné, notre nourriture tra-

ditionnelle devient toxique, or tout le monde ici vit de la pêche », dit Elena. Il y a dix ans, les habitants buvaient l'eau de l'Amour. C'est interdit depuis, et des villages entiers se sont retrouvés privés d'eau. A Djari, Larissa Passar, dont le salaire de directrice est de 400 francs (61 euros) par mois, vit dans une pauvre maison de bois entourée de l'indispensable potager. Les rues sont des allées de terre, et, devant chaque isba, attendent des bidons de deux cents litres. Pour l'eau, désormais livrée par camion-citerne les lundi et jeudi, 5 roubles (1,20 franc, 0,18 euro) le bidon.

DEPUIS quatre ans, il est également interdit de se baigner dans l'Amour, ce que continuent bien sûr à faire tous les enfants du village pendant les canicules de l'été. « On ne sait rien, on ne dit rien, sauf que le fleuve est dangereux », Alexandre Kile, cinquantenaire, s'est fait pêcheur. Il était chauffeur au kolkhoze, puis « toutes les entreprises soviétiques ont été détruites, pillées, il ne reste que le fleuve », raconte-t-il. Alexandre offre le « tala », le plat de base nanaï, un poisson cru coupé en fines lamelles et parsemé d'ail sauvage et d'herbes. Le « pain » qui l'accompagne peut être un autre poisson, séché celui-là. Les filets sont étendus dans le jardin, Alexandre présente ses petits-enfants, sa petite fille, qui « est restée nanaï », dit-il fièrement. « Elle aime le poisson, en mange chaque jour même si son père, un Russe, ne le veut pas », précise-t-il.

Le « phénol », racontent tous les pêcheurs, est arrivé il y a trois ou quatre ans. « Le poisson sent ça, comme du médicament ou des produits chimiques ; ce n'est pas mangeable, même les chiens n'en veulent pas », raconte Alexandre. Le pire est l'hiver, quand le fleuve est pris dans les glaces, et lors de la débâcle du printemps. Outre l'odeur, les poissons présentent alors des tâches rougeâtres sur la peau et des ouïes noircies. « Il faut souvent jeter toute la pêche, dit le pêcheur, il y a des interdictions mais tout le monde travaille en braconniers ».

Au sud de Troïtskoe, Naïkhin est un ancien village-kolkhoze de pêche d'un millier d'habitants. Mêmes rues de terre, même isbas, même bidons, et l'Amour qui fait là des contours. En 1908, Vladimir

Arseniev décrivait Naïkhin, ses « dix-huit fanzas [habitation traditionnelle] habitées par cent trente-six personnes ». « La fanza des Nanaïs ressemble extérieurement à celle des Chinois », piliers de bois, murs en osiers enduits de glaise, toit en roseaux. Nikolai Beldy, hôte puis guide d'Arseniev, lui raconte la première arrivée des Russes. « Un chaman avait annoncé la venue des terribles « lotsas » aux yeux blancs, redoutés même par les Mandchous. Alors tous les chamans des environs se réunirent à Naïkhin et ils proclamèrent que les « lotsas » étaient des démons dont on ne pouvait se débarrasser qu'en les conjurant. » Le lendemain, les barges russes apparaissaient sur le fleuve...

Aujourd'hui, Alexandra Choura décrit une pauvreté ordinaire. Couturière à domicile, une fabrique de

sé de manger du poisson du fleuve depuis quatre ans. administrateur élu de l'arrondissement, il est russe et s'en excuserait presque, mais « que voulez-vous, les nanaïs ne sont que 17 % de la population ici ». L'administrateur ne cache pas le danger qui menace les pêcheurs. « C'est très grave, cela empire chaque année, dit-il. Les scientifiques disent travailler mais nous ne savons rien, sauf que les concentrations de produits toxiques sont ici six fois supérieures à la norme. plus on descend le fleuve et plus les taux augmentent, pouvant être vingt-quatre fois supérieures à la norme. »

Des causes sont avancées, aucune ne semblant suffire à expliquer l'empoisonnement d'un fleuve long de 4 400 kilomètres. L'expansion des villes chinoises du nord et leurs rejets massifs dans le

Les Nanaïs vivent dans la région de Troïtskoe, au nord du fleuve Amour.

ses ferment deux semaines, la population est multipliée par deux et demi, et les vendeurs de Khabarovsk s'installent dans les villages », raconte Alexandre Kourochkine. Kile le pêcheur a les yeux qui s'allument quand il parle du kalouga, « vendu avec le caviar 800 roubles [200 francs, 30,50 euros] le kilo ». Il a fait une pièce de 140 kilos cette saison, « des membres de la famille en ont pris d'autres ». L'argent de l'année se joue sur ces quelques jours de pêche. Elle est interdite, mais « la milice pêche comme tout le monde » et « tout est illégal puisque tout est interdit », remarque le sculpteur-pêcheur Dmitri Onienko.

ANerguen, c'est cette pêche si particulière qui permet de tenir. Village nanaï perdu au bout d'une route forestière, à deux heures de Troïtskoe, Nerguen – 600 habitants – est l'un des plus beaux sites du fleuve. Adossé à la forêt, le village descend un coteau raide face à l'Amour qui s'éparpille en bras et lacs. La baisse du niveau du fleuve a raréfié le poisson ordinaire. Iouri, jeune pêcheur, jette deux sacs de sazan dans un side-



Komsomolsk sur Amour lui livre des pièces à terminer : 10 roubles (2,50 francs, 0,38 euros) la robe, une « trentaine d'unités par mois, mais ce n'est pas régulier et nous sommes plusieurs à faire cela dans le village », explique-t-elle. Alexandra raconte un village où « rien n'a vraiment changé depuis quinze ans », sauf les deux épiceries privées qui ont remplacé le magasin d'Etat et la « destruction des entreprises ». Ancien du kolkhoze, Sacha, son mari, est devenu pêcheur privé. Lui aussi raconte les pêches jetées, « l'odeur insupportable du sazan », un poisson à la chair rouge pouvant atteindre les dix kilos.

« On ne connaît pas les dangers, on dit que cela peut influencer sur le foie, déclencher des cirrhoses, mais personne ne sait vraiment », raconte-t-il. Lui-même fait comme les autres pêcheurs : le poisson qui ne sent pas trop est tout de même vendu aux grossistes, 8 à 10 roubles le kilo (2 à 3 francs, 0,3 à 0,46 euros). « Les gens des villes l'ignorent, il nous faut bien vivre ! »

Alexandre Kourochkine a, lui, ces-

fleuve frontière ? Les incendies de forêt qui ont détruit des millions d'hectares de taïga ces dernières années, bouleversant les systèmes de ruissellement et d'alimentation de l'Amour ? La construction, au début des années 1990, d'un vaste barrage hydroélectrique loin en amont ? Les rejets sauvages des usines de Khabarovsk, dont beaucoup pourtant ont fermé ?

L'ignorance demeure. Dans la région de Khabarovsk, aucune organisation écologique ne travaille sur la question. A Vladivostok, les instituts de recherche étudient l'Oussouri, autre grand fleuve frontière avec la Chine, ou les pollutions en mer du Japon et en mer d'Okhotsk. Les pêcheurs de l'Amour sont pourtant toujours plus nombreux. Aux Nanaïs se sont ajoutés les Russes, attirés par les migrations du keta, ce gros saumon au « caviar » rouge, et surtout du kalouga, l'esturgeon géant qui pèse de 100 à 800 kilos et renferme le précieux caviar noir.

« En septembre-octobre, au moment des migrations, les entrepri-

car hors d'âge : « Les dieux ne nous abandonnent pas, il reste tout de même de l'eau, donc du poisson, et la vie est possible. »

Violetta Khodjer pense différemment et voit son village, dont elle dirige le minuscule centre culturel, s'enfoncer dans une impasse. « J'ai dit aux jeunes : arrêtez le poisson, il est empoisonné, faites autre chose. Mais on se heurte toujours au même problème, il faut un peu d'argent pour démarrer une autre activité », dit-elle. Kalouga et keta résisteraient, selon les pêcheurs de Nerguen, à la pollution. Ils ne sentent pas le « phénol ». Pas encore. Comme le remarque Alexandre Kourochkine, quand le caviar d'Extrême-Orient – près de la moitié du caviar russe – sera déclaré immanquable, alors, peut-être, les autorités se décideront-elles à sauver le fleuve Amour.

François Bonnet

PROCHAIN ARTICLE
Rodéo à Vladivostok

Non, la mondialisation n'est pas « heureuse »

Suite de la première page

Chacune d'elles sait simplement compter jusqu'à 200 000, nombre estimé des manifestants dans la capitale ligurienne, et, surtout en période préélectorale, chacune sait lire un sondage : *Le Monde* du 19 juillet rapporte que seulement 1 % des personnes interrogées pensent que la mondialisation libérale profite « à tout le monde », contre 55 % qui estiment que les premières bénéficiaires sont les entreprises multinationales et 47 % les marchés financiers. Pour reprendre l'inoubliable formule d'Edgar Faure, c'est le vent de ces chiffres sans appel qui a fait tourner les girouettes, quoi qu'elles en pensent en leur for intérieur.

On pourrait d'ailleurs, à cet égard, les soupçonner de vouloir faire d'une pierre deux coups : d'un côté, à des fins purement démagogiques – il faut bien « rester en phase » avec l'opinion – offrir quelques gages purement verbaux à des revendications populaires, comme la taxe Tobin ; de l'autre, leur donner le baiser de la mort : après avoir fait preuve de capacité d'« écoute », « constater », avec des larmes de crocodile, que, malheureusement, elles ne sont pas possibles, mais uniquement pour des raisons « techniques » (méthode rodée par Laurent Fabius).

Quant à tous ceux, dans les médias écrits et audiovisuels, qui, après vingt ans de prêches sur les bienfaits de la globalisation, en découvrent soudainement les ravages, sans pour autant remettre en cause la logique du système qui les produit, ils ont encore beaucoup de chemin à parcourir pour devenir crédibles. Le mouvement contre la mondialisation libérale s'est développé malgré eux – souvent sous leurs sarcasmes –, à la base, chez les simples citoyens et dans le terreau associatif et syndical. C'est ainsi qu'il continuera de croître. De tous ces positionnements opportunistes, personne ne devrait être dupe. Alain Minc l'est-il vraiment lui-même ?

Il est maintenant temps de reprendre son argumentaire point par point.

Effectivement, nous refusons que le libre-échange soit considéré comme une valeur supérieure au respect des droits humains, sociaux, environnementaux et culturels

1. Aucun système ne peut vivre sans contradiction, nous dit-il, ajoutant : « Nous étions nombreux à l'avoir pressenti. » Ah bon ? Dans l'ouvrage dont il entend la défense et illustration, et après une belle profession de foi scientifique – « Je ne supporte plus les approximations intellectuelles » –, nous avions pourtant cru lire que « tous les sujets de polémique sont épuisés ».

Quant à l'accusation faite aux « antimondialistes » de n'offrir aucune contre-théorie au règne « totalitaire » du marché, on rétorquera : et alors ? Comme l'écrit René Passet, président du conseil scientifique d'Attac, « les amateurs de systèmes parfaits n'ont jamais su apporter au monde que la contrainte et le malheur ». Cela vaut évidemment, entre autres, pour les intégristes du libéralisme.

Ne pas disposer d'un Petit Livre rouge ayant réponse à tout n'empêche nullement de prendre des mesures de justice sociale qui, au moins, amélioreront le sort des milliards d'habitants de notre planète vivant dans le dénuement. La théorisation viendra plus tard, si nécessaire.

2. Les grandes ONG (Greenpeace, Amnesty International) seraient-elles moins démocratiques et transparentes que les gouvernements ? Nous leur laisserons le soin de s'expliquer elles-mêmes sur leur fonctionnement, mais nous signalerons à Alain Minc que le mouvement contre la mondialisation libérale ne se réduit absolument pas à une demi-douzaine de mastodontes associatifs, dont aucun n'était d'ailleurs présent à Gênes : il est fait de dizaines de milliers de mouvements, syndicats et partis de toutes tailles, enracinés dans les luttes sociales et citoyennes des quatre coins du monde.

Pour notre part, nous n'avons jamais prétendu qu'une association était en elle-même plus légitime qu'une assemblée élue ou un gouvernement démocratiquement désigné, ou qu'elle représentait davantage que l'effectif de ses membres. Mais, à cette aune, quelle est la légitimité démocratique d'un gouvernement qui viole ouvertement ses engagements électoraux, ou dont les partis qui le soutiennent se sont soigneusement abstenus, dans leurs programmes, de solliciter un mandat, et n'en ont donc pas reçu, sur les questions qu'ils savaient pourtant décisives ? Ainsi, en France, connaît-on un candidat de la gauche plurielle qui ait fait campagne en 1997 pour la privatisation de France Télécom ou pour cautionner la « libéralisation » des services publics impulsée par la Commission européenne ?

3. Nous voilà accusés de refuser toute régulation internationale au prétexte que nous aurions manifesté à Seattle contre l'OMC ou à Prague contre le FMI et la Banque mondiale. Ce que nous contestons, ce n'est pas l'existence d'un organisme multilatéral, c'est la politique qu'il mène et son inscription dans une hiérarchie des nor-

mes. Effectivement, nous refusons que le libre-échange soit considéré comme une valeur supérieure au respect des droits humains, sociaux, environnementaux et culturels. Nous dénonçons donc à l'OMC la capacité juridique d'obliger les Européens à importer du bœuf aux hormones nord-américain (dont, en vertu du principe de précaution, ils ont interdit la production chez eux depuis douze ans), sous peine de sanctions commerciales de 117 millions de dollars par an.

Pour prendre un autre exemple, nous sommes en désaccord total avec les programmes d'ajustement structurel de la Banque mondiale et du FMI et avec les « conditionnalités » (privatisations, suppression des subventions aux produits de première nécessité, coupes claires dans les budgets d'édu-

cation, de santé, etc.) qu'ils imposent aux pays pris à la gorge. Ce n'est pas, bien au contraire, la présence d'un arbitre que nous récusons, mais le règlement qu'il applique.

4. Puisque les gouvernements des pays du tiers-monde ne rejoignent pas officiellement le combat « antimondialiste », nous serions des ennemis des pauvres et José Bové un fossoyeur de la petite paysannerie indienne et sénégalaise. Si le président d'AM Conseil sortait un peu de l'Hexagone, il saurait que la plupart desdits gouvernements n'ont guère les moyens de s'opposer aux *diktats* de Washington qui, par FMI ou Banque mondiale interposés, contrôle le robinet des crédits internationaux. Et que bon nombre de ces gouvernements – ce fut le cas à Seattle – comptent discrètement sur les ONG du Nord pour les aider à sortir du tête-à-tête avec les puissances dominantes et pour leur fournir une contre-expertise. Et ce d'autant que les forces vives de leurs sociétés, elles, sont encore plus massive-

Sur la taxe Tobin, tout faux, monsieur Minc, on vous a mal renseigné. Non seulement James Tobin, contrairement à ce que vous prétendez, ne renie en rien son idée, mais, dans plusieurs entretiens, il en a rappelé la pertinence

ment hostiles à la globalisation que celles du Nord. En Argentine et au Brésil, par exemple, le mouvement Attac comprend, parmi ses composantes, non seulement des syndicats, mais également des organisations représentatives des PME-PMI.

Quant à José Bové, la presse a rendu compte de la chaleur de l'accueil que lui ont réservé les petits paysans lors de son voyage en Inde, et l'auteur de ces lignes a pu mesurer à Porto Alegre, au Brésil, l'audience de la Confédération paysanne au sein de l'organisation La Via Campesina qui regroupe environ soixante-dix syndicats et mouvements paysans du monde entier, en grande majorité du Sud. De son bureau parisien, M. Minc est-il plus qualifié que les intéressés pour décider de ce qui est, ou non, bon pour eux ?

5. Pour une fois nous serons d'accord avec notre interlocuteur : vive l'autosuffisance alimentaire de la Chine et de l'Inde ! Quitte à déplaire à l'OMC, et au nom de la sécurité alimentaire, nous proposerons même (ensemble ?) de l'étendre à toutes les régions du monde afin d'éviter les aléas (ou les chantages) des marchés agricoles internationaux. En revanche, il nous faut confraternellement renvoyer notre occasionnel compagnon de route à l'étude des conditions historiques du décollage industriel du monde asiatique. Ce décollage doit en effet initialement tout aux principes qu'il dénonce par ailleurs : verrouillage du marché intérieur, subventions publiques permettant les exportations à des prix de dumping (c'est encore le cas aujourd'hui pour la construction navale en Corée), répression ou interdiction des syndicats indépendants, autoritarisme politique, voire dictature, etc. Est-ce bien le mode d'emploi à recommander aux pays « émergents » ?

6. Vraiment courageuse, par les temps qui courent, cette apologie de la spéculation financière et des plans d'ajustement, de restructuration, etc. ! Même à l'OCDE, au FMI et à la Banque mondiale, depuis les crises asiatique, russe, brésilienne, on n'ose plus faire

aussi fort en matière de plaider pour la liberté totale de circulation des capitaux. Le doute s'est installé chez certains responsables. Pas chez Alain Minc. Pour mettre ses certitudes à l'épreuve sur ce sujet, nous lui poserons une simple question : comment expliquez-vous que la Malaisie qui, après le séisme financier de 1997, a instauré ce que le FMI et vous abominez, le contrôle des changes – c'est-à-dire l'instauration de visas d'entrée et de sortie des capitaux étrangers –, soit le pays qui ait le mieux surmonté la crise en Asie, alors que l'Argentine, élève modèle du FMI, est au bord de l'effondrement ?

Le cas argentin est, en effet, exemplaire de la faillite totale des dogmes libéraux : privatisations massives, ouverture sans limites aux capitaux, aux biens et aux services étrangers, démantèlement des services publics. En dix ans, la dette extérieure a pourtant quasiment triplé et la société, jadis structurée autour d'une forte classe moyenne, est en voie de désagrégation.

7. Sur la taxe Tobin, tout faux, monsieur le président, on vous a mal renseigné. Non seulement James Tobin, contrairement à ce que vous prétendez, ne renie en rien son idée, mais, dans plusieurs entretiens avec la presse (notamment en France), il en a rappelé la pertinence. On semble ne pas vous avoir informé non plus que cette taxe ne porte que sur un seul compartiment de l'activité spéculative, les transactions sur les marchés des devises, et pas sur l'ensemble des mouvements de capitaux. Elle n'aurait aucune incidence sur les taux d'intérêt fixés, eux, à partir d'autres paramètres. Simplement, les spéculateurs sur les monnaies gagneraient un peu moins d'argent. C'est ce qu'a parfaitement compris le mégaspéculateur George Soros, favorable à la taxe : il préfère pouvoir exercer son activité prédatrice de manière un peu moins rémunératrice, mais plus longtemps. Il craint que, par leurs excès, ses congénères ne « tuent la bête » – le système financier international – qui les nourrit grassement.

Ce qui précède montre bien que la taxe Tobin, ce que rappelle volontiers son concepteur, n'est en rien révolutionnaire. Elle aurait cependant deux vertus pour nous : d'abord, dégager des sommes importantes – entre quelques dizaines et quelques centaines de milliards d'euros – pour les innombrables besoins souffrants dans le monde (accès à l'eau, au logement, lutte contre les pandémies, etc.). Ensuite signifier à la finance internationale – en la taxant – que le politique, c'est-à-dire vous et moi, commence à reprendre la main sur elle. C'est cette dimension-là qui constitue le véritable point de blocage pour les financiers et les gouvernants à leur dévotion et, sur ce plan, M. Minc a parfaitement raison : l'instauration de la taxe ne serait nullement de nature à nous « apaiser ». Nous avons bien davantage à demander pour mettre, enfin, l'économie et la finance au service de l'homme, et non pas l'inverse, comme actuellement.

Bernard Cassen

AU COURRIER DU « MONDE »

PAPON

A la suite de l'article concernant la pétition demandant la grâce de M. Papon (*Le Monde* daté 29-30 juillet) et malgré l'admiration que je porte à Germaine Tillion depuis toujours, je conteste l'affirmation selon laquelle cet homme «... ne peut plus faire de mal à personne ». Non seulement le mal est fait, mais le traumatisme des déportations se ressent bien au-delà de ceux qui l'ont personnellement subi. Il atteint les deuxième et troisième générations, comme de nombreux études en portent témoignage. Que l'on libère ou non cet individu n'y changera rien.

Any Klein, Paris

Le Monde

21 bis, RUE CLAUDE-BERNARD – 75242 PARIS CEDEX 05
Tél. : 01-42-17-20-00. Télécopieur : 01-42-17-21-21. Téléx : 202 806 F
Tél. relations clientèle abonnés : 01-42-17-32-90
Changement d'adresse et suspension : 0-803-022-021 (0,99 F la minute).
Internet : <http://www.lemonde.fr>

ÉDITORIAL

L'équilibre rail-route

LES camions empoisonnent de plus en plus l'atmosphère, sur les autoroutes, dans les vallées alpines et pyrénéennes, mais aussi au sein de la majorité plurielle. Depuis le référendum qui a confirmé, dimanche 19 août, que les habitants de Chamonix refusent la réouverture du tunnel du Mont-Blanc aux poids lourds, les Verts ont pris le contre-pied du ministre communiste des transports : ils se rangent aux côtés des Chamoniards et contestent la validité même de la concertation annoncée par Jean-Claude Gaysot.

Au cœur de plusieurs débats à la fois – la pollution de l'air et le réchauffement climatique, les nuisances sonores, la sécurité routière –, la question du transport du fret en Europe est en train de devenir une préoccupation essentielle. Un rapport remis à M. Gaysot, et non encore rendu public, ne prévoit-il pas la saturation des axes routiers pyrénéens à l'horizon 2020 si rien n'est fait ? Un Livre blanc de la Commission de Bruxelles, destiné à être publié en septembre, n'envisage-t-il pas une taxation spécifique des poids lourds dans l'ensemble de l'Union, pour financer l'effort en faveur du rail ?

Il faut mettre au crédit du gouvernement Jospin d'avoir fait le choix politique d'inverser une tendance qui a vu la part de la route dans l'acheminement des marchandises passer de 33 % en 1960 à 73,7 % en 1997. Mais ces chiffres situent l'ampleur du problème : aujourd'hui, sans camions, l'économie serait asphyxiée. En outre, les bonnes

intentions ne suffisent pas. Faute d'avoir anticipé les besoins, la nécessaire montée en puissance du ferroutage prendra du temps. Dans les Alpes, de quinze à vingt ans seront nécessaires pour ouvrir la liaison ferroviaire à grande vitesse Lyon-Turin. Dans les Pyrénées, on est allé à rebours du sens de l'histoire, en creusant le tunnel routier du Somport. C'est seulement à la mi-juillet que Français et Espagnols ont décidé de rouvrir l'ancien tunnel ferroviaire qui le jouxte, et la grande traversée centrale des Pyrénées n'en est qu'au stade des études.

Enfin, il faut se garder du syndrome « pas dans mon jardin », qui se contente de déplacer le problème. La fermeture du tunnel du Mont-Blanc n'a pas supprimé les poids lourds dans les Alpes, mais les a renvoyés sur la vallée de la Maurienne – qui n'avait pas besoin de cette pollution supplémentaire – et vers le tunnel de Fréjus, au prix d'une dangereuse surfréquentation.

Dans ce contexte, Noël Mamère n'a pas tort de proposer que la commission nationale du débat public – saisie par exemple d'un autre dossier épineux, celui du troisième aéroport du Bassin parisien – s'empare du dossier du Mont-Blanc. Il s'agit du cadre le plus approprié, même si cela suppose de retarder la date prévue pour la réouverture. Et pourquoi ne pas élargir la saisine de la Commission à l'ensemble de l'équilibre rail-route, afin que s'ouvre un grand débat transparent et pluraliste, d'où pourraient jaillir de nouvelles idées, pour parer l'urgence ?

Le Monde est édité par la SA LE MONDE
Président du directoire, directeur de la publication : Jean-Marie Colombani
Directoire : Jean-Marie Colombani ; Dominique Alduy, directeur général ; Noël-Jean Bergeroux.
Directeurs généraux adjoints : Edwy Plenel, René Gabriel
Secrétaire général du directoire : Alain Fourment
Directeur de la rédaction : Edwy Plenel
Directeurs adjoints : Thomas Ferenzi, Pierre Georges, Jean-Yves Lhomet
Directeur artistique : Dominique Royette ; adjoint : François Lollion
Secrétaire général : Olivier Biffaud ; déléguée générale : Claire Blandin
Chef d'édition : Christian Massol ; chef de production : Jean-Marc Houssard
Rédacteur en chef technique : Eric Azan
Rédaction en chef centrale : Alain Frachon, Eric Fottorino, Laurent Greilsamer, Michel Kajman, Eric Le Boucher, Bertrand Le Gendre
Rédaction en chef : Alain Debove (International) ; Patrick Jarreau (France) ; Anne Chemin (Société) ; Jean-Louis Andréani (Régions) ; Laurent Mauduit (Entreprises) ; Jacques Buob (Aujourd'hui) ; Jossyane Savigneau (Culture) ; Serge Marti (Le Monde Economique)
Médiateur : Robert Solé
Directeur exécutif : Eric Pialoux ; directeur délégué : Anne Chaussebourg
Directeur des relations internationales : Daniel Verret
Conseil de surveillance : Alain Minc, président ; Michel Noblecourt, vice-président
Anciens directeurs : Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fautou (1969-1982), André Laurens (1982-1985), André Fontaine (1985-1991), Jacques Lesourne (1991-1994)
Le Monde est édité par la SA LE MONDE
Durée de la société : cinquante ans à compter du 10 décembre 1994.
Capital social : 166 859 €. Actionnaires : Société civile Les Rédacteurs du Monde, Fonds commun de placement des personnels du Monde, Association Hubert-Beuve-Méry, Société anonyme des lecteurs du Monde, Le Monde Entreprises, Le Monde Europe, Le Monde Investisseurs, Le Monde Presse, Le Monde Prévoyance, Claude-Bernard Participations.

IL Y A 50 ANS, DANS Le Monde

La candidature « forcée » du couple Peron

CETTE JOURNÉE de grève, qui mercredi a rassemblé quelque sept cent cinquante mille personnes sur l'avenue du 9-Juillet, à Buenos Aires, s'est déroulée dans une joyeuse atmosphère de kermesse. La foule se pressait en criant et chantant, pendant que de nombreux gauchos, venus à cheval de leurs lointains villages, caracolaient sur les principales artères de la capitale. Mais l'enthousiasme atteignit son paroxysme lorsqu'il fut enfin connu et confirmé que le général et M^{me} Peron seraient bien candidats respectivement à la présidence et à la vice-présidence de la République argentine. Une désignation à la candidature par le parti péroniste équivaut à un plébiscite avant les élections. Car le parti jouit de l'appui sans réserve des syndicats, groupant cinq millions de membres, soit près du tiers de la population totale.

Lorsqu'il se présenta à la tribune pour répondre aux acclamations des manifestants, un silence respectueux accueillit le général Peron, qui déclara : « Je m'incline devant la volonté du peuple ! » Le discours de M^{me} Peron devait durer trente minutes environ. La requête lui demandant d'être candidate à la vice-présidence, dit-elle, « lui fut une surprise ». Elle implora ses auditeurs : « Ne me faites pas faire ce que je ne veux pas faire ! »

Mais les manifestants refusèrent de se disperser avant d'avoir obtenu gain de cause. Alors, parmi les ovations délirantes, M^{me} Peron prononça la phrase tant attendue : « Je ferai ce que vous me demandez. » Ainsi, comme le demandait la CGT, le couple présidentiel continuera à gouverner l'Argentine « pour toujours »...
(24 août 1951.)

CORRESPONDANCE

Une lettre d'Allain Bougrain Dubourg

Après notre éditorial du Monde (19-20 août) intitulé « L'extrémisme anti-chasse », nous avons reçu une réponse d'Allain Bougrain Dubourg, président de la Ligue pour la protection des oiseaux (LPO), dont nous publions les extraits suivants.

La LPO a toujours favorisé le dialogue avec les chasseurs ou le monde agricole (...). Elle est en charge de la gestion de plus de 20 000 hectares de zones humides et s'est toujours appuyée sur le droit pour conduire son action en faveur des espèces et des espaces. Il est donc pour le moins paradoxal de taxer d'« extrémistes » ceux dont la revendication consiste à réclamer la sim-

ple application de la loi, fût-elle européenne. Les données scientifiques (Muséum national d'histoire naturelle, CNRS, universités, ONC, etc.) font apparaître que la période de chasse située entre le 1^{er} octobre et le 31 janvier serait la plus raisonnable. Dans un souci d'apaisement, nous avons admis une ouverture au 1^{er} septembre (...). Un sondage réalisé dans le monde cynégétique a, du reste, fait valoir qu'une majorité de chasseurs souscrivait à cette période (...).

Le non-respect du droit s'inscrit désormais dans la « tradition cynégétique à la française ». Ainsi, le Médoc, le Pas-de-Calais, la Loire-

Atlantique, l'Ardèche, etc., deviennent des sites de « braconnage institutionnalisé », faute de voir l'autorité de l'Etat faire son devoir. Par vocation, la LPO ne peut rester indifférente et doit user des moyens démocratiques pour rappeler l'élémentaire : le respect du droit en matière d'environnement.

La LPO, essentiellement implantée en milieu rural, fait l'objet de dégradations multiples et de menaces constantes. Face à cette violence, elle reste déterminée à conserver sa démarche démocratique, pacifique et ouverte au dialogue. Elle continuera donc à travailler avec les chasseurs raisonnables.

ÉLECTRONIQUE Le français Gemplus, leader mondial de la carte à puce, est en proie à un malaise sans précédent. ● LE SYNDICAT Force ouvrière a déposé officiellement,

lundi 6 août, une plainte contre X auprès du tribunal de grande instance de Marseille. ● LE COMITÉ d'entreprise avait déjà dénoncé un plan social déguisé et les avantages subs-

tantiels accordés au PDG et aux fondateurs lors de l'introduction en Bourse. ● LES SALARIÉS s'interrogent sur le basculement du centre de décision de Gémenos (Bouches-

du-Rhône) vers les Etats-Unis, sur le transfert des brevets et sur l'avenir des activités en France. ● L'ARRÊT brutal de la croissance de l'entreprise a provoqué l'étincelle dévastatri-

ce. ● LES INTERROGATIONS sur l'avenir du groupe et sur la stratégie du fonds d'investissement américain Texas Pacific Group se posent de façon de plus en plus pressante.

Champion de la carte à puce, Gemplus vit une grave crise d'identité

Les conditions de l'introduction en Bourse ont semé le trouble. Les avantages substantiels accordés aux fondateurs français sont dénoncés par les syndicats. La nouvelle stratégie de l'américain TPG, devenu le principal actionnaire, fait craindre la délocalisation de l'entreprise

PLUS habitué à faire la « une » de l'actualité heureuse des pages économiques des médias, Gemplus, le leader mondial de la carte à puce, se retrouve pour la première fois de

RÉCIT

Le torchon brûle entre les salariés et la direction aux méthodes anglo-saxonnes

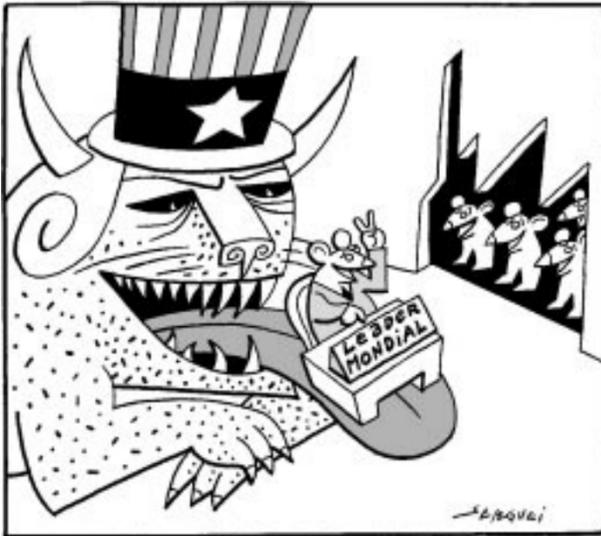
son histoire au centre des polémiques. L'icône de Gémenos (Bouches-du-Rhône), figure emblématique de la réussite technologique à la française, incarnée par son fondateur, Marc Lassus, est en proie à un malaise sans précédent. Le torchon brûle entre les salariés français, la nouvelle direction de l'entreprise et le fonds d'investissement américain Texas Pacific Group (TPG), devenu premier actionnaire de l'entreprise.

Dernier rebondissement en date, le syndicat Force ouvrière a déposé officiellement, lundi 6 août, une plainte contre X auprès du tribunal de grande instance de Marseille. Le comité d'entreprise (CE) pourrait lui emboîter le pas, début septembre, et porter à son tour le dossier devant la justice. « Nous sommes dans l'ère de l'irrationnel », assure Frédéric Spagnou, promu directeur opérationnel et actuel porte-parole

officiel. L'incendie qui couvait depuis plusieurs mois au sein de la direction et du conseil d'administration s'est déclaré lorsque le comité d'entreprise et l'ensemble des salariés français sont montés au créneau en juin et ont rendu l'affaire publique.

L'arrêt brutal de la croissance de l'entreprise, alors que Gemplus subit de plein fouet le marasme du marché de la téléphonie mobile, a provoqué l'étincelle dévastatrice. Le spectre des restructurations et des licenciements a cristallisé toutes les angoisses des salariés. Les interrogations sur l'avenir du groupe et sur la stratégie de TPG se posent de façon de plus en plus pressante.

L'entrée de cet actionnaire en 1999, véritable début du feuilleton, coïncide avec le lancement d'un projet, longtemps évoqué mais toujours repoussé, de mise en Bourse de l'entreprise. Pour négocier ce cap, un nouveau directeur général, Antonio Perez, qui a fait ses classes chez Hewlett-Packard, est « chassé » et débarque à la tête de l'entreprise en juin 2000. Alors que la date d'introduction approche, l'état des marchés financiers se dégrade, et la bulle spéculative qui entoure les valeurs de technologie continue de se dégonfler. Malgré ce climat peu propice, Gemplus maintient son projet, et la Commission des opéra-



tions de Bourse (COB) donne son visa. Toutefois, *Le Monde* du 22 novembre révèle que M. Perez a reçu en guise de cadeau de bienvenue 30 millions d'actions, valorisées à l'époque près de 1,5 milliard de francs (228,7 millions d'euros). La COB s'émeut de « l'émission d'un nombre de titres [au profit des dirigeants] représentant 18,87 % du capital à un prix d'émission éloigné de la fourchette de prix proposée

pour cette opération ». Marc Lassus et Antonio Perez ont ainsi reçu chacun des actions gratuites représentant 2 % du capital et des options de souscription d'actions représentant 4 % du capital. Après plusieurs reports et une baisse de la fourchette de prix, l'action Gemplus est cotée à Paris et à New York le 11 décembre 2000.

COUP DE SEMONCE EN AVRIL

Malgré ces premières alertes, tout va bien. Le 1^{er} février, Gemplus publie même des résultats historiques pour l'année 2000. Fort d'une croissance de près de 60 %, le chiffre d'affaires dépasse 1,2 milliard d'euros et le bénéfice net atteint 99 millions d'euros. Un enthousiasme tempéré par l'annonce d'un objectif de croissance plus modéré, de l'ordre de 30 %, du chiffre d'affaires en 2001. La vente de cartes SIM pour le téléphone mobile, qui représente la moitié des ventes, s'essouffle. Nouveau coup de semonce en avril, quand Antonio Perez lance un deuxième avertissement sur les résultats et évoque un plan de restructuration.

Pendant ce temps, en coulisse, le ton monte entre Marc Lassus et Antonio Perez. Le fondateur, ex-patron charismatique, devenu président du conseil d'administration, continue à suivre, depuis son

Ces « packages » proposés aux dirigeants l'ont été alors que le phénomène Internet était à son paroxysme. Les managers recevaient des centaines d'offres. C'était nécessaire pour débaucher. Mais les accusations d'abus de droit sont complètement fausses. Pour les délocalisations, il faut trouver les solutions optimales. La Pologne offre des coûts de production intéressants mais rien n'est encore fait. Nous souhaitons maintenir les 2 000 à 3 000 emplois en France. Nous nous donnons deux ans pour reconverter les salariés qui sont en production vers des emplois de services. Pour l'unité de Sarcelles [Val-d'Oise], nous négocions avec les élus.

Propos recueillis par Laurence Girard

TROIS QUESTIONS À...

MARC LASSUS

1 Vous êtes président du conseil d'administration et fondateur de Gemplus. Etes-vous en désaccord avec les mesures de restructuration prônées par le PDG, Antonio Perez ?

Les restructurations et les licenciements ne sont pas dans la culture de Gemplus. J'ai discuté des divers plans possibles. Mon rôle est d'expliquer aux managers qu'on ne peut pas agir en France comme aux Etats-Unis. Pour eux, lorsqu'il y a un ouragan, il faut foncer dedans et baisser les voiles ; je pense qu'il faut plutôt tenter de le contourner, faire le dos rond et accepter les pertes. Mais c'est comme si j'étais sur le banc de touche et je

bous quand je vois les autres jouer.

2 Quelle est la stratégie de Gemplus ?

L'idée n'est plus de creuser l'écart avec les concurrents. C'est une stratégie plus prudente qui consiste à se concentrer sur le marché de la téléphonie mobile, des services financiers et du commerce électronique. Gemplus était une flottille avec une dizaine d'activités, aujourd'hui, c'est un tanker avec trois activités de base. Mais Gemplus a racheté le 20 août une entreprise spécialisée dans les transactions via les téléphones mobiles.

3 Comment réagissez-vous aux critiques sur les « cadeaux » accordés aux dirigeants, et aux craintes d'une délocalisation des activités de Gemplus ?

De la « success-story » française à l'entrée des Américains

AU FOND du hall spacieux du siège social de Gemplus, dont les baies vitrées s'ouvrent sur un jardin où poussent bambous et palmiers, s'affiche l'histoire de l'ext-start-up française. Sur une photo noir et blanc se détachent six silhouettes : les six fondateurs qui ne seront très vite plus que cinq. Nous sommes en 1988. Ces ingénieurs de Thomson ont décidé de quitter l'entreprise et de voler de leurs propres ailes pour tenter l'aventure de la carte à puces. Mais ces experts - menés par Marc Lassus - qui ont déjà une longue carrière derrière eux ne partent pas les mains vides. Ils emportent avec eux le procédé de fabrication de ces cartes, l'assurance d'un premier contrat de poids - celui de France Télécom qui cherche un second fournisseur pour ses télécartes -, et l'appui financier d'Innovatron, la société créée par Roland Moreno, le père de la carte à puce.

Les bonnes fées continueront de se pencher sur le berceau de la start-up. Gemplus profite de l'aide de Thomson qui accompagne l'essai-mage et subventionne l'effort de cent cinquante ingénieurs. Mieux. Autour de Marseille, pour tenter de relancer l'activité économique mise à mal par la fin du chantier naval de La Ciotat, des zones de défiscalisation sont instaurées pour dix ans. Gemplus s'ancre alors à Gémenos et La Ciotat. « Nous avions le choix entre l'aide à la création d'emploi ou la défiscalisation. Au bout de deux ou trois ans, l'avantage fiscal se chiffrait à 100 millions

de francs », souligne Marc Lassus. La start-up récolte également diverses aides à la recherche, une manne qui se chiffre à 120 millions de francs (18,3 millions d'euros). Le démarrage est immédiat. L'entreprise se targue d'avoir toujours gagné de l'argent et s'est dès l'origine lancée dans une stratégie d'internationalisation. Dès 1991, elle met le cap sur Singapour, puis sur la Chine, le

En 1997, la société traverse son premier passage à vide, lié à la crise asiatique

Mexique... Gemplus étend l'emprise géographique de la carte à puces. En parallèle, après le succès de la télécarte, elle surfe sur la vague du téléphone mobile, avec les cartes SIM.

Pour accompagner ce développement à marche forcée, Gemplus négocie l'entrée au capital de partenaires comme la famille allemande Quandt, propriétaire de BMW, qui devient un temps le premier actionnaire. En 1997, la société traverse son premier passage à vide, lié à la crise asiatique. Marc Lassus décide alors de prendre du recul, part s'installer à Londres et cède la présidence à Daniel Le Gal, l'un des fondateurs. Pour ses dix

ans, la société « modèle », l'exception technologique française, s'offre un nouveau siège à Gémenos et évoque toujours son projet d'introduction en Bourse. Les actionnaires sont divisés sur la question, les fondateurs aussi. « Il était beaucoup moins rigolo d'être à la tête d'une entreprise de huit mille personnes que d'une start-up, les talents dont on a besoin pour piloter une grosse boîte ne sont pas les mêmes », déclare Philippe Maes, qui quitte l'entreprise en 1999. Daniel Le Gal, qui n'approuve pas le changement de cap stratégique de Gemplus, le suit.

L'actionnaire américain TPG entre en scène. Il est censé apporter cette nouvelle culture anglo-saxonne, ce virage financier et ouvrir les portes du marché américain, le dernier grand marché qui n'a pas encore succombé aux charmes de la carte à puce. TPG n'a pas pour réputation d'être un actionnaire dormant. Il nomme Antonio Perez à la direction générale de l'entreprise devenue luxembourgeoise. S'ensuit une série de nomination de managers formés aux méthodes américaines. Les départs des « historiques » se multiplient. Parmi les fondateurs, deux sont encore chez Gemplus, Jean-Pierre Gloton, l'homme des technologies, et Gilles Lisimique. Pour combien de temps ? « Je pourrais bien m'intéresser à l'activité d'étiquettes électroniques cédée par Gemplus », confie M. Gloton.

L. G.

Texas Pacific Group cultive la discrétion

DIRECTEUR général de Texas Pacific Group (TPG) pour l'Europe et vice-président de Gemplus, Abel Halpern est sorti de sa réserve en déclarant au *Monde*, jeudi 23 août, être en désaccord avec « ceux qui disent qu'il y a une crise chez Gemplus ». « Nous sommes des investisseurs minoritaires sans contrôle unilatéral ou autorité sur la direction de Gemplus. Nous sommes au conseil d'administration avec des administrateurs indépendants et des représentants d'autres actionnaires. (...) Le conseil d'administration soutient unanimement l'équipe de management. »

A propos des « changements structurels » en cours, M. Halpern estime que « dans toutes les situations de changement, certaines parties sont mécontentes et ont le droit de le signifier. Mais le bruit fait autour des dissonances ne signifie pas qu'il y a une crise. (...) En tant que vice-président et membre du conseil d'administration, j'ai conscience dans la prise en compte par la direction des intérêts des multiples parties prenantes de l'entreprise (...) ». Ce faisant, M. Halpern revendique comme son « approche philosophique » la théorie de la stakeholder value, qui veut que toutes les parties prenantes de l'entreprise en tirent bénéfice, au contraire de la shareholder value (maximisation du profit de l'actionnaire). Mais il estime qu'« en période de changement, aucune des parties prenantes ne peut voir tous ses besoins satisfaits », et que « le progrès est une question de compromis » dans

exil fiscal londonien, la destinée de « son bébé », qui emploie 7 800 personnes dans le monde, dont 2 900 en France. La réduction de voilure proposée par Antonio Perez n'est guère à son goût. Après la fermeture de l'usine allemande de Seebach, qui emploie 200 personnes, le couperet tombe sur le centre de recherches de Montréal, où 160 employés sont licenciés, et la fermeture de l'usine de Sarcelles est envisagée. De plus, la décision est prise de vendre la filiale autrichienne Skidata, qui conçoit des « pass » pour les stations de ski, et de céder l'activité Tag de puce sans contact implantée à La Ciotat. Selon un cadre de Gemplus, Marc Lassus et quelques-uns de ses proches tentent alors de reprendre en main les rênes de l'entreprise de Gémenos. Mais la « révolution de palais » tourne court.

Le conflit prend une nouvelle dimension, en juin, lorsque le CE décide de monter au créneau, inquiet des répercussions sociales et soucieux de l'avenir des activités en France. Dans une entreprise où les syndicats ne sont apparus qu'en 1997, cette réaction est une première. Le CE dénonce péle-mêle un plan social déguisé, les avantages substantiels accordés au PDG, s'interroge sur le basculement du centre de décision de Gémenos vers les Etats-Unis, sur le transfert des brevets et sur l'avenir des activités en France. Il vote le déclenchement du droit d'alerte et demande un audit. Le rapport du cabinet d'experts met en évidence le montage financier qui a précédé la mise en Bourse de Gemplus. En fait, la société cotée est une société de droit luxembourgeois, Gemplus International, dont la création « a permis un certain nombre d'opérations qui auraient été répréhensibles civilement et pénalement en France ». Il évoque l'existence d'une filiale, Zensus, enregistrée à Gibraltar, véritable tirelire du groupe et chargée d'octroyer des prêts à MM. Perez et Lassus pour financer l'acquisition de 40 millions d'actions d'un montant de 940 millions de francs. M. Lassus a demandé de son côté un audit au cabinet Deloitte et Touche, dont les résultats n'ont pas été communiqués

officiellement. A priori, la direction assure que le statut luxembourgeois de l'entreprise donne un caractère légal à ces transactions.

Fin juin, le patron du fonds d'investissement TPG, David Bonderman, convoque Marc Lassus et Antonio Perez dans son ranch d'Aspen, au Colorado. Ces discus-

Que restera-t-il en France ?

Désormais, Gemplus France n'est plus qu'une filiale du groupe Gemplus dont le siège est au Luxembourg. Dans ce contexte, comment va évoluer le rôle de Gémenos, siège historique de l'entreprise et quel sera l'avenir des sites de La Ciotat et de Sarcelles ? « Nous nous sommes structurés en deux grands pôles d'activité, les télécommunications et la carte bancaire. Le premier sera basé en France, le second aux Etats-Unis, en Californie. La direction des ressources humaines et le service juridique sont en Suisse, la direction financière est aux Etats-Unis. La responsabilité technique n'a pas fait son choix. Quant au PDG, Antonio Perez, il s'est installé à Londres », affirme Frédéric Spagnou, directeur opérationnel, qui, lui, est à Gémenos, avec le directeur de la production. L'avenir du site de Sarcelles pourrait se négocier avec Ingenico, le spécialiste des terminaux de paiement. Les sites de production de La Ciotat et de Gémenos dépendent de la montée en charge de l'usine polonaise de Gdansk.

sions se concluent par un armistice entériné lors d'un conseil de crise réuni le 3 juillet à Luxembourg.

Alors que la rentrée approche, les salariés français restent méfiants. La rupture entre le cœur historique de l'entreprise et les nouveaux managers aux méthodes anglo-saxonnes est consommée. Quant aux actionnaires, qui ont vu le titre perdre la moitié de sa valeur depuis sa cotation, ils réclament des comptes.

L. G.

les temps difficiles. De même, il rappelle que TPG investit à long terme.

Pourtant, le goût du secret de TPG a toujours alimenté les polémiques. Ce fonds gère 10 milliards de dollars (10,95 milliards d'euros), mais il n'a de comptes à rendre qu'aux investisseurs institutionnels qui lui ont confié leur argent, lesquels seraient « certains des plus grands fonds de pensions publics et privés, des banques et des compagnies d'assurances », précise le porte-parole de TPG, Owen Blinksilver. Le fonds ne divulgue pas, notamment, la rentabilité annuelle de ses investissements.

DIX INVESTISSEMENTS EN EUROPE

Depuis 1996, TPG a réalisé dix investissements en Europe, au Royaume-Uni, en Irlande, en Suisse, en Allemagne et en Italie, en plus de son investissement dans Gemplus. Ses « coups » les plus connus sont le rachat du constructeur de motos italien Ducati, de la chaîne de pubs Punch Tavern au Royaume-Uni ou du chausseur suisse Bally. Le montant moyen investi dans chaque opération serait de 150 millions de dollars. Si Texas Pacific Group, créé en 1993, n'a jamais répugné à investir dans la technologie, son site Web (www.texaspacif.com) est encore en construction !

Le fondateur de TPG, David Bonderman, cinquante-huit ans, cultive lui-même le secret. Il a débuté en tant qu'avocat spécialisé dans les faillites, et a mis son expérience

au service de Robert Bass, héritier d'une famille de pétroliers texans, qui investissait dans le rachat de créances immobilières décotées. Puis M. Bonderman a levé des fonds pour créer TPG, basé à Forth Worth, au Texas, afin de reprendre la compagnie aérienne Continental Airlines, en redressement judiciaire, payée alors 66 millions de dollars. Selon *Worth Magazine*, la compagnie restructurée aurait été revendue cinq ans plus tard pour 700 millions de dollars à Northwest Airlines.

En 1996, David Bonderman s'est retrouvé mêlé, très indirectement, aux polémiques sur le financement de la campagne électorale de Bill Clinton. Il a offert 64 500 dollars au Parti démocrate, et a participé, le 15 décembre 1995, à un petit-déjeuner à la Maison Blanche en compagnie du vice-président Al Gore. On a suspecté ces petits-déjeuners d'être des récompenses pour les donations faites au Parti démocrate, et un club de lobbying pour les hommes d'affaires invités. Richard Blum, mari de la sénatrice de Californie, Diane Feinstein, assistait au même petit-déjeuner. En 1994, M. Blum avait créé avec M. Bonderman Newbridge Capital, un fonds d'investissement spécialisé sur l'Asie. Son directeur général, Peter Kwok, a par la suite été cité dans la polémique sur le financement, par des hommes d'affaires proches de Pékin, de la campagne électorale de M. Clinton.

Adrien de Tricornot

Les petits laboratoires s'inquiètent du sort réservé aux médicaments de la vie quotidienne

Le gouvernement a imposé de nouvelles baisses de tarifs à des produits dont l'efficacité est jugée aléatoire

Dans le cadre du « plan médicament » d'Elisabeth Guigou, une trentaine de produits se verront imposer, à compter du 1^{er} septembre, des

baisses de tarifs de 2 % à 19 %. Cette nouvelle vague vise notamment les médicaments destinés à traiter les pathologies quotidiennes : toux,

aphtes, jambes lourdes... Une vingtaine de petits laboratoires demandent la revalorisation de ces remèdes qui améliorent la qualité de vie.

« IL FAUT que l'on arrête de clouer au pilori les médicaments dits à service médical rendu (SMR) insuffisants. Ça ne résout rien, alors que ces produits sont loin d'être marginaux ou accessoires : ils représentent un tiers des consultations chez les médecins de ville. » Le moins que l'on puisse dire, c'est que le président de l'Alfis (Association des laboratoires et firmes de santé), Arnaud Gobet, n'a pas été entendu. Le gouvernement a rendu public, mercredi 22 août, au *Journal officiel*, une nouvelle liste d'une trentaine de médicaments visés par des baisses de tarifs, de 2 % à 19 %, à compter du 1^{er} septembre. Parmi ces produits, se trouvent nombre de traitements des « petits bobos » de la vie quotidienne (stress, insomnie, acné, aphtes, constipation, jambes lourdes...). Des pathologies « dont on ne meurt pas, qui ne sont pas reconnues par la communauté hospitalière et scientifique, mais qui nous empoisonnent la vie », souligne M. Gobet.

Une vingtaine de petits laboratoires, essentiellement français, produisent ces veinotoniques, sirops antitussifs, solutions nasales, aujourd'hui sur la sellette. Au printemps 2000, lors des premières offensives du gouvernement pour dérembourser les médicaments anciens, qui s'adressent principalement à ces pathologies, les adhérents de l'Alfis ont pris le taureau par les cornes. « Nous avons répertorié les pathologies quotidiennes et constaté que trente d'entre elles représentent déjà un tiers de l'activité des généralistes, en ville. »

Un enjeu de santé publique ? Presque, à en croire M. Gobet, intarissable sur le sujet : du cas de telle

femme qui ne peut ni parler ni avaler de nourriture du fait d'une ulcération dans la bouche à celui d'un jeune acnéique qui n'ose plus sortir de chez lui, ou celui du monsieur âgé, arthritique, qui ne peut plus faire ses courses... « Les méthodes d'évaluation des médicaments sont relativement mal adaptées, parce qu'elles ne tiennent pas compte du confort de vie apporté au patient. »

QUALITÉ DE VIE

Dans la plupart de ces maladies, où la composante psychologique est très forte, il n'existe pas de protocoles d'évaluation clinique internationale. « Paradoxalement, moins la maladie est grave, plus on rencontre de difficultés méthodologiques. Dans le cas des veinotoniques, nous avons l'impossibilité technique de

mesurer la fluidité du sang, le diamètre des veines ou la variation du volume de la jambe qui peut être influencée par la température dans la journée, entre le matin et le soir », souligne-t-on à l'Alfis. La Commission de la transparence, chargée de noter les médicaments, n'a enregistré aucun nouveau principe actif dans cette classe de médicaments depuis 1996.

D'où un constat, inquiétant, d'absence d'innovation. Les laboratoires rechignent à travailler sur ces pathologies, qui sont des maladies de ville, et non pas hospitalières. Les petits laboratoires regroupés dans l'Alfis, qui réalisent moins de 500 millions de francs de chiffre d'affaires, tels Innothra, Biocodex, Laphal, Norgine Pharma ou Mayoli-Spindler, proposent donc d'introduire la notion de qua-

lité de vie dans l'appréciation de ces médicaments. Ils ont déjà répertorié, grâce au travail du professeur Robert Launois, expert dans l'économie de la santé, une partie des instruments scientifiques validés dans d'autres pays, principalement anglo-saxons, et appelés « échelle de qualité de vie ». Il s'agit de prendre en compte des données comme la santé physique, l'état psychologique, le niveau d'indépendance, les relations sociales et l'environnement de chaque malade.

Un groupe de travail doit se réunir au ministère de l'Industrie, en septembre, pour réfléchir à la possibilité d'intégrer ces notions dans les critères de la Commission de la transparence.

Véronique Lorelle

CORRESPONDANCE

Une lettre de Tristan Vieljeux

Suite à nos articles concernant l'enquête sur la privatisation de la CGM (Le Monde daté dimanche 19-20 août), le président de CMA CGM, Tristan Vieljeux, nous a adressé la lettre suivante :

Vous laissez entendre que la privatisation de la CGM serait le fruit d'interventions et de choix politiques douteux, voire intéressés. La privatisation d'une entreprise d'Etat et le choix de son repreneur sont des décisions qui ressortent du pouvoir du gouvernement en raison de leur importance quant à l'avenir de ces entreprises, au maintien de l'emploi et au rayonnement économique de la France.

Pourquoi ne pas avoir cité l'avis de la Commission de privatisation (composée de représentants des plus hautes institutions françaises, notamment du Conseil d'Etat, de la Cour de cassation, de la Cour des comptes...) favorable à la CMA. Pourquoi avoir omis de dire que la cession de la CGM à CMA avait été soumise par ses contestataires eux-mêmes au Conseil d'Etat qui l'a totalement validée ?

Une instruction judiciaire a lieu et permettra bien évidemment de démontrer l'iniquité des accusations portées sans que des « obstacles » futiles puissent lui nuire. Les vols que vous citez nous préoccupent

d'autant plus qu'ils ont fait une victime qui restera longtemps traumatisée. Aucun document unique n'a disparu.

Comment maintenir, cinq ans après, que le choix de CMA ne fut pas le bon, alors que la CGM, toujours déficitaire avant la privatisation, est devenue depuis bénéficiaire. En quatre exercices, la CMA CGM fusionnée a augmenté son chiffre d'affaires de 76 % par rapport à celui consolidé de CMA et de CGM en 1996, pour atteindre en 2000 plus de 13 milliards de francs avec un bénéfice de 702 millions de francs. Des centaines d'emplois ont également été créés.

L'anticholestérol de Bayer disparaît du marché mondial

LE GROUPE PHARMACEUTIQUE allemand Bayer a annoncé, jeudi 23 août, le retrait de son anticholestérol cérvastatine du marché japonais. Cette décision fait suite à l'arrêt immédiat, le 8 août aux Etats-Unis et en Europe, de la commercialisation de ce médicament qui aurait déjà été la cause de plus de cinquante décès. Bayer avait expliqué qu'il maintenait cette molécule au Japon car il n'existait pas, dans ce pays, de possibilité d'une association, connue pour être à risque, avec le gemfibrozil.

Par ailleurs, des rumeurs font état d'une transaction entre Bayer et le laboratoire franco-allemand Aventis. Bayer qui est déjà en négociations exclusives avec Aventis pour le rachat de sa filiale Aventis CropScience, spécialisée dans l'agrochimie, pourrait, par le biais d'un échange d'actifs, lui céder son pôle pharmaceutique. S'il s'agrandissait de toutes les activités santé de Bayer, Aventis se hisserait à la deuxième place mondiale, indique *L'Usine Nouvelle* de jeudi. Bayer pourrait installer le siège de ses activités agrochimiques à Lyon, selon le magazine allemand *Manager* de vendredi. De source syndicale, un comité central extraordinaire d'Aventis CropScience est prévu le 30 août.

Une fusion géante se prépare dans le papier

LES PAPIETIERS américain International Paper, numéro 1 mondial du secteur, et finno-suédois Stora Enso, le numéro quatre mondial, examinent « au plus haut niveau », les conditions d'un rapprochement qui donnerait naissance à un groupe industriel dont le chiffre d'affaires s'établirait à 37 milliards de dollars (40,47 milliards d'euros) selon le quotidien financier suédois *Dagens Industri* de mercredi.

Stora Enso a récemment acquis l'américain Consolidated Paper, tandis qu'International Paper a annoncé en juin la suppression de 3 000 emplois, soit 2,5 % de ses effectifs mondiaux, d'ici à juin 2002. Les autorités européennes et américaines de la concurrence pourraient s'inquiéter des conséquences d'un tel rapprochement dans le papier magazine et dans certains types d'emballage, où le nouveau groupe serait largement dominant, notamment outre-Atlantique.

La redevance télévisée augmentera de 1,7 % en 2002

L'HYPOTHÈSE d'une suppression de la redevance télévisée « n'est pas d'actualité » a affirmé Catherine Tasca, ministre de la culture et de la communication, mercredi 22 août à Hourtin (Gironde), au cours de la 22^e Université d'été de la communication. Ainsi, la redevance sera portée en 2002 à 116,5 euros (764,20 francs) pour un poste couleur, soit une augmentation de 1,7 %.

La ministre a également confirmé une augmentation de 3,45 % du budget de l'audiovisuel public en 2002, à 21,3 milliards de francs, sans compter la dotation d'un milliard en capital accordée à France Télévision pour le numérique hertzien (*Le Monde* du 23 août). M^{me} Tasca a également plaidé pour une ouverture ciblée et progressive de la publicité en faveur des secteurs interdits sur les chaînes thématiques.

TABLEAU DE BORD

ÉCONOMIE

Croissance nulle en Allemagne au deuxième trimestre

LE PRODUIT intérieur brut (PIB) allemand a connu une croissance nulle au deuxième trimestre, par rapport au trimestre précédent, a annoncé l'Office fédéral de la statistique jeudi 23 août. La progression est de 0,6 % en glissement annuel. Au premier trimestre de l'année, le PIB avait connu une croissance de 0,4 % et de 1,4 % annuellement. La croissance annuelle au deuxième trimestre est la plus faible depuis celle du premier trimestre 1997.

■ **Le climat des affaires en Allemagne s'est amélioré, à la surprise générale, en juillet.** Publié mercredi 22 août, le baromètre de l'institut IFO, qui baissait chaque mois depuis janvier, a augmenté en juillet, à 89,8 points, contre 89,5 points en juin.

■ **ÉTATS-UNIS : l'excédent budgétaire n'atteindra en 2001 que 158 milliards de dollars,** et non 281 milliards comme dans les prévisions officielles publiées en avril, a annoncé mercredi la Maison Blanche. Pour le produit intérieur brut (PIB), les prévisions font état d'une croissance de 1,7 % en 2001, puis de 3,2 % en 2002. L'indice des prix à la consommation devrait augmenter de 3,3 % en 2001 et de 2,7 % en 2002 alors que le chômage devrait toucher 4,6 % de la population active en 2001 et 4,8 % en 2002.

■ **JAPON : l'excédent commercial a reculé, en juillet 2001, de 57,9 % par rapport à juillet 2000,** à 420,7 milliards de yens (3,8 milliards d'euros), a annoncé jeudi le ministère des finances.

■ **SUÈDE : « La croissance annuelle suédoise sera diminuée de moitié pour l'exercice 2001 et sera en dessous de 2 % »,** a déclaré mercredi devant le Parlement le ministre des finances, Bosse Ringholm.

AFFAIRES

INDUSTRIES

● **BÉGHIN-SAY : les planteurs de betteraves français** se disent prêts à participer à un projet de reprise du numéro deux mondial du sucre, a annoncé, mercredi, la Confédération générale des planteurs de betteraves. Le rachat par Italenergia de Montedison, qui possède 54 % de Béghin-Say, fait craindre un prochain démantèlement du sucrier.

● **SPAR : un groupe d'investisseurs américains a acquis 10 % des droits de vote** du cinquième distributeur alimentaire allemand et pourrait ainsi contester la stratégie de sa maison mère, le français Intermarché, selon l'hebdomadaire *Wirtschaftswoche* de jeudi.

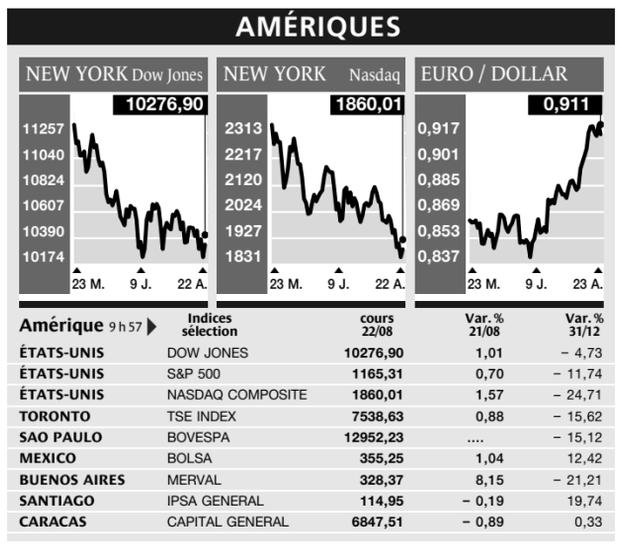
■ **BATA : deux projets de reprise de l'usine de fabrication de chaussures de Moussey (Moselle),** en redressement judiciaire depuis juillet, ont été déposés par des cadres de l'entreprise.

SERVICES

● **AXEL SPRINGER : le groupe de presse allemand, propriétaire de Bild et Die Welt,** pourrait, en 2001, essayer des pertes pour la première fois de son histoire, selon *Wirtschaftswoche*. L'éditeur pourrait supprimer des emplois et céder sa participation dans la chaîne privée ProSiebenSat1.

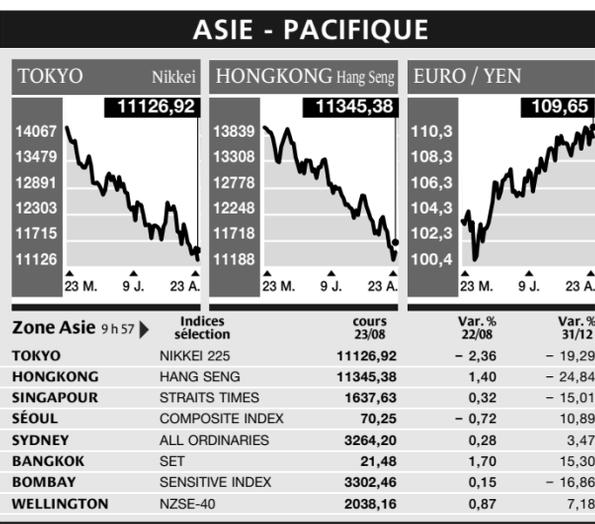
● **VNU : l'éditeur néerlandais** a indiqué, mercredi, qu'il n'était plus intéressé par le rachat des activités de presse professionnelle de Vivendi Universal.

● **EQUANT : le prestataire de services pour réseaux à haut débit** a confirmé, jeudi, qu'il allait supprimer 3 000 emplois, soit plus de 20 % de ses effectifs dans le monde. Cette décision découle de sa récente fusion avec Global One, filiale de France Télécom.



Cours de change croisés

23/08 12 h 30	Cours DOLLAR	Cours YEN(100)	Cours EURO	Cours FRANC	Cours LIVRE	Cours FR.S.
DOLLAR	0,83108	0,91140	0,13895	1,44440	0,59936
YEN	120,32500	109,65500	16,72000	173,80000	72,10500
EURO	1,09721	0,91195	0,15245	1,58485	0,65750
FRANC	7,19685	5,98185	6,55957	10,39680	4,31375
LIVRE	0,69233	0,57535	0,63100	0,09620	0,41490
FRANC SUISSE	1,66845	1,38695	1,52080	0,23180	2,41055



Taux de change fixe zone Euro

Euro contre	Taux	contre franc	Taux	Euro contre	22/08
FRANCO-ALLEMAGNE	6,55957	EURO	0,15245	COURONNE DANOISE	7,4485
FRANCO-ITALIE	1,93627	DEUTSCHEMARK	3,35885	COUR. NORVÉGIENNE	8,1105
FRANCO-ESPAGNE	1,66386	LIRE ITAL. (1000)	3,38774	COUR. SUÉDOISE	9,4707
FRANCO-PORTUGAL	2,00482	PESETA ESPAG. (100)	3,94238	DOLLAR CANADIEN	34,3420
FRANCO-GRÈCE	3,40750	ESCUDO PORT. (100)	3,27190	DOLLAR AUSTRALIEN	1,7114
		SCHILLING AUTR. (10)	4,76703	DOLLAR HONGKONG	7,1883
		PUNT IRLANDAISE	3,28294	DOLLAR NÉO-ZÉLANDE	2,0740
		FLORIN NÉERLANDAIS	2,97660	FORINT HONGROIS	256,4700
		FRANC BELGE (10)	6,26207	LEU ROUMAIN	27453
		MARKKA FINLANDAIS	5,94573	ZLOTY POLONAIS	3,9933
		DRACHME GREC. (100)	3,40750		

Taux d'intérêt (%)

Taux 22/08	Taux j.j.	Taux 3 mois	Taux 10 ans	Taux 30 ans
FRANCE	4,51	4,24	4,96	5,53
ALLEMAGNE	4,45	4,31	4,84	5,44
GDE-BRETAG.	4,37	4,86	4,88	4,56
ITALIE	4,45	4,26	5,22	5,84
JAPON	0,07	0,01	1,37	2,41
ÉTATS-UNIS	3,53	3,39	4,92	5,45
SUISSE	3,41	3,12	3,25	3,92
PAYS-BAS	4,40	4,26	4,99	5,50

BOURSES

LE CAC 40 progressait de 0,03 %, jeudi 23 août en milieu de journée, à 4 813,54 points. A Francfort, l'indice Dax gagnait 0,48 %, jeudi à la mi-séance, à 5 245,44 points. A Londres, l'indice Footsie s'inscrivait en repli de 0,34 %, jeudi à la mi-journée, à 5 390,30 points. A Tokyo, l'indice Nikkei a terminé la séance du jeudi 23 août en forte baisse de 2,36 %, à 11 126,92 points. A Wall Street, le Dow Jones avait progressé de 1,01 %, mercredi, à 10 276,90 points. Riche en valeurs de technologie, l'indice Nasdaq avait fini en hausse de 1,57 %, mercredi, à 1 860,01 points.

TAUX ET CHANGES

L'EURO PERDAIT du terrain face au billet vert, jeudi 23 août dans les premiers échanges, cotant 0,9123 dollar. Le yen se repliait aussi, à 120,30 yens pour 1 dollar, et ne parvenait pas à s'installer à moins de 120 yens pour 1 dollar, seuil franchi brièvement dans les premières transactions. Les marchés obligataires européens se repliaient jeudi matin, sous l'effet de la hausse des rendements des emprunts d'Etat. Le taux de l'obligation assimilable du Trésor (OAT) français à dix ans s'établissait à 4,98 %, et celui du Bund, son homologue allemand, à 4,86 %.

VALEURS EUROPÉENNES

● Une certaine indécision semble régner, à Francfort, autour du titre **Deutsche Telekom**, après l'acquisition de l'américain **Voice-Stream**. Le titre est tombé à son niveau le plus bas depuis 42 mois, à 16,43 euros, en baisse de 3,92 %.

● Les boursiers espérant une reprise du marché américain de l'automobile après la nouvelle baisse des taux de la Fed, **BMW** progresse de 0,57 %, à 35,6 euros, et **Porsche** de 1,71 %, à 377 euros, mais **Volkswagen** recule de 0,52 %, à 48,6 euros. Le constructeur de camions **MAN**, qui craint de voir ses bénéfices grevés par les irrégularités comptables de sa filiale **ERF**, abandonne 2,40 %.

● A Madrid, les deux grandes banques espagnoles, **Banco Santander Central Hispano** et **Banco Bilbao Vizcaya Argentaria**, ont gagné respectivement 2,5 % et 1,7 %, à 9,87 euros et 13,82 euros après la conclusion d'un accord entre l'Argentine et le FMI.

● Sur le marché londonien, le secteur des télécommunications subit un certain nombre de pertes. **Ennergis** chute de 8,93 %, à 79,47 pence, et **Spirent** de 4,67 %, à 137,07. **Telewest** perd 3,41 %, à 63,06 pence. **Invensis** abandonne 6,69 %, à 77,28 pence, poursuivant le recul déclenché la veille par la baisse de la notation de sa dette par **Standard & Poor's**.

23/08 12h29

Code pays	Cours en euros	% Var. 22/08
AUTOMOBILE		
AUTOLIV SDR	SE 21,91	+ 0,97
BASF AG	DE* 45,60	- 0,11
BMW	DE* 35,70	+ 0,28
CONTINENTAL AG	DE* 14,30
DAIMLERCHRYSLER	DE* 50	+ 0,81
FIAT	IT* 25,65	+ 0,79
FIAT PRIV.	IT* 16,58	+ 0,48
MICHELIN	FR* 34,60	+ 0,99
PEUGEOT	FR* 53,75	+ 1,80
PIRELLI SPA	IT* 2,32	+ 0,87
DR ING PORSCHE	DE* 381,50	+ 2,42
RENAULT	FR* 48,99	- 0,93
VALEO	FR* 50,40	+ 0,30
VOLKSWAGEN	DE* 48,55	- 0,10
DJ E STOXX AUTO P	221,91	+ 0,81

BANQUES

BANK OF IRELAND	GB	16,91
ABBAY NATIONAL	GB	18,02	- 0,52
ABN AMRO HOLDIN	NL*	20,02	+ 0,10
ALL & LEICS	GB	12,95	- 1,21
ALLIED IRISH BA	GB	19,52	- 0,24
ALMANIJ	BE*	42,50	+ 0,59
ALPHA BANK	GR	23,14	+ 0,70
B.P.EMILIA ROMA	IT*	33,90
B.PLODI	IT*	10,45	+ 0,48
B.P.NOVARA	IT*	7,44	+ 0,68
B.P.SONDRIO	IT*	11	- 0,72
B.P.VERONA E.S.	IT*	11,27	- 0,62
BANCA ROMA	IT*	3,48	- 0,29
BANK OF PIRAEUS	GR	11,82	+ 0,17
BANKINTER R	ES*	39,15	+ 0,20
BARCLAYS PLC	GB	35,30	- 1,72
BAYR.HYPO-UVER	DE*	46,20	- 1,70
BBVA R	ES*	13,93	+ 0,80
BCA AG.MANTOVAN	IT*	10,20	- 0,49
BCA FIDELURAR	IT*	10,48	- 1,95
BCA LOMBARDA	IT*	10,19	- 0,39
BCA P.BERG.-CV	IT*	19,18	+ 0,37
BCA P.MILANO	IT*	4,63	- 0,22
B.P.C.INDUSTRIA	IT*	10,86	- 0,28
B.CO.POPULAR ESP	ES*	41,99	- 0,47
BCP R	PT*	4,25	+ 1,43
BIPOP CARIRE	IT*	3,12	+ 1,63
BK OF SCOTLAND	GB	13,59	- 0,92
BNL	IT*	3,24	- 0,92
BNP PARIBAS	FR*	102,50	+ 1,28
BSCH R	ES*	10,04	+ 1,72
COMIT	IT*	6,16
COMM.BANK OF GR	GR	36,92	+ 0,33
COMMERZBANK	DE*	26,60	- 0,75
CREDIT LYONNAIS	FR*	44,22	- 1,07
CS GROUP N	CH	46,55	- 0,07
DANSKE BANK	DK	19,06	+ 1,43
DEUTSCHE BANK N	DE*	77,05	+ 0,26
DEXIA	BE*	17	- 0,18
DNB HOLDING	NO	5,23	- 0,24
DRESDNER BANK N	DE*	43,60
EFG EUROBP ERGA	GR	14,02	+ 0,14
ERSTE BANK	AT*	59	+ 0,31
ESPIRITO SANTO	PT*	13,79	+ 0,66
FOERENINGSB A	SE	13,09	+ 4,64
HALIFAX GROUP	GB	13,61	- 0,92
HSCB HLDG	GB	12,88	- 0,73
IKB	DE*	15,38
INTESABCJ	IT*	3,56	- 1,66
KBC BANCASURAN	BE*	41,85	+ 0,60
LLOYDS TSB	GB	11,57	- 1,35
MONTÉ PASCHI SI	IT*	3,50
NAT BANK GREECE	GR	30,92	+ 0,13
NATEXIS BQ POP.	FR*	101	- 0,39
NORDEA	SE	6,60	+ 0,81
ROLO BANCA 1473	IT*	17,15	+ 0,82
ROYAL-BK SCOTL	GB	27,78	- 1,46
S-E-BANKEN -A-	SE	9,34	- 3,28
SAN PAOLO IMI	IT*	13,63	+ 0,37
STANDARD CHARTE	GB	13,03	- 1,44
STE GENERAL-A-	FR*	66,02	+ 1,38
SVENSKA HANDELS	SE	16,45	+ 0,65
SWEDISH MATCH	SE	5,27	- 1,19
UBS N	CH	53,26	+ 0,25
UNICREDITO ITAL	IT*	4,86	+ 0,21
BANCO SABADELL	ES*	17,53	+ 0,86
DJ E STOXX BANK P	293,61	+ 0,43	

PRODUITS DE BASE

ACERALIA	ES*	13,65	+ 0,59
ACERINOX R	ES*	31,67	- 1,03
ALUMINIUM GREEC	GR	34,40	+ 1,06
ANGLO AMERICAN	GB	14,99	+ 3,61
ASSIDOMAEN AB	SE	24,76
BEKAERT	BE*	40,61	+ 0,22
BHP BILLITON	GB	5,11	+ 1,57
BOEHLER-UDDEHOL	AT*	46,70
BUNZL PLC	GB	7,13	- 0,22
CORUS GROUP	GB	1,07
ELVAL	GR	4,20	+ 0,96
HOLMEN -B-	SE	22,75	+ 0,70
ISPAT INTERNATI	NL*	2,35	- 4,08
JOHNSON MATTHEY	GB	16,04	+ 0,10
MAYR-MELNHOF KA	AT*	54,25	+ 0,39
M-REAL -B-	FR*	7	- 0,71
OUTOKUMPU	FR*	9,40	+ 1,40
PECHINEY-A-	FR*	56,50	+ 2,73
RAUTARUUKKI K	FI*	4,24	+ 0,24
RIO TINTO	GB	18,83	+ 0,93
SIDENOR	GR	4,22	+ 2,43
SILVER & BARYTE	GR	21
SMURFIT JEFFERS	GB	2,34	- 0,67
STORA ENSO -A-	FI*	12,95	- 0,15
STORA ENSO -R-	FI*	12,88	- 1,98
SVENSKA CELLULO	SE	25,71	+ 1,46
THYSENKRUPP	DE*	14,70	- 0,07
UNION MINIERE	BE*	45,50	+ 0,22
UPM-KYMMENE COR	FI*	35,70	- 1,11
USINOR	FR*	12,94	+ 1,01
VIOHALCO	GR	9,66	+ 0,63
VOEST-ALPINE AG	AT*	32,24	- 2,30
WORMS N	FR*	19,78	+ 0,92
DJ E STOXX BASI P	181,85	- 0,29	

CHIMIE

AIR LIQUIDE	FR*	155,20	+ 0,13
AKZO NOBEL NV	NL*	48,14	+ 0,40
BASF AG	DE*	45,60	- 0,11
BAYER AG	DE*	34,10	- 2,43
BOC GROUP PLC	GB	15,81
CELANESE N	DE*	23,55	- 0,21
CIBA SPEC CHIMI	CH	68,75	- 0,48
CLARIANT N	CH	21,25	+ 0,94
DSM	NL*	40,58	+ 0,32
EMS-CHEM HOLD A	CH	4756,89	- 0,14
ICI	GB	6,67	- 1,86
KEMIRA	FI*	6,95	- 0,57
KON. VOPAK NV	NL*	19,80	- 1

LAPORTE

LAPORTE	GB	10,97
LONZA CRP N	CH	682,54	+ 0,10
NORSK HYDRO	NO	47,16	- 1,42
RHODIA	FR*	11,79	+ 0,86
SOLVAY	BE*	61,95	- 0,40
SYNGENTA N	CH	56,62	- 0,86
TESSENDERLO CHE	BE*	26,99	+ 1,35
COLOPLAST -B-	DK	62,43	+ 0,65
DJ E STOXX CHEM P	338,02	- 0,63	

CONGLOMÉRATS

D'ETEREN SA	BE*	191	+ 0,42
AZO	FR*	71,95
GBL	BE*	300,10
GEVAERT	BE*	29,50
INCHCAPE	GB	8,17	+ 0,39
KVAERNER -A-	NO	5,49	+ 1,37
MYTILINEOS	GR	7,06	+ 1,73
UNAXIS HLDG N	CH	114,48	+ 0,58
ORKLA	NO	20,59	+ 0,30
SONAE SGPS	PT*	0,71	- 1,39
DJ E STOXX CONG P	329,98	

TÉLÉCOMMUNICATIONS

ATLANTIC TELECO	GB	0,17	- 8,33
BRITISH TELECOM	GB	6,86	- 1,36
CABLE & WIRELES	GB	5,04	- 0,31
COLT TELECOM NE	GB	3,51	- 2,63
DEUTSCHE TELEKO	DE*	16,55	+ 1,16
EBSICOM	IT*	47,90	+ 0,52
EIRCOM	IR*	1,34
ELISA COMMUNICA	FI*	13,50
ENERGIS	GB	1,20	- 1,30
EQUANT NV	NL*	11,20	- 4,27
EUROPOLITAN HLD	SE	6,23
FRANCE TELECOM	FR*	40,04	- 0,15
HELLENIC TELE I	GR	17	- 0,47
KINGSTON COM	GB	1,23	+ 6,85
KONINKLIJKE KPN	NL*	3,93	+ 0,26
KPNQWEST NV -C-	NL*	8,86	- 0,67
LIBERTEL NV	NL*	8,35	- 4,02
MANNESMANN N	DE*	205,10	- 0,53
MOBILCOM	DE*	17,90	+ 2,87
PAFANOF HELLENI	GR	5,62	+ 0,36
PT TELECOM SCPS	PT*	7,34	- 0,14
SONERA	FI*	5,20	- 4,06
SONG NETWORKS	SE	0,79	- 3,85
SWISSCOM N	CH	312,85	+ 0,74
T.I.M.	IT*	5,99	+ 0,50
TDC -B-	DK	41,08	+ 0,66
TELE2 -B-	SE	32,84	+ 0,32
TELECEL	PT*	7,33	- 0,41
TELECOM ITALIA	IT*	9,63	+ 1,16
TELECOM ITALIA	IT*	5,39	- 0,19
TELEFONICA	ES*	12,92	+ 1,57
TELIA	SE	4,71	- 1,11
TISCALI	IT*	7,46	- 0,80
VERSATEL TELECO	NL*	0,88	- 1,12
VODAFONE GROUP	GB	2,10	+ 1,53
DJ E STOXX TCOM P	423,56	+ 0,73	

CONSUMMATION CYCLIQUE

ACCOR	FR*	43,61	+ 2,23
ADIDAS-SALOMON	DE*	73,10	- 0,54
AGFA-GEVAERT	BE*	14,68	- 1,81
AIR FRANCE	FR*	18,37	+ 0,80
AIRTURYS PLC	GB	3,94	+ 0,81
ALITALIA	IT*	1,03	- 2,83
AUSTRIAN AIRLIN	AT*	11,15	+ 1,09
AUTOGRILL	IT*	12,45	- 0,16
BANC & OLUFSEN	DK	22,82	+ 0,30
SJ CONTINENTS	GB	11,92	- 1,57
BENETTON	IT*	13,81	+ 1,69
BERKELEY GROUP	GB	11,89	- 2,59
BRITISH AIRWAYS	GB	4,85	- 0,65
BULGARI	IT*	12,82	+ 0,94
CHRISTIAN DIOR	FR*	40,05	+ 0,12
CLUB MED	FR*	62,85	+ 1,13
COMPASS GROUP	GB	6,55	- 1,46
DT.LUFFTHANSA N	DE*	17,70	+ 2,91
ELECTROLUX -B-	SE	16,10
EM.TV & MERCHAN	DE*	2,95	+ 7,27
EMI GROUP	GB	6,77
EURO DISNEY	FR*	0,90	- 3,23
HERMES INTL	FR*	166
HILTON GROUP	GB	3,75	+ 0,42
HDP	IT*	4,84	+ 0,62
HUNTER DOUGLAS	NL*	29,25	+ 2,09
KLM	NL*	16,35	- 0,61
LVMH	FR*	56,15	+ 0,72
MEDION	FR*	39,01	+ 1,01
MOULINEX	FR*	2,85	- 1,72
NH HOTELES	ES*	12,68	- 0,55
NXT	GB	2,75	- 2,25
P & O PRINCESS	GB	5,99	+ 1,61
PERSIMON PLC	GB	6,01	- 1,81
PREUSSAG AG	DE*	35,60	+ 2,89
RANK GROUP	GB	3,92	+ 0,40



RICHEMONT UNITS	CH	2689,65	+ 2,20
ROY.PHILIPS ELE	NL*	28,76	+ 0,91
RYANAIR HLDGS	IR*	11,18	+ 0,18
SAIRGROUP N	CH	74,68	+ 1,57
SAS DANMARK A/S	DK	9,93	- 1,33
SEB	FR*	52,10	- 1,51
SODEXHO ALLIANC	FR*	55,50	+ 1,19
TELE PIZZA	ES*	1,89	+ 1,07
THE SWATCH GRP	CH	1098,76
THOMSON MULTIME	PA	32,49	+ 0,84
J D WETHERSPOON	GB	5,37	+ 0,29
WILSON BOWDEN	GB	12,33	+ 0,39
WLM-DATA -B-	SE	2,53	+ 0,84
WOLFORD AG	AT*	18,60	+ 0,54
WWWV UK UNITS	IR*	1,05

VALEURS FRANCE

Le titre du fabricant de semi-conducteurs STMicroelectronics gagnait 1,91 %, jeudi 23 août dans les premiers échanges, à 35,78 euros. L'action de l'équipementier de télécommunications Alcatel progressait de 1,58 %, à 17,38 euros, et celle du groupe d'électronique grand public Thomson Multimédia était en hausse de 0,99 %, à 32,54 euros.

L'action de l'opérateur de télécommunications France Télécom s'ajustait 0,50 %, jeudi matin, à 40,30 euros. Le titre de sa filiale de services de télécommunications d'entreprises Equant progressait de 1,86 %, à 11,50 euros.

L'action Béghin-Say bondissait de 4,39 %, jeudi matin, à 40,40 euros. Les planteurs français de betteraves sucrières se sont dits prêts à participer à une reprise du deuxième groupe sucrier mondial.

PREMIER MARCHÉ

JEUDI 23 AOÛT Cours à 12 h 30 Demier jour de négociation des OSRD : 27 août

Table of stock prices for France, including ACCOR, AGF, AFFINE, AIR FRANCE C, etc.

Table of stock prices for various companies, including AIR LIQUIDE, ALCATEL, ALSTOM, ALTRAN TECHN, etc.

Table of stock prices for various companies, including PINAULT-PRIN, PLASTIC OMN, PROVIMI, etc.

Table of international stock prices, including ADECCO, AMERICAN EXP, ANVESCOP EXP, etc.

ABRÉVIATIONS

B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

SYMBOLES

1 ou 2 = catégories de cotation sans indication catégorie 3; ■ = coupon détaché; ● = droit détaché; □ = contrat d'animation; o = offert; d = demandé; † = offre réduite; ‡ = demande réduite; ♦ = cours précédent; † = Valeur pouvant bénéficier du service de règlement différé.

DERNIÈRE COLONNE PREMIER MARCHÉ (1)

Lundi date mardi : % variation 31/12; Mardi date mercredi : montant du coupon en euros; Mercredi date jeudi : paiement dernier coupon; Jeudi date vendredi : compensation; Vendredi date samedi : nominal.

NOUVEAU MARCHÉ

JEUDI 23 AOÛT Une sélection. Cours relevés à 12 h 30

Table of new market stock prices, including ABEL GUILLEM, AB SOFT, ACCESS COMME, etc.

Table of stock prices for various companies, including CHEMUNEX, CMT MEDICAL, COALA, etc.

Table of stock prices for various companies, including NEURONES, NICOX, OLITEC, etc.

SECOND MARCHÉ

JEUDI 23 AOÛT Une sélection. Cours relevés à 12 h 30

Table of second market stock prices, including AB GROUPE, ACTIELEC TEC, ALGECO, etc.

Table of second market stock prices, including GEODIS, GFI INDUSTRI, GRAND MARNIE, etc.

SICAV et FCP

Une sélection. Cours de clôture le 22 août

Table of SICAV and FCP prices, including AGIPI, BNP PARIBAS, BANQUE POPULAIRE ASSET MANAGEMENT, etc.

Table of stock prices for various companies, including ÉCUR. OBLIG. INTERNAT, ÉCUR. TECHNOLOGIES, etc.

Table of stock prices for various companies, including CMC ELITE EUROPE, CMC ÉPARGNE DYNAM, etc.

Table of stock prices for various companies, including CM FRANCE ACTIONS, CM MID. ACT. FRANCE, etc.

SPORTS Le Lille Olympique Sporting Club (LOSC) s'est qualifié pour la Ligue des champions en écartant Parme, lors du 3^e tour préliminaire de cette compétition. Battus à domicile

(1-0) par les Italiens, mercredi 22 août, les Nordistes ont préservé l'avantage de deux buts acquis lors du match aller. ● CETTE PREMIÈRE – Lille n'avait encore jamais disputé de

Coupe européenne – a été saluée par un hommage du public lillois à Vahid Halilhodzic, l'entraîneur, qui a pris en main l'équipe alors que celle-ci était 17^e en deuxième division. ● TROIS

CLUBS FRANÇAIS – Nantes et Lyon étant déjà qualifiés – disputeront donc la Ligue des champions. Le tirage au sort du premier tour de la compétition doit avoir lieu jeudi 23 août,

à Monaco. ● LEUR STADE ne répondant pas aux normes européennes, les Lillois joueront probablement leurs matches de Ligue des champions à Lens, au stade Félix-Bollaert.

De la D2 à la Ligue des champions, Lille poursuit son incroyable ascension

Bien que battu à domicile par Parme (0-1), le LOSC a pu conserver le bénéfice de l'avance de deux buts acquise lors du match aller du tour préliminaire de la Ligue des champions. L'entraîneur, Vahid Halilhodzic, a réussi son pari : rejoindre l'élite européenne avec des joueurs issus de deuxième division

LILLE

de notre envoyé spécial

« On l'avait rêvé, on l'a fait », a dit le gardien de but Grégory Wimbée. « La Ligue des champions, on la regardait à la télévision. Maintenant, on y est », a lâché le capitaine, Djezon Boutoille. « Dire que nous allons peut-être jouer contre Barcelone, dans le stade du Nou Camp, avec ses six étages de tribunes, ou contre Manchester United et toutes ses vedettes », s'est émerveillé le défenseur Pascal Cygan. En cette soirée du mercredi 22 août, près de quarante minutes viennent de s'écouler depuis la fin du match et les footballeurs du Lille Olympique Sporting

Club (LOSC) ont du mal à descendre de leur nuage. Les yeux pétillent et les voix tremblent d'émotion, comme celle, chantante, de l'entraîneur franco-bosniaque Vahid Halilhodzic. Le LOSC n'avait jamais participé à une coupe d'Europe de toute son histoire. Un an après être monté de D2 en D1, et trois ans après être passé tout près d'une liquidation financière, le voilà donc qualifié pour la plus prestigieuse – et la plus lucrative – des compétitions européennes, où il retrouvera Nantes et Lyon.

AVEC LES MOYENS DU BORD

Mercredi, les Lillois ont dû résister avec les moyens du bord, et beaucoup de lucidité, à la domination de l'équipe du Parme AC, venue dans le nord de la France avec l'obligation de marquer au moins deux buts. A l'aller, le 8 août, le LOSC s'était imposé 2-0 en tirant habilement profit de la différence de préparation physique entre les deux équipes – différence due au fait que le championnat de France avait déjà commencé, mais pas le championnat italien. Deux semaines suffiraient-elles à l'équipe transalpine pour se remettre à niveau ? Oui. Emmenés par le milieu de terrain français, Alain Boghossian, qui retrouvait la compétition après plusieurs mois marqués par des blessures à répétition, les Parmesans se sont créés, mercredi soir, la quasi-totalité des occasions. Après avoir ouvert le score dès la 27^e minute par l'Argentin Nestor Sensini sur coup franc, ils n'ont pu toutefois marquer de deuxième but.

Contraint de s'en remettre à une stratégie de prudence, Vahid Halilhodzic n'avait pas fait dans le détail : sa défense, comme à l'aller, était composée de cinq éléments, et même de six si l'on prend en compte le marqueur individuel particulièrement serré qu'exerça pendant toute la rencontre le milieu de terrain lillois Fer-



FRANÇOIS LO PRESTIA/AF

Après le National, le Lillois Johnny Ecker (couché) va découvrir la Ligue des champions.

nando D'Amico sur le meneur de jeu parmesan, le Japonais Hidetoshi Nakata. Il est une chose, en revanche, que Vahid Halilhodzic n'avait pas prévu : la peur de ses joueurs face à l'enjeu. « J'ai vu des gars qui n'arrivaient pas à contrôler le ballon tout simplement parce qu'ils tremblaient », a-t-il relevé.

« C'est vrai que nous avions peur, a concédé Djezon Boutoille. En fait, nous ne savions pas si nous devions attaquer ou si nous devions défendre. Et, quand on hésite comme cela, on n'est pas bon. » A la mi-temps, Vahid Halilhodzic prenait énergiquement la parole. « Pour les rassurer et les engueuler un petit peu », dira-t-il. « Pour nous engueuler », confieront, péremptoirement, plusieurs joueurs. Le message est passé.

Depuis l'été 1998, date de son arrivée dans la capitale des Flandres, Vahid Halilhodzic a fait des miracles avec des bouts de chandelle. L'ancien meilleur buteur du championnat de France (avec le FC Nantes en 1983 et 1985) a tiré la quintessence d'un groupe composé de joueurs anonymes qui ont pratiquement tous connu la D2, et pour certains, comme le défenseur Johnny Ecker ou l'attaquant Dagui Bakari, le championnat National (ex-D3).

Qu'importe si le football produit sous son autorité a rarement ravi les derniers adorateurs du beau jeu qui hantent encore les travées du stade Grimonprez-Jooris. Vahid Halilhodzic est adoré par ses joueurs, et vice-versa. « Avant d'entrer sur le terrain, nous n'avons pas pu nous empêcher

de repenser au jour où il est arrivé : nous étions alors 17^e de D2 », a indiqué Djezon Boutoille après le match. « Moi, je m'en tiens aux statistiques : depuis qu'il est là, nous n'arrêtons pas de monter dans la hiérarchie », a constaté Pascal Cygan.

Face à Parme, Vahid Halilhodzic n'a pas vécu une soirée de tout repos. Debout, devant le banc de touche lillois, le « coach » n'a eu de cesse de faire les cent pas, se prenant la tête à deux mains, râlant contre l'arbitre, serrant et desserrant son noeud de cravate, remontant son pantalon, frappant le ballon dans le vide, avant de l'amortir, pour de vrai, du bout de ses souliers cirés. Sa pantomime, plus italienne que celle de son homologue, Renzo Ulivieri, s'arrêta net au coup de sifflet final. Alors que le

La fiche technique

LILLE - PARME : 0-1

Ligue des champions
3^e tour préliminaire (retour)
• Stade Grimonprez-Jooris, à Lille ; Temps chaud, terrain gras ; 14 358 spectateurs ; arbitre : M. Poll (G-B)

BUT

PARME : Sensini (27^e);

AVERTISSEMENTS

LILLE : Fahmi (45^e); D'Amico (64^e).
PARME : Di Vaio (20^e); Boghossian (45^e); Cannavaro (68^e).

LES ÉQUIPES

PARME

(entraîneur : R. Ulivieri) : Frey, Djetou, Sensini, Cannavaro, Sartor (Milosevic, 57^e), Almeyda, Boghossian (Lamouchi 66^e), Gurenko (Junior 46^e), Nakata, Di Vaio, Marchionni.

LILLE

(entraîneur : V. Halilhodzic) : Wimbée, Pichot, Cygan, Fahmi, Ecker, Tafforeau, D'Amico, Ndiaye, Br. Cheyrou (Be. Cheyrou, 85^e) • Boutoille (Bassir, 69^e), Bakari.

public scandait son prénom, l'homme ne put retenir quelques larmes.

« Je n'ai pas les mots, aujourd'hui, pour exprimer ma gratitude envers les joueurs. Ils ont été héroïques. Nous sommes en Ligue des champions : je considère que notre objectif est atteint. A partir de maintenant, chaque but que nous marquerons dans cette compétition et chaque point que nous gagnerons seront des cadeaux supplémentaires », dira-t-il avant de préciser qu'il réclamerait, auprès de ses dirigeants, le recrutement de deux nouveaux joueurs en contrepartie de la contribution de 50 millions de francs apportée par cette qualification. « Le LOSC peut-il aller plus loin ? », lui demande-t-on. « Le LOSC est encore capable de faire de grands matches, répond-il. Je ne sais pas où l'on va s'arrêter. »

F. P.

TROIS QUESTIONS À...

GERVAIS MARTEL

1 En tant que président du RC Lens, vous avez proposé au LOSC de disputer ses matches de Ligue des champions dans votre stade Félix-Bollaert. Pourquoi ?

Tout simplement parce qu'on marchait sur la tête. Le LOSC ne possédant pas un stade homologué par l'UEFA, il envisageait de jouer la Ligue des champions au Stade de France ou en Belgique. Pourquoi pas à Tahiti ! Il me semblait normal de faire cette proposition. Mais il reste encore de nombreux détails à régler. Le RC Lens souhaite être prestataire de services sur les matches européens de Lille, en mettant à dispo-

sition son personnel et ses stadiers, mais il faut encore que quelqu'un se déclare « organisateur », afin d'assumer les risques inhérents à ces rencontres. C'est en principe à la mairie de Lens de le faire, car elle est propriétaire du stade, mais il n'y a rien de concret à ce sujet.

2 Les supporters lennois vont-ils accepter de voir leur stade « prêt » aux supporters d'un club voisin qu'ils ne portent pas dans leur cœur ?

On ne peut jamais faire l'unanimité. Peut-être que 30 % de nos supporters diront que prêter notre stade au LOSC est une chose bien. Tant pis si les autres nous le reprochent. La rivalité entre clubs d'une même région ne doit

pas empêcher la solidarité. On verra comment les Lennois vont réagir quand on connaîtra le programme de la Ligue des champions. En tout cas, je pense qu'il y aura de la place vu qu'il restait des billets à vendre, mercredi, contre Parme.

3 Ne craignez-vous pas de voir le LOSC monter en puissance ces prochaines années grâce à la puissance économique de l'agglomération lilloise, et vous faire de l'ombre ?

Non. Aujourd'hui, il n'y a plus un seul centimètre carré de publicité disponible au RC Lens et notre capacité maximale d'abonnements – 28 000 – est atteinte. Nous réfléchissons actuellement à l'opportunité d'agrandir le sta-

de Félix-Bollaert, en le faisant passer à 68 000 places. Le LOSC ne nous fait pas peur, car nous avons une avance confortable dans de nombreux domaines, comme les structures d'entraînement, le centre de formation, les boutiques pour supporters... D'un point de vue purement économique, nous pouvons également compter sur des partenaires de dimension nationale, comme Orange et Nike, ce que n'a pas Lille. Il faut bien constater, cependant, que le LOSC aura un budget supérieur au nôtre cette saison, grâce aux 50 millions de francs que la Ligue des champions va lui procurer.

Propos recueillis par Frédéric Potet

DÉPÊCHES

■ **AUTOMOBILE** : le pilote italien Giancarlo Fisichella (Benetton-Renault) a signé, mercredi 22 août, un contrat de trois ans avec l'écurie Jordan-Honda, qu'il rejoindra en 2002. Agé de vingt-huit ans, il avait déjà piloté une Jordan en 1997.

■ **BASKET** : neuf joueurs de l'équipe de Centrafrique qui rentraient de la Coupe d'Afrique des nations, qui vient de se disputer au Maroc, ont disparu lors de leur passage par Paris, lundi 20 août. Selon le président de la Fédération centrafricaine, ils auraient décidé de rester en France dans l'espoir d'être recrutés par des clubs locaux.

■ **FOOTBALL** : Zinedine Zidane a remporté, mercredi 22 août, son premier titre avec le Real Madrid, son nouveau club. L'équipe madrilène s'est adjugé la Supercoupe d'Espagne en disposant du Real Saragosse (3-0, 1-1 à l'aller) grâce à trois buts de l'Espagnol Raul. Zinedine Zidane, auteur d'un bon match, est sorti à la 72^e minute sous les acclamations des 61 000 spectateurs.

■ **Le milieu de terrain bordelais Sylvain Legwinski** a signé un contrat de quatre ans avec le club anglais de Fulham. Agé de 27 ans, il retrouve ainsi Jean Tigana, qui avait déjà été son entraîneur à Monaco. Promu cette saison, Fulham a par ailleurs remporté, mercredi 22 août, sa première victoire en Premier League, face à Sunderland (2-0). Le Français Louis Saha en a profité pour inscrire son troisième but en deux rencontres.



Les plus belles pages de l'été

Le Monde

À PARTIR DU SAMEDI 25 DATÉ 26-27 AOÛT 2001

L'HISTOIRE DU K2

par Charlie Buffet

Situé au cœur du Cachemire, le K2 est considéré par les alpinistes comme la plus belle montagne du monde. Mais derrière cette pyramide presque parfaite se cache une malédiction. Disparitions, trahisons, mensonges..., toutes les expéditions qui tentent de gravir le K2 en subissent tôt ou tard les revers. Récits autour des victimes du K2 dans un feuilleton d'une semaine.

TEMPS LIBRE 4.

Le bricolage, nouvelle frontière du cocooning

Le travail du bois, la déco, la mosaïque, la plomberie éveillent de nouvelles passions. La restauration et l'aménagement de son « home » sont le lieu d'un investissement personnel très fort

GABRIELLE a enfin résolu son problème. Si ces fichues vis ne tenaient pas, ce n'était pas à cause de son mur. C'étaient les chevilles, trop petites. Maintenant, elle le sait ; il lui faut « du 6 », mais un modèle pas trop long. La vis doit dépasser, à l'extrémité, pour que la cheville se déforme « en étoile » et s'accroche bien. Sinon, lui a expliqué le monsieur du Bazar de l'Hôtel de Ville, les jolies petites étagères en verre de la salle de bains ne tiendront pas longtemps. Gabrielle, qui se définit comme « pas particulièrement manuelle »,

Les Français bricolent peu

Les Français sont moins bricoleurs que leurs voisins britanniques ou allemands. Une étude internationale menée en avril 2000 à la demande de la Fediyima, qui regroupe les organisations professionnelles européennes du secteur, indique que cette activité a été pratiquée par 47 % des Français, contre 58 % des Allemands et 75 % des Britanniques au cours des vingt-quatre derniers mois. Alors qu'en France on bricole autant dans la semaine qu'au cours du week-end, nos voisins – surtout outre-Manche – privilégient plutôt le samedi-dimanche. De leur côté, les Allemands se distinguent par leur moindre tendance à faire appel à des artisans, y compris pour réaliser des travaux importants.

Parmi les trois pays étudiés, l'argument du coût est cité en tête dans le recours au bricolage, mais les personnes interrogées citent immédiatement après le fait qu'elles y trouvent du plaisir (60 % en France et en Allemagne, 65 % en Grande-Bretagne).

a appris seule à bricoler. Elle a commencé par le papier peint, puis elle a « fait de la déco », et manie désormais la perceuse à percussion. « Le bricolage est un délassant, comme le jardinage », dit-elle d'un air détaché. Heureusement, car je n'ai guère le choix ; mon compagnon fait la cuisine, mais se blesse dès qu'il saisit un marteau. »

Il n'y a pas si longtemps, le bricolage était une activité besogneuse, réclamant organisation, patience, rigueur, savoir-faire. Un truc pour papa bricoleur des années 60 dont il fallait, malgré tout, posséder quelques rudiments pour affronter les impondérables ménagers. Pourtant, vers la fin des années 1990, le cocooning est devenu plus actif. Il n'a pas seulement engendré des couch potatoes affalés sur un canapé devant leur écran de télévision. Il a aussi éveillé des passions pour le travail du bois, la décoration, la restauration de meubles ou la mosaïque. Prospères mais pas tou-

jours accueillantes, les grandes surfaces spécialisées ne désespèrent pas et le marché progresse imperturbablement au rythme de 4 % à 5 % par an. Les « Castostages » organisés gratuitement le samedi matin par l'enseigne Castorama sont pris d'assaut. En 2000, 60 000 personnes ont appris à installer une pergola, à poser une fenêtre ou à monter un mur en carreaux de plâtre. Le mot « bricolage » abandonne imperceptiblement sa connotation péjorative, voire désobligeante. Il désigne une compétence recherchée dans son entourage, une activité socialement valorisée. S'entendre dire un « Ah, mais vous êtes un génie du bricolage ! » met de bonne humeur pour la journée.

« Bricoler, c'est s'ancre dans une réalité tangible, et les gens en ont besoin », assure Peter Van Vliet, directeur des études chez Castorama, qui remarque que « la profondeur d'évolution du matériel a nourri cet engouement ». Désormais, on peut faire de la plomberie sans devoir réaliser des soudures au chalumeau, poser des lattes de parquet montées sur clips et appliquer soi-même de la peinture à effet. Visseuses électriques, perceuses pneumatiques, matériaux prêts à l'assemblage et colles ultra-performantes ont singulièrement élargi l'horizon des amateurs, dont certains n'attendent pas le week-end pour se mettre à l'ouvrage. Selon les études réalisées à la demande d'Unibal, le syndicat de la profession, 43 % d'entre eux trouvent du temps pour s'installer à leur établi tous les jours de la semaine.

Quoique l'on note l'arrivée de ménages à pouvoir d'achat assez élevé (les peintures haut de gamme et les papiers peints sophistiqués font un tabac), le profil du sorcier de la perceuse ou du magicien du placo-plâtre est extrêmement large. Le bricolage est un phénomène transversal ; on s'y met à partir de la trentaine et, en



MICHEL ZUMSTEIN / L'OEIL PUBLIC

tout état de cause, dès que l'on accède à la propriété. Ce « rite d'installation dans l'espace privé » que décrivent les sociologues sollicite davantage le tournevis de précision que la bétonnière grand format. Car le bricolage du nouveau siècle se rapproche souvent de la décoration et évite généralement les réalisations « lourdes » qu'avec parcimonie.

D'après les études, les tâches que l'on aborde avec le plus de

plaisir sont celles qui touchent au travail du bois, au petit entretien et – surprise ! – à la pose de papier peint. La plomberie sanitaire et la maçonnerie d'isolation sont les moins appréciées. « Autrefois, les clients posaient au vendeur des questions techniques et ciblées. Or la demande est devenue plus exploratoire : on vient chercher des idées pour créer ou détourner les objets, souligne Jacques Chevrier, directeur du secteur bricolage-décoration-jardinage du BHV-Rivoli, à

Paris. La question n'est plus de lancer une toilette de printemps de sa maison pour « faire propre » mais de changer de décor pour que son lieu de vie ne ressemble à aucun autre. Et l'on prend soin de faire les choses soi-même pour laisser son empreinte. »

Consacrer son temps au bricolage, c'est aller à l'encontre des sentiers balisés de l'organisation sociale (et sexuelle) du travail, de la spécialisation professionnelle à outrance qui émiette les compé-

tences, enferme chacun dans sa spécialité. « Ces pratiques sont le lieu d'un investissement personnel très fort. Un même souci traverse bricoleuses et bricoleurs : pourquoi serais-je condamné à ne faire que ce que je sais faire ? Le bricolage sert à se situer, à s'éprouver par rapport à son entourage (...) » écrivent dans *Passions ordinaires* (Bayard Edition, 1998, 544 p., 150 F., 22,87 €) les universitaires nantais Joëlle Deniot et François-Xavier Trivière. Réconciliation entre le manuel et l'intellectuel, l'intuitif et le planifié, le bricolage s'est féminisé au cours de ces dernières années. Le discours officiel des grandes enseignes vante le surcroît de « créativité » et la « moder-

Consacrer son temps au bricolage, c'est aller à l'encontre des sentiers balisés de l'organisation sociale du travail, de la spécialisation professionnelle qui émiette les compétences

nité » que les femmes ont apporté à cet univers, spontanément converti à la parité après avoir longtemps constitué un domaine quasi exclusivement réservé à la gent masculine.

Il faut pourtant se garder d'une vision idyllique du bricolage féminin, activité souvent synonyme de plaisir – voire d'émancipation – mais à laquelle on se livre quelquefois sous la contrainte. Ainsi, les participants aux stages d'initiation organisés quotidiennement par le BHV-Rivoli sont souvent « des femmes, vivant seules dans un logement un peu vétusté, et ne pouvant pas faire appel à un voisin sympa pour les aider en cas de coup dur », selon l'un des animateurs de ces activités. Depuis qu'elle a retrouvé son appartement totalement inondé, Micha, la petite cinquantaine, est devenue bricoleuse. « Je n'ai pas les moyens de me payer les services d'un artisan, alors il a bien fallu que je prenne les choses en main », dit-elle. Micha maîtrise la soudure à froid pour réparer les fuites et a poncé son parquet à la main. « Je suis contente et un peu fière d'avoir fait tout ça moi-même. De là à dire qu'il s'agit d'un loisir... »

J.-M. N.

Ces mots sont les mots de mes vacances

par Jean-Charles de Castelbajac

LE TEMPS, pour moi, c'est reprendre le chemin de mes racines, celui du Gers. Orly-Ouest/Toulouse, la route de Mirande, une heure trente pour oublier les rythmes décalés imposés par mon métier.

Les mamelons m'amènent aux vallons... Je commence à fredonner un hymne à Peter Pan...

La borne du bonheur, la statue de d'Artagnan à Auch ; enfin, ma colline de Loubersan face au pic du Midi ; mes tours rondes, fortes et sensuelles, faites d'une pierre rousse gorgée d'orages et de soleil ; la mémoire des vignes, les milliers de roses...

Je congratulate mes jeunes arbres fruitiers, ils ont grandi ; j'écoute le parfum de la terre et j'inspire les bruits d'harmonie... Je suis dans la cour carrée, et la maison m'embrasse de ses hauts murs au sud, le logis qui m'attendait depuis le IX^e siècle, à l'ouest la chapelle, à l'est la cuisine, au nord la cave.

Mon petit monde est parfait ; le temps commence ici...

Je vis au sud, médite à l'ouest, partage à l'est, et apprécie au nord ; mes minutes sont devenues des heures et mes jours des semaines. Je repense à mon enfance, à ces vacances délicieuses qui s'étraient indéfiniment comme de la pâte à tarte sous un rouleau de bois rond, à ces êtres que j'ai aimés et avec qui j'aurais aimé partager ces instants au ralenti...

Maintenant la nuit est là, je suis le chef de la tribu des rêveurs, enrôlé dans un plaid rouge sous la voûte étoilée, nébuleuse, nacrée et translucide, telle une broderie divine. Je pense à la phrase de Rilke : « Les lointains me parlent ».

★ Jean-Charles de Castelbajac est couturier.

TROIS QUESTIONS À...

JEAN VIARD

1 Sociologue, vous avez été chargé par le ministre du travail d'une mission d'évaluation de l'impact de la réduction du temps de travail sur l'emploi, mais aussi sur les modes de vie. Que faut-il attendre de la RTT ?

La généralisation des 35 heures va amplifier des tendances déjà existantes dans l'évolution des modes de vie, mais elle va également changer la donne. Par exemple, le temps libéré pour faire ses courses pendant la semaine va enfin permettre à des salariés, les femmes en particulier, de profiter vraiment de la journée du samedi. De même, la pratique de ce que l'on appelle la bi-résidentialité

– dont l'impact sur l'emploi est plus important qu'on ne le pense – va trouver un terrain extrêmement favorable. Aujourd'hui, être sédentaire peut devenir un facteur d'exclusion sociale. Demain, peut-être vivrons-nous comme les bourgeois d'antan, avec une maison en ville et une autre à la campagne...

2 Les loisirs ont-ils détrôné le travail comme référence centrale du système de valeurs ?

En a beaucoup tardé à reconnaître l'importance de ce qui est « hors travail ». Or il est devenu indispensable d'étudier et d'observer la collectivité à travers l'exercice du temps libre ; il nous en dit long sur la société. On ne peut plus prendre la mesure des mutations sociales à travers le seul univers du travail, qui reste la référence unique de la plupart des corps intermédiaires et des grands relais collectifs.

Le centre de gravité des individus tend à se déplacer de la sphère professionnelle vers la sphère privée. La communauté se retrouve dans l'exceptionnel et non plus dans le quotidien car le temps a cessé d'être collectif.

3 Qu'entendez-vous par là ?

Les rythmes de vie ne sont plus réglés par l'angélus. Aujourd'hui, ils sont désynchronisés et le temps est devenu individuel. Dans ce contexte, les relations entre les individus se nouent plus volontiers au cours des périodes de temps dit « libre », lors de rencontres amicales ou liées aux loisirs par exemple, que dans le cadre professionnel. Les réseaux amicaux sont très actifs et déterminent une foule d'activités. Ils représentent aussi une façon de contourner le marché en se rendant des services gratuits, à commencer par l'hébergement.

Propos recueillis par Jean-Michel Normand

J.-M. N.

L'effet TGV et la réduction du temps de travail favorisent la bi-résidentialité

CE N'EST PAS un retour à la campagne. A en croire les statistiques, c'est une véritable ruée. En 2000, les achats de résidences secondaires ont progressé de 11 %, les immatriculations de camping-cars ont bondi de 18 % (12,6 % en Europe) et les nouvelles installations de mobil-homes ont pratiquement doublé, passant de 12 000 à 20 000. D'après les enquêtes de l'Insee, 42 % des Français déclarent « vivre à la campagne ». « En réalité, s'amuse le sociologue Jean Viard, pas plus de 25 % de la population habite réellement dans un espace rural. »

L'envie de s'échapper de l'univers urbain ne date pas d'hier mais cette aspiration prend un contenu nouveau, celui d'une existence centrée sur plusieurs lieux à la fois. L'effet-TGV et les progrès des transports, le raccourcissement des distances et l'augmentation

des périodes de loisirs se combinent pour offrir la possibilité de balancer entre plusieurs chez-soi, de faire en sorte que la maison à la campagne soit une maison bis, ou presque. Un point d'attache parmi d'autres, une résidence temporaire et non plus une simple résidence secondaire, occasionnelle. Cette montée de la bi-résidentialité, thème très à la mode parmi les chercheurs, pourrait être la conséquence la plus directe de la généralisation des accords de réduction du temps de travail. Y compris pour ce qui concerne les créations d'emplois.

SE RETROUVER ENTRE SOI

La bi-résidentialité colle parfaitement aux valeurs ascendantes. Elle permet le regroupement du cercle privé dans un endroit souvent chargé d'histoire familiale. Quel que soit le point de chute, les

séjours à la campagne sont fréquents mais brefs. « Il ne s'agit pas de faire du tourisme mais de se retrouver entre soi, avec la famille ou des amis. Telle est d'ailleurs la principale raison invoquée par les acquéreurs de résidences secondaires », souligne l'ethnologue Jean-Didier Urbain.

L'importance grandissante de la « sociabilité amicale », c'est-à-dire l'art de passer de bons moments entre copains, alimente largement ces diverses formes de « poly-résidentialité ». Au cours des années 1990, les déplacements effectués pour des motifs familiaux ou amicaux ont augmenté d'un tiers alors que l'ensemble des déplacements progressaient de 15 %, moitié moins vite. « Cela signifie que la tendance est au renforcement des relations sociales ; on rend visite à sa famille et – de plus en plus – à ses amis le week-end mais aussi au

cours de la semaine », considère Françoise Potier, chercheuse à l'Institut national de recherche sur les transports et leur sécurité (Inrets).

L'APPEL DE LA VERDURE

L'effacement relatif des frontières entre travail et loisirs ou l'efficacité des supports permettant l'exercice du télétravail encouragent également un mode de vie fractionné, permettant d'exercer une partie de son métier au bureau, chez soi en ville ou sur la terrasse de sa maison bretonne. La tendance à la bi-résidentialité est également liée au constat selon lequel le territoire urbain a perdu le monopole qu'il détenait en matière de loisirs. L'essor du tourisme et des pratiques de plein air ont, notamment, permis de revivifier certaines zones rurales. Habiter à la campagne – au moins

Soleil et chaleur

VENDREDI. Le beau temps continue sur l'ensemble des régions françaises vendredi. La masse d'air reste très sèche et chaude. Samedi, des nuages pré-orageux commencent à envahir le sud-ouest du pays, annonçant une dégradation orageuse pour les jours suivants.

Bretagne, pays de Loire, Basse-Normandie. Le ciel est nuageux sur la Bretagne, avec des plaques de nuages bas en matinée ; de belles éclaircies se développent au cours de la journée. Les températures maximales sont comprises entre 23 et 26 degrés sur les côtes bretonnes, 24 à 29 degrés en Basse-Normandie et 28 à 32 degrés ailleurs.

Nord-Picardie, Ile-de-France, Centre, Haute-Normandie, Ardennes. C'est une belle journée ensoleillée qui est attendue, après dissipation des bancs de brume et de brouillard matinaux. Le thermomètre culmine dans l'après-midi jusqu'à 26 degrés en bordure de Manche, et avoisine ou dépasse les

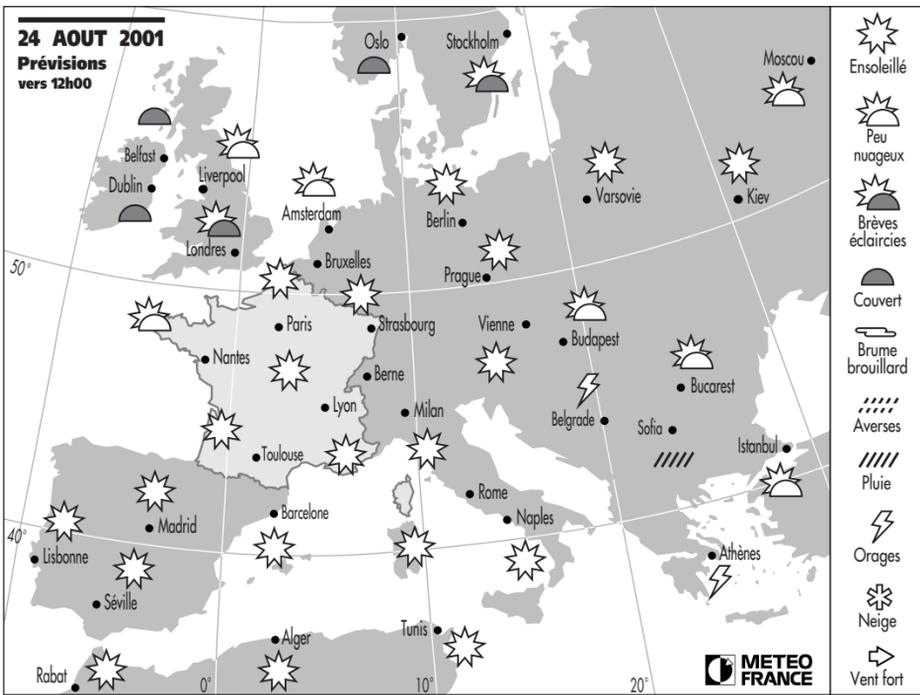
30 degrés sur le Bassin parisien, le Centre et les Ardennes.

Champagne, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Franche-Comté. Le soleil est radieux et permet aux températures d'atteindre les 30 degrés au cours de l'après-midi.

Poitou-Charentes, Aquitaine, Midi-Pyrénées. Le soleil est bien présent après dissipation des bancs de brume et de brouillard formés au petit jour. Les températures, en hausse, grimpent jusqu'à 32 degrés sur le Poitou-Charentes et 33 et 35 degrés en Aquitaine et en Midi-Pyrénées.

Limousin, Auvergne, Rhône-Alpes. Soleil et ciel bleu sont au menu de la journée ; des cumulus se développent sur le relief du Massif Central et des Alpes dans l'après-midi. Les températures maximales s'étagent de 28 à 32 degrés.

Languedoc-Roussillon, Provence-Alpes-Côte d'Azur, Corse. Des cumulus se forment sur les reliefs ; ailleurs il fait très beau. La chaleur continue avec des températures maximales supérieures à 30 degrés.



LE CARNET DU VOYAGEUR

■ **ANGLETERRE.** Jusqu'au 23 septembre, l'exposition « D'Ingres à Matisse » présentée à la Royal Academy de Londres offrira aux visiteurs l'occasion unique de découvrir cinquante chefs-d'œuvre de la peinture française (Delacroix, Monet, Manet, Degas, Pissaro, Sisley, Renoir, Cézanne, Gauguin, Van Gogh, Picasso) issus de collections rarement présentées en dehors des Etats-Unis. Réservations par email (boxoffice@royalacademy.org.uk) et au 00-44-7413-1717.

■ **FRANCE.** Royan (Charente-Maritime) accueillera, le vendredi soir 24 août, la finale mondiale de billes sur sable, qui, à l'issue d'une tournée d'un an ayant opposé près de 60 000 participants, verra s'affronter une douzaine de vainqueurs nationaux, dont le champion de France. Renseignements auprès de l'Office du tourisme, au 05-46-23-00-00, et sur Internet : www.mondialbilles.com.

PRÉVISIONS POUR LE 24 AOÛT 2001

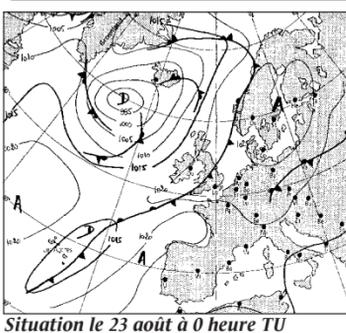
Ville par ville, les minima/maxima de température et l'état du ciel. S : ensoleillé; N : nuageux; C : couvert; P : pluie; * : neige.

FRANCE métropole	NANCY	15/30	S
AJACCIO	19/29	S	
BIARRITZ	19/32	S	
BORDEAUX	20/33	S	
BOURGES	15/32	S	
BREST	14/24	S	
CAEN	16/28	S	
CHERBOURG	16/24	S	
CLERMONT-F.	14/32	S	
DIJON	15/30	S	
GRENOBLE	15/31	S	
LILLE	18/31	S	
LIMOGES	17/31	S	
LYON	16/31	S	
MARSEILLE	20/32	S	
NANTES	15/29	S	
NICE	22/29	S	
PARIS	18/31	S	
PAU	18/31	S	
PERPIGNAN	21/32	S	
RENNES	17/32	S	
ST-ETIENNE	14/31	S	
STRASBOURG	16/31	S	
TOULOUSE	19/33	S	
TOURS	18/32	S	
TUNIS	22/30	S	
FORT-DE-FR.	26/31	S	
NOUMEA	19/24	C	

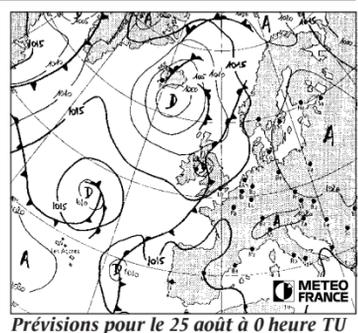
PAPEETE	22/27	S
POINTE-A-PIT.	26/32	S
ST-DENIS-RE.	20/26	S
AMSTERDAM	21/28	S
ATHENES	22/31	P
BARCELONE	22/29	S
BELFAST	14/19	C
BELGRADE	16/24	P
BERLIN	17/27	S
BERNE	16/29	S
BRUXELLES	20/29	S
BUCAREST	17/28	S
BUDAPEST	18/27	S
COPENHAGUE	14/21	S
DUBLIN	13/18	C
FRANCFORT	16/33	S
GENEVE	16/29	S
HELSINKI	13/20	C
ISTANBUL	21/25	S

KIEV	16/24	S
LISBONNE	19/30	S
LIVERPOOL	17/23	S
LONDRES	19/28	S
LUXEMBOURG	20/30	S
MADRID	18/34	S
MILAN	21/34	S
MOSCOU	8/19	S
MUNICH	13/28	S
NAPLES	21/30	S
OSLO	15/21	C
PALMA DE M.	20/31	S
PRAGUE	14/25	S
ROME	20/29	S
SEVILLE	21/36	S
SOPIA	16/24	P
ST-PETERSB.	13/19	C
STOCKHOLM	13/19	N
STEREFK	23/28	S
TENERIFE	11/24	S
VARSOVIE	16/24	S
VIENNE	19/30	S
BRASILIA	19/28	S
BUENOS AIR.	20/30	S
CARACAS	18/34	S
CHICAGO	21/34	S
LIMA	8/19	S
LOS ANGELES	13/28	S
MEXICO	21/30	S
MONTREAL	15/21	C
NEW YORK	20/31	S
SAN FRANCIS.	14/25	S
SANTIAGO/CHI	20/29	S
TORONTO	21/36	S
WASHINGTON	16/24	P
AFRIQUE	13/19	C
ALGER	13/19	N
DAKAR	23/28	S
KINSHASA	11/24	S

LE CAIRE	27/38	S
NAIROBI	15/27	S
PRETORIA	15/22	P
RABAT	21/26	S
TUNIS	22/31	S
BANGKOK	25/34	P
BEYROUTH	26/30	S
BOMBAY	26/28	C
DJAKARTA	26/30	S
DUBAI	30/42	S
HANOI	29/37	S
HONGKONG	28/30	P
JERUSALEM	24/32	S
NEW DEHLI	27/31	P
PEKIN	22/29	S
SEOUL	24/31	S
SINGAPOUR	26/30	P
SYDNEY	9/17	S
TOKYO	25/28	P



Situation le 23 août à 0 heure TU



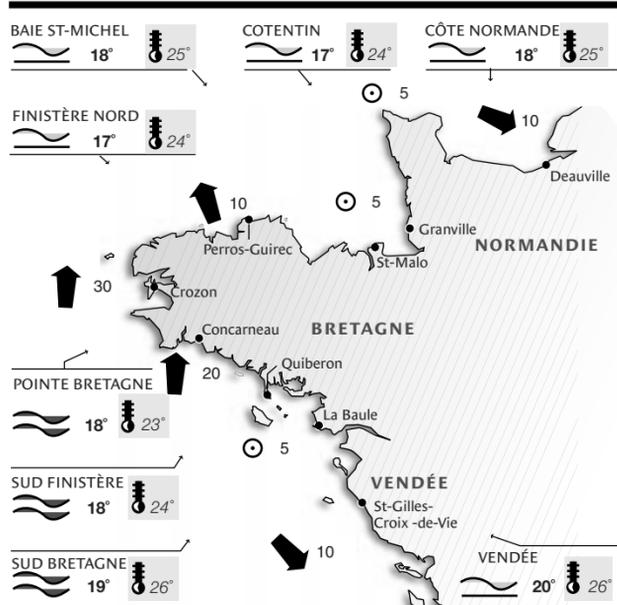
Prévisions pour le 25 août à 0 heure TU

Sur les plages

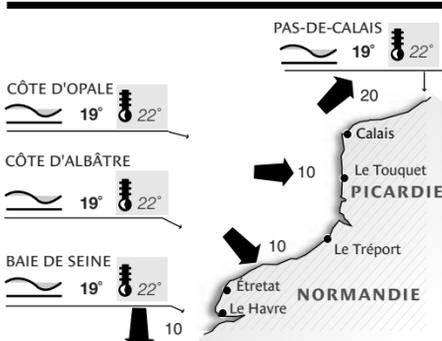
Le 24 AOÛT 2001 vers 12 heures

Quelques nuages bas sont présents sur les côtes bretonnes en matinée, ils évoluent favorablement dans la journée. Le ciel s'ennuage en cours d'après-midi sur les côtes aquitaines. Ailleurs, le ciel est bien dégagé avec un soleil radieux.

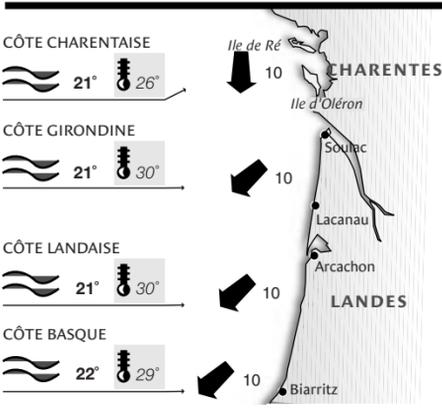
Ouest



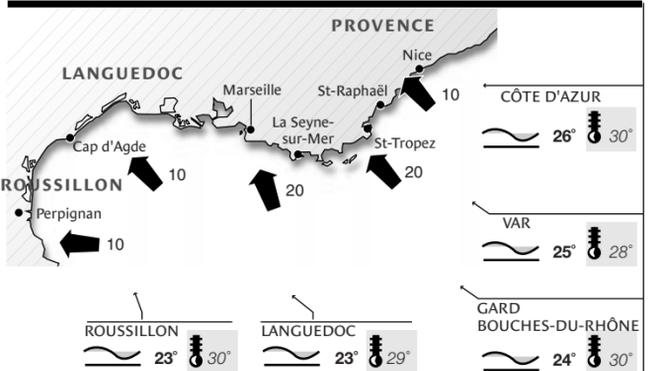
Nord



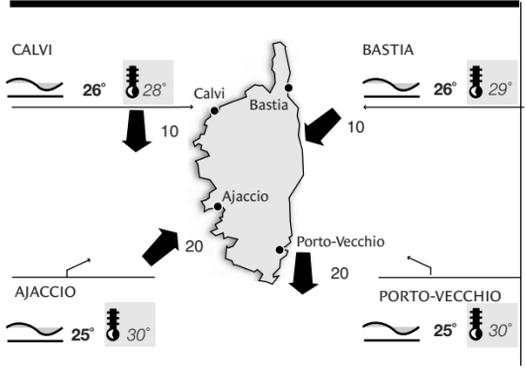
Sud-Ouest



Sud



Corse



MOTS CROISÉS N° 01 - 198

Retrouvez nos grilles sur www.lemonde.fr

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
I											
II											
III											
IV											
V											
VI											
VII											
VIII											
IX											
X											

HORIZONTELEMENT

I. Pour circuler librement. - II. Qui ont subi bien des malheurs. Fait le paresseux en Amérique du Sud. - III. Eclairer la Vallée des rois. Coulent sur les bords du Rhin. - IV. Dans l'opposition. A décrocher pour obtenir l'impossible. - V. Dans un présage. Va de l'arbre à la bouteille. Coule en Italie. - VI. Plier les voiles. Un grand saut dans le vide. - VII. Protecteurs des foyers. Fait avant de partir. - VIII. Ferré ou Malet. Un héros pour Virgile.

Produit de l'effet s'il est bon. - IX. A des dispositions mais dans l'autre sens. Exposé. - X. Fixée solidement. Port méditerranéen.

VERTICALEMENT

1. Ferment la marche. - 2. Ramène au calme. Un raccourci pour la suite. - 3. Patrie d'Abraham. En famille avec le Guillaume. - 4. Fit le trou. Donne le ton. Le même, inversé. - 5. Pour assurer de bonnes prises en eaux douces. - 6. Décoration de façade. Fêté le 28 juin. - 7. Sa tour en

a vu de belles. Pris pour faire le vide. - 8. Que d'eau, que d'eau! Prises de bec. - 9. Façonnent les pièces. Pièce de charpente. - 10. Bien arrivé. Succès de courte durée. - 11. Graffiti ou art contemporain. Art contemporain ou récupération. - 12. Est sur le coup dès que ça bouge un peu.

Philippe Dupuis

SOLUTION DU N° 01 - 197

Horizontalement

I. Presse-citron. - II. Lacté. Anièr. - III. Apo. Raniment. - IV. Ipso facto. It. - V. Sas. Rincée. - VI. Are. Urée. Art. - VII. Nièces. Ernée. - VIII. Té. Oter. Ha. - IX. Irait. Agirai. - X. Nauséabondes.

Verticalement

1. Plaisantin. - 2. Rappariera. - 3. Ecoscée. Au. - 4. St. Cois. - 5. Serfouette. - 6. Aa. Rse. - 7. Cancre. Rab. - 8. Initiée. Go. - 9. Timon. Rhin. - 10. Rée. Canard. - 11. Ornière. Ae. - 12. Netteté. Is.

Le Monde est édité par la SA Le Monde. La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration. Commission paritaire des journaux et publications n° 57 437. ISSN 0395-2037

Imprimerie du Monde 12, rue M. Gunsbourg 94852 Ivry cedex

PRINTED IN FRANCE

L'ART EN QUESTION N° 236

En collaboration avec la Réunion des Musées Nationaux

Des mains de forgeron

CETTE première rétrospective en France du sculpteur espagnol Eduardo Chillida regroupe une centaine d'œuvres, sculptures et dessins, venues du monde entier. La première sculpture présentée date de 1951 et donne le coup d'envoi à cinquante années de création d'une œuvre essentiellement abstraite. L'artiste explore les vides et les pleins, la lumière et l'ombre, les espaces ouverts ou clos. Des masses puissantes, libérées du joug de la matière, s'opposent à des formes légères et aériennes. Chillida travaille les matériaux les plus divers: le bois, le plomb, le fer forgé, puis l'acier et le granite. Grâce à l'albâtre il dévoile la lumière prisonnière à l'intérieur même de la sculpture.

Dans ses dessins à l'encre sur papier, il réalise une étonnante



GALERIE LEJONG ZÜRICH, PARIS, NEW YORK-ADAGP, PARIS 2001

Eduardo Chillida (1924), *Stèle à Salvador Allende, 1974, Acier, 206 x 133 x 166 cm. Collection particulière, courtesy Galerie Lejong, Zurich. Actuellement à la Galerie nationale du Jeu de Paume à Paris, pour l'exposition « Chillida », jusqu'au 16 septembre.*

série de mains ouvertes ou fermées, des mains de forgeron propres à tordre le fer ou les barres d'acier. Dans ses *Gravitations*, il assemble des papiers découpés et suspendus, qui s'imbriquent les uns dans les autres en oubliant les lois de la pesanteur.

La première exposition de Chillida en France a eu lieu en 1956. Dans quelle galerie a-t-elle été présentée ?

- La galerie Daniel Templon ?
- La galerie Denise René ?
- La galerie Maeght ?

Réponse dans *Le Monde* du 31 août.

Réponse du jeu n° 235 paru dans *Le Monde* du 17 août 2001.

La Chalcographie du Louvre possède aujourd'hui près de treize mille matrices gravées.

MUSIQUE Folk-rock, jazz-rock, blues-rock, le rock a généré de nombreux genres. Dans les années 1960, aux États-Unis, naît aussi le plus marginal de ces métissages : le country-rock.

La fusion de ces styles a ses fondateurs : Gram Parsons, Buffalo Springfield et Emmylou Harris. ● MIS À L'INDEX dès le début par les fondus de musique country traditionnelle, celle

de Nashville, ce mariage rythmique s'inscrit pourtant au répertoire d'Elvis Presley ou de Johnny Cash, par exemple. ● AUJOURD'HUI, le country-rock semble renaître, depuis la parution de

l'album *No Depression*, en 1990, du groupe Uncle Tupelo, influencé par Gram Parsons, mort en 1973. ● « *Gram restera à jamais comme celui qui m'a le plus influencée et je suis sans doute*

son héritière la plus évidente. Mais de plus en plus de jeunes musiciens s'en inspirent et s'aperçoivent qu'il était un visionnaire », explique au Monde la chanteuse Emmylou Harris.

Les noces durables de la country et du rock

Né dans les années 1960, le country-rock, parfois rebaptisé « alternative country » ou « americana », regroupe une myriade de formations, aux ventes de disques modestes, dont la plupart revendiquent comme influence Gram Parsons et Emmylou Harris

À LA CONFLUENCE du blues noir et de la country blanche, le rock était déjà un genre métissé, mais il a rapidement embrassé d'autres musiques : entre le folk-rock du milieu des années 1960 et le jazz-rock, en vogue dans la décennie suivante, il retourna même à ses sources. De ces amours incestueuses naquirent ainsi le blues-rock et le country-rock. Marginale, cette dernière fusion est sans doute celle qui a le mieux survécu aujourd'hui, en dépit de son impact commercial négligeable. De récentes (et excellentes) rééditions permettent de redécouvrir ses fondateurs (Gram Parsons, Buffalo Springfield) et la figure féminine (Emmylou Harris) qui a incarné cet art hybride toujours riche puisque de nouvelles pousses ne cessent de nous parvenir d'Amérique.

Depuis ses origines, le country-rock relève d'une bizarrerie : il est joué par des rockers, nullement sudistes car plutôt originaires des grandes métropoles californiennes ou du Midwest, essayant de convertir aux charmes de la country un public élevé dans les valeurs permissives du rock. Dans ce programme compliqué, l'énergie du binaire et de l'électricité doit dynamiser les emprunts à la country, harmonies vocales et instrumentation (pedal steel, mandoline, banjo, violon).

SITUATION INCONFORTABLE

D'emblée, le country-rock s'est placé dans une situation inconfortable : l'institution de Nashville a mis à l'index ces blancs-becs pervertissant l'antique musique des *rednecks* (ouvriers agricoles) ; à l'inverse la génération hippie a stigmatisé ces renégats contre-révolutionnaires – non sans raison puisque le country-rock est d'abord une réaction aux errements du rock psychédélique. Les exemples abondent pourtant d'artistes (Elvis Presley, Jerry Lee Lewis, Johnny Cash) ayant pratiqué les deux genres dans les années 1950 sans que nul ne s'en émeuve.

Dix ans plus tard, la country semble terriblement ringarde à la génération montante. Bob Dylan choisit évidemment ce moment pour lui déclarer sa flamme avec les albums *John Wesley Harding* (1968) et *Nashville Skyline* (1969). Simultanément, à Los Angeles, un jeune quintette tente des expériences de synthèse, Buffalo Springfield, première monture de Stephen Stills et de Neil Young. Des maquettes primitives aux trois albums enregistrés entre 1967 et 1968, un coffret en quatre CD de quatre-vingt-sept titres permet aujourd'hui de ne plus rien ignorer de son mélange intrigant de rock beatlesien et de rusticité country. Deux des membres de Buffalo Springfield, Richie Furay et Jim Messina, endosseront l'héritage du country-rock en fondant Poco.



Gram Parsons et Emmylou Harris au Liberty Hall de Houston (Texas), 1973.

Le groupe accompagnateur de Dylan, The Band, est lui aussi tenu pour un des pionniers du country-rock. Vénééré, comme son compatriote Neil Young, par la génération actuelle, le Canadien Robbie Robertson récusait pourtant cette épithète lorsque nous l'interrogeons à l'occasion de la réédition des œuvres complètes de son ancien groupe (*Le Monde* du 24 octobre 2000) : « *La musique qui inspirait The Band venait d'abord du sud, du Delta : le gospel, le blues, le rhythm'n'blues, la soul, le*

rock'n'roll des origines, la country music... Les influences noires étaient plus déterminantes que les autres. Nous avons tout mélangé dans une grosse marmite. Notre musique était donc très différente de celle des Flying Burrito Bros, qui, eux, donnaient un coup de jeune à la country music. »

Les Flying Burrito Bros étaient l'un des groupes de celui qui est devenu l'icône du country-rock, même s'il détestait ce mot, lui préférant « musique cosmique américaine » : Gram Parsons, effectivement un

Martien pour l'époque. Avec son costume blanc de cow-boy frappé d'une croix et d'une feuille de cannabis, il se situait à l'intersection exacte du honky-tonk et de la contre-culture. Pour la première fois, une rétrospective rassemble les fragments de sa brève carrière avec The International Submarine Band, les Byrds, qu'il éduquera avec l'album *Sweetheart of The Rodeo* (1968), les Flying Burrito Bros puis en solo, accompagné au chant par Emmylou Harris.

Héritier d'une riche famille de

planteurs de Floride, adolescent brisé par les tragédies (père suicidé, mère morte d'alcoolisme, à laquelle est dédié *Brass Buttons*, une des chansons les plus tendres et tristes que l'on connaisse), Gram Parsons, mort en 1973 d'une surdose dans un motel de Joshua Tree (Californie) à l'âge de vingt-six ans, laisse une œuvre d'une sombre beauté, hantée par la perte, le Graal du country-rock. À l'initiative d'Emmylou Harris, un album-hommage paru en 1999, *Return of The Grievous Angel*,

permet de recenser quelques admirateurs de Parsons : Pretenders, Elvis Costello, Beck, et ceux qui incarnent la relève du country-rock, Steve Earle, Lucinda Williams, Wilco ou Whiskeytown. Et l'ont sorti de l'ornière des années 1970, où la seule évocation du country-rock, identifié aux Eagles, qui l'orientaient de moins en moins vers la country et de plus en plus vers le rock FM, faisait se hérissier les crêtes des punks.

LITTÉRATURE SUDISTE

Paradoxalement, ce sont des enfants du punk qui le réactiveront. Publié dans l'indifférence en 1990, l'album *No Depression*, du groupe Uncle Tupelo, a pris une importance rétrospective considérable jusqu'à être le symbole de cette renaissance. Nés en 1967, donc en même temps que le country-rock, Jay Farrar et Jeff Tweedy (leader, depuis, de Wilco) paraient leur désespoir existentiel grunge de violons, banjos et mandolines et payaient leur tribut à Gram Parsons en reprenant *Sin City*. Les Jayhawks appartiennent aussi à cette myriade de formations aux ventes modestes, regroupées sous la bannière du country-rock, parfois rebaptisé *alternative country* ou *americana*. Leur ancien leader, Mark Olson, a publié cette année un album tonique en mêlant sa voix à celle de sa femme (Victoria Williams), à la manière de Gram Parsons et Emmylou Harris.

La nébuleuse country-rock se caractérise aujourd'hui par une méfiance maladroite vis-à-vis de l'industrie du disque, un habillement fruste (chemise de bûcheron), un mode de vie quasi autarcique (répétitions dans des fermes isolées), un goût pour les instruments anciens. Attachés à la littérature sudiste, ses adeptes peuvent sombrer dans une austérité ennuyeuse, vantant puritanisme et retour à la terre. Heureusement, seuls les meilleurs nous parviennent en Europe, généralement distribués par le label allemand Glitterhouse : Blue Mountain, Blue Rodeo, Whiskeytown – premier groupe d'un chanteur d'avenir, Ryan Adams –, Nadine, les Cash Brothers...

Deux fortes personnalités ont vu leur réputation franchir les clôtures des champs du country-rock : Steve Earle, ancien Hell's Angel, junkie et taulard, capable de passer du gros rock au bluegrass, et la Louisianaise Lucinda Williams, qui vient de publier un album magnifiquement dépressif, *Essence*. Tous deux revendiquent Gram Parsons et Emmylou Harris comme influences majeures, mais sans adoration sclérosante. Grâce à eux, l'association du rock et de la country, bâtarde, rejetée et longtemps mal-aimée, a la vie dure.

B. Lt

« No Depression », une revue pour les chineurs

DE LA MÊME FAÇON que le fanzine *Maximum* n'a-t-il pas chroniqué au plus près l'explosion du rock alternatif américain dans les années 1980, un magazine avec peu de moyens mais beaucoup de passion a accompagné mieux qu'aucun autre l'émergence de l'*americana*.

Lancé en 1995, baptisé du titre d'une chanson de la Carter Family – groupe mythique du country & western –, *No Depression* est un observateur privilégié autant qu'un des moteurs d'une scène avide de rusticité. Sous-titrée *The essentially alt. country (whatever that is) bimonthly* (« le bimestriel consacré essentiellement à la country alternative [quoique ça puisse signifier] »), cette bible d'un retour aux racines piste les nouveaux talents et retrouve les grands anciens pour des

articles extrêmement fouillés. Dans son roman autobiographique *Les Coins coupés* (Grasset), Philippe Garnier disait récemment son admiration pour ces « chineurs culturels » : « *Il s'était remis à s'intéresser à la musique qui se faisait, et avait depuis deux ou trois ans trouvé un nouveau marigot dans lequel tremper son bouchon, une sorte de scène nationale parallèle rendue possible par le Net et des revues comme No Depression.*

» *Lorsqu'il avait commencé à lire la revue, elle était encore imprimée sur papier-chiotte, avec des couvertures grisâtres. C'était néanmoins le genre de choses dont il raffolait : des papiers de huit pages sur des corniauds appalachiens comme Dock Boggs, le chanteur et joueur de banjo des années trente avec une voix "comme si ses os allaient trouver*

sa peau chaque fois qu'il ouvrait la bouche", disait la pochette ; ou des comptes rendus de concerts des Jayhawks ou des Bad Livers dans des endroits comme la Horseshoe Tavern à Toronto, le 400 Bar à Minneapolis, ou Babe's Oasis à Iowa City. »

Les couvertures du magazine sont aujourd'hui en couleur et cartonnées. Pour le reste, rien n'a beaucoup changé.

Stéphane Davet

★ *No Depression*, Grant Alden, 908 Halcyon avenue, Nashville, TN 37204. Tél. : 1-615-292-70-84. www.nodepression.net. A Paris, la revue est disponible à la librairie Parallèles, 47, rue Saint-Honoré, Paris-1^{er}.

Emmylou Harris, chanteuse

« Ce qui se passe à Nashville ne me préoccupe pas »

FAVORISÉE par la nature, Emmylou Harris aurait pu n'être qu'une reine de beauté de Nashville. Son caractère, sa rencontre avec Gram Parsons, le desperado de la country, en ont décidé autrement. Dès 1975 et l'album *Pieces of the Sky*, elle s'affirme comme une interprète à la voix de cristal intégrant à son répertoire classiques country (des Louvin Brothers ou de Merle Haggard) et standards de Chuck Berry ou des Beatles, fréquentant tour à tour le Grand Ole Opry, sanctuaire de la country, et le monde du rock (Neil Young, Bob Dylan).

Une magnifique *Anthology* en deux CD vient de paraître, consacrée aux années 1970 et 1980. Rencontrée à Paris, Emmylou Harris, cinquante-quatre ans, revient, entre deux bouffées de beedies, sur sa place atypique et évoque la mémoire de son mentor, Gram Parsons.

« *Red Dirt Girl*, votre dernier album paru l'an passé, a été récompensé d'un Grammy

Awards. Ce genre de prix a-t-il eu de l'importance pour vous ?

– Ce Grammy me satisfait d'autant plus que, pour la première fois, j'ai écrit ou cosigné la totalité des chansons de cet album. Il est important pour moi d'être reconnue comme auteur. J'avais déjà écrit quelques chansons, mais c'est la première fois que l'écriture domine à ce point. C'est un processus extrêmement difficile, je dois me forcer pour créer les raisons d'écrire. Il fallait que je brise mes habitudes après le disque *Wrecking Ball* [1995], qui était une sorte de pic interprétatif.

– **Qu'est-ce qu'une bonne chanson ? Comment choisissez-vous celles que vous interprétez ?**

– C'est se sentir entouré par celui ou celle qui l'a écrite. Les meilleures chansons sont les chansons tristes, celles qui ont l'âme du blues. Bien sûr, la vie est dure pour tout le monde et je ne prétends pas chanter quelque chose de neuf. L'important est d'interpréter différem-

ment. Je pense avoir le talent pour faire vivre une chanson. Si je désire la chanter, c'est qu'elle est bonne à mes yeux. Je me suis toujours donné carte blanche, sans pression des maisons de disques.

– **Votre album concourait aux Grammy Awards dans la catégorie folk, alors qu'on vous associe plutôt à la country...**

– Je vais vous dire ce que recouvre le mot folk aujourd'hui aux États-Unis : des albums dont on reconnaît la valeur mais qui ne se vendent pas énormément ! On retrouve dans cette catégorie les artistes qui sont au premier rang de ma discothèque, comme Johnny Cash et Steve Earle.

– **Comment analysez-vous l'évolution de la country à Nashville ?**

– Ce qui s'y passe ne me préoccupe pas. Cela ressemble plutôt à de la pop et je ne l'écoute pas, car cela ne me parle pas. Pour moi, Steve Earle, Lucinda Williams, Gillian Welch, Neil Young, sont les vrais artistes

country et peuvent légitimement revendiquer son héritage. Bien plus que ce qui se vend à Nashville.

– **Vous avez produit en 1999 l'album en hommage à Gram Parsons. Vous considérez-vous comme sa légataire ?**

– Oui, Gram restera à jamais comme celui qui m'a le plus influencée et je suis sans doute son héritière la plus évidente. Mais de plus en plus de jeunes musiciens s'en inspirent et s'aperçoivent qu'il était un visionnaire. Ses chansons ne s'adressent pas à un public précis, jeune ou plus âgé. Il a, bien sûr, fait découvrir la musique country au public rock, mais il a surtout imposé sa vision personnelle, entre sensibilité mélodique et poésie spirituelle.

» On me qualifie souvent de traditionaliste. Ce mot ne me dérange pas parce que la musique qui compte pour moi est la vieille country, celle de la Carter Family ou de Bill Monroe. J'essaie de re-crée, et non recopier, cette musique.

– **Vous participez à la campagne de la Vietnam Veterans of America Foundation contre les mines antipersonnel et avez offert à l'association une partie des bénéfices de l'album en hommage à Gram Parsons.**

– Je pense que le travail de mémoire sur le Vietnam se fait grâce aux vétérans, qui témoignent de leur expérience et prennent de plus en plus part à la vie publique. Au Vietnam, j'ai rencontré Pete Peterson. Prisonnier de guerre à Hanoï pendant six ans, il est aujourd'hui ambassadeur des États-Unis, chargé de la mission de réconciliation. Il se consacre à renouer des liens avec les Vietnamiens, les aider, apprécier leur culture. Cet homme extraordinaire est exactement à l'opposé de l'attitude bien connue, qui consiste à dire : « Nous sommes américains, alors faites comme nous ». »

Propos recueillis par Bruno Lesprit

Discographie

Rééditions

● Gram Parsons, *Sacred Hearts & Fallen angels, the Gram Parsons Anthology*, 2 CD Rhino (import).

● Emmylou Harris, *Anthology, The Warner/Reprise Years*, 2 CD Warner Archives/Rhino.

● Buffalo Springfield, *Box Set*, 1 coffret de 4 CD Elektra/Warner/Rhino.

Nouveautés

● Lucinda Williams, *Essence*, 1 CD Lost Highway/distribué par Universal.

● Blue Mountain, *Roots*, 1 CD Glitterhouse/distribué par P.I.A.S.

● Mark Olson & The Original Harmony Ridge Creekdippers, *My Own Jo Ellen*, 1 CD Glitterhouse/distribué par P.I.A.S.

● Nadine, *Lit Up From The Inside*, 1 CD Glitterhouse/distribué par P.I.A.S.

● The Cash Brothers, *How Was Tomorrow*, 1 CD Rounder.

● Whiskeytown, *Pneumonia*, 1 CD Lost Highway/distribué par Universal.

Palestine 2001/4

Mahmoud Darwich, un poète rentre d'exil

En éditant sa revue littéraire, « Al-Karmel », dans son pays d'origine, l'écrivain palestinien veut encourager la création libre

RAMALLAH

de notre envoyée spéciale

Poète de l'exil, homme du voyage, Mahmoud Darwich est venu installer sa table de travail à Ramallah en 1996, quelques mois après le retrait de l'armée israélienne. Il a posé ses livres et sa prestigieuse revue littéraire, *Al-Karmel*, au cœur du principal foyer artistique de Cisjordanie, dans les locaux du centre culturel Sakakini. La revue que l'écrivain, considéré comme l'un des plus grands poètes arabes contemporains, a fondée à Beyrouth au début des années 1970 est désormais publiée en terre palestinienne.

« Cette année, je lutte pour continuer à composer ma poésie ici, explique-t-il. Mes lecteurs attendraient de moi que j'écrive en réaction à la situation politique, que je commente l'Intifada. Je ne veux pas succomber à ces pressions et, pour parvenir à écrire chaque jour, je me réfugie parfois à Amman (Jordanie). Là, dans une chambre à moi, je continue mon œuvre poétique. »

Né en 1941, Mahmoud Darwich a dû quitter deux fois son village natal de Galilée, près de Saint-Jean-d'Acre : en 1948 d'abord, au moment de la création de l'Etat d'Israël ; puis en 1950, lorsque, à son retour du Liban, la famille Darwich découvre que son village a été rasé et remplacé par une colonie de peuplement israélien. Doué à l'école, il se réfugie très tôt dans la poésie. « Mes premiers contacts avec la poésie se firent à travers des chanteurs paysans pourchassés par la police israélienne. Ils venaient la nuit au village, participaient aux veillées et disparaissaient à l'aube dans les montagnes. Ils chantaient des choses étranges que je ne comprenais pas, mais que je trouvais très belles et qui me touchaient », écrit-il dans la postface de *La Terre nous est étroite*, recueil paru dans la collection « Poésie » chez Gallimard (2000).

Après avoir vécu à Beyrouth,

au Caire, à Tunis ou à Paris, après s'être passionné pour la culture des Indiens d'Amérique, l'auteur de longues stances lyriques estime que sa forme de « résistance profonde » consiste à écrire sur l'amour, la vie ou la nature. Depuis son retour en Palestine, il a publié un recueil de poèmes d'amour, *Le Lit de l'étrangère* (Actes Sud). « L'occupation israélienne que nous subissons est longue. Même le langage, la parole, sont "occupés", au sens où nous finissons par ne plus parler que de l'actualité politique. Je tente d'écouter mon cœur pour résister à cette fermeture. »

« ÉCRIRE POUR LA POÉSIE »

Traduite en hébreu, son œuvre poétique a été inscrite dans les programmes scolaires israéliens, à titre facultatif, après un débat houleux au Parlement israélien en mars 2000. En installant *Al-Karmel* en Cisjordanie, Mahmoud Darwich a modifié la politique éditoriale de sa revue, éditée simultanément à Amman pour faciliter sa diffusion en pays arabes. Elle accorde désormais plus d'attention à la culture et à la pensée israéliennes, ainsi qu'à la mémoire collective palestinienne. Aux poètes de la jeune génération, cet ancien membre du comité exécutif de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) conseille de « s'éloigner le plus possible de la question nationale, d'écrire pour la poésie et non pour exprimer le rejet de l'occupation, de ne pas prendre la Palestine comme sujet ni comme slogan ».

Ce conseil, le jeune poète Hossein Barghouty, dont plusieurs textes ont été publiés par *Al-Karmel*, l'a suivi. Pourtant, la réalité ne désarme pas. Le jour où nous avons rendez-vous dans son village de Qobar, à quelques kilomètres de Ramallah, un barrage militaire israélien empêche le passage des voitures. Très nerveux, les sol-



DENIS DAILLEUX/UXU

La forme de « résistance profonde » de Mahmoud Darwich consiste à écrire sur l'amour, la vie ou la nature.

dats limitent celui des piétons, à coups d'ordres hurlés et de tirs de puissantes grenades lacrymogènes, la mitraille pointée sur les passants. Des villageois qui rentrent du travail s'engagent sur de petits chemins de terre pour contourner le barrage. D'autres attendent une accalmie, bloqués en pleine campagne sous le soleil brûlant de la mi-août. L'épouse de Hossein Barghouty, employée du Théâtre Al-Kasaba, situé au centre de Ramallah, n'a pu se rendre à son travail depuis plusieurs jours. Le lendemain, dans une atmosphère à peine moins tendue, la présentation du passeport français nous ouvrira cette fois le passage.

« Pendant plusieurs décennies, les courants dominants du mouvement palestinien étaient issus du nationalisme ou d'un certain marxis-

me. Cette idéologie a produit des militants, plutôt que des artistes, estime Hossein Barghouty. Puis la guerre du Golfe, la chute de l'URSS, l'effritement du nationalisme arabe et les accords d'Oslo ont fait vaciller cette idéologie. » Dans sa maison isolée, bordée d'oliviers vieux de plusieurs siècles, cet écrivain sensible à l'univers des légendes et aux expériences mystiques veut croire à l'émergence de nouvelles voix, d'esthétiques neuves chez les jeunes artistes, ceux qui cherchent, dit-il en citant Mahmoud Darwich, « l'envers des mots ».

Catherine Bédarida

DEMAIN

Une exposition sur les premiers morts de l'Intifada

Le saxophoniste Peter Brötzmann, encore et toujours, à Mulhouse

JAZZ À MULHOUSE, les 21 et 22 août. PROCHAINS CONCERTS : Hélène Breschand, NOHC, Brötzmann Chicago Tentet, Didier Petit, Ocus Pocus Orchestra, Jean-François Pavrus, Tradition Trio... Jusqu'au 25 août. Tél. : 03-89-25-23-32. 100 F (15,24 €).

MULHOUSE

de notre envoyé spécial

Depuis 1974, pas une année ou presque sans que le saxophoniste allemand Peter Brötzmann ne soit venu jouer à Mulhouse. Ce n'est pas une histoire de proximité, de passage du Rhin, mais d'amitié entre l'un des musiciens « historiques » de la free music, versant européen du free jazz, et une petite équipe de têtus, un rien résistants. Obstiné par nécessité, parce que le meilleur des mondes, où primerait l'intelligence musicale et le souci de continuer à chercher, n'existe pas encore, Paul Kanitzer mène avec une certaine forme d'espérance le festival Jazz à Mulhouse. Avec lui, Christiane Stumpf et une vingtaine de bénévoles. Les musiciens viennent de Suisse, des Pays-Bas, d'Allemagne, de Grande-Bretagne, d'Islande ou d'Amérique du Nord. Anciennes ou jeunes pousses de l'improvisation, de culture jazz ou autre, célébrités discrètes pour un public international, fidèle, convaincu.

Donc Brötzmann. Avec lui, des souvenirs. Ceux du photographe et journaliste Gérard Rouy, qui a mis

sur les ordinateurs du Noumatrouff, scène de musiques actuelles (SMAC), et de la FNAC des images du saxophoniste : Berlin, Grenoble, Gand, Noci, Mulhouse, Wuppertal... les années 1970, 1980, 1990... en concert, chez lui, à Wuppertal, en coulisses, dans des lieux publics. Un tour de la free music européenne par le parcours d'un homme, du solo au big band, dont chaque image dit l'exaltation, l'engagement, le rayonnement.

Dans les mémoires des soirées à Mulhouse aussi. Les plus proches, en 1995, plus jusqu'au-boutiste que les plus punks des punks ; en 1997, en format géant sur les affiches du festival, en trio avec batteur et percussionniste ; en 1999, en solo, chapelle Saint-Jean. Et ce mercredi 22 août, couvant son cadet, Ken Vandermark, lui laissant tout l'espace pour appeler le souffle de Coltrane et Ayler.

« QUELQUES JOURS DE BONHEUR »

Chez Brötzmann le silence est l'annonce de la musique. L'écoute, les yeux clos, les phrases de Vandermark, activiste très en vue à Chicago ; et lorsqu'il sent le moment venu, il prend le relais, allume à son tour des feux de joie. Ce soir, celui qui a souvent été présenté comme l'homme des grands écarts, depuis les timbres les plus terriens à ceux qui vont se frotter aux étoiles, prend une voix de brume, vire vers une vibration d'apaisement. Au rappel, il lâche tout. Vous voulez de l'extrême, en voilà. Mais une minute, plié.

A Mulhouse il n'y a pas que le héros Brötzmann. Mardi 21 août, pour la soirée d'ouverture, est arrivée une chanteuse. Attention, une découverte pour la plupart des festivaliers. Née à San-Franisco, de parents suisses, femme du jazz et du rock, danseuse du corps à la manière de l'Afrique noire, dotée d'une voix de gorge à vous scotcher aux murs, d'un sacré bagout, Erika Stucky sort d'une malle en osier de petits instruments (percussions, mélodica...), un balai, un projecteur de films – pour nous montrer ses rêves, dit-elle. Blues, vocalises des montagnards helvètes, chanson pop, standards du jazz, tout se mélange, se répond. Avec elle, Roots of Communication, deux trombonistes, le batteur Lucas Niggli. Tous très exacts, soudés.

Comme l'ont été, le contrebassis-

te Claudé Tchamitchian et le trompettiste Jean-Luc Cappozzo, le 22, à l'heure du déjeuner, chapelle Saint-Jean. Le lyrisme, l'attirance pour des mélodies fines, l'écoute de l'un par l'autre, les propositions de chacun des deux musiciens se chevauchent avec une grâce, une poésie rares. Cappozzo, formation classique, imprégné de toute l'histoire de la trompette du jazz afro-américain ; Tchamitchian, concentré, dont les gestes sont des danses. Et le bon esprit de Jazz à Mulhouse, c'est aussi, à l'issue du concert, dans le petit jardin, de prendre le temps de parler sur tout et rien, avec un verre de vin frais, offert en signe d'amitié. Sur le programme on peut lire : « On revendique, on assume, pour quelques jours de bonheur. »

Sylvain Siclier

NOUVEAU FILM

L'ÉTÉ DE MES 27 BAISERS

■ Quoi de plus triste que les paradis perdus ? Il en va ainsi de l'adolescence et de ses émois, d'un certain art de vivre, entre influences slaves et méridionales, dont cette Géorgie agreste et généreuse fut certainement un peu le siège, et souvent le miroir déjà embué de nostalgie, ainsi d'un été sensuel où les désirs et les rêves s'exalteraient et s'extérioriseraient soudain. Ainsi de ce qui fut un bref état de grâce des cinématographies d'Europe de l'Est dans les années 1980, et que Nana Djordjazi

zé avec *Robinsonnade* (comme son époux et scénariste Irakli Kvirikadze avec *Le Nageur*) illustra de manière savoureuse et talentueuse. Plaisirs, bonheurs, joie de la vie et du cinéma, tout paraît irrémédiablement enfui. Malgré elle, cette fable à l'hédonisme appliqué et à l'onirisme en bois blanc témoigne de ce qui est perdu sans jamais ranimer ce qui fut, aussi vaine que la coque de noix du capitaine Pierre Richard échouée en plein champ.

Jean-Michel Frodon

Film géorgien de Nana Djordjazi. Avec Nino Kuchanidze, Shalva Iashvili, Eugenij Sidichin, Pierre Richard. (1 h 32.)

SORTIR

PARIS

Sonora La Calle

Un groupe de *Son* formé à Santiago en 1992, sachant comment s'y prendre pour donner l'illusion d'être un parfait danseur. Percussions canailles, trompettes épanouies, tres aux cordes virtuoses et voix généreuses : de la musique cubaine qui va à l'essentiel.

Glaz'Art, 7-15, rue de la Porte de La Villette, Paris-19^e. M^o Porte-de-la-Villette. Le 24 à 23 heures. 40 et 50 F. Tél. : 01-40-36-55-65.

VAL-D'OISE

Les enfants prodiges

des pays de l'Est

Ils s'appellent Chestiglavov (lauréat du concours Yehudi-Menuhin, 1998), Kovalkov, Leschevitch, Grigoryan, Dovbysh ; Débarquent de Russie, d'Arménie et d'Ukraine ; Sont encore enfants (6-17 ans), tous remarquables dans leur art. Pour ce premier Festival des arts slaves, le Val-d'Oise réserve à ces gamins venus de l'Est le théâtre d'Enghien-les-Bains, le château d'Auvers et les églises d'Auvers et de l'Isle-Adam. Pendant une semaine, ces lieux vont résonner de leurs chants, de leurs instruments (violin, piano, flûte, guitare, bandura, hautbois, trombone...), de ce supplément d'âme qui fait d'eux des « prodiges ». Au programme, Ravel, Chopin, Rachmaninov, Gershwin, Bach, Lizst, Bizet, Prokofiev... mais aussi des œuvres folkloriques avec notamment une « star » en Russie, M^o Maria Jloba, une chanteuse tout juste âgée de quatorze ans. Enfin, dix

artistes en herbe de l'école Soleil de Moscou exposent leurs œuvres tout en s'offrant eux-mêmes au regard du public, dans leur atelier éphémère.

Château d'Auvers (Val-d'Oise). A 20 h 30, du 25 au 31. Tél. : 01-34-48-48-40. 120 F et 150 F.

HAUTS-DE-SEINE

Images de Pékin

En 1909, Albert Kahn, financier entreprenant et philanthrope, n'a pas encore eu l'idée de créer ses *Archives de la Planète* (*Le Monde* du 18 juillet). Mais il voyage beaucoup, notamment en Extrême-Orient. A la suite d'un séjour au Japon, il décide de se rendre à Pékin avec son chauffeur-photographe, Albert Dutertre. Ce dernier va prendre une série de clichés de la capitale impériale dont la physionomie n'a guère bougé depuis un siècle. Les années suivantes, le banquier qui estime que la fraternité universelle passe par une meilleure connaissance réciproque, lance un ambitieux programme de reportages photographiques et cinématographiques dans le monde entier. Ses reporters retournent donc en Chine où la dynastie Qing vient de s'effondrer. La Fondation Albert-Kahn a sélectionné une centaine de ces images, d'autant plus émouvantes que les bulldozers sont en passe de faire disparaître la physionomie historique de Pékin. Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine). 14, rue du Port. M^o Pont-de-Saint-Cloud. De 11 heures à 19 heures, du mardi au dimanche, jusqu'au 4 novembre ; fermé le lundi. Tél. : 01-46-04-52-80. 22 F.

GUIDE

CINÉMA - REPRISES

Familles, clans, tribus

Slam, de Marc Levin (Etats-Unis, 1998). Projection en plein air. Prairie du Triangle, parc de La Villette. M^o Porte-de-Pantin. A partir de 22 heures, le 24. Tél. : 01-40-03-75-75. Entrée libre. Location transat + couverture sur place, 40 F. 7^e art et patrimoine *Delicatessen*, de Jean-Pierre Jeunet (France, 1991). Projection gratuite et en plein air dans l'une des prairies du parc paysager. Chamarande (Essonne). Domaine départemental de Chamarande. RER C Chamarande. 21 h 30, le 24. Tél. : 01-60-82-25-32.

CINÉMA - FESTIVAL

Promenades romaines à Paris 2001

Un monde nouveau, de Vittorio de Sica (1966). Cité internationale universitaire de Paris, entrée principale 19, boulevard Jourdan, Paris-14^e. RER Cité-Universitaire. 21 h 30, le 24. Tél. : 08-2000-75-75 (numéro vert). Projection gratuite dans le cadre du Cinéma au Clair de Lune.

TROUVER SON FILM

Tous les films Paris et régions sur le Minitel, 3615-LEMONDE ou tél. : 08-36-68-03-78 (2,23 F/min).

ENTRÉES IMMÉDIATES

Le Kiosque Théâtre : les places de certains des spectacles vendues le jour même à moitié prix (+ 16 F de commission par place). Place de la Madeleine et parvis de la gare Montparnasse. De 12 h 30 à 20 heures, du mardi au samedi ; de 12 h 30 à 16 heures, le dimanche.

Sophie Sagues (violoncelle), Kaori Hiyama (piano) *Œuvres de Beethoven, Barrière, Popper. Cathédrale Sainte-Croix-des-Arméniens, 6, rue Charlot, Paris-3^e. M^o Saint-*

Sébastien-Froissard. 20 h 30, le 24. Tél. : 06-10-16-24-02. 70 F

RÉGIONS

Les Gûmes

de la Compagnie Le Phun, mise en scène de Morgan Nicolas. Aurillac (Cantal). Rues. 16 h 30, 18 h 30 et 21 heures, le 25. Tél. : 04-71-45-47-46. 20 F. La Ménagerie mécanique de la Compagnie Opus, mise en scène de Pascal Rome. Aurillac (Cantal). Rues. 12 h 30 et 19 heures, le 25. Tél. : 04-71-45-47-46. Entrée libre. Les Tambours sauteurs de Pierrot Bidon, Patrice Kotyla et la Circus Baobab. Aurillac (Cantal). Rues. 17 h 30, le 25. Tél. : 04-71-45-47-46. Entrée libre.

Déus o besties

de Vicent Marti Xar, avec Xarxa Théâtre. Aurillac (Cantal). Rues. 23 heures, le 25. Tél. : 04-71-45-47-46. Entrée libre. Les Acrostiches 2 ou Comme un p'tit air de cirque mise en scène de Christian Coumin et Sébastien Barrier. Nexon (Haute-Vienne). Chapiteau, parc du château. 21 heures, le 25 ; 18 heures, le 26. Tél. : 05-55-58-34-71. 70 F et 95 F.

Ensemble Hespérian XXI

Œuvres de Marin, Ribadayaz, Bailly, Merula, Sanz, Martin y Coll. Jordi Savall (viola de gambe, direction). Dieppe (Seine-Maritime). Eglise Saint-Rémy, place Saint-Rémy. 21 heures, le 25. Tél. : 02-32-90-13-34. 150 F. Le Concert d'Astrée Œuvre de Haendel. Emmanuelle Haïm (direction). Poitiers (Vienne). Palais de justice. 21 heures, le 25. Tél. : 05-49-47-13-61. 100 F. Ensemble Musica aeterna Œuvres de Rebel, Gluck. Compagnie l'Eventail, Marie-Geneviève Massé (chorégraphie), Peter Zajicek (violin, direction). Sablé (Sarthe). Centre culturel Joël-Le-Theule, 16, rue Saint-Denis. 21 heures, le 25. Tél. : 02-43-62-22-22. 165 F.

LA RENAISSANCE S'INVITE EN MUSIQUE
DANS LES CATHÉDRALES DE PICARDIE
DU 18 AU 22 SEPTEMBRE ?
Retrouvez toute l'actualité
des festivals internationaux
de musique sur Internet.
www.francefestivals.com
MUSIQUE
EN FESTIVALS

Une collection
de 71 références.

Le jazz au fil
de la Seine...

Les plus grands
artistes de jazz
enregistrés à Paris

Jazz
in Paris



René Thomas :
The Real Cat



René Thomas :
Meeting Mister Thomas

Cool jusqu'au bout des doigts.

Etrange personnage que ce guitariste belge en qui Django Reinhardt reconnut l'un de ses meilleurs disciples. En 1975, il rejoignait le génial manouche pour, n'en doutons pas, de brillantissimes et célestes dialogues. Avant de disparaître, René Thomas avait pris le temps d'enregistrer ces quelques chefs-d'œuvre avec, entre autres, un jeune prodige nommé René Urtreger ou le vibrant organiste Lou Bennett et, au sax, Jacques Pelzer, autre élégant improvisateur liégeois.



JEUDI 23 AOÛT

GUIDE TÉLÉVISION

DÉBATS

- 21.00** Procès télévisés, pour l'exemple. **Forum**
- 22.00** Télévision, un service public, pour quoi faire ? **Forum**
- 23.00** Presse régionale et télévision de proximité. **Forum**

MAGAZINES

- 20.50** L'Été d'Envoyé spécial. EU. Atlanta, la cité des femmes. Il était une fois dans le Bronx. Le catch des arrière-cours. **France 2**
- 22.10** Boléro. Invité : Jean-Pierre Cassel. **TMC**
- 23.40** Courts particuliers. Invitée : Isabelle Carré. **Paris Première**
- 0.30** Zone interdite. Une vie de prince. **M 6**

DOCUMENTAIRES

- 20.15** Reportage. Champions par tradition. [5/6]. Hongrie : l'élite du water-polo. **Arte**
- 20.35** Génération radio libre. Livre antenne. **0.00** Big Nova Mix. **Canal +**
- 20.46** Thema. Une vie de pacha. Un harem dans l'Utah. Le Boulanger et ses épouses. **Arte**
- 21.00** Histoires secrètes. Les disparus de Chypre. **La Chaîne Histoire**
- 21.50** Les Mystères de la Bible. La Bible et ses mystères. **La Chaîne Histoire**
- 22.00** Un autre regard. Zanzibar, Pérou et Espagne. **Voyage**
- 22.25** Des femmes de bonne volonté. [1/2]. De 1914 aux années 20. **Planète**

Le Monde
TELEVISION

Arte

20.45 Thema : Carnets de famille Image insolite : dans une mairie du Cameroun, un marié sourit fièrement, encadré par ses deux épouses. En Afrique, en Europe ou aux Etats-Unis, la polygamie existe encore. Arte consacre une Thema à cette pratique controversée. A travers trois documentaires et un film ivoirien (*Bal poussière*, d'Henri Duparc), la chaîne montre la vie de ces familles où les enfants se comptent par dizaines.

- 22.35** Seconde Guerre mondiale. Malmédy, l'odieuse massacre. **La Chaîne Histoire**
- 23.10** Les Monstres sacrés d'Hollywood. Gary Cooper. **Monte-Carlo TMC**
- 23.40** Kaboul, au bout du monde. **Histoire**
- 0.00** Pilot Guides. Le Brésil. **Voyage**
- 0.30** Les Chevaux du monde. L'école de dressage. **Odyssee**

SPORTS EN DIRECT

- 20.30** Basket-ball. Tournoi féminin de Temple-sur-Lot. France - Australie. **Pathé Sport**
- 22.00** Golf. Championnat du monde professionnel. 1^{er} jour. A Akron (Ohio). **Canal + vert**

DANSE

- 20.35** et **23.30** Aunis. Chor. J. Garnier. Avec Kader Belarbi, Wilfried Romoli, Jean-Claude Cappara. **Mezzo**

MUSIQUE

- 21.00** Soirée au Festival de la Côte-Saint-André. *Ouverture de Benvenuto Cellini et Symphonie fantastique*, de Berlioz. Par l'Orchestre symphonique de Prague, dir. Serge Baudo. *Ouverture de l'opéra Benvenuto Cellini*, opus 23 ; *Symphonie fantastique*, opus 14, d'Hector Berlioz. **22.05** *Concerto pour piano en la mineur* opus 54, de Schumann. Avec Alain Planès, piano. Par l'Orchestre symphonique de Prague, dir. Serge Baudo. **Mezzo**

- 21.00** Soirée auditorium du Louvre. Tiberghien, Capuçon et le Quatuor Diotima. Avec Renaud Capuçon, violon ; C. Tiberghien, piano ; E. Chijiwa, violon ; F. Roussel, violon ; Franck Chevalier, alto ; P. Morlet, violoncelle. Au programme : *Premier Quatuor*, de Kravtzyk. **22.00** *Kashimoto*, Engerer & Bellucci. Avec Giovanni Bellucci, piano ; Daishin Kashimoto, violon ; B. Engerer, piano. Au programme : *Prélude à l'après-midi d'un faune pour deux pianos*, de Debussy ; *Six épigraphes antiques pour piano à quatre mains*, de Debussy et Heifetz ; *Prélude à l'après-midi d'un faune pour violon et piano*, Stravinsky ; *Le Sacre du printemps pour deux pianos*, d'Igor Stravinsky. **Muzzik**

TÉLÉFILMS

- 20.30** L'Enfance en détresse. La Mal Aimée. Bertrand Arthuys. **Festival**
- 22.40** Meurtre en sommeil. John Cosgrove. **TF 1**
- 23.15** Soirée action. Obsession amoureuse. Daniel Rogosin. **TF 6**

COURTS MÉTRAGES

- 20.40** Courts au 13. La Vie secrète des objets : La Craie. **13^{ème} RUE**

SÉRIES

- 20.50** Les Cordier, juge et flic. Un si joli témoin. **TF 1**
- 22.45** The Crow, Stairway to Heaven. Le bouc émissaire. **M 6**
- 23.15** Les Arpents verts. Party Begins at Home. **Série Club**

Paris Première

21.00 Rio Grande Ce film de John Ford est le dernier d'une trilogie dite « de la cavalerie » (*Le Massacre de Fort Apache*, *La Charge héroïque* et *Rio Grande*), avec en vedette John Wayne. L'intrigue se situe en 1880, dans un camp militaire du Texas proche du fleuve formant une frontière naturelle avec le Mexique. Un western romantique et nostalgique, qui annonce déjà une sérieuse réflexion sur le problème indien.

FILMS

- 16.45** Les Baleines du mois d'août. Lindsay Anderson (Etats-Unis, 1987, v.o., 90 min) **Cinétoile**
- 17.00** Le Canardeur. Michael Cimino (Etats-Unis, 1974, 110 min) **Cinéfaz**
- 17.55** Coup de foudre. Diane Kurys (France, 1983, 110 min) **Ciné Cinémas 3**
- 18.15** La Chartreuse de Parme. Christian-Jaque (France, 1947, 165 min) **Cinétoile**
- 18.35** Tout l'or du monde. René Clair (France, 1961, 90 min) **Ciné Classics**
- 20.30** Série noire. Alain Corneau (France, 1979, 115 min) **Ciné Cinémas 1**
- 20.55** Le Viager. Pierre Tchernia (France, 1971, 105 min). **France 3**



- 21.00** Rio Grande. John Ford. Avec John Wayne, Maureen O'Hara, Ben Johnson (EU, 1950, v.o., 100 min) **Paris Première**
- 21.45** La Route du tabac. John Ford (Etats-Unis, 1941, v.o., 85 min) **Ciné Classics**
- 22.30** Deux mains, la nuit. Robert Siodmak (Etats-Unis, 1946, 90 min). **13^{ème} Rue**
- 23.00** Champ d'honneur. Jean-Pierre Denis (France, 1987, 85 min) **Ciné Cinémas 3**
- 23.05** Bal poussière. Henri Duparc (Côte d'Ivoire, 1988, 95 min). **Arte**
- 23.10** La Belle Image. Claude Heymann (France, 1951, 100 min) **Ciné Classics**
- 0.40** L'Amant sans visage. Vincent Sherman (Etats-Unis, 1947, v.o., 120 min). **TCM**
- 1.00** Le Corps et le Fouet. Mario Bava (France - Italie, 1963, 90 min) **Canal +**

VENDREDI 24 AOÛT

GUIDE TÉLÉVISION

DÉBATS

- 21.00** Le Foot, roi d'Afrique. Débat. **Forum**
- 22.00** Foot, une ville, deux clubs. Débat. **Forum**
- 22.05** et **22.25** Docs & débats. Quand la justice se remet en question. Débat. **Odyssee**
- 23.00** Sportifs, la gloire... et après ? Débat. **Forum**

MAGAZINES

- 16.55** C'est toujours l'été. Beaulieu-sur-Mer. People. Variétés. **France 3**
- 17.00** Les Lumières du music-hall. Juliette Gréco. Alain Chamfort. **Paris Première**
- 17.40** Entretien Musiques. **LCI**
- 18.10** Le Club de l'économie. **LCI**
- 19.00** Tracks. Spécial Manu Chao. **Arte**
- 19.30** et **0.55** Rive droite, rive gauche. **Paris Première**
- 20.50** Sagas. Les grandes réussites. **TF 1**
- 21.00** Recto Verso. Invité : Jacques Weber. **Paris Première**
- 21.00** Top bab. Spécial Japon. Invité : Marc Zermati. **Canal Jimmy**
- 22.45** Paris dernière. **Paris Première**
- 23.15** ONPP vu de la loge. **France 3**
- 0.10** LCA, la culture aussi. Le Best of. **LCI**
- 0.30** Fréquentar du rire. Laurent Baffie et Gad Elmaleh. **M 6**

DOCUMENTAIRES

- 17.30** Anciennes civilisations. [12/13]. Les Celles. **Planète**
- 17.55** Décisions secrètes. L'étrange voyage du général de Gaulle. **Histoire**
- 18.00** Histoires secrètes. Mensonges « blancs ». **Chaîne Histoire**
- 18.00** Les Légendes vivantes. Pérou : le messager des dieux. **Voyage**
- 18.05** A la recherche des animaux perdus. [4/6]. Sur la trace des tapirs et des ibis de Guyane. **La Cinquième**
- 18.25** L'Actors Studio. Dennis Hopper. **Paris Première**
- 18.30** Un siècle de musique d'orchestre. [2/7]. Rythme. **Mezzo**
- 18.30** et **22.00** Correspondances. Visa pour l'Eden. **Voyage**
- 19.00** Biographie. F. Collins et J.C. Venter : le secret de la vie. **La Chaîne Histoire**
- 19.15** Que viva Tina ! **Planète**
- 20.00** Pilot Guides. Le Chili et l'île de Pâques. **Voyage**
- 20.00** Les Délices des serpents. **Odyssee**
- 20.15** Reportage. La Guerre des singes. **Arte**

Le Monde
TELEVISION

France-Culture

17.30 Le Mystère Kennedy Certains événements historiques se prêtent mieux que d'autres à l'exercice délicat de la série radiophonique. Le meurtre de John Fitzgerald Kennedy, avec ses parts d'ombre et ses violents traumatismes, en est un parfait exemple. En dix épisodes programmés du lundi 20 au vendredi 31 août de 17 h 30 à 18 heures, Alexandre Adler revient en détail sur le crime commis à Dallas le 24 novembre 1963.

- 20.25** Hutans. [6/6]. L'orang et l'orang-outang. **Odyssee**
- 20.30** Chroniques d'Hollywood. **Histoire**
- 21.00** Les Captives de Terpsichore. **Mezzo**
- 21.00** Les Mystères de la Bible. L'ennemi perpétuel : les Philistins. **La Chaîne Histoire**
- 22.00** Super Night of Rock'n'Roll. **Canal Jimmy**
- 22.00** Civilisations. Angola. **Histoire**
- 22.00** Sous la mer. Fidji. **Voyage**
- 22.00** Jamel à la télé. **Canal +**
- 22.15** Grand format. Optimum. Les pionniers du meilleur des mondes. **Arte**
- 22.20** Dix ans, douze rounds. Rêve d'un boxeur. **Planète**
- 22.45** Biographie. Jean Harlow, la blonde platine. **La Chaîne Histoire**
- 22.55** Les Femmes aux J. O. [2/3]. Rapidité et grâce. **Histoire**
- 23.05** Chambord secret. **Odyssee**
- 23.30** Gold ! L'or en barre. **Chaîne Histoire**
- 23.40** Sur la route avec Randy Brecker. **Muzzik**
- 23.40** Gros plan sur Juliette Binoche. **Festival**
- 0.00** Pilot Guides. Rio de Janeiro. **Voyage**
- 0.05** Michel Piccoli, de vous à moi. **Paris Première**

- 20.25** Hutans. [6/6]. L'orang et l'orang-outang. **Odyssee**
- 20.30** Chroniques d'Hollywood. **Histoire**
- 21.00** Les Captives de Terpsichore. **Mezzo**
- 21.00** Les Mystères de la Bible. L'ennemi perpétuel : les Philistins. **La Chaîne Histoire**
- 22.00** Super Night of Rock'n'Roll. **Canal Jimmy**
- 22.00** Civilisations. Angola. **Histoire**
- 22.00** Sous la mer. Fidji. **Voyage**
- 22.00** Jamel à la télé. **Canal +**
- 22.15** Grand format. Optimum. Les pionniers du meilleur des mondes. **Arte**
- 22.20** Dix ans, douze rounds. Rêve d'un boxeur. **Planète**
- 22.45** Biographie. Jean Harlow, la blonde platine. **La Chaîne Histoire**
- 22.55** Les Femmes aux J. O. [2/3]. Rapidité et grâce. **Histoire**
- 23.05** Chambord secret. **Odyssee**
- 23.30** Gold ! L'or en barre. **Chaîne Histoire**
- 23.40** Sur la route avec Randy Brecker. **Muzzik**
- 23.40** Gros plan sur Juliette Binoche. **Festival**
- 0.00** Pilot Guides. Rio de Janeiro. **Voyage**
- 0.05** Michel Piccoli, de vous à moi. **Paris Première**

SPORTS EN DIRECT

- 18.00** Canoë-kayak. Championnat du monde de course en ligne. A Poznan (Pol.). **Eurosport**
- 19.00** Football. Championnat de France D2. 5^e journée. Strasbourg - Châteaauroux. Au stade de la Meinau, à Strasbourg. **Eurosport**
- 19.45** Athlétisme. Golden League. Mémorial Van Damme. Au stade Roi-Baudouin, à Bruxelles. **Canal +**
- 20.40** Football. Supercoupe d'Europe. Bayern Munich (All.) - Liverpool (GB). Au stade Louis-II, à Monaco. **France 3**
- 22.00** Golf. Championnat du monde professionnel. 2^e jour. A Akron (Ohio). **Canal + vert**

DANSE

- 21.55** Le Pas de deux du Corsaire. Chorégraphie de Marius Petipa. Musique d'Adolphe Adam. Avec Lioubov Kounakova (Médora), Farouk Rouzmatov (le Corsaire). Réalisation de Thomas Grimm. **Mezzo**
- 22.05** Clavivo. Œuvre de Johann Wolfgang von Goethe. Chor. Roland Petit. Mus. Gabriel Yared. Par l'Orchestre de l'Opéra de Paris et le ballet de l'Opéra national de Paris, dir. Richard Bernas. Avec Nicolas Le Riche (Clavivo), Clairemarie Osta (Marie), Yann Saiz (le frère), M.-Agnès Gillot (l'étrangère), Yann Bridart (l'ami). **Mezzo**

Arte

22.15 Grand format : Optimum Les travaux de trois savants anglais : Jeremy Bentham, philosophe, Charles Babbage, mathématicien, et Francis Galton, anthropologue, ont marqué le XIX^e siècle mais ne sont pas des plus connus en France. Au moment où certains s'approprient à cloner des êtres humains, ce documentaire vient à point pour rappeler que le rêve de l'amélioration de notre espèce est ancien.

MUSIQUE

- 19.55** Marcia Sweet 2000. Avec Ahmad Jamal, piano. **Muzzik**
- 20.35** et **23.30** Havanaise. Enregistré en 1987. Avec Raphaël Oleg, violon. Par l'Orchestre de la Suisse italienne, dir. Mario Venzagio. *Havanaise pour violon et orchestre*, op. 83, de Camille Saint-Saëns. **Mezzo**
- 22.55** Nice Jazz Festival 1999. Le groupe Acoustic Blues Summit. **Muzzik**
- 23.05** James Brown. Enregistré en 1999. Musiciens de The Soul Generals, accompagnés des choristes de The Bittersweets. **Canal Jimmy**
- 23.45** La Walkyrie. Œuvre d'Harry Kupfer. Par l'Orchestre du Festival de Bayreuth, dir. Daniel Barenboim. **Mezzo**
- 0.35** Tony Bennett. Enregistré en 1985. Œuvres de Jenkins, Billie Holiday et Gershwin. **Muzzik**

TÉLÉFILMS

- 18.20** L'Enfant du lac. Paul Murton. **Festival**
- 19.00** Ma sœur est une extraterrestre. Steve Boyum. **Disney Channel**
- 19.00** Les Maîtres sonneurs. Lazare Iglesias. **Histoire**
- 20.45** Le Dernier Vol. Hartmut Schoen. [1/2]. **Arte**
- 20.50** Meurtres par procuration. Claude-Michel Rome. **M 6**
- 22.30** Face à l'épreuve. Matthew Diamond. **TF 6**

SÉRIES

- 17.00** Alf. Une grande famille. **La Cinquième**
- 18.00** Friends. Celui qui a perdu son singe. **France 2**
- 18.20** Hill Street Blues. A genoux. **TMC**
- 18.40** Spin City En clair. Adieu Mike. **Canal +**
- 20.05** Madame est servie. Fallait s'y attendre. **M 6**
- 20.50** Sex and the City. La baie des cochons mariés (v.o.) **Téva**
- 20.50** P.J. Esclavage. **France 2**
- 21.45** Tourisme sexuels. **France 2**
- 22.35** La Crim'. Ad patres. **France 2**
- 22.45** Profiler. Alliance diabolique. Rien que toi et moi. **M 6**
- 22.50** Ally McBeal. The Wedding (v.o.). **Téva**
- 23.15** Les Arpents verts. Lisa Has a Calif. **Série Club**
- 23.30** A la Maison Blanche. Navigation céleste. 0.15 24 heures à L.A. **France 2**
- 0.10** Seinfeld. La bonne (v.o.). **Canal +**

Ciné Cinémas 2

22.30 Pile ou face Edouard Morlaix (Michel Serrault) rentre dans son appartement pour se faire, une fois de plus, engueuler par sa femme. Celle-ci, qui accrochait des rideaux, tombe par la fenêtre. L'enquête conclut à l'accident, mais l'inspecteur Baroni (Philippe Noiret) est convaincu que Morlaix a tué sa femme. Un suspense psychologique adapté d'un roman paru dans la Série noire, dialogué, à sa manière, par Michel Audiard.

VENDREDI 24 AOÛT

FILMS

- 14.50** Un roi sans divertissement. François Leterrier (France, 1963, 85 min) **Ciné Cinémas 2**
- 15.00** Tout l'or du monde. René Clair (France, 1961, 90 min) **Ciné Classics**
- 15.50** Coup de foudre. Diane Kurys (France, 1983, 110 min) **Ciné Cinémas 1**
- 16.10** Bulworth. Warren Beatty (Etats-Unis, 1998, 105 min) **Canal +**
- 18.35** La Route du tabac. John Ford (Etats-Unis, 1941, v.o., 85 min) **Ciné Classics**
- 19.00** L'Etranger au paradis. William Dieterle (Etats-Unis, 1944, v.o., 105 min). **TCM**
- 20.30** La Grande Guerre. Mario Monicelli (Italie, 1959, 130 min) **Ciné Classics**
- 20.45** Le Corsaire rouge. Robert Siodmak (Etats-Unis, 1952, 115 min). **TCM**
- 21.00** Maxime. Henri Verneuil (France, 1958, 125 min) **Cinétoile**
- 21.00** Go Now. Michael Winterbottom (GB, 1996, 85 min) **Cinéstar 2**
- 21.00** Le Crabe-tambour. Pierre Schoendoerffer (France, 1977, 120 min) **Cinéfaz**
- 21.00** Les Iles. Iraj Azimi (France, 1982, 90 min) **Ciné Cinémas 2**
- 22.25** Les Oiseaux. Alfred Hitchcock (Etats-Unis, 1963, v.o., 120 min) **Ciné Cinémas 3**



- 22.30** Pile ou face. Robert Enrico. Avec Philippe Noiret, Michel Serrault. (France, 1980, 105 min) **Ciné Cinémas 2**
- 22.55** Mrs Dalloway. Marleen Gorris (GB - PB, 1997, v.o., 95 min) **Ciné Cinémas 1**
- 23.15** Jennifer 8. Bruce Robinson (Etats-Unis, 1992, 125 min) **Cinéstar 1**
- 23.55** Johnny Apollo. Henry Hathaway (Etats-Unis, 1940, v.o., 95 min) **Ciné Classics**



- 0.30** Le Secret de Roan Inish. John Sayles. Avec Jeni Courtney, Eileen Colgan, Mick Lally (EU, 1994, v.o., 100 min) **Ciné Cinémas 1**
- 0.40** Les Baleines du mois d'août. Lindsay Anderson (Etats-Unis, 1987, v.o., 85 min) **Cinétoile**

PROGRAMMES

TÉLÉVISION

TF 1

- 16.20** Beverly Hills. **17.10** Passions. **18.00** Sous le soleil. **19.00** et **0.20** Le Maillon faible. **20.00** Journal, Tiercé, Météo. **20.50** Les Cordier, juge et flic. Un si joli témoin. **22.40** Meurtre en sommeil. Téléfilm. John Cosgrove. **O.**

FRANCE 2

- 16.30** Nash Bridges. **17.20** La Famille Green. **18.05** Friends. **18.30** Hartley, cœurs à vif. **19.20** Secrets d'été. **19.50** Un gars, une fille. **20.00** et **0.25** Journal, Météo. **20.50** L'Été d'Envoyé spécial. **22.54** et **1.25** L'Artiste de l'été. **22.55** Eric et Ramzy au Palais des glaces. **0.45** Nikita. Glissement vers le néant. **O.**

FRANCE 3

- 16.45** Les Jours euros. **16.50** C'est toujours l'été. **18.25** Questions pour un champion. **18.55** Le 19-20 de l'information, Météo. **20.15** Tout le sport. **20.25** C'est mon choix ce soir. **20.55** Le Viager. Film. Pierre Tchernia. **22.40** Météo, Soir 3. **23.10** Une journée de merde. Film. Miguel Courtois. **O.**
- 0.40** Les Seigneurs de l'hiver.

CANAL +

- 16.45** Mon Martien favori. Film. Donald Petrie. **O.**
- En clair jusqu'à 20.10**
- 18.15** Animasia. **18.40** Spin City. **19.00** Le Journal. **19.15** Best of Nulle part ailleurs. **20.05** Le Zapping. **20.10** Daria. **20.35** Génération radio libre. Libre antenne. **21.25** La Bestella. Film. Edouard Baer. **23.05** L'Amicale du rire laïque. **0.00** Big Nova Mix. **O.**

PROGRAMMES

TÉLÉVISION

TF 1

- 13.48** J'ai deux métiers. **13.50** Les Feux de l'amour. **14.40** Perry Mason. **16.20** Beverly Hills. **17.10** Passions. **18.00** Sous le soleil. **19.00** Le Maillon faible. **20.00** Journal, Météo, Trafic infos. **20.50** Sagas. **22.45** Le Bestophe. **0.10** Les Aventuriers de Koh-Lanta. **1.50** TF 1 Nuit, Météo.

FRANCE 2

- 13.50** Maigret. **15.25** Planque et caméra. **15.40** L'As des privés. **16.30** Nash Bridges. **17.16** La Famille Green. **18.00** Friends. **18.30** Hartley, cœurs à vif. **19.20** Secrets d'été. **19.45** L'Artiste de l'été. **19.50** Un gars, une fille. **20.00** et **1.00** Journal, Météo. **20.50** Une soirée de polars. P.J. Esclavage. **21.45** Tourisme sexuel. **22.35** La Crim'. Ad patres. **23.30** A la Maison Blanche. Navigation céleste. **0.15** 24 heures à L.A. **1.20** Docteur Markus Merthin. Innocence. **O.**

FRANCE 3

- 13.25** C'est mon choix. **14.25** Graine de canaille. Téléfilm. Larry Elkann. **16.00** L'île fantastique. **16.55** C'est toujours l'été. **18.25** Questions pour un champion. **18.55** Le 19-20 de l'information, Météo. **20.10** C'est mon choix ce soir. **20.40** Football. Supercoupe d'Europe. Bayern Munich - Liverpool. **22.50** Météo, Soir 3. **23.15** ONPP vu de la loge. **1.00** Les Envahisseurs. Le prophète. **O.**

Canal +

Affaire Ben Barka : mystérieuse disparition d'un dossier au procès d'Ahmed Boukhari

Placé en détention, l'ex-agent secret est poursuivi pour une vieille affaire de chèques sans provision

DÈS SON OUVERTURE, mercredi 22 août à Casablanca, le procès contre Ahmed Boukhari a dérapé. A l'origine de fracassantes révélations sur l'affaire Ben Barka, fin juin, notamment dans les colonnes du *Monde*, l'ex-agent secret est, depuis, poursuivi et écroué pour l'émission de chèques sans provision. Or il serait maintenu en prison à la faveur d'une « dissimulation de preuves judiciaires », affirme son avocat. Selon M^r Abderrahime Jamaï, qui dénonce ainsi un « procès politique », le dossier d'une procédure antérieure – concernant, précisément, les deux chèques en bois qui justifient le maintien en détention de M. Boukhari – a disparu du greffe du tribunal. « *Le parquet a mis la main dessus* », accuse M^r Jamaï, qui entend porter plainte.

De son côté, le tribunal a demandé à la défense de fournir la preuve que les deux chèques émis en 1992, d'un montant global de 100 000 francs, ont bien fait l'objet d'une condamnation il y a trois ans. En attendant, le procès a été renvoyé au mardi 28 août, et Ahmed

Boukhari a annoncé qu'il entamerait, ce jeudi, une grève « illimitée » de la faim. Mercredi à la mi-journée, à quelques heures du procès, la famille d'Ahmed Boukhari avait allégué les charges retenues contre l'ex-agent en déposant, auprès de la trésorerie du tribunal de première instance de Casablanca, l'équivalent de 25 000 francs. Ce montant correspond à deux chèques récents, une dette qu'Ahmed Boukhari reconnaît et qu'il s'était engagé à rembourser avant la fin du mois.

A l'ouverture de l'audience, les poursuites ne portaient plus que sur deux chèques émis il y a neuf ans, dans le contexte de la faillite de l'entreprise familiale que l'ex-membre du « cab-1 », le service de contre-subversion, avait reprise après son départ des services spéciaux, en 1977. Or M. Boukhari clame avoir déjà été condamné à un an de prison, en 1998, pour ces dus de près de 100 000 francs. Afin de le prouver, son avocat a voulu photocopier les pièces contenues dans le dossier de l'affaire jugée. « *Le greffier m'a affirmé, après vérification,*

que le dossier a été retiré par le parquet, a affirmé M^r Jamaï, joint mercredi soir par téléphone. On nous prive de nos moyens de défense. Le parquet, comme moi, peut consulter ce dossier mais non pas l'emporter. »

DÉNONCER LA CORRUPTION

Lors de l'audience, M^r Jamaï, qui avait déjà défendu avec fougue le capitaine Adib, condamné pour avoir dénoncé la corruption au sein de l'armée marocaine (*Le Monde* du 23 février), a interpellé la cour avec virulence. « *Vous avez des instructions !* », a-t-il fulminé, mettant le tribunal en garde de ne pas devenir « *la source d'un scandale judiciaire* ». La « disparition » du dossier de 1998 est d'autant plus étonnante qu'Ahmed Boukhari, dès sa mise en détention provisoire, le 15 août, au terme de quarante-huit heures de garde à vue, s'était mis en grève de la faim pour protester contre « *une affaire ressortie pour [le] faire taire, alors qu'elle a déjà été jugée* ». Le substitut du procureur était venu lui rendre visite au centre pénitentiaire d'Oukacha, jeudi 16 août, pour

le rassurer sur le respect des règles de droit. L'ex-agent avait alors abandonné sa grève de la faim, qu'il reprend à présent. Avant de quitter le prétoire, où se pressaient une soixantaine de journalistes, de policiers en civil et d'agents secrets, il a lancé à la cour que son procès constituait « *un grand dossier que l'Histoire jugera* ».

Lors de cette première audience, une troisième affaire de cavalerie financière, également liée à la faillite de l'entreprise familiale et, selon M. Boukhari, déjà jugée en 1998, n'a pas été mentionnée. Il s'agit d'une dette auprès de fournisseurs d'un montant de 195 000 francs, pour laquelle une « *contrainte par corps* » – une mise en détention faute de paiement – a été demandée par les créanciers. En l'absence du dossier qui a mystérieusement disparu du greffe, cette affaire pourrait refaire surface la semaine prochaine...

Stephen Smith

► www.lemonde.fr/benbarka

Double meurtre de Moriani : la piste crapuleuse privilégiée

Le second tué a été identifié

LE DOUBLE assassinat perpétré à Moriani-Plage (Haute-Corse), mardi 21 août, semblait être considéré par la justice, jeudi matin, comme une affaire de droit commun. La piste politique, envisagée dans un premier temps du fait de l'appartenance probable de l'une des deux victimes, Dominique Marcelli, au mouvement clandestin Armata corsa, dont François Santoni passait pour être le chef, paraissait devoir être abandonnée par les enquêteurs. Les gendarmes de la section de recherches de Bastia, chargés de l'enquête, fondent leur conviction sur la personnalité de la seconde victime, qu'ils ne sont parvenus à identifier que mercredi. Il s'agirait de Jean-Christophe Marcelli, vingt-quatre ans, un cousin éloigné de Dominique Marcelli, et non un proche de François Santoni comme semblait le postuler les enquêteurs (*Le Monde* du 23 août).

Les corps des deux hommes avaient été retrouvés calcinés, mardi à la mi-journée, à côté d'une voiture de location incendiée et au milieu d'une vingtaine d'étuis de 9 et de 12 millimètres. Si Jean-Christophe Marcelli était inconnu des services de police, Dominique, en revanche, avait déjà plusieurs condamnations à son casier judiciaire. L'enquête a établi que le premier avait loué, quelques jours avant le drame, la Volkswagen Passat incendiée à Moriani-Plage. Les deux cousins seraient tombés dans un guet-apens, dont les causes restent à déterminer. L'hypothèse d'un règlement de compte dans le cadre d'une affaire de stupéfiants est privilégiée.

Les enquêteurs observent notamment que le mode opératoire retenu pour cette double exécution évoque les méthodes employées par le milieu, notamment sur la Côte d'Azur. De fait, le parquet de Paris, qui est compétent pour toutes les affaires de terrorisme, a indiqué mercredi qu'il ne se saisirait pas de cette enquête, qui reste entre les mains des gendarmes corses, sous le contrôle du parquet de Bastia.

Le double assassinat de Moriani-Plage, venant après celui de François Santoni le 17 août, a relancé les critiques contre le processus de Matignon. Resté jusqu'à présent silencieux, Jean-Guy Talamoni a choisi un quotidien suisse, *Le Temps*, pour déclarer, jeudi 23 août, qu'il n'y avait « *pas d'alternative* » à ce processus. Interrogé sur l'assassinat de l'ancien leader du FLNC, le chef de file de Corsica nazionale à l'Assemblée de Corse explique que le « *dialogue institutionnel ne doit pas être interrompu car ce serait la prime à ceux qui veulent l'abattre en utilisant ce genre de moyens* ».

DEMANDE DE DISSOLUTION

Alors que Charles Pasqua réclame, dans *Valeurs actuelles* daté du 24 août, la dissolution de l'Assemblée de Corse, M. Talamoni juge que « *les politiciens, comme Pasqua et Debré, qui s'expriment aujourd'hui, sont totalement disqualifiés pour parler* ». « *Lorsqu'on a directement négocié avec les clandestins, ajoute-t-il, on est mal placé pour reprocher au gouvernement de discuter avec des élus.* » Jeudi matin sur France-Inter, l'ancien ministre de l'intérieur Jean-Louis Debré a reconnu que, « *comme tous les gouvernements* », il avait « *pris des contacts avec tous les nationalistes élus à l'Assemblée territoriale corse* ». Mais « *je n'ai eu aucun autre contact avec qui que ce soit, je n'ai négocié avec personne* », a ajouté le porte-parole du RPR à l'Assemblée nationale.

Le jour de la rentrée ministérielle, l'appui apporté par M. Talamoni au processus ne devrait pas déplaire à Lionel Jospin. François Hollande relève cependant que M. Talamoni est « *un élu parmi d'autres* ». Le premier secrétaire du PS ne serait « *pas surpris* », a ajouté le porte-parole de Cor-
se qu'il préside sur le processus ».

Béatrice Gurrey
et Fabrice Lhomme

► www.lemonde.fr/corse

66 % des Parisiens pour la fermeture des voies sur berges

BRANDISSANT une enquête qui montre que 66 % des Parisiens approuvent la décision de fermer les voies sur berge à la circulation automobile du 15 juillet au 15 août, le maire de Paris, Bertrand Delanoë, justifie son choix dans une lettre adressée à la presse. Il rappelle qu'il a « *reconnu que l'initiative avait débuté une semaine trop tôt* », mais affirme « *qu'un renoncement pur et simple ne saurait être perçu par nos concitoyens que comme un incompréhensible retour en arrière* ».

D'après cette enquête Ipsos, réalisée pour la Mairie de Paris auprès d'un échantillon de 800 Parisiens entre le 31 juillet et le 2 août, les femmes seraient plus enthousiastes que les hommes (67 % contre 63 %), les jeunes que les vieux, et ceux qui n'utilisent pas leur voiture que les autres. D'un point de vue sociologique, retraités, artisans, commerçants, chefs d'entreprise et ouvriers montrent le plus de réticences à la fermeture des voies sur berge, tandis qu'inactifs, employés, professions intermédiaires et cadres supérieurs y adhèrent plus facilement. Un clivage politique se dessine aussi avec l'électeur de droite (UDF-RPR-DL-RPF), qui est plus mollement favorable à la fermeture des berges (53,5 %) que celui de gauche (PC-PS-Verts, 77 %). Reste que, lorsqu'on demande à ces mêmes Parisiens leur préférence pour l'an prochain, ils se prononcent à 50 % pour la fermeture uniquement le week-end, à 29 % pour un renouvellement de l'opération, et 20 % optent pour une fermeture entre le 20 juillet et le 20 août.

Dans un entretien au *Parisien*, jeudi 23 août, M. Delanoë explique que « *lutter contre l'hégémonie automobile (...) est un devoir* », et il estime répondre à un besoin de « *santé publique* » en combattant ainsi la pollution.

Christiane Chombeau

Tirage du *Monde* daté jeudi 23 août 2001 : 493 010 exemplaires.

1-3

Des mesures pour rapprocher parents et enseignants

À QUINZE JOURS de la reprise officielle des cours, quelques heures après le premier conseil des ministres d'après-vacances, le ministre de l'éducation nationale, Jack Lang, et sa collègue déléguée à la famille, Ségolène Royal, devaient réaffirmer, jeudi 23 août, leur volonté de « *renforcer les relations entre les familles et l'école* ». Soucieux de lever les « *malentendus* » entre enseignants et parents d'élèves, les deux ministres devaient appeler chacune des parties à se considérer comme de « *véritables coéquipiers* ».

Ce rapprochement suppose d'abord, selon eux, un effort d'explication sur le fonctionnement du système scolaire. « *Nous avons la volonté d'ouvrir l'école, de la rendre plus lisible, plus compréhensible. Cela suppose un travail de communication en direction des parents et des élèves* », explique M. Lang. A la rentrée, plusieurs nouveaux guides seront distribués aux parents. Les familles qui ont un enfant en maternelle recevront un document d'information sur l'acquisition du langage. Les parents d'élèves entrant au cours préparatoire (CP) disposeront d'un dépliant censé répondre à leurs interrogations (« *Comment vous informer sur la scolarité de votre enfant ?* », « *Pourquoi l'assiduité de l'enfant est-elle importante pour sa scolarité ?* »...).

Au collège, un « *cahier d'exigences* », en cours de finalisation, devrait être distribué à l'automne. « *La famille, insiste Ségolène Royal, est la clé de la réduction des inégalités entre les enfants. L'école ne doit donc plus disqualifier les parents. Mais ces derniers doivent également être remis devant leurs responsabilités. Ils doivent savoir ce qu'on attend de leurs enfants, ce qu'est le "métier d'élève"* ».

OGM : M. Glavany souhaite davantage de mesures de précaution

AFFIRMANT que ces actions « *ne peuvent être acceptées* », le ministre de la recherche, Roger-Gérard Schwartzberg, a dénoncé, mercredi 22 août, la première opération d'arrachage de maïs transgénique menée le matin même à Beaucaire (Gard) à l'initiative de la Confédération paysanne (*Le Monde* du 23 août). Souhaitant, en matière d'OGM, « *éviter deux excès contraires : l'aventurisme et l'obscurantisme* », M. Schwartzberg souligne que « *s'opposer à la recherche et aux progrès de la connaissance n'est pas une attitude progressiste* ». Interrogé sur Europe 1, jeudi matin, le ministre de l'Agriculture, Jean Glavany, s'est dit « *favorable [à ce] que l'on puisse prendre des précautions supplémentaires sur les essais de recherche en plein champ* ».

Monsanto France a qualifié la destruction de sa parcelle, à Beaucaire, de « *d'acte inqualifiable de délinquance* ». Dans un communiqué publié mercredi après-midi, la filiale de l'agrochimiste américain souligne que cette action « *porte atteinte à la liberté des recherches, qui sont menées, paradoxalement, dans le but de répondre justement aux interrogations* » sur les OGM. Toute la profession des semenciers et de la protection des plantes s'est dite solidaire du géant américain, numéro un mondial de la production d'OGM.

LA LASSITUDE DES FABRICANTS

« *Face aux destructions répétées, nous appelons au maintien d'un dialogue raisonné et démocratique* », a indiqué, dans un communiqué, la plateforme CFS-GNIS-UIPP, qui réunit les entreprises de la semence et des pesticides en France. Les fabricants d'OGM sont las d'être

Les deux ministres ont confirmé le développement des jardins d'enfants éducatifs. Là où l'accueil en maternelle des enfants de moins de trois ans n'est pas possible, des structures spécifiques seront créées pour les deux-trois ans sur le modèle des classes-passerelles déjà existantes. Ces nouvelles structures seront notamment financées par le Fonds d'aide à l'investissement pour la petite enfance, abondé de 1 milliard de francs en juin 2001.

FORMULAIRES D'INSCRIPTION MODIFIÉS

Pour assurer la parité parentale, les formulaires d'inscription seront modifiés dès la rentrée, pour que les deux noms et adresses des parents séparés soient bien pris en compte. Une note de service sera publiée à la rentrée pour rappeler aux chefs d'établissement les droits des parents séparés ou divorcés en matière de suivi de la scolarité de leur enfant. Pour faciliter les rencontres entre parents et enseignants, « *des espaces seront créés et mis à la disposition des réseaux de soutien aux parents dans ou en dehors de l'établissement* ».

L'attribution de compléments de bourse pour les boursiers les plus méritants sera étendue aux classes de première : au total, ce sont 10 000 nouvelles bourses de 5 000 F (762,25 €) par an qui seront ainsi versées. Pour favoriser l'intégration des élèves handicapés, enfin, 1 000 nouveaux postes d'emplois-jeunes permettront de scolariser 2 000 élèves supplémentaires.

Pascale Krémer et Luc Brommer

► www.lemonde.fr/education

« *diabolisés* ». « *Pourquoi des pays s'engouffrent dans ces nouvelles cultures ? C'est bien parce qu'elles présentent certains atouts qui ne sont pas simplement des avantages financiers pour les fabricants d'OGM !* », confie l'un de ces dirigeants.

L'opération menée à Beaucaire par 150 militants anti-OGM a eu lieu dans le calme, en l'absence des forces de police et de gendarmerie. Une délégation comprenant des représentants de la Confédération paysanne, d'Attac et de Nature et progrès a ensuite été reçue à la préfecture et au conseil général du Gard, devant lesquels les militants avaient déposé les fanes de maïs arrachées. Des actions de ce type pourraient être menées dans les prochains jours, en particulier dans la région Rhône-Alpes.

Véronique Lorelle
et Jean-Baptiste de Montvalon

Six Palestiniens tués lors des violences en Cisjordanie et à Gaza

GAZA. Les Palestiniens ont accusé, mercredi 22 août, l'armée israélienne d'avoir tiré sur des secours lors d'un accrochage qui a fait quatre morts près de Naplouse et d'avoir assassiné un activiste du Fatah par un raid d'hélicoptères dans la bande de Gaza. La journée s'est soldée par six morts palestiniens. Ces nouveaux décès portent à 733 le nombre de personnes tuées depuis le début de l'Intifada, le 28 septembre, dont 565 Palestiniens, selon un décompte non officiel.

Au Caire, le président palestinien, Yasser Arafat, a réclamé « *plus de solidarité* » de la part des Arabes, lors d'une réunion extraordinaire des ministres arabes des affaires étrangères consacrée au conflit au Proche-Orient. Les chefs de la diplomatie arabe ont néanmoins clos leurs travaux par les décisions désormais classiques : appel à une aide politique et économique en faveur des Palestiniens, condamnation de la politique menée par Israël, souhait de voir limiter les contacts avec l'Etat juif aussi longtemps que ce dernier ne cesserait pas ses « *agressions* » envers les Palestiniens, et appel à tous les pays arabes à « *participer à la conférence des agents de liaison et des bureaux régionaux du boycottage qui doit se tenir à Damas du 7 au 11 octobre* », afin de réactiver cette initiative. – (AFP, Reuters.)

Etats-Unis : un deuxième cœur artificiel va être implanté

LE CENTRE médical de l'université de Californie de Los Angeles a annoncé, mercredi 22 août, qu'il procéderait à l'implantation d'un cœur totalement artificiel sur un malade d'ici quelques semaines. Le même jour, le premier patient à avoir reçu ce type de prothèse s'est adressé à la presse par l'intermédiaire d'une vidéo filmée dans le bureau des chirurgiens du Jewish Hospital de Louisville, dans le Kentucky. Agé de cinquante-neuf ans et diabétique, Robert Tools a été opéré dans cet établissement le 3 juillet (*Le Monde* du 5 juillet). Il affirme aujourd'hui se sentir bien, même si sa convalescence a été compliquée par une infection pulmonaire.

Révissez vos Classiques

RÉVISEZ CET ÉTÉ AVEC LE MONDE, FRANCE INTER, LA FNAC ET UNIVERSAL SO CHEFS-D'ŒUVRE DE LA MUSIQUE CLASSIQUE.

Le Monde UNIVERSAL CHOC MUSIQUE



rameau | DARDANUS | minkowski

MOTEUR ! ACTION ! Monstres, catastrophes, scènes infernales, scènes de guerres... On oublie bien vite les ingrédients de cette tragédie lyrique dont l'intraçable et l'incohérence ! Peu importe : le spectacle est autant visuel qu'auditif. On se sent immédiatement à l'aise dans la vivacité des rythmes de danses, des mélodies qui glissent, piquent, assaillent vos oreilles. La scène regorge d'effets et d'excès : la musique est à son image. Il faut avouer que la direction poivrée de Minkowski, la précision de sa baguette, imposent la plus grande clarté à chaque pas, à chaque phrase musicale. Quant à la distribution vocale, elle est en tout point remarquable, de Véronique Gens à Laurent Naburi en passant par Mireille Delunsch et Jean-Philippe Courtis. Oubliez l'idée de l'ennui : ici, elle n'existe pas !

Vous découvrirez des extraits de cet album sur France Inter, à 16h dans l'émission de Caroline Ostermann "Musique Maestro"

France Inter

fnac.com

Le Monde

DES LIVRES

SPÉCIAL ● PREMIERS ROMANS

VENDREDI 24 AOÛT

ENQUÊTE

Premiers romans :
les stratégies éditoriales
en France
et à l'étranger
pages II et VI



ANNE-SOPHIE BRASME
page V



TREZZA AZZOPARDI
page VII

AU TABLEAU
DE LA RENTRÉE
LITTÉRAIRE
page VIII



STEPHEN KING, INÉDIT
page IX



JÉRÔME LINDON
page X

Zadie Smith, saveurs métisses

La jeune romancière
britannique brosse
un tableau captivant
et drôle de l'Angleterre
de ces vingt dernières
années, à travers
les contradictions
de ses immigrés

Plus d'une fois, le lecteur de Zadie Smith sera tenté de se frotter les yeux. Quoi ? Ce gros roman serait l'œuvre d'une si jeune femme ? D'une demoiselle à peine sortie de l'adolescence ? Eh oui : Zadie Smith est née en 1975, dans la banlieue de Londres, où elle vit encore et où fut écrit *Sourires de loup*, le livre qui lui a déjà valu le Guardian et le Withbread du premier roman, deux prix littéraires importants. Étonnante jeune personne qui a commencé de rédiger son livre à l'âge de dix-neuf ans, l'a publié quand elle en avait vingt-cinq, et résiste aux sollicitations de la presse avec une maturité qui pourrait largement lui en valoir le double.

La surprise ne vient pas tant du talent d'écriture – après tout, les qualités stylistiques ne surgissent pas *ex nihilo* à l'âge mûr –, ni même de la maîtrise dont elle fait preuve dans la progression de son récit, mais de son incroyable science de l'humain. Là où d'autres sont tentés de combler leur manque d'expérience par l'exploration de ce qu'ils connaissent ou croient connaître (eux-mêmes, essentiellement), cette romancière d'origine jamaïcaine ne s'est pas laissé intimider par la fiction – autrement dit, par l'appropriation du monde extérieur et des autres.

Sourires de loup réussit à broser un tableau captivant et terriblement drôle de l'Angleterre dans les vingt dernières années du XX^e siècle, à travers les contradictions de ses immigrés. Son ascendance antillaise n'est sans doute pas étrangère à cette audace, à cette manière de voir large – et loin. De naissance, les enfants d'immigrés possèdent un périmètre intérieur particulier, qui leur permet de rêver au-delà des frontières d'un seul lieu. Zadie Smith regarde donc au-delà d'elle-même. Une adolescente d'origine jamaïcaine (née la même année que l'auteur) occupe, il est vrai, l'un des postes-clés de ce récit foisonnant, où la science et l'histoire ont leur place, aussi bien que les peines de cœur et les disputes familiales. Mais, justement, son rôle est surtout de voir et d'enregist-



EMMONN MC CABE

trer les innombrables mouvements de la vie autour d'elle.

Car Zadie Smith a réussi l'exploit de bâtir un roman riche de brassages et de mélanges, où se rencontrent des individus venus d'horizons divers, avec des passés, des aspirations, des manières de vivre et de voir différents. Tous les personnages créés par la romancière ont cependant en commun leur indéfectible « anglicité », si l'on peut dire

Raphaëlle Rérolle

– quelle que soit, par ailleurs, la critique de l'Angleterre et des Anglais, vigoureusement étrillés au passage. Mais, bien sûr, le paradoxe n'est qu'apparent : ce patrimoine commun, qu'il ait été acquis *in utero* ou bien plus tard, qu'il soit admis ou rejeté, constitue le lien qui les réunit. Et qui les emprisonne aussi, quand ils ne parviennent pas à le mettre en musique avec leur culture d'origine.

Trois familles viennent illustrer ce propos, avec une finesse de perception et une justesse de ton remar-

quables. Celle des Iqbal, originaire du Bangladesh, celle des Jones-Bowden, les Anglo-Jamaïcains (mariage mixte), et, de manière plus ambiguë, celle des Chalfen, intellectuels anglais en apparence, mais purement « chalféniens » dans la réalité (une tendance à l'autosuffisance les pousse à utiliser cet adjectif pour qualifier un certain nombre de choses et d'attitudes), dont l'auteur note, entre parenthèses :

« Troisième génération, origine : Allemagne et Pologne, vrai nom : Chalfenovsky. » Sans guère

bouger du sol anglais et, plus spécifiquement, d'une zone délimitée par le réseau du métro londonien, les personnages de Zadie Smith voyagent. Dans le passé réel, par l'intermédiaire de Samad Iqbal et d'Archibald Jones – les pères de famille qui se sont rencontrés durant la deuxième guerre mondiale, à l'ombre du drapeau britannique naturellement –, mais aussi dans un passé imaginaire, par le biais de leurs enfants (Magid et Millat Iqbal, les jumeaux, et Irie Jones). Seulement,

les voyages de cette nature ne forment pas nécessairement la jeunesse. Surtout lorsque celle-ci, regardant à l'étage supérieur, n'y aperçoit que trouble et tiraillements. Du coup, Millat n'est « pas une chose plutôt qu'une autre (...), ni musulman ni chrétien, ni anglais ni bengali », mais vit « dans et pour l'entre-deux ». Quant à Irie Ambrosia Jones, voici de quelle manière elle envisage son existence les jours de déprime (à cause de son surpoids notamment) : « D'un côté, l'Angleterre, gigantesque miroir ; de l'autre, Irie, sans reflet ni image. Une étrangère sur une terre d'étrangers. »

La solution la plus simple aurait été, pour l'auteur, de tirer cette affaire vers le pathos en l'agrémentant, pourquoi pas, d'une petite dose de misérabilisme. Zadie Smith a choisi de faire exactement le contraire. Usant d'un talent confondant pour la dérision, la romancière pousse très souvent les scènes vers le comique. Soit par ironie pure, soit en parodiant des situations sociales extraordinairement bien observées. La séquence du conseil d'école, au

cours de laquelle Samad Iqbal intercale la question « Pourquoi le système scolaire occidental privilégie-t-il systématiquement l'activité du corps au détriment de celle de l'âme et de l'esprit ? » en plein milieu de considérations sur le renouvellement de la cage aux écureuils, est absolument irrésistible. Mais, surtout, Zadie Smith possède un grand sens du rythme. De sorte que son récit progresse à la perfection, même lorsque la construction paraît un peu plus touffue qu'il n'aurait été nécessaire. Non seulement par la musique de ses dialogues – à l'intérieur desquels l'auteur n'hésite pas à glisser des accents ou des déformations de langage quand l'occasion se présente –, mais par la vitalité de son regard.

Car la romancière cherche, bien souvent, à rendre visible ce qui ne l'est pas ou à mettre en mots d'infimes déplacements des êtres ou des corps. Ce qui lui permet de faire émerger non seulement les sentiments les plus cachés, parfois les plus honteux, de ses personnages, mais le mouvement qui les anime. Au soldat russe affublé d'un œil de

verre qui l'interroge sur son identité, dans un coin perdu de la campagne bulgare, le futur père d'Irie Jones répond en « suivant la trajectoire circulaire de l'œil : arbre, pomme de terre, Archie, pomme de terre ».

Zadie Smith, elle, décompose le mouvement à la manière d'une physicienne passionnée par la nature humaine. Il ne s'agit pas d'entrer dans les détails, mais de saisir une direction, d'attraper au vol le sens de l'histoire. Et, par conséquent, de s'intéresser en priorité aux individus, à leur patrimoine génétique (idée récurrente, sous plusieurs formes), à leurs rêves et à leurs soubresauts plus ou moins rationnels. Le reste est secondaire. Les descriptions de lieux, par exemple, sont assez sommaires et, la plupart du temps, réduites à ce qui sert directement l'intrigue. Par l'intermédiaire de ses personnages, Zadie Smith étale devant nos yeux la carte de trois générations (si l'on compte l'inénarrable grand-mère Hortense, frénétiquement adepte des Témoins de Jéhovah), remontant à travers eux les erreurs de tout un siècle de colonisation. Et prenant acte de l'impossible dilemme où se trouvent les immigrés, coincés entre deux pays imaginaires dont seul un roman peut parvenir à dresser l'exacte topographie. Zadie Smith s'y est employée, avec la grâce et le culot qui préfigurent un véritable écrivain.

SOURIRES DE LOUP (White Teeth)

de Zadie Smith.
Traduit de l'anglais
par Claude Demanuell,
Gallimard « Du monde entier »,
536 p., 22,95 € (150,54 F).

extrait

« Quand la voiture avait commencé à se remplir des gaz d'échappement, il avait eu l'inévitable vision de sa vie en raccourci. Expérience assez courte et somme toute bien peu édifiante, sans grande valeur récréative, sorte d'équivalent métaphysique du discours du trône. Une enfance terne, un mariage raté, un travail sans avenir (la triade classique, en somme) défilèrent devant lui, rapidement, silencieusement, pratiquement sans dialogues, lui laissant la même impression que lors de leur premier passage. Archie ne croyait pas vraiment au destin, mais à la réflexion il semblait bien que, dans son cas, la prédestination avait tout particulièrement veillé à ce que sa vie fût choisie pour lui comme on sélectionne les cadeaux de Noël pour le personnel d'une grande entreprise : de bonne heure, et le même pour tout le monde. Certes, il y avait eu la guerre ; il avait fait la guerre, juste la dernière année, alors qu'il avait à peine dix-sept ans, mais cela ne comptait guère. Pas en première ligne, non, rien de ce genre. Lui et Samad, ce vieux Sam, ce bon Sammy, ils en avaient pourtant long à dire. » (pp 25-26.)

84 premiers romans vont essayer de se faire une place sur les tables des libraires. C'est un record. Il y a une mode du premier roman. Les succès de Jean Rouaud ou de Marie Darrieussecq incitent les auteurs et les éditeurs à miser sur de nouveaux auteurs. Mais la déception peut être vive. Les deuxièmes romans qui ne bénéficient pas de la même curiosité ou de la même indulgence, ne voient pas toujours le jour. Sur les 47 premiers romans parus à l'automne 1991, Camille Laurens, Nina Bouraoui ou Daniel Picouly ont connu le succès, mais beaucoup ont disparu

Promesses et incertitudes de l'aube

L'automne romanesque commence bien avant que l'été ne finisse. De plus en plus tôt avec de plus en plus de livres. 369 romans français essaient d'arriver sur les tables des libraires en 2001, un record selon les statistiques de *Livres Hebdo*. 2001 est l'année d'un autre record : 84 premiers romans font leur apparition. Ils n'ont jamais été aussi nombreux, à tenter d'attirer l'attention des critiques, des libraires et des lecteurs pour sortir de l'ombre et du nombre. Selon les organisateurs du festival du premier roman de Chambéry, c'est même plus de 170 premiers romans qui ont été publiés tout au long de l'année. Gallimard propose cette année cinq premiers romans. Lattès et Laffont, trois chacun. Inversement, Flammarion, Fayard ou Denoël qui en avaient publié quatre en 2000 ont réduit leurs proportions. Ce dernier éditeur n'en publie aucun, tout comme les éditions de Minuit ou POL, considérés comme des découvreurs de talents.

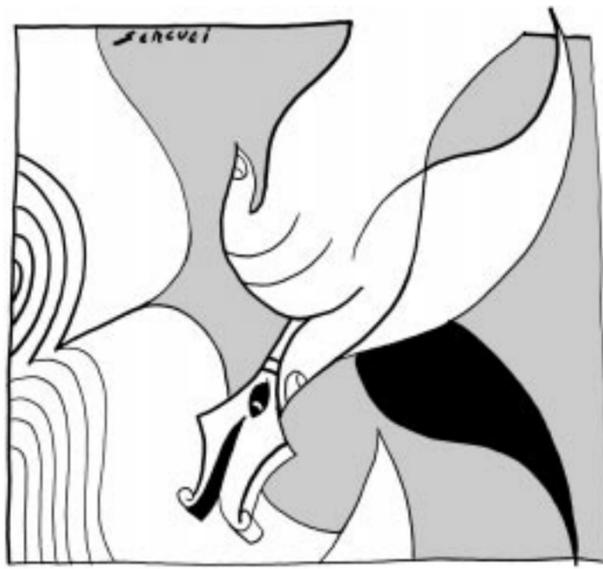
De jeunes éditeurs, comme Au Diable Vauvert, ou des éditeurs peu familiers des rivages romanesques de l'automne, tels Gallilée ou Sens & Tonka tentent leur chance. Hubert Tonka affirme sa volonté d'être « présent dans le champ littéraire », alors qu'il a jusque-là principalement œuvré du côté des essais et des pamphlets. Il publie deux petits pavés de près de 500 pages (*CH*, d'Olivier Boissière et *Ce Livre n'est pas à lire*, de Laurent Gervereau). Le passage en diffusion-distribution chez Harmonia Mundi en janvier 2000 – après avoir essayé les faillites de Distique – leur a permis de trouver des moyens à leur ambition d'être « un petit éditeur comme les grands ». Même un vieil éditeur comme Buchet-Chastel, qui renaît de ses cendres après sa reprise par Véra et Jan Michalski, publie trois nouveaux auteurs (Fabrice Patout, Cookie Allez et Marie-Hélène Lafon) pour greffer de nouvelles pousses à un catalogue prestigieux.

Il y a une mode du premier roman, qui a son festival (Chambéry créé dès 1987) et ses mythes : les succès de Jean Rouaud (*Les Champs d'honneur*, Minuit, 1990), de Marie Darrieussecq (*Truismes*, POL, 1996) ou dans un tout autre genre de Marc Levy (*Et si c'était vrai*, Laffont, 2000) montre qu'un

premier roman peut parfois être un best-seller. « *Ce qui a changé, c'est qu'un premier roman peut très bien marcher. Ce n'était pas le cas il y a une quinzaine d'années. Le Goncourt de Jean Rouaud a changé la donne* », explique Jean-Marc Roberts, PDG de Stock. Quelques années plus tard, Pascale Roze a obtenu le principal prix français également pour son premier livre, *Le Chasseur zéro* (Albin Michel, 1996).

Le succès d'Anne Gavalda, même si ce n'est pas un premier roman, mais un recueil de nouvelles – a priori encore plus difficile à vendre –, chez Le Dilettante montre que tout le monde a sa chance. Le succès du livre rejaillit sur l'éditeur. Chacun essaie de devenir l'éditeur du livre-surprise, sans prendre de grands risques financiers, puisque les montants des à-valoir sont faibles, contrairement à ce qui peut se passer Outre-Atlantique et outre-Manche (*lire l'article de Florence Noiville page 6*). C'est ainsi que le nombre de premiers romans augmente. Mais comme toujours dans l'édition, il n'y a pas de règles. Si quelques premiers romans tiennent la vedette, beaucoup ne font qu'une brève apparition dans les librairies et leurs ventes se chiffrent en centaines d'exemplaires plutôt qu'en milliers. « Parfois, il y a moins de ventes nettes que de services de presse », constate Olivier Nora, président du directoire de Grasset.

La rentrée avec son flot de livre est-elle le meilleur moment pour sortir un livre ? Paul Otchakovsky-Laurens en doute : « *Les premiers romans sont traités collectivement par charretées. Le premier roman n'est pas un genre. Bien sûr, il y en a toujours un ou deux qui sortent du lot. Mais qui dit lot, dit loterie. Sou-*



vent ce sont des livres trop fragiles pour la violence de la rentrée. » Il n'oublie pas que si *Truismes* a atteint 230 000 exemplaires, et des premiers livres comme ceux de Julie Wolkenstein et de Iégor Gran ont d'emblée voisiné ou dépassé les 10 000 exemplaires, *La Vacation* de Martin Winckler ou *Index* de Camille Laurens ont tout juste dépassé le millier d'exemplaires.

La philosophie est la même aux éditions de Minuit. « *Tous les éditeurs sortent leurs premiers romans en septembre, comme si c'était une catégorie. Nous avons eu plus de presse à d'autres moments de l'année tout simplement car nous étions les seuls à sortir à ce moment-là* », explique Irène Lindon qui a succédé à son père à la tête de la maison. Paru au premier semestre 1999, *Loïn d'eux* de Laurent Mauvi-

gnier a atteint 12 000 exemplaires la première année. L'an dernier, les *Non-dits* de Gisèle Fournier ont quand même atteint les 10 000 exemplaires, même s'ils sont sortis à la rentrée. « *On est tristes de ne pas publier de premiers livres cette année, c'est la plus grande satisfaction d'un éditeur. Mais on ne peut s'engager à la légère. Quand on décide de publier un premier roman, on essaie de se projeter dans l'avenir, on espère une œuvre.* »

« *C'est un engagement énorme* », renchérit Jean-Marc Roberts, qui pense que la rentrée reste la meilleure période pour publier des premiers romans. Il constate que les nouveaux auteurs lancés en dehors de l'automne ont souvent moins bien marché. « *Les périodes en dehors des rentrées d'automne et même de janvier deviennent de plus en plus compliquées. Il y a moins de place dans les journaux, moins d'attention et de curiosité portées aux livres. Il vaut mieux pour un premier roman être en plein cœur.* » Il ne publie qu'un livre à la rentrée, celui de Catherine Klein. Il en a publié trois en février qu'il n'a pas voulu faire attendre, car ils étaient prêts, mais qui ont moins bien marché que les trois parus à l'automne 2000, à commencer par Bruno Gibert, prix du premier roman pour *Claude* (8 000 exemplaires).

Francis Esménard, PDG d'Albin Michel estime aussi qu'« *il est très*

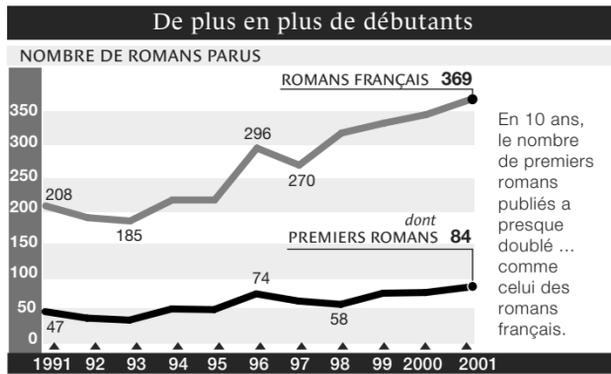
difficile de sortir un premier roman en dehors de septembre ». Après le succès d'estime de Percy Kemp – qui publie son deuxième livre cet automne –, il mise cette année sur *Même la pluie* d'Yves Hughes et sur un faux premier roman, publié sous le pseudonyme de Gabriel Osmond. Mais le premier roman auquel il tient le plus ne sortira qu'en janvier. « *J'ai décidé de ne pas le sortir en septembre, précisément pour qu'il ne soit pas traité comme un premier roman, tiré à 3 000 exemplaires* », explique Francis Esménard qui s'est emballé pour Christian Pernath, dont il a lu coup sur coup deux manuscrits, avant de se demander lequel il sortirait en premier.

Car ce qu'on appelle premier roman n'est que le premier livre publié d'un auteur et cache parfois de nombreuses tentatives qui n'ont jamais trouvé d'éditeurs. La lettre d'acceptation est un aboutissement, même s'il reste un long parcours pour que le livre existe dans les colonnes de journaux et chez les libraires, plutôt que de finir au pilon ou dans des bacs de soldeurs. Il devra affronter les 83 autres livres qui ont les mêmes désirs.

« *Les mises en place des premiers romans sont difficiles. Le nombre d'exemplaires chez les libraires baisse* », explique Jean-Paul Hirsch, chez POL. Denis Bénévnt, patron des librairies L'Arbre à lettres, craint que la notion de premier roman ne devienne « un concept marketing » : « *C'est un roman avant d'être un premier roman. On les lira et on défendra nos choix. On a la même attitude que pour les autres livres. Ce qui est sûr c'est que l'on ne mettra pas la totalité des livres dans nos librairies. Comme pour le reste, on ne prendra qu'environ 60 % de la production.* »

Une fois tous ces obstacles franchis, ces nouveaux romanciers de l'automne devront affronter une épreuve souvent plus cruelle, celle du deuxième roman, qui ne bénéficie ni de la même curiosité, ni de la même indulgence. « *On est toujours plus sévère avec les deuxièmes livres* », reconnaît Irène Lindon. L'association pour le développement des librairies de création (ADELC), créée par Jérôme Lindon et désormais présidée par Antoine Gallimard, a depuis un an lancé le prix du deuxième roman.

Alain Salles



Retour sur le millésime 1991

Nina Bouraoui le sait : « *Être là, dix ans après, c'est plutôt bon signe.* » D'où son constat, aussi brutal que véridique. Depuis son premier roman, *La Voyeuse interdite*, paru chez Gallimard en 1991, la jeune femme d'origine algérienne a vu tous ses autres textes – six au total – publiés. Ce qui n'empêche pas la plus jeune romancière du



Nina Bouraoui

cru 1991 d'être consciente du caractère exceptionnel de son parcours : « *Il y a quelque chose d'affreux et d'écrasant quand on publie un premier roman, car l'on s'attend alors souvent dire : bah, c'est le premier, mais après il n'y aura plus rien.* »

Plus rien, ou presque, ce fut le cas pour nombre des 47 auteurs à avoir publié leur premier roman à l'automne 1991. Ainsi de Stéphane Belugou (*Le Bocal et le Martinet*, éd. La Bartavelle) ou de Chantal Attanequi, après un texte assez remarqué (*Le Propre du bouc*, éd. Manyà), n'a publié qu'un seul ouvrage, aujourd'hui épuisé (*Dernière injure avant saisie*, éd. Manyà, 1992). Les raisons de ces fortunes et infortunes



Frédéric Boyer

diverses sont multiples, comme celle – heureusement exceptionnelle – du décès de l'auteur : ainsi de Patrice Orcel, disparu peu après la publication d'*Un dilettante à la campagne* (Gallimard). Autre explication : pour beaucoup, le premier livre répond davantage à un besoin de se raconter – nombre de premiers romans sont autobiographiques – qu'à une vocation susceptible de se prolonger au-delà du premier récit. Ainsi celui – magnifique – d'Annette Muller, *La Petite fille du Vel d'Hiv*, alors publié chez Denoël. Il arrive aussi que certains auteurs choisissent de « s'exiler » – au Brésil, comme David di Nota, auteur d'un très beau premier roman, *Festivité locale*, paru dans « L'Infini » chez Gallimard – ou encore qu'ils disparaissent aussi sûrement qu'ils sont apparus. Pourquoi ? Par manque d'envie et de besoin d'écrire ? Par insuffisance de lecteurs, même si l'on sait que, de toute façon, un premier roman dépasse rarement les 500 exemplaires vendus ? Parce qu'éditeurs et journalistes prêtent plus d'attention aux premiers qu'aux deuxièmes romans, ce qui décourage leurs auteurs ?

Il arrive aussi que ce soient les maisons d'édition qui dispa-

raissent... Plus fréquemment, ce sont les éditeurs qui, sans pour autant s'évaporer, butinent d'une maison d'édition à l'autre. Un jeu de chaises musicales qui réjouit les pages actualité des suppléments et magazines littéraires, mais laissent souvent perplexes les jeunes auteurs. Laure Dufresne raconte : « *En 1991, mon premier roman, Les Dessous de Louise, a été publié par Denoël, qui a édité deux autres de mes textes. Mais je vais envoyer celui que je viens de terminer à plusieurs maisons d'édition, car aujourd'hui, je ne connais plus personne chez Denoël.* » En effet, Olivier Rubinstein – qui a pris la tête de cette filiale de Gallimard en 1998 – a entièrement renouvelé l'équipe éditoriale et, de facto, la production. Nina Bouraoui a elle aussi connu ce cas de figure. Quand son directeur littéraire, Pascal Qui-gnard, quitte Gallimard, elle trouve en Jean-Marc Roberts un homme si « *chaleureux* » qu'elle le suivra, avec ses livres, du Mercure de



Armande Gobry-Valle



Laure Dufresne

France à Stock – qu'il dirige aujourd'hui –, en passant par Fayard ! Car Nina Bouraoui sait que, même si l'écriture est un « *métier très solitaire* », « *c'est plus facile quand on a "son" éditeur. On se sent entouré* ». Camille Laurens, dont *Index* fut également publié en 1991, partage cet avis. « *On est moins angoissé quand on sait qu'il y a un éditeur quelque part. Ou, en tous cas, c'est une autre forme d'angoisse. On se demande alors si, cette fois encore, notre livre lui plaira.* » Camille Laurens tient également à apporter une précision – de taille – sur le terme « premier roman » : « *Si pour les lecteurs Index est mon premier roman, ce n'est pas le cas pour moi. C'est le premier publié mais pas le premier écrit. J'avais déjà écrit, à vingt ans, des poèmes en prose, qui ont tous été refusés, et deux romans qui ont connu le même sort. J'ai envoyé Index aux deux éditeurs qui occupent une place de choix dans ma bibliothèque : Minuit et POL. Jérôme Lindon m'a dit que ce n'était pas pour lui, même s'il trouvait ce texte bon. Un dimanche, j'ai reçu un coup de fil de Paul Otchako-*



Jérôme Beaujour

vsky-Laurens... » La suite, on la connaît... En 2000, Camille Laurens se voyait décerner le Prix Femina pour *Dans ces bras-là*, qui s'est aujourd'hui vendu à quelque 230 000 exemplaires.

Armande Gobry-Valle se souvient aussi avec émotion du prix qu'elle a obtenu : « *Quand j'ai reçu le Goncourt du premier roman pour Iblis ou la défroque du serpent (éd. Viviane Hamy), j'étais morte de satisfaction et dilatée de joie. A cet âge-là, on est tout sauf modeste !* » Nina Bouraoui a, elle aussi, connu le plaisir des prix littéraires : le prix du Livre Inter – conjugué au passage chez Bernard Pivot – permettait ainsi à *La Voyeuse interdite* d'atteindre les 150 000 exemplaires vendus, toutes éditions confondues. D'abord sur un « *petit nuage* », elle savait que « *le plus important était de continuer à écrire. Les livres sont ma raison de vivre et ma façon d'exister.* »

En effet, Nina Bouraoui est une des rares – avec Daniel Picouly qui

publia *La Lumière des fous* (éd. du Rocher) cette année-là – à avoir fait le pari de vivre de ce métier alors que, pour la plupart, la littérature ne constitue pas la source principale de revenus. Camille Laurens continue ainsi à enseigner à Montpellier, tandis que Jérôme Beaujour – qui publia *Les Gens* (POL, 1991) – se distingue en signant les scénarios de Benoît Jacquot. Frédéric Boyer (*La Consolation*, POL) a, lui, choisi de quitter l'enseignement pour l'édition : c'est au sein du groupe Bayard qu'il a notamment dirigé la nouvelle traduction de la Bible – à paraître – réalisée par des écrivains tels que Jean Echenoz ou encore Emmanuel Carrère. Eric Fottorino, qui publia *Rochelle*, chez Fayard, poursuit quant à lui sa carrière de journaliste au *Monde*, alors que Laure Dufresne, après avoir travaillé pendant quinze ans à *Nord Eclair*, fait aujourd'hui du journalisme institutionnel. Sans doute parce qu'elle n'est que par trop consciente que la littérature, c'est « *à chaque fois un coup de poker* »...

Emilie Grangeray



Camille Laurens

Odes aux « divas du divan tarifé »

Tandis que Jean-Pierre Enjalbert offre une déambulation poétique à travers un Paris voluptueux, Jacques Vignon tisse une belle romance entre un mélomane et une dame de compagnie licencieuse

TABLEAU VIVANT
de Jean-Pierre Enjalbert.
Ed. Verticales,
320 p., 14,94 € (98 F).

ZEITNOT
de Jacques Vignon.
Gallimard, 136 p.,
13,5 € (88,55 F).
En librairie le 29 août

Greffier d'une idée fixe : définition de l'écrivain obsédé par « la mécanique des femmes ». Repaire des mâles aimantés par le désir, la rue Saint-Denis enflamme l'imaginaire de romanciers idéalistes. Cette « voie sacrée » jadis quadrillée par Villon, Nerval ou Lacenaire pousse les hommes à rôder et les poètes à rêver. Enjalbert et Vignon sont de ceux qui transcendent la rencontre sordide, basculent du trivial à l'irréel. Avec eux la pute, héroïne littéraire, devient « fille perdue », « ange du péché », dont « le cliquetis des talons aiguilles résonne comme une psalmodie ».

Né en 1939 à Paris, élève du collège oratorien Saint-Erembert, Jean-Pierre Enjalbert a connu l'ombre du cachot pendant son service militaire (pour détention d'ouvrages subversifs et sympathies pro-FLN), rejoint le comité central du Vide pour y exercer son je-m'en-foutisme enthousiaste, défilé en 1968 avec le groupuscule Socialisme ou Barbarie, et disparu depuis quelques années sur une petite île de la Méditerranée où il mène un combat acharné en faveur de l'inaction radicale. Il signe avec *Tableau vivant* un hymne cru aux béatitudes luxurieuses, une cantate érotique comme on n'en a guère lu depuis Calaferte.

La vision d'un dessin d'Egon Schiele, dont le modèle est le sosie de la putain qui l'initia jadis, réveille en cet adepte du péché capiteux une litanie de souvenirs de feu. Les voluptés de Jean-Pierre E.



« L'Attente », de Degas (1879)

commencent très jeune, depuis qu'élevé au sein, à la soie et aux bas Nylon par un trio féminin (mère, grand-mère et arrière-grand-mère), et un temps pensionnaire du petit séminaire, il s'est initié « aux grains de peaux, aux duvets, aux chevelures » et persuadé que le monde se contemple dans le miroir des prêtresses de l'amour.

Sur les traces de Crébillon fils, de Baudelaire, de Joyce, dans les « rues déhanchées » et giboyeuses, les quartiers d'un Paris transformé en « Harem-sur-Seine », ce jeune Priape, « pantin pantois », guette

en alcôves les sœurs de la femme fatale de Van Dongen, de la Messaline de Gustave Moreau, des Circé de Rubens, Vénus, baigneuses ou putains de Courbet, Grosz ou Clovis Trouille. L'exubérance liturgique de son verbe canaille fait surgir « les Beaux-Arts sur le trottoir ». D'une poésie dont l'audace s'exalte en crescendo, il évoque le blason de Léo, Betty, Michou et autres « divas du divan tarifé », met en scène une orgie de tableaux de maîtres dans lesquels il « interprète le rôle de la proie ». Hodges, Coltrane ou Fauré rythment ces parnassiennes

messes de minuit. Voyeur de lui-même, désenchanté, il chante les bijoux indiscrets d'infemales Bérénice (« un sourire, un regard, un mot de votre bouche... ») et des désordres amoureux guidés par Théophile Gautier (« Sculpte, lime, cisèle... »). *Tableau vivant* est un fastueux hommage à la magie noire, une ode aux mots qui « nous maintiennent vivants », un éloge du corps qui s'embrace pour aider les hommes à rester des enfants.

Chez Jacques Vignon, la dame de licencieuse compagnie est conquise par un mélomane. Le coup de foudre initial (un « rapport » d'une exquise invraisemblance) dégénère en extase romantique. Les doigts « d'aquarelliste » du client ravissent la professionnelle de la simulation, les rôles s'inversent. Le fantasme se réalise : se libérer de « la joute de séduction » et « ne plus être à cet instant qu'un moyen, celui du plaisir de la fille ». Ce n'est pas une plantureuse morme et fataliste qui est conquise, mais une grande rouquine à la nudité « comme une confiance », sensible à l'adagio de Bruckner et à Bach-Busoni. Grâce à elle et à sa « grâce de larmes », l'amant à 400 francs (2 000 pour la nuit) s'extirpe de son désordre, de sa désolation.

L'idylle du couple improbable vire à la romance de film en noir et blanc, avec « images de canotage, de guinguettes, accent faubourien des acteurs, dialogues picotés d'argot, tragédies simplètes sous les tonnelles ». Vignon s'offre au passage une apologie du vin blanc sec. Et clôt sa belle histoire par un cul-de-sac. L'homme doit payer sa faute, rendre des comptes au social. *Zeitnot*, chez les joueurs d'échecs, désigne l'impasse où se trouve celui qui perd la partie faute d'avoir eu le temps de déplacer un pion à temps, même si la situation lui était favorable. Il est des vertiges auxquels il manque une poignée de secondes...

Jean-Luc Douin

Rose ou morose

Catherine Clémenson et Nelly Arcan observent avec audace les voies tourmentées qu'emprunte le désir

INTIME CONNEXION
de Catherine Clémenson.
Ed. Maurice Nadeau, 200 p.,
14,94 € (98 F).

PUTAIN
de Nelly Arcan.
Seuil, 188 p., 14,94 € (98 F).

Le bonheur et l'épanouissement dans l'érotisme ne sont pas des lois universelles. Il faut même reconnaître que l'inverse est monnaie plus que courante : sexualité exsangue, plaisirs moroses... Comme s'il n'y avait, entre les hommes et les femmes, au lieu de leur désir, qu'incompatibilité, fracture, insoluble contradiction. Deux femmes, Catherine Clémenson et Nelly Arcan, livrent leurs observations sur ce qui, devant rapprocher, éloigne, devant contenter, chagrine. Sur le désir tout à la fois insatiable et exténué. Mais les points de vue divergent...

Anne, la narratrice d'*Intime connexion*, appartient à la génération de Mai 68 et porte en elle « la flamme de toutes les révolutions éteintes ». Trois hommes ont balisé sa vie amoureuse. Dans l'ordre contraire d'apparition : Marc, le mari, est parti avec Daisy ; Samuel, le père de ses deux enfants ; Paul, au loin, celui avec qui rien ne s'est passé mais qui portait toutes les promesses du bonheur. Mais qu'est-ce que c'est : « Être une femme heureuse... ça dépendait de quoi au juste ? » Le recours d'Anne au Minitel rose dans le but de rompre sa solitude nous faisait beaucoup craindre : pour la narratrice bien sûr... mais surtout pour nous, lecteurs, aguichés par les signes d'une modernité déjà surannée ! Réjouissons-nous : le pire n'est pas toujours certain. Car le propos de Catherine Clémenson, s'il est rude et cru, touche juste, sonne vrai.

« Explorer l'immense forêt des hommes innombrables était devenu ma seule occupation. » Ils défilent, les hommes, dans la vie et le lit, ou

l'imagination d'Anne. Ils passent, affublés de leur nom de code un peu ridicule, de leurs fantasmes sans envergure, grands ou petits, jeunes et vieux, mariés ou célibataires... Elle les regarde, les approche, avec prudence et ardeur mêlées, les évalue, sans hauteur ni orgueil. Elle se force aussi, enjambe ses préjugés, ses réticences, ses pudeurs, tente de faire coïncider les ordres et désordres de l'émotion sensorielle. Elle se moque d'elle-même : « J'avais décidé d'être une femme moderne, oui ou non ? » Au travers des mésaventures érotiques d'Anne, Catherine Clémenson s'emploie, avec une allégresse dénuée de vulgarité, à ouvrir une petite fenêtre sur le paysage, à la fois intérieur et extérieur, du désir.

C'est une autre fenêtre que Nelly Arcan ouvre. Ou plutôt fait voler en éclats. S'agit-il d'ailleurs encore du désir ? Née en 1975, l'auteur vit à Montréal et poursuit des études de lettres. Elle est aussi (ou a été) prostituée. Son livre n'est pas un roman ; mais il échappe cependant, par son souci de l'écriture, à la catégorie du témoignage : c'est une longue litanie de la détestation.

Putain : le titre résonne comme une insulte et un défi. Là non plus, pas de complaisance, mais la tourmente d'une condition paradoxalement assumée : la misère, ici, n'est pas sociale ou morale. Elle est personnelle, affective, renvoyant à l'histoire familiale, avec, en retrait, le couple désastreux des parents. Un psychanalyste est là aussi, en interlocuteur muet. L'autre interlocuteur est légion : ce sont les clients, « la multitude de mes clients qu'il me faut réduire à une seule queue pour ne pas m'y perdre ». Le livre de Nelly Arcan est étrange, à la fois grave et bavard. On ne comprend pas toujours quel est le sujet véritable de cette haine, de ces phrases lancinantes qu'aucun point n'interrompt, de cet essoufflement... Mais la force du texte est réelle, qui installe chez le lecteur un puissant désir de s'y soustraire.

P. K.

Gens sans terre

Chacun à leur manière, Pierre Malaise, Arno Bertina – remarquable d'intensité –, Mourad Djebel et Malika Allel crient la vérité de l'histoire de l'Algérie devenue tragédie intime

LA PHOTOGRAPHIE
de Pierre Malaise.
Ed. Michalon, 220 p.,
16,76 € (110 F).
En librairie le 29 août

LE DEHORS OU LA MIGRATION DES TRUITES
d'Arno Bertina.
Actes Sud, 224 p.,
15 € (98,39 F).

LES SENS INTERDITS
de Mourad Djebel.
La Différence, 332 p.,
20,58 € (135 F).

ILS ONT PEUR DE L'AMOUR, MES SŒURS
de Malika Allel.
Ed. Marsa, Algérie
Littérature/Action, 226 p.,
19,81 € (130 F).

Quatre premiers romans décrivent avec lucidité les conséquences de la guerre d'Algérie. Ils explorent avec ferveur les drames intérieurs qui n'en finissent pas de mutiler les Algériens et ceux qui les aiment : les acteurs de la tragédie mais aussi les générations qui en portent le poids, mais n'en sont pas responsables. La terre de soleil n'a pas été fidèle à ses promesses de bonheur. Ces romans-documents disent la douleur de ceux qui refusent la fatalité et la particulière meurtrissure des « étrangers » qui partagent leur vie.

Nous sommes immédiatement impliqués dans ces récits d'angoisse et d'espoir. Nous avons pris l'habitude des récits accusateurs. Nous découvrons la puissance de la fiction. Chacun de ces romans dévoile l'histoire singulière de ceux qui ont refusé de se fondre dans une conception collective de la pensée, de la politique ou de la religion. Ils décryptent le quotidien d'individus atypiques qui racontent l'arrachement, la peur, le déni d'un faux idéal, la sauvegarde d'une identité. La résistance indivi-

duelle se paie. Elle suscite la haine des fanatiques, mais, plus insidieusement, elle autorise la vengeance de ceux qui cachent de personnelles amertumes dans la grandeur apparente d'un combat national.

Pierre Malaise est né en 1937. Il est le témoin le plus direct de la guerre d'Algérie, dont il a perçu les séquelles françaises et algériennes. L'intrigue de *La Photographie* se situe en août 1960. Trois amis en sont les protagonistes principaux : Paul et Claire militent pour l'indépendance du peuple algérien ; Ahmed est un étudiant algérien. Paul part pour l'Algérie et est confronté à la réalité d'une impasse meurtrière. Le roman, fort bien écrit (soulignons la simplicité efficace du style), raconte les répercussions en métropole d'une guerre vaine mais passionnelle et nous plonge dans les djebels du sud, où la violence brute des armes a remplacé les discours idéologiques. Mais le plus attachant de *La Photographie* est d'avoir éclairé, sans pathos, l'histoire d'un pays à travers l'histoire de trois jeunes gens déchirés.

Remarquable d'intensité et d'intelligence est le roman d'Arno Bertina : *Le Dehors ou la Migration des truites*. Né en 1975, le très jeune romancier a capté toute la complexité des liaisons mixtes. L'intrigue, solidement charpentée, fait l'économie des arguments lourdement démonstratifs. Il raconte jusqu'à son ultime désastre la vie d'un homme qui a privilégié ses aspirations intimes et occulté le despotisme racial. Kateb est un immigré marocain arrivé en France dans les années 1950. Marié à Dora, une Française, il est pris dans l'engrenage des ratonnades et des gardes à vue d'octobre 1961 à Paris. Dora perd la raison. Kateb se voit retirer la garde de leurs deux filles. Commence pour lui l'errance d'une existence brisée. Le roman se structure autour de la rencontre entre Kateb et Malo, jeune médecin français marié à Lorraine, jeune femme pied-noir, obligé de fuir l'Algérie lors de l'indépendance. *Le Dehors* est le dialogue,

intime et métaphorique, entre deux êtres du « dehors », rejetés par la société, que le hasard a mis en présence. Arno Bertina a écrit un roman ambitieux. L'audace était belle. L'événement individuel et subjectif se heurte à l'événement historique, d'une obsédante objectivité. C'est le « dehors » qui va détruire ces apatrides, dont le « dedans » est pourtant la plus belle illustration d'une humanité qui aurait la sagesse de comprendre sa seule possibilité de futur.

LABYRINTHIQUE

La complexité arborescente des *Sens interdits* de Mourad Djebel est avant tout la mise en mots d'un désir littéraire obsédant. On sent chez ce jeune Algérien né en 1967 le culte des grands auteurs. Il a voulu intégrer à son premier ouvrage la quintessence de tout ce qui fascine le jouisseur dans son approche secrète des techniques littéraires. Le lecteur doit lutter pour ne pas se perdre dans un suspense passionnant certes, mais où le baroque déploie toutes les possibilités de la mémoire. La structure romanesque épouse le labyrinthe où s'enferme Maroued, qui veut comprendre le sens (interdit) de la disparition de Yasmina, dont il fut l'amant. Comme Proust, Mourad Djebel se voue à la remontée obsessionnelle du temps. Récit en abîmes, *Les Sens interdits* possède de son fil conducteur. L'Algérie est ici réalité historique, fable, énigme, métaphore du suicide planétaire et, peut-être, achèvement d'une fatalité humaine où la mort serait plus forte que la vie. L'image essentielle est un pont de Constantine. Avec ses amis Larbi et Nabile, Maroued dépie les couches successives d'un mystère qui dépend outrageusement de l'histoire particulière de l'Algérie mais, comme chez Kafka, bute sur l'inaccessible secret de notre solitude. Plus qu'un témoignage historique, *Les Sens interdits* (le titre doit être saisi à travers ses multiples implications) entremêle tous les registres de l'écriture – récit, enquê-

te, méditation, poème, mélodie, lancinante interrogation – et se veut une généreuse tentative d'écriture totale.

Un court roman fort original est inclus dans une des parutions de la revue *Algérie, Littérature Actions*. Quel que soit l'intérêt de cette publication, regrettons que le roman de Malika Allel soit ainsi inséré dans un ensemble à forte participation masculine. Laissons donc de côté l'actualité consacrée à la culture algérienne pour nous imprégner d'un récit passionnant au titre explicite : *Ils ont peur de l'amour, mes sœurs*. Malika Allel juge l'histoire à partir de la relation homme-femme perdurant dans les pays méditerranéens qui subissent l'oppression islamique. Oui, la romancière ose suggérer la source de cette meurtrière catastrophe algérienne. Il faut d'abord élucider le regard que l'homme (et la femme) algériens portent sur le sexe, la jouissance et la passion. Une femme parle. Elle va quitter l'Algérie. Elle n'en peut plus d'attendre l'homme qu'elle aime – marié, enligné dans la tradition, espionné par les intégristes, étouffé par le carcan du mépris de la femme que ses frères entretiennent désespérément. Dounia n'a pas droit à la liberté de l'amour. Hawa, l'épouse arabe, cloîtrée dans le silence de ses rêves exaltés, El Hédi, le mari coupable, l'amant fragile, bientôt récupéré par un groupe islamiste, et Jean, l'étrange libérateur, hors normes : tous les quatre gémissent, se soumettent ou se révoltent. Ces destins inaccomplis sont-ils l'expression profonde d'un peuple hanté par la peur des femmes ? L'écriture de Malika Allel vire trop vite à la complaisance poétique, comme pour gommer la saine subversion du propos. Ce premier roman est néanmoins un document capital sur ce qui est en filigrane des guerres : la terreur légendaire de diluer la virilité dans la paix des plaisirs domestiques dont les femmes seraient maîtresses.

Hugo Marsan

Ombres et lumières

Le talent étrange de Fabrice Patout dans un récit sur fond de guerre d'Espagne

ALOYSIUS
de Fabrice Patout.
Buchet-Chastel,
346 p., 18 € (118,07 F).

Il est des incipit anodins. Il en est de fulgurants. Il en est de singuliers comme : « Sui-vez-moi, dit Verlaine en tortillant son derrière de gauche à droite en direction de la cuisine, nous devons parler. » La curiosité est tout de suite titillée, et cela continue, Verlaine s'asseyant devant le portrait de Pie XI et s'adressant à une lady en des termes inattendus pour un félin. Verlaine, « petite boule de fourrure tigrée », est un chat qui parle. Dans un coin de la pièce, est Aloysius. La scène se passe un matin de mars 1939 et Méphistophélès est proche. Le narrateur le retrouvera avant la fin du millénaire, soit trois cents pages plus loin, au terme de cet étrange et très talentueux premier roman.

Méphistophélès, venu tout droit de chez Faust, « drôle de zigue papillonnant et retors » que Verlaine mettra en échec, prend évidemment maintes formes au long d'un récit où des faux-semblants seront prêtés à drames ou à divertissements pour les nombreux personnages – nombre qui est quasiment de la prosaïté de l'auteur – qui se manifestent au cours de la vie d'Aloysius, héritier de la famille Sintre et comme elle disparu, noyé. Or c'est Aloysius qui devise avec Verlaine ; c'est Aloysius qui vit la guerre d'Espagne – laquelle tient une place importante dans le roman – et assiste, aux Baléares, au dernier massacre organisé par les franquistes (des pages exceptionnelles par leur évocation de la cruauté que l'homme peut infliger) ; c'est Aloysius qui, son chat aidant, parvient à se réfugier à Barcelone ; c'est Aloysius qui connaît une nouvelle existence en Allemagne où l'a amené un navire allemand ; c'est Aloysius qui se rend à

l'étude du notaire Aloysius Nelson-Sintes ; c'est Aloysius qui demande à Thomas von Schlieffen s'il est bien Aloysius ; et c'est Aloysius qui, plus d'un demi-siècle après le naufrage, rencontre Colin Murray, né à Londres de parents pauvres, rencontre qui a lieu par hasard – « le hasard, cette bonne pâte crédule et maniable à loisir » – et parce que...

Là est le dénouement qu'on ne peut pas plus révéler qu'on ne peut résumer le destin du personnage dont la vie, comme celle d'enfants qu'il évoque, « est une longue chasse, une quête difficile, pleine de pièges ». Il en est, dans les premiers chapitres, qui risquent de dérouter le lecteur, à moins que, à la fois amateur de belle littérature et de sujets sortant de tous les ordinaires rabâchés, il se laisse aller au bonheur des découvertes : ici, d'un auteur et d'une histoire où mythe et réalité s'allient, où la légende vient en contrepoint des faits historiques, où passent les ombres de Proust et de l'amiral Nelson sans que ce soit digression ou remplissage d'érudition.

Ici ou là, le romancier aurait pu retenir un peu son plaisir d'écriture dans son jeu avec les masques de certains personnages, mais ce roman, où l'on peut être dérouté – pas égaré –, est de ceux dont il ne faut sauter un mot. Exigeant sans sécréter l'ennui, il s'adresse à l'intelligence, à la perspicacité du lecteur, et quand il semble que le narrateur se disperse, c'est qu'il se dégage de situations complexes et qu'il éclaire peu à peu les zones d'ombre d'une vie et d'une époque. La construction du roman est originale, à la rigueur qu'exige le sujet répond la rigueur de la forme. Le style de Fabrice Patout est d'un écrivain puissant qui, usant d'un vocabulaire très riche, maîtrise aussi bien une espèce d'incantation pour dire l'horreur que le clin d'œil de l'humour. Une belle œuvre.

Pierre-Robert Leclercq

Livraisons

● **LA DÉPRESSION DES AÇORES**, de Jean-Luc Marty
Brève rencontre. Il faut bien du talent pour reprendre le sujet avec unité de temps, de lieu et d'action. Jean-Luc Marty n'en manque pas. Son récit n'est pas d'un adultère ne menant à rien dans une gare, mais le croisement, dans un port, de deux moments de vie. Lui, le narrateur, est un marin. Il attend un embarquement. Elle, Eléna, est une Albanaise réfugiée. Elle attend des êtres aimés. La brève rencontre entre celui qui court le monde et « *l'inconnue (qui) vient d'un village situé entre deux fleuves* » est sous le signe de la violence d'une tempête, comme un écho aux violences inhérentes à tous les exodes et à celles qui s'abattent sur un marin que guette le chômage. Peut-il y avoir plus qu'un regard entre les êtres dans ces bourrasques où on se sent rejeté, seul, incompris ? Jean-Luc Marty donne sa réponse sans excès de descriptions, de commentaires, tenant serrée une écriture dont la densité évoque avec force la subtilité des sentiments et les douleurs d'individus qui se refusent à être épaves (Julliard, 130 p., 15,10 € [99,05 F]).

P.-R. L.

● **611 SUD**, de Galante
611 est le nombre des victimes du narrateur, exécutées en application du « contrat » de vengeance que lui impose son grand-père sicilien, dont l'épouse a été sauvagement violée et assassinée. Même si le livre n'est pas aussi démesuré et paroxystique, ni aussi plein de sexe et de sang que l'écrit l'éditeur sur la couverture du livre, il n'est pas sans qualités. Le tout ressemble à un conte un peu morbide, à une sombre ballade avec des paroles simples et qui ne s'embarasse d'aucune des nuances de la sensibilité (Pauvert, 164 p., 15 € [98,40 F]).

P. K.

● **BLOOMSBURY, CÔTÉ CUISINE**, de Danièle Roth
Comment Nelly Boxall, rosière londonienne, a vécu ses années de domestique au service de Roger Fry, puis de Virginia Woolf, de 1916 à 1934, et du couple d'acteurs Charles Laughton et Elsa Lanchester, de 1935 à 1939, avant leur départ pour Hollywood. Savoureux décalage entre les soucis des bourgeois et intellectuels de Bloomsbury, qui « *s'prennent pas pour d'la crotte* » et la naïve femme du peuple, perméable aux ragots, qui comprend tout de travers, doit vérifier le sens des mots dans un dictionnaire, n'exerce pas son sens critique à bon escient. Commentant un ouvrage de sa patronne, elle s'esclaffe : « *Une chambre à soi ? une revendication de bonne !* » (Balland, 204 p., 14,90 € [97,74 F] en librairie le 29 août).

J.-L. D.

● **LEÇONS DE CHOSE**, de Bruno Roza
C'est à la manière du Philippe Delerm de *La Première gorgée de bière* que ce quadragénaire natif de Seine-et-Marne célèbre (sans trop convaincre) papier-tue-mouches, presse-purée, balance, planche à découper, panier à salade et bouteille de gaz. Et, par ricochet, l'art et la manière dont ses père, mère ou grands-parents s'en servaient. De la petite enfance resurgissent des souvenirs d'en France et des plaisirs minuscules, sons et lumières, en guise d'initiations (Le Dilettante, 202 p., 15 € [98,39 F]).

J.-L.D.

● **LES ESPRITS DU DÉSERT**, de Renaud Joubert
Renaud Joubert a joué, fort habilement, la carte de l'exotisme et du dépaysement historique et géographique. Une caravane et son énigmatique nomade, Isla, se heurtent aux troupes rebelles. Ce conte oriental ressuscite des mondes et des croyances disparus, distille le goût de l'errance opposé au désir d'une vie sédentaire. Loin des macérations intimes, ce beau roman à l'écriture classique fait renâtrer chez le lecteur la jouissance de l'imaginaire et les voluptés du rêve et de l'aventure (éd. Le Serpent à plumes, 240 p., 14 € [91,83 F]).

H. Mn

● **ART DE LA FUGUE**, d'Alain Roehr
Le personnage principal est un enfant. Sa mère est aveugle, son père absent. Seul, il interroge un ciel muet. Ce très beau roman au pari difficile affronte d'emblée ce qui est inévitablement la raison de l'écriture : intérioriser chez un personnage émouvant et crédible les angoisses et les espoirs de tout être conscient de devoir inscrire son destin dans un temps encombré de mémoire mais vide de réponses. Frémissant du froid de la solitude, le récit d'Alain Roehr s'attache à la difficulté de voir qui n'est que la forme visible de la difficulté d'être. La mère sans regard, guidée par son enfant aux yeux grand ouverts, est la métaphore éternelle de l'initiation humaine (Phébus, 128 p., 13 € [85,30 F]).

H. Mn

● **LE PAPE A PERDU LA FOI**, d'Alain Woodrow
Une découverte scientifique met le feu aux poudres dans les hauts milieux ecclésiastiques : la foi serait génétique... L'assassinat des têtes pensantes de l'Opus Dei et des jésuites par une organisation terroriste, et la lobotomisation du Pape (qui en perd la foi) sont quelques-unes des péripéties qui composent un ouvrage mi-fable, mi-polar, vif, drôle. Alain Woodrow nous fait visiter les coulisses du Vatican, donne des repères historiques et géographiques, décore avec malice les guerres d'influence. Il passe en revue les débats théologiques sans jamais peser, à coup d'allusions, d'anecdotes ou de citations. A l'aide de personnages hauts en couleur, d'une intrigue joyeusement rocambolesque et d'un style enlevé, il soulève avec intelligence les questions de la foi, des NTIC ou du rôle de la religion au XXI^e siècle (éd. du Félin, 220 p., 15,09 € [99 F] en librairie le 5 septembre).

St. L.

● **ENTRE PARENTHÈSES**, de Claire Béchet
Pendant que sa compagne tourne la tête, Janos épie la voisine d'en face par la fenêtre, moins voyeur qu'en attente d'un échange. Elle et lui vont finir par se fréquenter, jusqu'à devenir amants, le temps d'une « parenthèse » qui est peut-être (pour elle) « *le mode idéal de la relation amoureuse* », mais au fil d'un long apprivoisement, au gré de chassés-croisés et dérobades, jusqu'à ce qu'elle regagne sa solitude, pour ne rien subir. Plus que prometteur : une psychologie subtile, une jolie peinture de la vie de quartier, une écriture très maîtrisée, qui se lit d'une traite (Calmann-Lévy, 200 p., 15,95 € [104,60 F]).

J.-L.D.

● **MÈME LA PLUIE**, de Yves Hugues
Histoire élémentaire. Courante, l'eau est la vie, le flux, la passion ; inerte, elle appelle le plongeon, la coulée douce et la brasse patiente. Elle et lui savent qu'ils lui doivent leur amour, à la pluie parisienne qui les fit se rencontrer devant Saint-Sulpice ; leur pire douleur aussi, celle de perdre une fillette, partie au loin « *comprendre ses silences de lac et lui confier ses secrets d'enfant* ». Lui était le nom, elle le verbe, Nadège « *serait la phrase* », pensaient-ils. Mais le silence des eaux dormantes comme celui des sommets enneigés donnent raison au langage des signes, complicité muette plus forte encore que les cris du désir. Le lac en devient un personnage à part entière, matrice éternelle de l'enfant noyée. Ce texte bref livre une palette inédite d'un romancier jusque-là connu seulement des jeunes lecteurs pour les enquêtes de l'inspecteur Yann Gray qu'il signe chez Gallimard (Albin Michel, 132 p., 11,43 € [75 F]).

Ph.-J. C.

● **LE SOIR DU CHIEN**, de Marie-Hélène Lafon
Ici la terre est la seule matrice. Un coin de nature isolé, en marge, comme hors du siècle. A bout de regard, « *pendant que le temps roule* », lentement, fait [t] sa pelote de semaines, de mois, de saisons », les gens de La Bussinie gardent le souffle, « *au ras de la vie* » : certains lâchent, issue de secours du suicide ou de la fuite. Ceux qui restent s'en arrangent, meurtris mais sans cris. Autour de Marlène, venue partager quatre années de la vie de Laurent, avant de s'échapper vers une aventure triviale avec un vétérinaire dont elle est peut-être la dernière chance, les passions et les regrets se cristallisent. Les élans et les aigreurs aussi. Liés à une terre si forte, si crue qu'elle dévore ceux qui ne furent pas à temps. Marie-Hélène Lafon excelle à peindre ces « *damnés* » qui assument leur enfer avec une résignation tacite. A peine regrettera-on que la figure de l'héroïne se dissolve, moins puissante que les cicatrices qu'elle laisse ne le font supposer (Buchet-Chastel, 144 p., 12 € [78,71 F]).

Ph.-J. C.

Conte drolatique

JÉSUS HERMÈS CONGRÈS
de Jean-Yves Jouannais.
Ed. Verticales, 176 p.,
12,96 € (85F).

Les Congrès. Jésus Hermès le père, prodigieusement grand, et Don Ignatius le fils, monstrueusement petit. Clin d'œil à Swift avant d'autres en direction surtout des « *zadigueries* » de Voltaire. Pour un premier roman, il y a là le risque de pâllir face à ces parainages, de confondre roman et pastiche. Mais ici, point de « *à la manière de* ». De Groucho Marx à Montesquieu, Jean-Yves Jouannais mêle humour et satire, farce et sérieux.

Les aventures des Congrès, venus chez nous de la stratosphère, sont celles de bouffons. Mais quand se préparent des « *audits après d'une masse salariale qui n'en demandait pas tant* » ou quand Ignatius erre dans un supermarché, la bouffonnerie a des résonances de gravité et d'actualité. Puis apparaît Philippe Alibert, « *écrivain médiatique, la quarantaine... empreint de mélancolie onaniste, fier de sa propre inculture* ». Le roman prend alors une autre dimension, plus acerbe. Alibert, homme de « *l'auto-promotion névrotique* », a pour éditeur Romuald Darti qui, ayant découvert un inédit de Lucien Rabatet, le publie sous le nom d'Alibert. Cette découverte est accompagnée d'un rappel du parcours politique de l'auteur des *Décembres* et de Maurice Poihiard, un personnage que Jouannais met en scène en précisant qu'il fut des « *jeunes suiveurs de l'Action française* » et qu'après avoir servi Pétain, il s'est placé « *dans le sillage de De Gaulle* ». Dire que ce roman ne ressemble à rien est un compliment. L'auteur nous laissant, en prime du plaisir de la lecture, à trouver les vrais visages sous ceux qu'il peint avec talent. A coups de griffes.

P.-R. L.

Musique des sphères ou des charniers

Auteur de plusieurs livres de poèmes, d'essais et de récits, Christian Doumet met en scène, sous la lumière hollandaise, un vieux pianiste indigne

LA MÉTHODE FLAMING
de Christian Doumet.
Fayard, 306 p., 19,80 €
(129,90 FJ).

La vocation des romanciers est d'inventer des personnages qui leur survivront. L'histoire de la littérature est ainsi faite d'auteurs bien sûr, mais aussi, presque plus grands qu'eux, d'une taille que seule l'imagination mesure, de ces êtres de papier et de fantaisie, munis d'une identité, d'une histoire, d'un visage. A partir d'eux, évaluant leur stature, leur respiration et leur présence, le lecteur peut juger de la réussite d'un roman : le héros, ou les personnages de premier plan, existent-ils avec assez de force, non pour faire illusion quant à leur réalité, mais pour vivre de cette vie propre, autonome, que l'écriture leur accorde ? Si oui, c'est gagné.

Paul Flaming, qui est le sujet du livre de Christian Doumet, semble revêtu de toutes les qualités (et aussi, bien sûr, de pas mal de défauts) pour aspirer à une telle survie. C'est lui la clef et la serrure du livre, son centre et sa question. Comme tout cela, une fois le livre refermé, demeure, on peut donner le roman pour réussi. D'autant que ce sentiment s'accompagne d'une lumière, d'une ambiance, d'une musique enfin, sans lesquelles ce mystérieux pianiste n'aurait aucun espace de respiration.

Le narrateur qui va nous conter l'histoire qu'il découvre lui-même, l'agréant de ses questions et de son trouble, est, classiquement, notre proche, notre délégué dans les méandres et les développements de la fiction. Son interrogation rejoint la nôtre. Sa progression vers le secret de Flaming nous ouvre la voie. C'est lui qui nous présente les pièces disparates et incomplètes du dossier d'insurrection romanesque, ainsi que les figures annexes du livre, témoins actuels ou passés de cette ténébreuse affaire.

« *J'avais affaire à l'un de ces artistes indiscutables, chez qui l'évidence expressive transcende toute considération technique ; à l'une des sources exubérantes et immédiates où l'auditeur n'avait qu'à inonder son visage.* » Informé par une minuscule affiche à la devanture d'une librairie d'anciens de La Haye, l'Antiquarius, le narrateur se rend à la villa Arabella dans un quartier résidentiel de la ville pour y apprendre, auprès du vieux Paul Flaming, cette « méthode » de piano qui fait se rejoindre interprétation et écriture. Justement, le sujet de sa thèse est « *la virtuosité* ». Son professeur, roque, imprévisible, parfaitement antipathique pour tout dire, détient-il le savoir qui, « *par-delà les édifices compliqués auxquels la musique devait d'être une science*



Christian Doumet

Christian Doumet, qui est né en 1953, est universitaire, spécialiste notamment de Victor Segalen, et professeur de littérature française. Il a publié quatre recueils de poèmes chez Obsidiane, des récits et des essais – dont, en 1992, le très beau *Traité de la mélancolie de Cerf* – chez Champ Vallon et au Temps qu'il fait.

ce », dévoile « *ce magma élémentaire, ce soulèvement, cette nuit, cette métamorphose continue de la matière* » ?

Fasciné, l'élève découvre que derrière le présent brouillé et instable de son maître se cache un passé de honte : Flaming fut, durant la guerre, un proche, et même un affidé des nazis qui occupaient les Pays-Bas. Le sinistre gouverneur du Reich, Arthur Seyss-Inquart – qui sera condamné à mort à Nuremberg –, lui réserva des privilèges, tandis que le pays souffrait de l'humiliation et de la déportation des juifs. A cette époque, un concert de Flaming avait marqué les esprits, d'autant que la salle de concert, le Belvédère, brûla à ce moment. A la Libération, le pianiste n'avait pas eu à trop souffrir de son indignité. En octobre 1946, il y eut un second concert de Flaming, le dernier, devant une

salle que le public et les autres instrumentistes désertèrent, en signe de mépris.

Mais la mémoire de ses actes, si elle était dispersée, n'avait pas disparu. Secondé par Sax et Iba, deux jeunes femmes qui participent à son interrogation, par Menhir, le libraire de l'Antiquarius, le narrateur va se retrouver face à une contradiction qui se manifeste sur deux plans convergents : celui de l'histoire, qui réclame le jugement, et celui de l'art, qui conduit au sublime, devant lequel l'esprit s'incline. « *L'histoire du siècle m'ennuie. Trop pesante. Le contraire de la virtuosité... Ses victimes... Toujours les mêmes lampistes.* » C'est ce que pense, ou voudrait penser, le narrateur. Mais le prix est trop lourd. Le génie peut-il briller et

donner jouissance sur fond de charniers ? Figure du désespoir métaphysique, Flaming ne détient en fait qu'un vieux secret éternel, mortifère. Le mystère de l'art est toujours ailleurs.

Sans rien concéder au simplisme, servi par une écriture qui ne ralentit pas la narration, Christian Doumet a su maîtriser son sujet. La froide lumière de la Hollande, avec ses étendues d'eau gelée, ses villes comme repliées sur elles-mêmes, ses patineurs dont on n'est pas sûr qu'ils s'amusement vraiment et qui étaient déjà là du temps de Bruegel, est présente à chaque page, autant que les protagonistes. Avec la musique, objet romanesque plus que plausible et fruit d'une longue tradition littéraire, elle donne au livre une tonalité, une couleur, un rythme.

Patrick Kéchichian

Cauchemar à perpétuité

PLAIDOYER POUR LES JUSTES
d'Aïssa Lacheb-Boukachache.
Ed. Au diable Vauvert, 252 p.,
12,96 € (85F).

Aïssa Lacheb-Boukachache, trente-huit ans, a écrit *Plaidoyer pour les justes* en prison. Fils de harki, abandonné par son père et devenu délinquant, il fut condamné à quinze années de réclusion criminelle assorties d'une mesure de sûreté de dix ans pour avoir braqué une banque avec une arme.

Véritable cri de guerre et de haine, *Plaidoyer pour les justes* est un réquisitoire contre la justice, en même temps qu'une formidable réponse à cette cour d'assises qui sera désormais son « *cauchemar à perpétuité* ». Car Aïssa Lacheb-Boukachache sait « *éperduement, intrinsèquement, viscéralement, comme on sait que la terre tourne autour du soleil et que les enfants pleurent quand on les frappe* », qu'il doit cette si lourde peine à « *sa bouille de beur pas très bien francisé* ». Dès lors, il s'en prend à « *ce pays gorgé de justice partielle et infecte, polluée par le racisme le plus ignoble* » ; à notre belle République dont quelques-uns se réclament à tort et contre toute raison ; à ceux qui crient sur « *le parvis des droits de l'homme sans savoir seulement ce qu'est un droit d'un homme* ». Démé-suré, *Plaidoyer pour les justes* est, comme le fait remarquer Jean Rouaud dans sa courte préface, un « *torrent verbal* » où l'auteur, nourri de Rimbaud et de culture biblique parfois mal digérée, « *amalgame* » tous les styles, et *affiche(e) tous les excès* ». Mais cette longue logorrhée résonnera longtemps aux oreilles du lecteur comme un cri d'une puissance extraordinaire : « *Je t'aime la vie d'un amour ineffable, chérie de toutain de merdier de vie où les mômes sont égorgés ! Algérie ! Tchétchénie !* »

E. Gr.

Cet obscur objet du désir

Cédant à une pulsion, un homme achète une robe de fillette, véritable boîte de Pandore qui réveille des douleurs inconsolées. Un travail au scalpel de Philippe Grimbert

LA PETITE ROBE DE PAUL
de Philippe Grimbert.
Grasset, 180 p., 14,50 € (95,10 F).

Comment une simple robe de fillette, d'une innocence élégance, peut-elle se métamorphoser en menace terrifiante, spectre des espoirs évanouis, des renoncements mal assumés, des mensonges et des silences – mais est-ce bien différent ? –, capable de détruire un couple uni, amoureux encore à l'heure où les passions s'assagissent d'ordinaire...

Paul et Irène partagent le goût de la quiétude, de l'écriture et des promenades, seuls depuis que leur fille Agnès ne vit plus sous leur toit, en quête d'une harmonie ancienne, nécessaire comme le retour à la normale d'un ventre distendu par la grossesse que la naissance a laissé vide.

Femme d'intérieur avisée qu'on pressent exemplaire, Irène a une vie ordonnée, pacifiée semble-t-il après le drame qui tua son enfance, la disparition de ses parents, que son entourage tenta maladroitement de lui masquer. Raisonnable et attentive, elle consigne idées et projets dans un petit carnet et compose des poèmes. Sans admettre que ce sont là des digues dérisoires pour contenir le raz-de-marée inévitable qui la menace depuis que la mort de ses parents en fit une orpheline sans couleurs, dans un univers gris, sans excès ni profondeur. Arrêt sur image si douloureux qu'il vaut mieux l'occulter.

Paul a des secrets plus simples : des chagrins d'enfant sans pleurs, bercé par la voix mélodieuse de sa mère, Olga, qui repasse tandis qu'il s'applique sur des maquettes de bateaux que de brusques saignements de nez signent secrètement de traces brunes à peine perceptibles ; des échanges presque muets avec son père, Moritz, dans

une grotte dissimulée sous une cascade dans le parc que l'homme et l'enfant visitent chaque dimanche. Homme accompli à présent, il est certes capable de lubies, de fantaisies, pour peu que les normes du raisonnable soient respectées – « *Il s'était toujours vanté de garder la tête froide, quoiqu'il advienne. Jamais il n'avait bu plus que de raison, au point de perdre l'esprit, et même lorsqu'il jouait à l'enfant, en acteur convaincu, il gardait le contrôle de l'adulte devenu petit garçon l'espace d'une soirée.* » Aussi Paul ne comprend-il pas le brusque appel d'une simple robe pour

ment, jouant avec volupté à l'égaré volontaire, découvrir un autre lui-même, au désir aussi impérieux qu'impénétrable. Et le moment d'égarement s'approfondit en énigme. Irène est plus choquée encore en découvrant l'incroyable secret de l'homme qu'elle croyait connaître. Face au cintre dissimulé entre les austères vêtements d'homme, elle croit voir une fillette pendue, précoce victime d'un Barbe-Bleue moderne, à moins que ce ne soit le fantôme d'autres victimes, plus intimes, dont elle n'a jamais voulu affronter le souvenir.

Extrait

« Non sans réticence [Irène] sortit la petite robe pour l'examiner avec attention : elle lui parut étrange, presque austère avec ses plis plats et la texture proche de celle du lin, bien que tout en légèreté. Seules les trois roses, artistement travaillées, donnaient à l'ensemble une touche de fantaisie et renvoyaient au domaine de l'enfance. Comme à la recherche d'un parfum familial elle l'approcha de son visage et en respira l'odeur d'apprêt, discrète et fade. A qui Paul pouvait-il destiner cet achat ? » (pp. 36-37)

enfant, découverte au hasard d'un parcours sans but dans une rue retirée. Comme aimanté par la boutique qui a conçu sa vitrine autour de la délicate robe-chasuble, il se décide, plutôt que de ne plus la voir – le stage qui l'a conduit dans ce quartier inconnu s'achève –, à en faire l'acquisition. Bien en peine de justifier l'irrésistible attraction qui lui intime l'ordre de céder à son impulsion, Paul rapporte l'objet soigneusement emballé, le libère de son mince sarcophage comme Epiméthée ouvrit la boîte de Pandore, et la robe d'enfant endormie qu'on porte avec une tendresse recueillie se fait lineux, vêtement de deuil royal, luminescence ténébreuse, accrochée entre un blazer oxfordien et un costume anthracite dans ce dressing sans mystère.

Lui qui aime, voyageant à l'étranger, la force obscure, ombreuse, secrète du dépayse-

Avec une science consommée du récit, où les vertigineux retours sur le passé, les rêves et les débats psychologiques, d'une rare efficacité, éclairent les rebondissements d'un week-end pascal où la Passion augure mal de la Résurrection, Philippe Grimbert réalise une sorte de promesse : mettre son savoir professionnel – il est psychanalyste – au service d'une fiction implacable, où la langue, simple, presque crue quand il s'agit d'attendre au plus enfoui, opère comme un scalpel.

Parole muette qui déchire les silences obstinés, réveille les terreurs secrètes pour les exorciser à jamais, au risque de tuer le patient, la robe immaculée est un cri qui fait voler en éclats les mensonges convenus, les prudences complaisantes et les compléments traîtres. Une thérapie radicale d'une magistrale intensité.

Philippe-Jean Catinchi

Anne-Sophie Brasme, le souffle d'une débutante

Elle est très jeune – dix-sept ans – et très déterminée. Son premier roman, qui pose un regard impitoyable sur la relation entre deux adolescentes, évite presque tous les défauts du genre

RESPIRE
d'Anne-Sophie Brasme.
Fayard, 180 p., 12 € (78,70 F).

Elle a vraiment un air d'enfance sur le visage, une timidité et une gaucherie qu'elle ne parvient pas à masquer – peut-être même ne s'y essaie-t-elle pas. Quand elle se dit étonnée de se retrouver dans un journal pour donner un entretien, on sait que ce n'est pas une pose. On est à peine moins gênée qu'elle tant on a perdu l'habitude de rencontrer des romanciers tout juste sortis de l'adolescence. Est-ce l'allongement de l'espérance de vie ? On dirait que tout le monde traîne... A quarante ans, on se croit assez jeune pour débiter une carrière littéraire. Les résultats ne sont pas absolument concluants. Mais publier un premier roman à dix-sept ans, alors qu'on est encore lycéenne, ce qui est le cas d'Anne-Sophie Brasme, c'est faire pencher le balancier lourdement dans le sens de la précocité. D'autant que *Respire* – « c'est le titre que j'avais choisi, l'éditeur l'a gardé », dit-elle avec une certaine fierté – évite presque tous les défauts des premiers romans : une inspiration trop directement autobiographique, une volonté de « trop bien écrire », d'employer des mots qui « font littéraire », ou, au contraire, un style trop relâché.

On jurerait qu'Anne-Sophie Brasme avait déjà « fait ses gammes », avant de raconter, avec une lucidité, un sens du suspense et un regard impitoyable sur les relations entre les personnes, la très dure histoire de deux adolescentes, Charlène et Sarah, le malaise de l'une et la prise de pouvoir de l'autre. Jusqu'à un tragique dénouement, décrit sans pathos ni complaisance. Même lorsqu'on fait profession de lire des livres, on passe aisément sur quelques maladresses de débutante pour se



OLIVIER ROLLER POUR « LE MONDE »

laisser prendre par ce récit, pour admirer la minutie des descriptions, la pertinence des sensations et des sentiments. En un mot, Anne-Sophie Brasme a déjà une certaine maîtrise, un recul. Il reste à espérer qu'elle sache que la route est longue et qu'une première réussite rend la suite encore plus ardue.

Quand elle parle des livres, l'adolescente un peu embarrassée d'elle-même devient immédiatement une jeune femme déterminée.

« Cela paraît prétentieux de dire que j'ai toujours su, au fond de moi, que je voulais être écrivain. Et tous les gens qui publient disent ça. Pourtant, à six ans, lorsque j'ai appris à écrire, j'ai tout de suite rêvé d'imiter mes lectures, de raconter à mon tour des histoires. Je me suis essayée à des contes. Ce n'était pas particulièrement réussi, pas exceptionnel en tout cas. Ensuite, je me suis dit qu'il fallait tenter d'écrire le plus vite possible. Vers quatorze ans, j'ai terminé un manuscrit plus comple-

xe que *Respire*. *Respire*, je l'ai écrit à seize ans. Je l'ai comme "craché". Puis j'ai retravaillé le style. J'ai élagué. Dans un premier roman on a tendance à parler pour ne rien dire, pour vouloir être compris. Il ne faut pas garder ces passages-là. J'ai aussi retiré des anecdotes qui, à la relecture, me semblaient trop adolescentes. Ensuite, tout en m'incitant à être réaliste et à ne pas croire que ce texte pourrait être publié, j'ai montré mon travail à deux personnes, qui, elles, avaient déjà publié. L'une l'a fait lire à un éditeur parisien et c'est le livre qui sort aujourd'hui chez Fayard. L'autre m'a incitée à recommencer, à pimenter d'un peu de sexe la relation entre les deux filles. J'ai tout refait. Mais c'était mauvais, ce n'était pas moi, c'était fabriqué. »

« En écrivant *Respire*, j'étais comme dans une bulle, dit-elle encore. Écrire, c'est quelque chose de très singulier. Après, on retombe dans la réalité. » Dans « la réalité », Anne-Sophie Brasme est une lycéenne qui lit, comme on le fait souvent à son âge, Boris Vian et Albert Camus, qui aime Tolstoï et Baudelaire, qui s'avoue encore peu cultivée, peu au fait des littératures étrangères, mais qui aime découvrir, ce qui est moins courant, « les romans paraissant en France aujourd'hui, en cherchant à diversifier au maximum ». « Je vais fouiller dans les librairies. C'est ainsi qu'après avoir acheté un livre de photos dans lequel figurait une citation de Dominique Noguez, j'ai lu *Amour noir*, qui m'a beaucoup impressionnée. » Encore une de ces imprévisibles rencontres que suscite, mystérieusement, la littérature. Peut-être Dominique Noguez et son roman (Gallimard, prix Femina 1997) sont-ils responsables de la naissance d'un écrivain. On ne saurait donc trop encourager Dominique Noguez à aller lire *Respire* et à être rejoint par beaucoup d'autres lecteurs.

Jo. S.

L'ère glaciaire

Dans cette fable sarcastique, Yves Nilly s'interroge sur une humanité amnésique

JOURNAL DU FROID
d'Yves Nilly.
Mercure de France,
126 p., 11,43 € (75 F).
En librairie le 29 août

Un jeune homme assiste sans trop s'en étonner à l'événement qui va changer le cours de sa vie. Son jardin, défoncé par des grues, se révèle être un charnier. Des cadavres sont exhumés de ce qui jusque-là était un petit coin de nature paisible. La maison de sa voisine Marliese est rasée, son jardin éventré. Les deux innocents, héros suspects, se réfugient dans la maison du narrateur, harcelés par les photographes, cernés par une équipe de spécialistes : un agent des renseignements généraux, un docteur plutôt sympathique, un psychiatre obsessionnellement accusateur. Ces demi-dieux médiatiques et médiateurs ont envahi le double loft où vivotaient sans se connaître les partenaires d'un couple que les circonstances désignent. Ces représentants schématiques de l'ordre sont chargés d'occulter par leur agitation systématique le drame irréversible d'une planète en voie de disparition, lourde des crimes d'une humanité amnésique.

Le premier roman d'Yves Nilly est symptomatique des thèmes qui préoccupent le romancier actuel. L'amour disparaît au profit de la peur – un léger réconfort immédiat qui pallie l'absurdité du quotidien mais ne résout pas l'énigme de la passion, embarqués que nous sommes dans le désastre programmé d'un suicide collectif. *Journal du froid* est le témoignage, apparemment naïf, d'un homme sans espérance qui s'interroge sur la résurgence métaphorique des charniers : « Imaginons qu'il s'agisse là d'un énorme pôle négatif d'une mémoire collective. » L'écriture sobre, clinique, prudente, amplifie l'intensité du malaise, et l'humour

corrige les excès convenus d'un récit apocalyptique.

Yves Nilly est un écrivain intelligent. Son roman bref évite les pièges de la vindicte revancharde. Le couple soudain célèbre est invité à New York, au centre de « *carriercologie* » de l'Israël Esmeth Foundation, qui porte le nom de celui qui « a offert son existence entière à la cause du peuple juif (...), a jeté les bases d'un courant scientifique baptisé ensuite "école de carriercologie" ». Le roman devient fable. Le narrateur improvise des discours bienséants qui satisfont les fidèles. L'horreur d'une histoire récente est ainsi lentement étouffée par la profusion balsamique des phrases qui étouffent dans l'œuf tout sursaut de révolte et désamorcent l'action. Les morts tiédissent, se superposent. On s'habitue aux révélations successives et aux tentatives de condamnations tardives.

Les cadavres accumulés dans le temps font le lit des holocaustes présents et futurs. Leur mise au grand jour camoufle les violences contemporaines. Vedettes bientôt renvoyées au néant, le narrateur et sa compagne participent sans le vouloir à l'orchestration générale de l'oubli.

Au-delà d'un conte sarcastique, *Journal du froid* est une méditation sur le destin humain et les religions que son angoisse a engendrées : « L'intérêt réside-t-il dans notre volonté de tout savoir sur la mort ? Je veux dire, après la vie ? » Et le narrateur devenu philosophe affirme : «...Les charniers incarnent le mal, proportionnellement égal au bien, à l'amour, aux croyances et aux libertés que l'on tente d'étouffer. (...) A chaque fois que la science s'est attaquée à ce problème, elle a aussitôt servi la cause de ceux qui tentaient de réfuter l'irréfutable. » Sous la simplicité déconcertante de son style, le premier roman d'Yves Nilly ouvre sur l'infini des interrogations essentielles.

H. Mn

Détonante correspondance

Dans ce « mail-roman », Martina Wachendorff nous embarque dans un inquiétant thriller écologiste

LE BAISER ÉLECTRIQUE
de Martina Wachendorff.
Gallimard, 230 p.,
14,95 € (98,07 F).

Alors que d'aucuns s'inquiètent de l'expansion grandissante d'Internet, d'autres, telle Martina Wachendorff, ont choisi d'en jouer. Voire de s'en jouer, avec un à-propos et une intelligence qui n'ont rien de virtuel. Ainsi, adoptant la forme du courrier électronique, son langage et ses codes, la romancière d'origine allemande relance un genre tombé en désuétude : le récit épistolaire.

Pour autant, que les allergiques aux nouvelles technologies se rassurent : hormis quelques smileys (ou émoticônes, sortes de petits visages obtenus avec divers caractères) aucune connaissance particulière n'est requise pour aborder ce « mail-roman ». De même, levons tout soupçon sur la nature de ce *Baiser électrique* qui n'a rien d'un « roman gadget » surfant sur l'air du temps. Car, à peine grimpé à bord d'un yacht somptueux, le lecteur est emporté dans les eaux troubles d'un thriller écologique détonant et d'un huis clos familial et sentimental pour le moins houleux. Tout le contraire d'une paisible croisière. Comme vont le constater les passagers du *Tauride* et, en premier lieu, Romain Isoard.

A la suite d'un accident nucléaire qu'il a tenté de minimiser, ce scientifique, à l'éthique plutôt lâche, est « mis au vert sur la grande bleue » par la Coujima. Plus officieusement, son périple en mer du Nord doit le conduire – entre deux répétitions de sonates de Brahms – sur la « route romantique du nuage tchernobyléen » afin de coordonner le démantèlement du vieux parc électronucléaire du groupe. A bord l'ont suivi son épouse psychanalyste, Nadia, et ses deux enfants : Marguerite, alias Rita, jeune fille tourmentée, et Jean-Baptiste, son jeune frère, aussi porté sur les jeux vidéo et les BD que sa sœur

sur les interrogations existentielles.

Au quatuor uni par les non-dits et l'incompréhension s'ajoute Schengen, précepteur d'un genre spécial derrière lequel se cache un membre des Yellow Spiders, groupe écologiste radical. Envoyé en « mission mygale », cet amateur éclairé de Rilke et de Tchouang-tseu a pour tâche de découvrir les preuves de la culpabilité d'Isoard dans l'affaire de la centrale de Chauchat puis d'exécuter la sanction que prononcera un tribunal clandestin. Grâce à ses talents d'informaticien, il accède rapidement à toutes les messageries et découvre petits et grands secrets. Telle la passion sulfureuse de Romain avec Carole, sa piquante « *Shiva* », de plus en plus frustrée par ce « *mi-temps amoureux* ». Leur échange est fait de belles passes d'armes où le lyrisme le dispute aux règlements de comptes. Autre échange, tout aussi mouvementé celui du couple Nadia-Anne-Marie. Amusé, puis agacé par ces débordements, Schengen verse son dévolu sur Marguerite. Ce qui, loin d'apaiser sa conscience, va conduire notre révolutionnaire romantique au bord du renoncement. Au grand dam de Kempfi, son contact chez les Yellow Spiders, qui l'exhorte, Schopenhauer à l'appui, à reprendre le chemin de l'action. Le philosophe allemand réussira-t-il à le convaincre ?

Mais avant le dénouement final, porté crescendo à mesure que le désœuvrement exacerbe les états d'âme et dévoile mensonges, rancœurs et angoisses, Martina Wachendorff aura joué avec brio sur tous les registres. D'une adolescente en mal d'amour à un activiste en proie aux doutes, en passant par un scientifique cynique matiné d'artiste frustré et un trio de femmes rompues, se dessine un tableau de moeurs pétillant, doublé d'une critique corrosive des dérives de la modernité. Une « charge » (explosive) que celle qui participe à l'émergence du mouvement écologiste allemand a choisi d'écrire, en toutes lettres.

Christine Rousseau

Des mères, toujours

Envahissantes ou absentes : deux figures maternelles revisitées par Catherine Klein et Jean-Luc Seigle

UNE FORCE DE LA NATURE
de Catherine Klein.
Stock, 200 p., 14,5 € (95,10 F).

LA NUIT DÉPEUPLÉE
de Jean-Luc Seigle.
Plon, 150 p., 12 € (78,70 F).

Les mères, leur présence, leur absence, les traumatismes d'enfance... autant de sources inépuisables pour les romanciers. Difficiles à manier aussi. Voilà pourquoi il est périlleux, même si c'est tentant, de mettre des figures de mère au centre de premiers romans. Pourtant, en cette rentrée, Catherine Klein (déjà auteur de deux livres policiers parus chez Zulma) et Jean-Luc Seigle (par ailleurs scénariste) s'y sont essayés, de manière tout à fait différente, sans trop de dommages.

Chez Catherine Klein, le ton est donné dès le titre, *Une force de la nature*. Voici une mère qui a toujours tenu beaucoup de place et n'a pas vraiment aidé ses deux filles à prendre pied dans la vie. Elle n'a eu que des filles, et l'une d'elles, la narratrice, a elle-même deux filles. Ajoutons une tante, et tout est en place pour un univers de femmes. Trop monocore. Etouffant. La fille aînée, Caroline, en est sortie en devenant humoriste, pour combattre à la fois son physique ingrat et une sorte de folie familiale. Mais, à cinquante ans, elle décide de donner son dernier spectacle. A cette occasion, les trois générations de femmes sont réunies. Les filles, les petites-filles et la grand-mère – soixante-quinze ans –, qu'on est allé chercher dans sa maison de retraite et qui profite de cette escapade pour faire tout ce qu'on lui interdit quotidiennement.

Catherine Klein a su d'emblée trouver le ton juste pour parler, avec humour, d'une réunion familiale finalement tragique, et faire le portrait d'une mère insupportable

pour laquelle le lecteur, comme ses filles, se prend d'une indulgence étrange. Elle fume avec ostentation le cigarillo, ultime affirmation de liberté, elle se reconnaît « *tous les défauts* », face à une sœur possédant « *toutes les qualités* ». « *Ça toujours été comme ça. Depuis qu'on était petites. Elle était blonde et bouclée, j'étais brune avec les cheveux raides. D'ailleurs, j'ai des cheveux à poux, c'est toi qui l'as dit. J'aurais bien voulu être une mère idéale, j'aurais bien voulu vivre sans médicaments, en pas tomber amoureuse d'imbéciles, avoir une taille mannequin, avoir des parents riches et de beaux vêtements. Eh bien non. J'ai toujours été habillée en guenilles. La honte, vous n'avez jamais connu ça, la honte, ta sœur et toi.* »

Que ses deux filles n'aient pas connu la honte, rien n'est moins sûr. Mais la mère a toujours refusé de voir ce qu'elle leur a imposé et qu'on apprend dans ce roman qu'il faut « entendre », comme une pièce de théâtre, en sentant l'atmosphère, les sentiments ambigus qui sont le propre des rapports familiaux.

Le cas de Jean-Luc Seigle est plus complexe. Il s'est attaqué à un projet ambitieux, une revisitatie contemporaine du mythe d'Œdipe. Est-ce son habitude d'écrire des scénarios qui lui donnent ce style descriptif, ces phrases courtes, simples, souvent redondantes, qui faciliteront peut-être la lecture de certains, mais en rebuteront d'autres ? Toutefois, même ceux qui ne sont pas sensibles à ce style liront d'une traite cette *Nuit dépeuplée*, car Jean-Luc Seigle sait faire monter la tension, le malaise, l'angoisse. On veut avec lui aller au bout de la violence et du désir entre ce jeune homme qui recherche depuis toujours la mère qui l'a abandonné à la naissance, et la patronne du bar des Amériques, dont « *personne ne sait, au juste, ce qu'une femme aussi belle est venue faire dans ce trou perdu* ».

Jo. S.

Livraisons

● **LDT (Leçons de ténèbres pour le repos des petites souris)**, de Jean-Michel Adventus

Le roman, c'est la forme dans laquelle représenter le contenu d'une vie. Adventus (un pseudo) a choisi celle du testament ironiquement archéologique, lecture commentée d'une fin de siècle vouée à l'exhibition de soi, pour évoquer émotions privées et révolutions sociales. Un texte conçu comme geste de résistance au style oral propagé par l'informatique, clin d'œil aux *Leçons de ténèbres* de Marc-Antoine Charpentier, qui charrie une analyse « traditionnelle » du monde contemporain : critique des progrès (« bobards ») scientifiques, technologiques et médicaux, quête de références dans le passé pour « accélérer la sortie de l'Age sombre ». Adventus évoque son engagement gauchiste dans les années 1960, passe au crible les épurations, génocides et troubles idéologiques, les débats sur la sexualité, l'environnement, l'alimentation, le dopage. Un livre cultivé, consistant et tonique (Bartillat, 270 p., 18,14 € [119 F], en librairie le 30 août). J.-L. D.

● **DU BEAU LINGE**, de Régis Franc
M^{me} Fumeleuz, « blonde snobinarde ». Plume, adolescente au premier soutien-gorge, souhaite que sa mère « ait des aphtes ou qu'elle meure », et s'applique la devise royale « ne pas s'expliquer et ne pas se plaindre ». La mamé qui aurait couché avec les Allemands dit avoir « été tondu par erreur ». Monsieur le comte Alphonse a sorti Elisabeth d'un bordel de Béziers. Sophina, vieillarde, soulage la libido des comtes de père en fils. Janine, le fakir, « chante aussi. J'imité Luis Mariano ». Et Mimile, et Freddy l'Eau gazeuse, et Calidad la Beauté, et Mireille Mite... et tout le Bel-Air, un quartier aux « baraques mal foutues » sous le soleil du Sud. Un microcosme où il se passe beaucoup de choses, notamment sous la ceinture, mais c'est aussi un besoin de reconnaissance. On s'encaillonne pour séduire, et il faut bien un peu d'amour pour supporter les choses. C'est sans vulgarité que l'auteur (auteur de bandes dessinées) fait vivre ses personnages. Il en détecte les secrets, les grandes et petites misères, les bonheurs passagers, les rêves. C'est parfois un peu bavard, mais Régis Franc prend un tel plaisir à nous narrer us et coutumes de ce Clochemerle d'aujourd'hui qu'on ne boudera pas le nôtre (éd. Robert Laffont, 316 p., 19,70 € [129,22 F]). P.-R. L.

● **DIX-SEPT ANS**, de Chloé Mary
Un premier roman, non pas convenu, mais assez typique : un joli début, de bons personnages, un décor ou plutôt une époque bien campés, un milieu très féminisé, grand-mère, mère, sœurs et un petit frère, que l'on a envie de suivre ensemble... Et puis, cela vasouille : les personnages du début s'effacent jusqu'à disparaître, d'autres prennent la place et, après avoir mis en place tous ces bons ingrédients, nous voilà au vertidre purgatoire des amours adolescentes, engluées dans trop de verbiage, un puzzle de mots. Aurait pu mieux faire, fera peut-être mieux (éd. de L'Olivier, 218 p., 16,77 € [110 F]). M. Si.

● **UN DÉSORDRE ORDINAIRE**, de Yolande Simon
C'est l'histoire d'un couple d'étudiants, puis de professeurs, généreux, intelligents, enthousiastes. A la bonne et chaleureuse ambiance des années de formation succède la réalité des salles de cours, des établissements en difficulté, du marasme qui habite les esprits, et tout le corps enseignant, détourné de sa vocation par la dureté de l'époque. La résistance d'Isabelle est mise à rude épreuve. « Elle avait trop rêvé d'échanges chaleureux, trop plané dans les hautes sphères de ses enthousiasmes littéraires... » Amer constat. L'auteur, qui sait écrire avec élégance, n'évite guère, hélas, les poncifs que lui dictent les bons sentiments. Le livre s'en ressent et le lecteur se désole (Mercure de France, 188 p., 14,94 € [98 F]). P. K.

Un enfer américain

L'univers d'un travesti voué aux routiers que dépeint J.T. Leroy n'est pas sans évoquer le Sud de Carson McCullers

SARAH
de J.T. Leroy.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Francine Kerline,
Denoël « & D'ailleurs »,
222 p., 19, 06 € (125 F).
En librairie le 5 septembre

J.T. Leroy est un jeune homme discret. En dépit de l'intérêt qu'a suscité, légitimement, son étonnant premier roman, *Sarah*, il n'a pas joué le jeu de la promotion, refusant entretiens et séances de photos (il donne toujours la même image, dont on n'est pas absolument certain qu'elle le représente). Quelques portraits de lui ont cependant été écrits, dont un en France, dans le magazine *Têtu* (n° 54, mars 2001). Peut-être l'enfer américain qu'il décrit dans *Sarah* est-il trop proche de sa propre expérience pour qu'il ait envie de le commenter, ce qui risquerait de faire passer le livre pour un témoignage, alors qu'il est une fiction remarquablement construite.

Tout se passe dans un Sud où l'on continue de nommer les gens du Nord « yankees », dans l'univers des souteneurs qui font travailler femmes et hommes – travestis ou non – sur les parkings où s'arrêtent les routiers et leurs énormes camions. Des « gros bras » qui cachent des désirs, l'un de féminité – renfilant un « jean noir Ben Davies sur sa jarretière en cuir ébène bordée de dentelles » –, un autre d'enfance – souhaitant être serré dans des bras « jusqu'à tant qu'il se mette à chialer comme un bébé ».

Three Crutches est « le relais routier le plus craignos et le plus duraille de toute la Virginie de l'Ouest », et c'est là que va se retrouver celui qui se fait appeler Sarah et raconte son histoire. Sarah est en réalité le prénom de sa mère, une « gagnieuse » du relais Doves Diner, tenu par un certain Glad. « Presque tout ce qu'on peut désirer dans ce monde est plus facile quand on est une jolie fille,

dit le narrateur. Elle a arrêté de me laisser mettre ses fringues quand elle a vu que les hommes passaient avec trop de facilité, justement, de son lit au mien. Mais, moi, j'ai pas arrêté. Des fois je mettais des nœuds et du gel à paillettes dans mes cheveux longs bouclés jusqu'à ce qu'ils brillent, comme ceux de Sarah (...) je me baladais entre les camions et je faisais mine de tapiner comme une nouvelle fille, un nouveau jupon sur le marché. »

Le jeune garçon – pas encore devenu Sarah – intègre l'équipe de Glad, reçoit « une formation » et sait donner un intense plaisir aux routiers en mal de travestissement. Mais il veut vivre ses propres aventures et décide de partir, un soir, dans le camion d'un client. C'est ainsi qu'il rencontre un autre souteneur, Le Loup, et se retrouve à Three Crutches, endroit glauque s'il en est, où personne ne semble voir que la belle Sarah aux boucles blondes n'est pas exactement une femme... jusqu'au jour tragique où, la découverte faite, on lui coupe les cheveux, lui impose le port du jean et le nom de Sam. L'enfer, alors, s'intensifie...

Ce n'est toutefois pas seulement pour ses péripéties étranges et sorcides qu'on lit avec passion ce roman – même si la sensation d'aller au plus profond de la misère sexuelle a sûrement sa part –, mais parce que J.T. Leroy sait magnifiquement évoquer, comme jadis Carson McCullers, un Sud épais, violent, poisseux, auquel chacun finit par s'accoutumer. Plusieurs personnages de *Sarah* sont comme en écho à l'imaginaire de McCullers, en particulier le « cousin Lymon », homonyme d'un des héros de *La Ballade du café triste*. C'est peut-être une coïncidence. On aimerait, bien sûr, que ce soit un signe secret et que J.T. Leroy, sur les traces de McCullers, continue de dire ce Sud, qui sera toujours « à part », dans les Etats-Unis.

Jo. S.

Ces petits nouveaux qui raflent la mise

Curieux paradoxe : dans les pays anglo-saxons où la valeur n'attend pas le nombre des années, les prix flambent pour l'achat d'un premier roman. En France, l'édition reste à l'écart de ces spéculations, ou presque

On marche sur la tête. » Combien de fois aura-t-on entendu ce cri du cœur lors des dernières foires du livre à l'étranger ? Dernier exemple : en mars, à Londres, un parfait inconnu – un Anglo-Indien du nom d'Hari Kunzru – raflait la somme astronomique de 1,25 million de £ (2,1 millions d'€) pour un premier roman finalement acquis par Penguin, *The Impressionist* (à paraître en France chez Plon). Chaque année, à Francfort, on s'arrache à prix d'or des « works in progress », des manuscrits même pas terminés signés d'auteurs tombés du ciel. A côté, des « valeurs sûres » – des auteurs installés comme E.L. Doctorow ou John Barth – rêveraient d'atteindre ces sommets, et, parfois, ne trouvent même pas preneur. Paradoxe ? Chez les Anglo-Saxons, le premier roman est devenu un phénomène. Disons qu'il est au roman ce que la nouvelle économie était à ses débuts du moins à l'économie traditionnelle. Mais, en l'occurrence, la bulle spéculative ne semble pas prêle d'éclater : « marketés », disputés, surpayés, les nouveaux venus voient leur cote flamber.

On pourrait multiplier les exemples. Actuellement, les livres dont on parle en Angleterre et aux Etats-Unis s'appellent *White Teeth*, *Bad Blood*, *Extra Virgin* ou *Sarah* (lire ci-contre) : tous des premiers romans. Pourquoi cet engouement pour les débutants ? « C'est la culture de la nouveauté, explique Philip Gwyn Jones chez l'éditeur britannique Flamingo. Celle-ci n'est certes pas propre au livre, mais pour quoi l'épargnerait-elle ? Là aussi, et pour dérisoire que cela paraisse, le consommateur exige le dernier cri. » Mais, insiste Philip Gwyn Jones, il faut bien comprendre que cela arrange tout le

monde, « l'éditeur d'abord, qui, avec un débutant, peut façonner une œuvre pour optimiser sa probabilité de succès ; le libraire ensuite, pour qui il est technique-ment plus facile de vendre cent exemplaires d'un même best-seller plutôt qu'un exemplaire de cent titres différents ».

Mais cette bizarrerie économique – qui veut que la valeur marchande d'un inconnu soit souvent supérieure à celle d'un écrivain reconnu –, vient aussi du rôle décisif joué par les agents littéraires. « Ils créent un effet d'en-

Très Chers « sourires »

« Une enchère à cinq chiffres, parfaitement raisonnable. » Chez Gallimard, on n'en dit pas plus sur le prix d'acquisition de *White Teeth* de la jeune Zadie Smith, dont on préfère vanter la « puissance d'expression inusitée ». Vendu par la puissante agence Wylie, le roman de cette Anglo-Jamaïcaine avait fait l'objet d'enchères « monstrueuses », en 1999, à la Foire de Francfort – où l'offre américaine aurait « frisé le demi-million de dollars » – beaucoup d'éditeurs s'étant décidés sur les 90 premières pages qui circulaient alors. En France, Gallimard (qui publie l'ouvrage sous le titre *Sourires de loup*, voir p. 1) fut l'un des premiers à s'intéresser au livre, mais de nombreux concurrents, dont Laffont et Plon, étaient sur les rangs. Aucun, cependant, n'aura cédé à la pression pour acquérir le manuscrit en cours de route.

traînement, note Héloïse d'Ormesson chez Denoël. Comme ils veulent de plus en plus d'argent et qu'ils ne l'obtiennent pas sur des deuxième ou des troisième livres, ils spéculent sur les jeunes romanciers. Ils créent le désir, si bien qu'il y a toujours un titre convoité par tout le monde au même moment. Et quand celui-ci a été surpayé dans son pays d'origine, il est facile de faire monter les enchères dans les autres. » Ensuite, la campagne de marketing est à la mesure de l'à-valoir consenti : « Les révélations sur les enchères colossales, les reportages sur les coulisses de la publication font partie de la stratégie de lancement. En Amérique, un roman qui n'est pas acheté cher est souvent mal défendu par la maison. » Certains voient là une « prime à la

virginité ». Les auteurs les mieux payés sont ceux qui sont (encore) indemnes de tout échec commercial. « C'est un peu comme pour le rock. Tout le monde se dope, mais après il y a la descente », plaisante Héloïse d'Ormesson. Le système, en effet, ne profite qu'à un petit nombre d'élus. Sur le deuxième livre, souvent mauvais, l'auteur brutalement « starisé » rechigne à retravailler. L'éditeur commence à perdre de l'argent : il publie encore le troisième roman, mais jette l'éponge au quatrième. C'est ain-

si qu'un nombre impressionnant d'anciens jeunes romanciers disparaissent, en un temps record, dans les poubelles de l'histoire littéraire... Le plus étrange, c'est que ce système s'exporte bien. Exemple parmi d'autres, l'Allemagne l'a adopté. A tel point qu'un éditeur allemand ne peut jamais attendre qu'un livre soit terminé sous peine de se le voir souffler par un de ses confrères. Dans cette course à la nouveauté, la France fait figure de cas à part. Les achats de manuscrits en cours d'écriture sont rares. (De même, comme dans les pays scandinaves, on attend en général qu'un auteur ait fait ses preuves avant de le vendre à l'étranger.) Quant aux enchères, elles restent raisonnables. « En gros,

la fourchette varie entre 10 000 et 300 000 francs [46 000 €], indique Ivan Nabokov chez Plon. Bien sûr, s'il s'agit de la suite d'Autant en emporte le vent, les offres peuvent crever les plafonds, mais ce n'est pas ce qu'on appelle un premier roman. » Cependant, des évolutions se dessinent. Le cours des premiers romans étrangers ne cesse de grimper. « Proportionnellement, si on leur ajoute les coûts de traduction, autour de 100 000 francs [15 000 €], Zadie Smith [Gallimard] ou Chang-rae Lee [éd. de L'Olivier] reviendront très cher pour des premiers romans », note un observateur. Faut-il voir là les premiers signes d'un alignement sur les pratiques anglo-saxonnes ? C'est ce que pense Philip Gwyn Jones qui parle, « en France comme en Italie », sur une homogénéisation des mœurs. Comme beaucoup de ses confrères, Ivan Nabokov souligne au contraire les spécificités culturelles du marché français, le faible rôle des agents en particulier.

Reste que les mentalités, elles, s'infléchissent. Sans doute influencés par l'exemple étranger, les auteurs de premiers romans se montrent, en France, de plus en plus sûrs d'eux. Disparaissent les débutants timides et rougissants, tout émerveillés déjà de voir leur nom sur une couverture. « Ils demandent tout de suite, remarque Héloïse d'Ormesson. Ils exigent de sortir en septembre, veulent passer à telle émission de télévision... C'est moins une question d'à-valoir que de notoriété. Je ne crois pas que les jeunes auteurs aujourd'hui soient plus ambitieux qu'il y a dix ans. Disons que les choses sont moins feutrées, moins pudiques. » Qu'elle semble archaïque la vision romantique de l'écrivain construisant son œuvre dans la patience et la durée...

Florence Noiville

Corps étrangers

Alona Kimhi conte, avec un humour grinçant, l'histoire de Suzanne, une jeune femme névrosée vivant dans la banlieue de Tel Aviv

SUZANNE LA PLEUREUSE
(Susannah Ha-Bochiah)
d'Alona Kimhi.

Traduit de l'hébreu
par Rosie Pinhas-Delpuech,
Gallimard, « Du monde entier »,
394 p., 23,95 € (157,10 F).
En librairie le 29 août

Il est des livres dont on parle seulement à quelques intimes, presque à voix basse. Il y a aussi ceux dont on parle à tous ses proches, espérant qu'ils partageront le plaisir que l'on a soi-même pris à les lire. Il y a, enfin, des livres qui emportent l'enthousiasme : on devient insistant, on veut à tout prix les faire découvrir à tous. *Suzanne la pleureuse* est assurément de ceux-là. Il n'est d'ailleurs pas surprenant qu'Alona Kimhi, après avoir joué et dirigé plusieurs pièces de théâtre, ait déjà réussi à s'imposer, avec ce premier roman et un recueil de nouvelles – *Ani, Anastasia* (éd. Keter, 1996), que l'on espère voir traduit le plus rapidement possible –, comme un des auteurs les plus prometteurs de la littérature israélienne actuelle. Née il y a trente-cinq ans en Ukraine, Alona Kimhi vit depuis 1972 en Israël, à Tel-Aviv. C'est là, dans un pays « déprimé » vivant sous le gouvernement Netanyahu, qu'elle a choisi de conter, avec un humour aussi grinçant qu'irrésistible, l'histoire de Susanne la pleureuse.

Susanne Rabin, comme elle le répète à l'envi, n'est pas « de la famille de ». Contrairement à celle du célèbre défunt dont elle porte le nom, sa biographie à elle est « grise et banale, vierge de drames et de ces expériences du mal qui durcissent le cœur ». A trente-trois ans, elle vit encore chez sa mère, à Ramat-Gan, un trou perdu de la banlieue de Tel-Aviv. Elle ne peut – et ne veut – se remettre d'une congestion cérébrale, causée par la mort de son père chéri. Elle



OSNAT HARPAZ

compare cette épreuve – survenue alors qu'elle était encore adolescente – à un véritable abandon, et développe une peur extraordinaire devant la vie en même temps qu'un dégoût aigu pour le corps humain, celui des autres, mais surtout le sien, dont elle ne sait que faire. « Sans le moindre agent de sécurité au fond d'elle pour [l']aider à continuer sans lui », elle fait alors corps avec sa mère. Cette union, aussi belle que malsaine, est bientôt remise en cause par l'apparition inattendue

d'un cousin lointain, venu en Israël pour acheter des objets d'art apportés par les immigrés russes. Avec son sourire éclatant, son odeur étrangère et profane, avec ses mœurs citadines et son assurance brutale et charismatique, Naor va bouleverser la vie trop tranquille de Susanne.

« L'invité », comme elle l'appelle, va l'obliger à sortir de sa torpeur névrotique et nonchalante. Peu à peu, il va ouvrir « la porte de fer de la cave » dans laquelle elle vit recluse, et d'où elle « inspecte

la vie à l'aide d'un périscope ». Susanne tente de résister, par crainte de la perdre d'abord, puis parce que, dit-elle : « Je sentais exploser en moi des frontières que je n'avais aucune intention de franchir et qui, peut-être, m'obligeraient à fournir des informations sur moi-même. » Pourtant, elle se laisse peu à peu submerger par le désir qu'il fait naître en elle. Dans l'une de ses plus belles pages – qui n'est pas sans rappeler l'incipit de *Lolita* –, Alona Kimhi retranscrit ce moment éminemment érotique où tout chavire : « Tout doucement (...), je suis entrée sur la pointe des pieds dans la chambre de l'invité et (...) j'ai trouvé sur le lit le maillot de corps blanc, froissé, je l'ai pris, je suis revenue dans ma chambre, j'ai éteint la lumière, j'ai ôté le peignoir de bain lourd et humide, je me suis couchée sur le côté, pelotonnée comme un fœtus, et j'ai glissé le maillot de corps, petit animal vivant entre mes cuisses, je l'ai collé de toutes mes forces contre mon sexe, j'ai enfoncé la joue dans l'oreiller frais et j'ai répété en silence, en articulant bien chaque syllabe comme un mot prononcé pour la première fois : Na-or. Puis je l'ai refait encore une fois, en roulant doucement le "n" tout contre le palais, ensuite les lèvres arrondies et durcies autour du "o" pour finir en douceur avec le "r" bouillonnant délicatement au fond de la gorge. Na-o-r. »

Son éducation sentimentale et sexuelle achevée, Susanne pourra lâcher prise et s'ouvrir au « monde des vivants ». Elle pourra enfin revoir cette proposition initiale : « Personne ne m'a jamais aimée ni ne m'aimerait autant que ma mère. De l'amour le plus grand qui soit, le plus dévoué, le plus chargé du poids des renoncements. » Cet amour à mort, aussi puissant et magnifique que la prose qui le sert, hante encore le lecteur de cet admirable texte.

Emilie Grangeray

Retour de promenade

Parcours initiatique d'une jeune Indienne qui rêvait d'être Audrey Hepburn et devient femme de ménage

ET LE GUERRIER DANSAIT
(In Beautiful Disguises)
de Rajeev Balasubramanyam.

Traduit de l'anglais
par Olivier Deparis,
Buchen Chastel,
364 p., 21 € (137,75 F).
En librairie le 31 août

Pour son premier roman, Rajeev Balasubramanyam se glisse dans la peau d'une très jeune femme, avec une telle adresse qu'on oublie vite que l'auteur est un homme. La première ligne, « Je suis née fille et le suis restée jusqu'à ce que je devienne une femme », peut paraître énigmatique, car le mot « fille » recouvre à la fois sa féminité et sa place sous la coupe de paternelle. L'héroïne va apprendre à rejeter le poids des traditions sociales et familiales pour pouvoir maîtriser son destin de femme, mais ce thème déjà maintes fois abordé par d'autres devient, sous la plume de l'auteur, un étrange parcours initiatique, à la limite des rêves et des légendes, plein de délicatesse, de cocasserie, de tendresse et de fantaisie.

Elle est la plus jeune des trois enfants d'une de ces familles de petite bourgeoisie comme il y en a tant en Inde : un père employé de bureau, alcoolique, violent, despotique ; un frère, lui aussi employé de bureau, « un raté, malheureux de l'être », trente et un ans, célibataire, méprisé par son entourage, et qui se venge en paroles sur sa petite sœur qui voit suffisamment clair pour ne pas lui en garder rancune ; une sœur aînée, effacée, tranquille, qui « n'écoute que les gens qui parlent » ; et une mère « philosophe au foyer », qui fait la cuisine, le ménage, et réfléchit beaucoup sans rien dire à personne. La benjamine rêve de devenir actrice, ne sort de la maison que pour se réfugier au cinéma et prend modèle sur Audrey

Hepburn. Toute sa vie va basculer quand après le mariage de sa sœur, le père décide de la marier à son tour. La rencontre avec le fiancé choisi est un désastre, elle n'a plus qu'une idée, s'enfuir. Elle sera aidée par un vieil homme qui lui trouvera un emploi de femme de ménage dans la capitale, ce qui est loin de sa vocation de star, mais au-delà de la « passion du cinéma », il lui faut bien acquérir aussi une « certaine expérience de la vie »... Partagée entre deux milieux, celui des domestiques, frustré, dur et bien réel, et celui de la famille de fantoches pour qui elle travaille, elle va petit à petit, protégée par une incroyable naïveté, prendre conscience de « sa mission » : revenir affronter son père... Car elle est née fille, non vœu par un père qui espérait un fils, piégée, et elle souffre d'avoir abandonné son pauvre imbécile de frère, sa sœur, et surtout sa mère qui lui a dit en la voyant partir « va, va faire ta promenade ».

Il ne suffisait pas de partir, le retour était inévitable pour aller jusqu'au bout des choses. Et si la « promenade » fourmille de détails saugrenus, violents, divertissants ou affligeants – même si certains personnages frôlent la caricature – la suite, plus grave, plus lente, change tout le cours du livre et de l'histoire. Beaucoup de choses ont changé en son absence et l'aide dont elle a encore besoin lui viendra par des détours inattendus ; la petite fille rêveuse va devenir une femme, elle ne joue plus, il lui faut se battre, sans flancher. Alors seulement, commencera la véritable histoire, après sans doute, une ultime rupture, plus mûre, plus résolue, et la solitude de ceux et celles qui sortent des conventions établies. Le vieil homme ne lui avait-il pas dit que si elle ne se mariait pas, « il te faudra apprendre l'art de fabriquer du lait, du coton et des briques avec ton âme » ?

Martine Silber

La chute de la Maison Gauci

Avec l'innocence et la clairvoyance d'une enfant non désirée, Trezza Azzopardi conte sans misérabilisme les heurs et malheurs d'une famille galloise

LA CACHETTE
(The Hiding Place)
de Trezza Azzopardi.
Traduit de l'anglais
par Edith Soonckind
Plon, « Feux croisés »,
312 p., 18 € (118,07 F).

Leurs, rires, violence, âpreté, dénuement : la presse britannique en a fait une « réponse galloise » aux *Cendres d'Angela*, de l'Irlandais Franck McCourt. Mais *La Cachette* pourrait, tout aussi bien, être un clin d'œil à James Kelman, Andrew O'Hagan ou, plus généralement, à ce qu'il est convenu d'appeler l'« école de Glasgow ». Comme si, de Belfast à Cardiff, en passant par les Hautes Terres et l'Écosse, le Royaume-Uni n'en finissait pas de soigner la plaie des années 60-70, de décrire la métamorphose des paysages urbains sinistrés, de panser les blessures qui suintent de la désindustrialisation, du déracinement, de la dérégulation sociale.

Voilà pour le décor et les filiations littéraires. Pour le reste, tout est neuf ici, comme la signature de Trezza Azzopardi. Cette jeune femme dont le succès immédiat relancera sans doute le débat sur le rôle des ateliers d'écriture dans l'enseignement des lettres (1) est diplômée de la Creative Writing School de l'université d'East Anglia, par où sont également passés Ian McEwan et Kazuo Ishiguro. Très maîtrisé, quasi « professionnel » déjà, *La Cachette*, son premier roman, commencé à l'université en 1998 et sorti en Angleterre l'an dernier, a été nominé, dès sa sortie, pour le Booker Prize.

C'est peut-être son angle, plus que son sujet, qui en fait l'originalité. Le point de vue est celui d'une enfant, mais pas n'importe laquelle : dernière d'une lignée de six filles, Dolores Gauci, au prénom prémonitoire, a perdu une main, peu après sa naissance, dans l'in-



ce de sa maison. A cinq ans, Dolores est l'innocence et la clairvoyance incarnées, l'enfant peu désirée à qui son infirmité confère un statut à part. Un statut qui, pour un romancier, en fait une narratrice rêvée, celle qui voit sans être vue, pressent les intrigues et les catastrophes, joue des diverses temporalités du roman pour mettre la puce à l'oreille du lecteur à l'insu des personnages (« Il ne se doute pas que... », « Il ne lui est jamais venu à l'idée que... »).

Cette « quantité négligeable » raconte ainsi, par réminiscences

successives, l'effondrement de la famille Gauci : Frankie, le père, immigré maltais, joueur incurable, capable de vendre tout jusqu'à une de ses filles ; Mary, la robuste Galloise qui a fui son foyer, les « jambes nues et violettes de froid », pour échapper à Dieu sait quel traumatisme infligé par son père ; et la ribambelle des sœurs blotties dans cet obscur taudis de Cardiff. Nul apitoiement, cependant. Trezza Azzopardi sait prendre son lecteur à contre-pied, hors de tout manichéisme : Frankie est sans doute moins indifférent qu'aliéné par sa

passion ; Mary a probablement quelques écarts à se reprocher ; quant aux filles, leurs différentes « stratégies pour s'en sortir » ont instillé entre elles la méfiance et le ressentiment. Il y a celle qui s'est juré de tout oublier pour repartir d'un pied neuf, celle qui fouille le passé de façon cathartique, celle qui le réécrit... Trente ans plus tard, à la mort de sa mère, Dolores cherche vainement à communier avec ses sœurs dans une introuvable histoire commune, et se heurte à l'insoutenable fluidité du passé. « Telle était mon idée de départ, montre qu'on ne peut pas faire confiance à la mémoire, que l'on prend trop souvent les souvenirs pour des faits, qu'entre ces six filles, aucun souvenir ne concorde exactement : chacun constitue un point de vue sur la vérité, aucun n'en constitue une version plus légitime qu'une autre. »

Bien d'autres aspects de ce premier roman mériteraient d'être développés – le subtil portrait de femme, qui se dégage, en filigrane, du personnage de Mary, la minutieuse analyse de la désintégration familiale, ou la « simple histoire d'incendie » qui s'avère rapidement moins accidentel qu'il n'y paraît. Mais ce que l'on retiendra surtout, chez Trezza Azzopardi, c'est son talent singulier pour l'image. Le moignon de Dolores, par exemple, vu comme une « tulipe blanche fermée, debout sous la pluie », comme « du marbre crème sculpté en forme de saint » ou comme « un cerje avec des larmes qui couleraient le long du bulbe du poignet ». Des images inattendues, incongrues, dérangeantes parfois, à l'instar de ce premier roman lui-même. Le deuxième est déjà en route.

Florence Noiville

★ Voir l'article « Creative and Critical Writing : Enemies or Allies ? » in *Literature Matters*, n° 29, printemps 2001.

Force d'attraction

L'Irlandais Keith Ridgway dépeint une sombre et magnifique trajectoire de femme aux abois

MAUVAISE PENTE
(The Long Falling)
de Keith Ridgway.
Traduit de l'anglais (Irlande)
par Philippe Gervail, Phébus,
332 p., 21 € (137,75 F).
En librairie le 31 août

Il était là, agenouillé en pleine nuit, au bord de la route, devant les maigres fleurs qui marquaient le lieu de sa faute. Là où, un an plus tôt, il avait fauché accidentellement avec sa voiture, une jeune fille et où, chaque soir, il passait en revenant du pub. Il n'était qu'un corps « voûté, courbé sous les étoiles, aveugle au monde qui l'entourait », un corps en prière qui provoqua soudain la colère chez celle qui l'observait ; il lui lança un dernier regard, interloqué. Juste avant qu'elle appuie sur l'accélérateur et que la voiture fonce sur l'« obstacle » qui barrait depuis trop longtemps son chemin.

Ainsi d'un simple coup de volant, Grâce Quinn venait-elle de se débarrasser d'un mari colérique et violent et, avec lui, de la cohorte de jours vides et de nuits emplies de peur et d'angoisse que seules les insultes et les brutalités venaient rompre. Ainsi croyait-elle s'être libérée d'une existence jusqu'alors marquée par les pertes, les séparations et une faute : celle d'avoir défié l'autorité paternelle en épousant un fermier irlandais, incarnation de tout que son père avait rejeté en changeant de nom et de nationalité et en adjurant sa foi. Cette faute originelle, l'« Anglaise » de Monaghan la paya d'une union sans amour, et plus cruellement encore, par la mort accidentelle de Sean, son premier enfant ; puis vint s'ajouter, plus tard, le départ de Martin, son cadet, chassé violemment de la ferme quand il révéla à son père son homosexualité.

Instinctivement, c'est vers ce fils qui avait refait sa vie à Dublin, que Grâce, à présent, se tournait, mue

par les souvenirs d'un bonheur fugace et l'espoir de « créer un lieu à elle au sein de son espace à lui ». Et aussi, tourmentée, non par la culpabilité, mais par une pensée « aussi brutale qu'irrationnelle » : le secret d'un acte qui cherchait encore son nom.

Dès le titre, Keith Ridgway ne cache rien du chemin pris par son héroïne et la *Mauvaise pente* sur laquelle elle glisse inexorablement, tirailée entre un amour maternel infini et la peur de confesser son geste. Pour autant, près de cette femme à jamais déplacée et profondément bouleversante, dont il dessine un somptueux portrait, on cherche, au hasard de ses déambulations dans les rues froides et pluvieuses d'une ville que seuls ivrognes et clochards semblent animer, le signe d'une rédemption possible. Ou, tout au moins, une lueur qui viendrait transpercer la grisaille des jours et le silence – celui qui domine les retrouvailles manquées d'une mère et de son fils. Mais rien ni personne ne va parvenir à infléchir ce destin, ni même à permettre d'oublier le passé auquel chacun tente d'échapper : quitte à trahir. Ni les amis de Martin ; ni Henry, l'amant de celui-ci, dont l'absence est cruellement rappelée à Martin par la présence encombrante de sa mère ; ni même la tendre et compréhensive Miss Talbot, truculente patronne d'une pension de famille pour cheminots chez laquelle ira se réfugier la fugitive quand enfin la vérité aura éclaté.

Troublante, cette trajectoire qui se heurte à d'autres tout aussi vacillantes et perdues, l'est aussi par la peinture en demi-teinte d'une société irlandaise tirailée entre deux mondes et deux âges. Un entre-deux dans lequel la prose simple de Keith Ridgway, par ailleurs poète et nouvelliste, puise toute sa force et sa subtilité. Et pourquoi ne pas le dire : toute sa grâce.

Ch. R.

Huit chopes en enfer

CAFÉ ZAMBÈZE
de Søren Jessen.
Traduit du danois
par Monique Christiansen.
Gaïa, 232 p., 18,14 € (119 F).

Un homme se met à décoller du sol. Légèrement. De l'épaisseur d'une feuille de papier. Puis de celle d'un, deux ou trois livres. Il n'a plus d'autre souci que de tenter de se mettre en règle avec la pesanteur. Une femme découvre un trou dans son visage. Un vrai trou. Petit, noir. Qui grandit à mesure qu'elle en demande raison à son miroir. Il lui faut toutes les ressources du maquillage pour espérer colmater la brèche. Un troisième personnage s'est érigé en « détecteur de fautes ». Gare aux éditeurs, aux libraires, à tout ce qui orthographe et décompte. Il se pointera à l'heure pile pour exiger la rectification qu'il n'obtiendra jamais. Un quatrième construit dans la cour de son immeuble une tour, invisible aux autres, qui devrait lui permettre de voir jusqu'en Afrique.

Les récits de Søren Jessen ne sont pas sans évoquer les *Histoires étranges* de son aîné Villy Sørensen (*Le Monde* du 22 avril 1994), l'un des plus éminents Danois contemporains. Ils accompagnent, sous forme de nouvelles entrecroisées, les dérapages extraordinaires de huit vies ordinaires. D'une pichenette, l'auteur place ses personnages en déséquilibre, les regarde se débattre avec le vertige, et y succomber inexorablement. Avec leurs traits appuyés et leurs couleurs vives, ils pourraient être des personnages de cartoon, s'ils ne nous ressemblaient tant, dans nos colères, notre besoin de paraître, d'être exacts ou honorables. Le café Zambèze, où ils échouent, pour y toquer une dernière fois leur choppe contre l'absurde, n'est rien d'autre qu'une antichambre pour l'enfer. Et l'enfer la « répétition exacte » de leur vie.

Jean-Louis Perrier

Sous les toits de Paris

Entre réalisme social et fantastique, une singulière chronique de l'exil signée Reza Ghassemi

HARMONIE NOCTURNE
de Reza Ghassemi.
Traduit du persan
par Jean-Charles Flores
avec la collaboration
de Robert Scrick Phébus,
« D'aujourd'hui/Etranger »
204 p., 19,50 € (127,95 F).
En librairie le 31 août

La musique évoquée dans *Harmonie nocturne* n'a rien à voir avec une sérénade ou une sonate au clair de lune, il s'agit d'une composition pour orchestre de bois, à savoir scies sauteuses, marteaux et perceuses électriques, à quoi il convient d'ajouter des grincements de somniers, des râles en tout genre et des bruits de chasse d'eau. Le tout constitue le fond sonore du sixième étage d'un immeuble parisien du quartier Saint-Paul, dont la plupart des chambres de bonne sont occupées par des réfugiés iraniens.

C'est à peine si dans cette cacophonie on entend par moments quelques accords plus harmonieux, l'écho des fêtes que donne Moshad le musicien tchèque ou les grands airs de Carmen que la locataire du troisième fait jouer à fond lorsqu'elle monte sous les combles en compagnie de son amant. Cette chronique de la vie de bohème sous les toits de Paris dans les années 1990 pourrait être simplement pittoresque si la composition du récit n'était aussi subtile.

Le narrateur, peintre en bâtiment et portraitiste à ses heures, occupe en effet une position étrange. Empêtré dans ses intrigues sentimentales, affecté par la perte d'identité qu'entraîne l'exil, il souffre de troubles qui mettent en doute l'impartialité et la véracité même de son récit. Tout d'abord il est affecté d'une tendance marquée à l'autodestruction, puis d'« interruptions temporelles » qui le fâchent avec la chronologie et

du syndrome du miroir qui l'empêche de voir son reflet dans une glace. Le monde qui l'entoure n'est pas moins bizarre. Chacun y propose sa recette pour changer la vie. Certains poursuivent le grand amour, un autre, plus prosaïque, offre à ses voisins un doublement de leur espace vital en leur construisant des mezzanines (ce qui contribue grandement au concert ambiant) un prophète tonitruant incite à suivre la voie de Dieu et se croit entouré de complots sataniques. Tout le monde épie tout le monde et soupçonne le voisin d'être un espion à la solde des ayatollahs.

A bien des égards, ce microcosme parisien fait penser à la révolution islamique que Reza Ghassemi a fuie après avoir mené en Iran où il est né en 1950 une brillante carrière de dramaturge souvent contrariée par la censure. Installé à Paris depuis 1986, l'auteur poursuit parallèlement son œuvre de musicien au sein de l'ensemble Moshataq qu'il a fondé. Mais la fable politique n'est qu'une des lectures possibles de ce premier roman paru en langue persane à Los Angeles en 1994. Dans ce huis clos où la tension ne cesse de croître, un meurtre est commis, et le narrateur, soumis à des interrogatoires de police, pourrait en être non seulement le principal suspect, mais aussi la victime. Dans ce contexte fantastique le détail le plus trivial peut prendre une importance inattendue. Ainsi Gabik, le chien énurésique et indiscipliné que le propriétaire sort tous les soirs, ne contribue pas seulement à l'ambiance générale, mais finit par subir une métamorphose dont il vaut mieux laisser au lecteur la surprise. Ce mélange de réalisme social et de fantastique, cet art du récit foisonnant et singulier font de cette méditation sur l'exil d'une inquiétante étrangeté le mariage inattendu des contes d'Hoffman et des Mille et Une Nuits.

Gérard Meudal

Mélo chez les camés

DANNY BOY
de Jo-Ann Goodwin.
Traduit de l'anglais
par Alain Defossé,
Flammariion, 296 p.,
18 € (118,10 F).

Les romans et récits qui ont pour cadre la vie quotidienne des jeunes drogués abondent, dans la lignée de *Moins que zéro* de Brett Easton Ellis, côté gosse de riches, et surtout de *Trainspotting* d'Irvine Welsh, côté nettement défavorisés.

Avec Danny Boy et ses copains, on est ballotté entre deux extrêmes totalement incompatibles : une violence abjecte et terrifiante, et une piété digne de la cuisine irlandaise de Bernadette Soubirou. Il faut dire que la seule personne qui ait jamais manifesté un semblant d'intérêt pour Danny, en dehors de ses potes, de sa copine et de sa maman alcoolique, était un prêtre...

De là à déjanter et à croiser des apparitions particulièrement allumées, il n'y a qu'un croche-pied divin. De quoi dériver sur les pavés glissants des bons sentiments et de l'amour triste à pleurer à chaudes larmes, et le sang gluant de quelques jolies scènes de tortures. Miracle – bien sûr –, cela ne fonctionne pas si mal, car Jo-Ann Goodwin, en bonne journaliste, a bien potassé sa doc et le fond tient bon. Tout cela soutenu par un style allègre et plaisant sur un rythme de roman noir : les jeunes gentils junkies qui aiment leurs mamans, les chiens et l'ours Paddington, mais ne craignent pas la bastogne, se retrouvent entraînés bien malgré eux dans une aventure qui les dépasse. Ils en sortiront toutefois sains et saufs – grâce à Eléonore d'Aquitaine, rien de moins, mais on a vu pire à la télé. On peut même espérer qu'ils vont finir par décrocher, mais pas tout de suite, il ne faut pas exagérer. Bref, voilà un premier roman d'un nouveau genre : le mélo chrétien chez les camés !

M. Si.

Livraisons

● **LE TROMPETTISTE ÉTAIT UNE FEMME**, de Jackie Kay
La vogue écossaise continue. Après James Kelman et Alasdair Gray, d'autres traductions étaient annoncées, l'an dernier, au Festival d'Edimbourg, parmi lesquelles celle de Jackie Kay (« Le Monde des livres » du 8 septembre 2000), quarante ans, auteur de trois recueils de poésie, et dont le premier roman, *Trumpet*, lauréat du Guardian Fiction Prize, était attendu comme une curiosité. Étrange histoire en effet – mais finalement, hélas, assez peu convaincante – que celle de Joss Moody, légendaire trompettiste de jazz noir, dont le public apprend à sa mort qu'il était une femme. En suivant l'enquête d'une journaliste opiniâtre et carriériste, le lecteur découvrira la vie, l'époque, et le curieux pari de cette musicienne travestie, qui, jusqu'à la fin, aura réussi à cacher son identité à tous, y compris à son fils adoptif. Dommage que le titre français défile d'emblée le suspense de l'histoire : ne reste plus alors qu'un mystère vague et peu prenant à se mettre sous la dent (traduit de l'anglais (Écosse) par Claude Loiseau, Hachette Littératures, 336 p., 19,82 € [130 F]).

Fl. N.

● **JE T'AIME KIRK**, d'Asia Argento
Les stars sans enfance ne sont pas toujours les blondes platine que l'on sait. La ténébreuse Asia Argento, actrice précoce et fille du réalisateur italien Dario Argento, offre moins un roman qu'une poignée d'écrits intimes et de croquis lancés comme des confettis tristes, avec une moue provocatrice : amours convulsives et tragédies familiales, rumeurs du milieu, souvenirs de gamine vite grandie. Dans ces comptines et récits, elle se livre en fillette appliquée et en garce, en sex-symbol terrifié et romantique. L'esprit des années 90 est censé s'y refléter : « Un peu d'ironie, un peu de poésie, un peu d'amour, un peu d'horreur », qui risque de faire peu, mais séduire à l'occasion (traduit de l'italien par Marie Blaison, éd. Florent Massot présente, 156 p., 15,09 € [99 F]).

F. Dt.

● **TERRAIN GLISSANT**, de Vanessa Spence
Katherine vit seule, dans les collines, près de Kingston, en Jamaïque. L'auteur se propose de nous raconter un moment de sa vie, sa rencontre avec Bob, un Américain, blanc, marié et plus âgé qu'elle. Ce récit à deux voix – la sienne et celle de son amie Carla – aborde les problèmes inhérents aux différences de culture, de couleur, de niveau social. Il évoque aussi la petite vie communautaire des gens du pays, l'entraide, l'identité jamaïcaine, fière, indépendante et insouciant ; et la fascination de Katherine pour une grande maison, souvenir de son enfance. Un livre simple et très agréable à lire (Dapper, traduit par Valérie Morlot, 158 p., 8,84 € [58 F]).

St. L.

● **PARTIR EN FUMÉE**, de Mohsin Hamid
Comme la phalène attirée par la bougie, Daru va se brûler à la femme de son meilleur ami. Le schéma est classique, le portrait des deux amis l'est moins, qui brosse un tableau caustique de la société pakistanaise contemporaine. Nous sommes à Lahore au cours de l'été 1998. Ozi est un de ces nouveaux riches qui jouissent sans scrupules de l'argent de la corruption. Après des études aux États-Unis il est revenu à Lahore, marié à une femme superbe. Daru, son ami d'enfance, a ou moins, ou plus, de chance. Il a dû se contenter d'études au Pakistan et d'un poste d'employé de banque. Il se croit pur et sans compromissions, mais finit par se lancer dans le trafic de drogue et le petit braquage par idéalisme et par nécessité. Pendant ce temps, le pays applaudit les premiers essais atomiques qui permettront de damer le pion au puissant voisin. Une écriture alerte, un humour féroce, des portraits tout en nuances et une chute surprenante font l'originalité de cette variation sur un thème connu (traduit de l'anglais par Bernard Turle, Stock, 310 p., 20 € [131,20 F]).

G. Me.

Au tableau de la rentrée

Littérature française : moi, la France et le monde

Bien sûr, il y a **Michel Houellebecq**, qui, avant même la sortie de son roman - *Plateforme* -, fait beaucoup parler de lui. Souhaitons simplement que ce seul roman n'éclipse pas un programme romanesque certes chargé, mais riche et divers, même si on laisse de côté les premiers romans.

Honneur aux « anciens », surtout si, vingt ans après, ils renouent avec le roman ; c'est le cas d'**Alain Robbe-Grillet** (*Djinn* date de 1981), qui fêtera l'an prochain ses 80 ans. Avec *La Reprise*, annoncé pour octobre, paraissent un recueil d'entretiens choisis et présentés par Olivier Corpet, *Le Voyageur* (Christian Bourgois), et un numéro spécial de la revue *Critique*. **Henry Bauchau**, qui à 88 ans, continue la publication de son *Journal* pour la période 1997-2001, avec *Passage de la Bonne-Graine* (Actes Sud) ; son *Théâtre complet* sort chez le même éditeur.

Parmi les figures connues et attendues : **Michel Braudeau** (*L'Interprétation des singes*, Stock) ; **Christophe Donner** (*L'Empire de la morale*, Grasset) ; chez Grasset également : **Marc Lambron** pose le décor de son dernier roman, *Etrangers dans la nuit*, dans les années 1960 ; **Daniel Piccouly** continue d'explorer sa mémoire familiale (*Paulette et Roger*) ; **Yves Simon** promène un héros prêtre en scooter dans *La Voix perdue des hommes* ; Un **François Weyerghans** enfin est annoncé (*Trois jours chez ma mère*) : sera-t-il au rendez-vous ? Succès prévisible pour **Amélie Nothomb**, avec *Cosmétique de*

l'ennemi, chez Albin Michel, maison où l'on attend également **Raphaële Billeldoux** (*De l'air*), **Eric-Emmanuel Schmitt** (*La Part de l'autre*), **Eric Neuhoff** (*Un bien fou*) et **Percy Kemp** (*Moore le Maure*). **Philippe Delerm**, qui a su capter l'attention d'un vaste public, revient avec *Les Amoureux de l'Hôtel de Ville* (Le Rocher) ; le même Philippe Delerm, illustré par sa femme, Martine Delerm, publiera un album, *Fragiles* (Seuil). **Emmanuel Moses** (*La Vie rêvée de Paul Averroès*, Denoël) et **Eric Holder**, avec des nouvelles (L'Oiseleur, Le Dilettante) sont également présents. Chez Minuit, deux auteurs, qui appartiennent à la dernière génération de la maison, reviennent : **Tanguy Viel** (*L'Absolue Perfection du crime*) et **Hélène Lenoir** (*Le Magot de Momm*).

Marie Darrieussecq continue, avec son quatrième roman, l'exploration des sensations (*Bref séjour chez les vivants*, POL). **Jean d'Ormesson**, auteur Gallimard, commente une infidélité en donnant un roman, *Voyez comme on danse*, à Robert Laffont, éditeur qui annonce le dernier **Yann Queffelec** (*Le Veau d'or*). **Richard Millet**, qui publiait ces dernières années essentiellement chez POL, lui, rejoint Gallimard pour son roman, *La Voix d'alto*. Transfuge également, **Michèle Desbordes**, justement remarquée avec *La Demande* (Verdier, 1999), publie *Le Commandement* (Gallimard). Chez Stock, arrivée d'**Eric Faye** (*Les Cendres de mon avenir*) ; son également présents dans la rentrée de la même maison : **Luc Lang** (*Les Indiens*), **François Emmanuel**

(*La Chambre voisine*), **François Taillandier** (*Le Cas Gentille*), **Michel del Castillo** (*Des étoiles froides*) et **Brigitte Giraud** (*A présent*), récit de deuil que l'on rapprochera de celui de **Laure Adler** (*A ce soir*, Gallimard). Fidèle à Gallimard où il a publié ce printemps *Le Premier mot*, **Pierre Bergounioux** a confié à Verdier deux livres : *Un peu de bleu dans le paysage* et *Simplex, magistraux et autres antidotes*. Chez Verdier également, le dernier récit de **François Bon**, *Mécanique*.

Yves Bichet, dans *La Femme-Dieu*, premier volet d'un triptyque, prend pour héroïne la papesse Jeanne (Fayard) ; chez le même éditeur : *L'Ombre de la peau*, de **Jean-Philippe Domecq**, *Jours de brume sur les hauts plateaux*, d'**Alain Gerber**, *L'homme qui assassinait sa vie*, de **Jean Vautrin** et le nouveau **Madeleine Chapsal**, *Deux femmes en vue* ; chez Pauvert : *Deux mille capotes à l'heure*, de **Richard Morgiève** ; *Noire est la beauté*, de **Stéphane Zagdanski** ; *Substance*, de **Lorette Nobécourt** ; dans une autre direction, **Hélène Cixous** continue son travail autobiographique avec *Benjamin à Montaigne* (Galilée).

Au Seuil, on attend, non sans impatience, le nouveau **Alain Fleischer**, *Les Trapézistes et le rat*. Également sur la ligne de départ de la maison de la rue Jacob : **Jean-Luc Benoziglio** (*La Pyramide ronde*), **Régine Detambel** (*La Chambre d'écho*), **Catherine Lépront** (*Café Zimmermann*), **Michèle Gazier** (*Le Fil de soie*). Outre **Laure Adler** et **Richard Millet**, Gallimard est présent avec *Rouge Brésil* de **Jean-**

Christophe Rufin, *Le Voyage en France*, de **Benoît Duteurtre**, *Avenue de France*, de **Colette Fellous**, tandis que **Yannick Haenel**, l'un des animateurs de la revue *Ligne de risque*, livre une *Introduction à la mort française*.

De son côté, **Pierre Lafargue**, dont on n'a pas assez remarqué la voix précieuse et singulière, propose un *De la France* (Verticales). Au titre des projets démesurés, **Vincent Ravalec** se lance dans un cycle prévu pour comporter douze volumes ; le premier porte ce titre un peu « houellebecquien » : *L'Effacement progressif des consignes de sécurité* (Flammarion). Beaucoup plus économe dans son expression, **Nathalie Rheims**, pour son troisième roman qui paraît également chez Flammarion, assemble *Les Fleurs du silence*.

Abondante moisson d'auteurs qui ont déjà fait leurs preuves. Tel **Igor Gran**, qui imagine la disparition des femmes (*Spécimen mâle*, POL) ; chez le même éditeur, **Julie Wolkenstein**, met en scène un sin-

gulier *Colloque sentimental*. Chez Verticales, retour de **Régis Jauffret** avec *Promenade* et d'**Yves Pagès**, avec *Le Théoriste*. **Isabelle Rossignol** a intitulé son troisième roman *Une nuit ordinaire* (éd. du Rouergue). **Xavier Patier** s'intéresse à la pédophilie (*Acquitté*, La Table ronde). Chez le même éditeur, un roman autobiographique d'un auteur qui a ses inconditionnels, **Jean-Claude Pirotte** (*Ange Vincent*). Chez Julliard, **Jacques Bertoin** se penche sur lui-même dans *L'Homme de ma vie*, et **Philippe Besson** met en scène la mort annoncée de *Son frère*. Le comédien **Daniel Prévoist** reste dans la veine autobiographique avec *Eloge du moi* (Le Cherche Midi). Au Rocher, on retrouvera **Françoise Lefèvre** (*L'Offrande*), **Christian Ganachaud** (*Les Clowns de feu*) et **Jean-Pierre Millecam** (*Tombeau de l'archange*). Un nouveau roman de la poétesse d'origine libanaise **Vénus Khoury-Ghata**, *Privilege des morts* (Balland). La force de l'écriture de **Clotilde Escalle** semble se confirmer dans son quatrième roman : *Où est-il cet amour ?* (Calmann-Lévy) ; chez le même éditeur, notons la présence de **Bruno Tessarech** (*Des mondes nouveaux*). **Claire Castillon** annonce de son côté : *Je prends racine* (Anne Carrière). **Marc Trillard**, qui est présent avec *Campagne dernière* (Phébus), sort un autre livre au Rocher, *Entre fosses et cages*, ou *La Divagation dangereuse*.

Et puis aussi : deux romans s'inspirent de la vie du peintre Caravage : *Il se mit à courir le long des riva-*

ges, de **Christian Liger** (Laffont) et *Le Caravage, peintre*, de **Guy Walter** (Verticales) ; **Pierre Kyria** dépeint l'antagonisme de deux familles (*Le Partage des ombres*, Le Cherche Midi) ; **Muriel Cerf** (*La Femme au chat*, Actes Sud) ; **Laurence Ink** (*Chant de corail et d'argent*, Laffont) ; **Michel Waldberg** (*La Caissière*, La Différence) ; **Isabelle Hausser** (*La Table des enfants*, De Fallois) ; **François Vallejo**, remarqué pour ses deux premiers romans (*Madame Ageloso*, Viviane Hamy) ; **Pierrette Fleutiaux** (*Des phrases courtes, ma chérie*) et **Guillaume Le Touze** (*Tu rêves encore*) sont annoncés chez Actes Sud. Quelques deuxièmes romans : celui d'un auteur qu'il faudra ne pas perdre de vue, **Chloé Delaume** (*Le Cri du sablier*, Farrago) ; **Laure Fardoulis** (*Bleu cobalt*, Joëlle Losfeld) ; **Jean Grégor** (*Frigo*, Mercure de France) ; *Juste à la porte du jardin d'Eden*, de **Patricia Reznikov** (Mercure de France) ; **Antoine Piazza**, *Mougaburu* (éd. du Rouergue) ; **Agnès Clancier** (*L'Île de corail*, Climats) ; **Elisabeth Belorgey** (*Une saison en Abyssinie*, Fayard) ; **Dominique Souton**, *Comment mon mari et moi avons failli sauver notre mariage* (L'Olivier) ; **Karine Tuil** (*Interdit*, Plon) ; **Jean-Marie Catonné** (*Portraits volés*, Plon) ; **Gemma Salem** (*L'Opale de Saint-Antoine*, Zulma).

Terminons sur un nouveau livre de poèmes d'**Yves Bonnefoy**, *Les Planches courbes* (Mercure de France), accompagné de deux autres textes, chez Farrago.

P. K.

Du côté des grands anciens

Comme chaque année, le flot romanesque risque de recouvrir les grands anciens. Dans ce domaine, les annonces prometteuses ne manquent pas. Parmi celles-ci, notons, au programme de la « Pléiade » (Gallimard) : **Kipling** (tome IV des *Œuvres*) ; **Flaubert** (tome I de la nouvelle édition des *Œuvres*, avec les textes de jeunesse) ; **Cervantes** (deux volumes ensemble des *Œuvres en prose*, dans une édition due à Jean Canavaggio) ; **Colette** (tome IV) et **Pessoa** (*Œuvres poétiques*, édition de Patrick Quillier). Chez Gallimard également, François Hartog présente une nouvelle traduction des *Vies parallèles* de **Plutarque**. Chez « Bouquins » (Laffont) : deux volumes sur *Les Tragiques grecs* (**Euripide**, **Sophocle**, **Eschyle**) et *Voyages*, de **Paul Morand**. En « Omnibus », signalons l'intelligente initiative de regrouper les romans importants de **Jules Verne** selon les quatre éléments : paraissent d'abord *Les Romans de l'eau* et ceux de *l'air*. Du côté des anthologies : un *Voyage à Istanbul*, d'**Alain Servantie** (Complexe) ; *Bataille érotique*, chez Pauvert ; une *Anthologie de la Correspondance de Proust* (Plon) ; rapprochons cette publication de

celle de l'essai de Jérôme Prieur, *Proust fantôme* (Le Promeneur).

Une nouvelle édition des *Mémoires improvisés* de **Paul Claudel** paraît chez Gallimard. Entre 1925 et 1967, **Jean Paulhan** et **François Mauriac** échangèrent de nombreuses lettres (Claire Paulhan). Sous le titre *En avant par-dessus les tombes*, Fayard publie le *Journal* de **Julien Green** pour les années 1996-1997. Les Belles-Lettres rééditent un essai de **Jean Giono** sur *Virgile*, écrit durant la guerre. **Louis-René des Forêts**, mort en décembre 2000, avait mis au point les pages destinées à faire suite à *Ostinato : pas à pas jusqu'au dernier* (Mercure de France). Chez Complexe, deux essais d'**Emile Verhaeren**, *Racine*, et *De Baudelaire à Mallarmé*. Dans le domaine érotique, *Lolotte*, d'**Andrea de Nerciat**, auteur libertin du XVIII^e siècle (Zulma).

Du côté des étrangers : le *Journal parisien* (1797-1799), de **Wilhelm von Humboldt** (Solin) ; le Cerf continue la traduction des œuvres de **Henrich Heine** ; des récits de colportage anglais au XVIII^e siècle, *Le Mendiant aveugle* (José Corti) ; chez le même éditeur, sous le titre *Esprit-frères*, un choix de l'immense correspondance de **John Cowper Powys**.

Plusieurs biographies sont sous presse : **Ernest Psichari**, petit-fils de Renan, de Frédéric Dufour (Cerf) ; le deuxième des trois volumes de la biographie d'**Emile Zola**, d'**Henri Mitterand** (Fayard) ; **Man Ray** à *Montparnasse*, de Herbert Lottman (Hachette Littératures) ; **Séverine**, *l'amie de Vallès*, l'une des premières femmes à avoir pratiqué le journalisme, de **Paul Couturier** (Le Rocher) ; **Marina Tsvetaïeva**, d'**Henri Troyat** (Grasset). Et aussi : *Le Bal des maudits*, notes sur **Drieu La Rochelle**, de Jacques Lecarme (PUF), et un essai d'**Alice Kaplan** sur le procès **Brasillach** (Gallimard) ; **Robert Pinget**, *le vieil homme et l'enfant*, de **Jean Roudaut** (Zoé) ; un album de **Gérard Bonal** et **Malka Ribowska**, avec des documents inédits sur **Simone de Beauvoir** (Seuil) ; au Seuil également, **Anne Boschetti** se penche sur **Apollinaire** dans *La Poésie partout*.

Enfin, en prélude au bicentenaire de la naissance de **Victor Hugo** (2002), plusieurs ouvrages sont annoncés, dont, chez Fayard, le premier volet d'une biographie de **J.-M. Havasse**, et la correspondance avec **Juliette Drouet**

P. K.

Venus d'ailleurs

Une fois l'an, les chiffres s'offrent une petite victoire sur les lettres. C'est aux premiers jours de la rentrée littéraire, dans cette période courte et mélancolique où quelques grains de sable s'échappent encore des pages de certains livres. Là, juste avant les comptes-rendus, l'heure est aux comptes. Et aux records, chaque année pulvérisés, toujours annoncés de manière plus horrifiée : encore plus de livres, plus de traductions, plus de premiers romans, plus d'anglo-saxons... Cette rentrée, pourtant, les romans étrangers ne participent que modérément à cette frénésie. Avec 206 nouveautés, soit quatre de moins qu'à la rentrée 2000, les éditeurs se sont même imposé une certaine sobriété.

Comme d'habitude, la répartition des langues d'origine recoupe à peu près les données de la géopolitique. Les romans traduits de l'anglais arrivent en tête du palmarès, avec 109 titres, soit plus de la moitié de la production. En comparaison, même l'espagnol, plutôt bien représenté, fait un peu pâle figure avec 31 titres. Viennent ensuite l'italien (13 titres), l'allemand et le néerlandais (entre 5 et 10 titres chacun), le portugais (6 titres) ou l'arabe (5 titres). Globalement, l'éventail des idiomes représentés semble s'être resserré.

On ne compte ainsi pas plus de trois russes, trois chinois (dont *Le Tambour*, un livre de **Lao She**, traduit de l'anglais chez Picquier et deux courts romans de **Jiang Zidan**, chez Bleu de Chine, en octobre) deux japonais (parmi lesquels deux titres de **Banana Yoshimoto**, chez Picquier et Rivages) et assez peu de langues minoritaires : deux Turcs, dont le talentueux **Orhan Pamuk** (*Mon nom est rouge*, en octobre chez Gallimard, et **Nedim Gurses**, au Seuil), un Grec, deux Albanais, parmi lesquels **Ismail Kadaré**, dont Fayard poursuit l'œuvre complète, une Tchèque (**Hana Belohradská**, chez HB éditions), un Finlandais (**Aarto Paasilina**, Denoël) deux Roumains (dont **Augustin Buzara**, chez Noir sur Blanc), un Islandais, deux Serbo-Croates, chez qui il faut noter la très intéressante **Svetlana Velmar-Janko-**

vic (*Le Pays de nulle part*, Phébus), un Persan et un Slovène, en l'occurrence **Boris Pahor** (*Couvre-feu*, Phébus). Parmi les curiosités, signalons une traduction du rhéteur romain chez Verdier (**Oscar Peer**).

Plusieurs célébrités sont attendues, au premier rang desquelles **Salman Rushdie**, avec *Furie* (Plon). L'Anglais d'origine japonaise **Kazuo Ishiguro**, qui s'était notamment fait connaître par son roman *Les Vestiges du jour*, adapté au cinéma par **James Ivory**, publie *Quand nous étions orphelins*, chez Calmann-Lévy.

Denoël fait paraître deux romans emboîtés de l'Argentin **Julio Cortazar**, l'un (*Journal d'Andrés Fava*) reprenant le personnage central de l'autre (*L'Examen*) ; et Flammarion un roman fantastique de **Doris Lessing** (*Mara et Dan*). L'Anglaise **Anita Brookner** est chez Belfond (*Une chute très lente*), l'Américaine **Joyce Carol Oates** chez Stock (*Mon cœur mis à nu*), tandis que le Prix Nobel égyptien, **Naguib Mahfouz**, fait l'objet de deux publications (*Miroirs*, chez Desclée de Brouwer, et *Le Vieux Quartier*, aux éditions de l'Aube). L'Anglais **Will Self** est aux éditions de l'Olivier (*La Vie des morts*) et les éditions André Dimanche continuent la publication des œuvres de l'espagnol **Ramon Gomez de la Serna**. Autre espagnol, le grand **Gonzalo Torrente Ballester**, mort en 1999, dont le dernier roman paraît chez Actes Sud (*Les Années indélicates*, octobre). Enfin, parmi les nouveaux venus, mais déjà réputés, le jeune Espagnol **Juan Manuel de**

Prada (*Le Silence du patineur*, Seuil).

Au rang des écrivains importants, signalons la Britannique **A. S. Byatt**, auteur d'une extraordinaire tétralogie dont *La Tour de Babel* (Flammarion) constitue la troisième partie et d'un recueil de contes (*Histoires de feu et de glace*, Denoël). Le Sud-Africain **J. M. Coetzee** revient avec *Disgrâce*, aux éditions du Seuil, qui publient aussi *La Femme de John*, de l'Américain **Robert Coover**. Chez Anne-Marie Métailié, on trouve le Mexicain **Paco Ignacio Taïbo II** et l'Écossais **Brian Aldiss**. Le Serpent à plumes sort *L'Ange sur le pont*, du grand nouvelliste américain **John Cheever** (octobre), Rivages *La Porte de l'eau*, de l'Italienne **Rosetta Loy**, Autrement *La Ville au bord du fleuve immobile*, du romancier argentin **Eduardo Mallea**, Belfond trois nouvelles de l'Irlandais **Colum McCann** (*Ailleurs en ce pays*), Corti des récits et nouvelles du Brésilien **Harry Laus** (*Archives des bons morceaux*, octobre), l'Olivier un nouveau roman de l'Américain **Stewart O'Nan** et **Christian Bourgois** un livre du très grand Portugais **Antonio Lobo Antunes** (*N'entre pas si vite dans cette nuit noire*). De Hollande, viennent **Cees Nooteboom** (*Le Jour des morts*), **Anna Enquist** (*Le Secret*) et **Hella S. Haase** (*Un long week-end dans les Ardennes*), tous trois chez Actes Sud.

Dans les thèmes abordés, la musique apparaît à plusieurs reprises, notamment chez **Brookner**, **Cortazar**, **Enquist**, l'Américain **Jackie Kay** (Hachette Littérature, voir p. ?) ou le Cubain **Carlos Victoria** (Phébus). La peinture est présente chez l'Italien **Mario Rigoni Stern** (deux romans à La Fosse aux ours, dont *En attendant l'aube*), l'Argentin **César Aira** (*Un épisode dans la vie du peintre voyageur*, André Dimanche) et l'Américaine **Mary Gordon** (*La Muse de l'artiste*, Quai Voltaire). Enfin, la folie surgit souvent, notamment chez **Daniel Fuchs** (*Américain*, Joëlle Losfeld), ou chez l'Italien **Sandro Dazieri** (Métailié) et la guerre plus souvent encore, en particulier dans le récit d'**Ivan Chmeliov** (éd. des Syrtes), augmenté de lettres inédites de **Thomas Mann**.

R. R.



Le premier cauchemar de Stephen King

Le grand maître américain de l'horreur raconte, dans son dernier ouvrage, « *Écriture* », ses années d'apprentissage, ce qui a nourri son imaginaire, et se livre à une réflexion sur le métier d'écrivain. Nous publions un extrait dans lequel il explique avec humour comment il a fabriqué son premier best-seller

Contrairement à une idée reçue, il n'est pas si facile de définir Stephen King. Bien sûr, on connaît sa réputation de grand maître de l'horreur moderne et il est bien vrai qu'avec *Carrie*, *Les Vampires de Salem* et quelques autres de ses romans suivants, il a réussi à transplanter avec succès les grandes figures du fantastique dans un environnement inhabituel : celui de l'Amérique contemporaine. Bien sûr, ses romans ont fourni la trame de quelques-uns des plus beaux cauchemars hollywoodiens – souvent signés de noms prestigieux (Kubrick, Carpenter, Rob Reiner, Cronenberg). Bien sûr, on sait qu'il est aux États-Unis et ailleurs un auteur de best-sellers. Mais ce chanteur de la peur a de nombreuses cordes à son arc et, depuis une dizaine d'années, il s'est ingénié à brouiller les pistes. Le prodigieux nouvelliste de *Différentes saisons* – son chef-d'œuvre – n'est pas seulement capable de faire surgir les monstres de nos psychés ou d'ailleurs : il est aussi l'architecte d'un bien énigmatique cycle de science-fiction intitulé « *La Tour sombre* », il s'est interrogé, dans des fictions plus sophisti-

quées qu'il n'y paraît, sur les rapports de l'auteur à son public (*Misery*) ou avec lui-même (*La Part des ténèbres*). Il a volontairement réduit en cendres, dans *Bazaar*, Castle Rock, la ville imaginaire où se déroulent nombre de ses intrigues, pour se lancer dans l'exploration de territoires nouveaux, risquer d'audacieux paris d'écriture comme *Dolorès Claiborne*, long monologue de plus de 300 pages, ou *La Ligne verte*, publié en fascicules, dans la tension, comme les feuilletonnistes d'autrefois, ou encore tester son indéniable talent de conteur dans des expériences nouvelles, parfois bien éloignées du genre dont il fut le roi et qu'il analysa de manière très brillante dans son *Anatomie de l'horreur*.

Dans ce parcours d'écrivain qui n'aime rien tant que (se) surprendre, *Écriture* est un ouvrage à part, un essai sur l'écriture dont une large part, autobiographique, entend de raconter la partie invisible de ce parcours, celle qui a précédé les premières publications, celle des années d'apprentissage. Dans l'extrait que nous avons choisi, Stephen King raconte ses premières armes d'écrivain public et la mauvaise réputation qu'elles lui valurent. Il a depuis, et de nombreuses fois, récidivé... Pour notre plus grand plaisir.

Jacques Baudou



JEFFRIEDEL/CORBIS OUTLINE

extraits

Le jour où l'histoire de la femme emmurée vivante fit le tour du collège

Ce qui m'a passionné le plus, entre 1958 et 1966, c'a été le cinéma. A cette époque-là, il n'y avait que deux salles dans la région, toutes les deux à Lewiston. L'Empire passait les films en première exclusivité : les dessins animés de Disney, les épopées bibliques et les comédies musicales dans lesquelles des brochettes de jeunes gens bien propres occupaient tous l'écran, dansant et chantaient. J'allais les voir si quelqu'un m'offrait une place dans son véhicule, car un film est toujours un film, mais ils ne me plaisaient pas beaucoup. La plupart du temps, je m'y ennuyais. L'histoire était trop prévisible.

Pendant *La Fiancée de papa*, je ne cessais d'avoir envie que Hayley Mills tombe sur Vic Morrow, le héros de *Graine de violence*. Voilà qui aurait mis un peu d'animation, bon sang ! J'avais l'impression que le cran d'arrêt de Vic et son regard en vrille auraient rapidement remplacé les futilités problèmes domestiques de Hayley dans une perspective plus raisonnable. Et lorsque, le soir, j'étais couché dans mon lit sous la pente du toit, écoutant le vent dans les arbres ou les rats dans le grenier, ce n'était pas de Debbie Reynolds incarnant Tammy ou de Sandra Dee dans le rôle de Gidget que je rêvais, mais d'Yvette Vickers dans *L'Attaque des sangues géantes* ou de Luana Anders dans *Dementia 13*. Je n'avais rien à faire des trucs larmoyants ou fabriqués pour donner le moral aux troupes, je n'avais rien à faire de Blanche-Neige et de ses fichus sept nains. A treize ans, j'avais envie de monstres qui dévoraient des villes entières, de cadavres radioactifs surgissant de l'océan pour bouffer les surfeurs, et de nanas en soutien-gorge noir qui avaient l'air de filles à soldats.

Les films d'horreur, les films de science-fiction, les films sur les bandes d'adolescents en maraude, les films sur des tarés en moto – voilà ce qui me branchait. Ce n'était pas à l'Empire, à l'extrémité chic de Lisbon Street, qu'il fallait aller pour les voir ; mais à l'autre bout de la rue, au Ritz, au milieu des boutiques de prêteurs sur gages, et pas loin de Louie's Clothing, où, en 1964, j'ai acheté ma première paire de bottes Beatle. Notre maison se trouvait à vingt et un kilomètres du Ritz, et j'y suis allé en stop pratiquement toutes les semaines entre 1958 et 1966, année où j'obtins mon permis de conduire. Je m'y rendais parfois seul, parfois en compagnie de mon ami Chris Chesley, mais sauf maladie ou cas de force majeure, je ne ratais jamais une séance.

C'est au Ritz que j'ai vu *J'ai épousé un extraterrestre*, avec Tom Tryon ; *La Maison du diable*, avec Claire Bloom et Julie Harris ; *Les Anges sauvages*, avec Peter Fonda et Nancy Sinatra. J'ai vu Olivia de Havilland énucléer James Caan avec des couteaux improvisés dans *Une femme en cage*, Joseph Cotten revenir d'entre les morts dans *Chut, chut... chère Charlotte*, et c'est la respiration coupée que j'ai attendu de voir si Allison Hayes allait quitter tous ses vêtements dans *L'Attaque de la femme de 50 pieds*. Au Ritz, on trouvait toutes les meilleures choses que la vie a à offrir... si du moins on prenait la précaution de s'asseoir au troisième rang, d'être très attentif et de pas cligner des yeux au mauvais moment.

Chris et moi aimions tous les films d'horreur, mais nos préférés étaient ceux d'American International, dirigés pour la plupart par Roger Corman, avec des titres chipés à Edgar Poe. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'ils étaient basés sur les œuvres d'Edgar Poe, car on n'y trouve en fait que peu de chose ayant un véritable rapport avec les histoires et les poèmes de Poe (*Le Corbeau*, par exemple, s'est trouvé relooké en comédie – je ne blague pas !). Les meilleurs films d'horreur, *La Malédiction d'Arkham*, *The Conqueror Worm*, *Le Masque de la mort rouge*, accédaient à un univers halluciné qui les rendait tout à fait particuliers. Chris et moi avions d'ailleurs un nom pour ces films, comme s'il s'agissait d'un genre à part. Il y avait les westerns, les histoires d'amour, les films de guerre... et les Poefilms.

« On va au cinéma, samedi après-midi ? me demandait-il. Au Ritz ?

– Qu'est-ce qu'ils passent ?

– Un film de motards et un Poefilm », me répondait-il.

J'étais tout de suite partant, bien entendu. Bruce Dern tournant en bourrique sur sa Harley ou Vincent Price tournant en bourrique dans un château hanté surplombant un océan déchaîné, que demander de mieux ? Avec un peu de chance, on avait même droit à Hazel Court se promenant en mini-chemise de nuit de dentelle.

« A treize ans, j'avais envie de monstres qui dévoraient des villes entières, de cadavres radioactifs surgissant de l'océan pour bouffer les surfeurs et de nanas en soutien-gorge noir qui avaient l'air de filles à soldats »

De tous les films de Poe, celui qui nous fit le plus d'effet, à tous les deux, fut *Le Puits et le Pendule*. Richard Matheson s'était chargé du scénario. Filmé sur grand écran et en Technicolor (les films d'horreur en couleurs étaient encore une rareté en 1961), le film utilisait une gamme complète d'ingrédients gothiques, classiques pour donner un résultat tout à fait spécial. Ce fut peut-être le dernier grand film d'horreur tourné en studio jusqu'à l'arrivée de la féroce *Nuit des morts-vivants*, du cinéaste indépendant George Romero, film qui changea définitivement tout (parfois pour le mieux, plus souvent pour le pire). La meilleure scène, celle qui nous laissa pétrifiés sur nos sièges, Chris et moi, est celle dans laquelle John Kerr creuse un mur du château pour découvrir le cadavre de sa sœur, qui avait été de toute évidence emmurée vivante. Je n'ai jamais

oublié le gros plan sur la tête du cadavre, filmée à travers un filtre rouge et une lentille déformante qui étirait ce visage en un monstrueux cri silencieux.

En stop, sur le chemin du retour qui n'en finissait pas (si les voitures étaient trop rares, il pouvait nous arriver de marcher pendant sept ou huit kilomètres et de n'arriver à la maison qu'à la nuit), je fus saisi d'une idée merveilleuse : j'allais écrire un livre qui raconterait *Le Puits et le Pendule* ! J'allais le « novéliser », suivant l'exemple de l'éditeur Monarch Books, qui avait « novélisé » des classiques immortels comme *Jack l'Éventreur*, *Gorgo* ou *Konga*. Mais je ne me contenterais pas d'écrire ce chef-d'œuvre ; en plus, je l'imprimerais sur la presse à tambour du sous-sol, et j'en vendrais des exemplaires en classe ! Zap ! Boum ! Badaboum !

Aussitôt conçu, aussitôt fait. Travaillant avec tout le soin et l'acharnement qui me vaudraient plus tard

les compliments de la critique, je rédigeai ma version « novélisée » du *Puits et le Pendule* en deux jours, directement sur les stencils destinés à l'impression. Bien qu'il ne soit resté aucun exemplaire (à ma connaissance) de ce chef-d'œuvre un peu spécial, il me semble qu'il comptait huit pages, chacune à interligne simple et comportant le moins de retours à la ligne possible (chaque stencil coûtait dix-neuf cents, ne l'oubliez pas). J'imprimai les feuilles recto verso, comme dans un vrai livre, et y ajoutai une page de couverture sur laquelle je dessinaï un pendule rudimentaire d'où dégoulaient des choses noires qu'on prendrait, espérai-je, pour du sang. Au dernier moment, je m'aperçus que j'avais oublié de mettre un nom d'éditeur. Au bout d'une demi-heure d'agréable méditation sur le sujet, je tapai ceci : A V. I. B. BOOK, dans le coin en haut à droite de la couverture. V. I. B. voulait dire : Very Important Book (livre très important).

Je tirai une vingtaine d'exemplaires de l'ouvrage, bien heureusement inconscient que je violais les règles les plus élémentaires du droit d'auteur et me livrais au plagiat le plus éhonté de l'histoire du monde. Je n'avais qu'une idée en tête, les bénéfices que je ferais en vendant mon histoire à l'école, si du moins elle faisait un tabac. Les stencils m'étaient revenus à un dollar et soixante-dix-neuf cents (en utiliser un entier pour la couverture m'avait fait l'effet d'un affreux gaspillage d'argent, mais *Le Puits et le Pendule* devait avoir un bel emballage, m'étais-je dit ; tant qu'à publier, autant le faire dans les règles), le papier m'avait coûté quelques cents de plus, les agrafes rien du tout, vu que je les avais piquées à mon frère (les trombones, c'était peut-être bon quand on envoyait un manuscrit à une revue, mais là, c'était un livre, c'était du sérieux !). Après avoir bien réfléchi, je fixai le prix du numéro 1 sur le catalogue V. I. B., *Le Puits et le Pendule*, par Stephen King, à un quarter l'exemplaire. J'estimais pouvoir en vendre au moins dix (ma mère m'en achèterait un, pour commencer ; je savais qu'on pouvait toujours compter sur elle), et je me retrouverais donc avec deux dollars et cinquante cents. Bénéfice net : environ quarante cents, ce qui serait suffisant pour financer une nouvelle expédition éducative au Ritz. Si j'en vendais deux de plus, je pourrais même m'offrir en sus un grand sac de pop-corn et un Coke.

Le Puits et le Pendule fut mon premier best-seller. J'avais apporté tout le lot à l'école, dans mon cartable (en 1961, je devais être en quatrième, au tout nouveau collège de Durham, comportant quatre classes) ; à midi, j'en avais vendu deux douzaines. Après le déjeuner, lorsque l'histoire de la femme emmurée eut fait le tour de l'établissement (« *ils regardaient avec horreur les os qui dépassaient du bout de ses doigts, comprenant qu'elle était morte en griffant follement la pierre pour tenter de s'échapper* »), j'en avais vendu encore une douzaine. J'avais neuf dollars en petite monnaie qui alourdissaient mon cartable (sur lequel étaient imprimées avec soin les paroles de *The Lion Sleeps Tonight* [« le lion

dort cette nuit »]) et je marchais sur un petit nuage, n'arrivant pas à croire que j'avais pu accéder aussi brusquement à un niveau de richesse jusqu'ici inconcevable pour moi. Cela paraissait trop beau pour être vrai.

Ça l'était. A la sortie des classes, à quatorze heures, je fus convoqué dans le bureau de la principale, qui commença par me dire que l'école n'était pas la place du marché ; en particulier, ajouta Miss Hisler, pour vendre des âneries comme *Le Puits et le Pendule*. Cette réaction ne me surprit pas. J'avais eu Miss Hisler comme professeur dans mon école précédente, la classe unique de la Methodist Corners, où j'avais passé deux ans. Elle m'avait un jour surpris alors que j'étais plongé dans la lecture d'un roman pour adolescents (*The Amboy Dukes*, d'Irving Shulman) qu'elle m'avait confisqué. A ses yeux, j'étais simplement un récidiviste, et j'étais écoeuré de ne pas avoir été fichu de prévoir ce qui venait de se passer. A cette époque, on traitait de *dubber* (prononcer *dubba*, si vous êtes du Maine) celui qui faisait quelque chose d'idiot. J'avais *dubbé* dans les grandes larges.

« Ce que je ne comprends pas, Stevie, me dit-elle, c'est ce qui te pousse à écrire des bêtises pareilles. Tu as du talent. Pourquoi le gâcher ainsi ? ». Elle tenait un exemplaire roulé du V. I. B. numéro 1 à la main et le brandissait, comme elle aurait brandi un journal roulé pour menacer le chien venant de pisser sur le tapis. Elle attendit que je lui réponde – je dois dire, à son crédit, que sa question n'était pas entièrement rhétorique –, mais je n'avais rien à offrir pour ma défense. J'avais honte. J'ai passé pas mal d'années par la suite – trop, j'en ai l'impression – à avoir honte de ce que j'écrivais. Je crois que j'ai dû attendre d'avoir quarante ans pour me

rendre compte que la plupart des auteurs de fiction et de poésie ayant jamais publié une ligne ont été un jour ou l'autre accusés de gâcher le talent que Dieu leur avait donné. Si jamais vous écrivez (ou peignez ou dansez ou sculptez ou chantez, peu importe), il y aura toujours quelqu'un pour essayer de vous faire croire que vous êtes un minable, c'est tout. Je n'invente pas : ce sont les choses telles que je les vois.

Miss Hisler m'informa que je devais rendre à chacun son argent. Je le fis sans discuter, même à ceux (assez nombreux, j'ai plaisir à le dire) qui insistèrent pour garder leur exemplaire. En fin de compte, je perdis de l'argent dans cette affaire. Mais lorsque les vacances arrivèrent, j'imprimai quatre douzaines d'exemplaires d'une autre histoire, originale celle-là, et intitulée *L'invasion des créatures des étoiles* ; je les vendis tous, à part trois ou quatre. Ce qui signifie que j'ai gagné, du moins sur un plan financier. Mais au fond de mon cœur, j'avais encore honte. Je continuai d'entendre Miss Hisler me demander pourquoi je gaspillais mon talent, pourquoi je gaspillais mon temps, pourquoi j'écrivais des âneries.

★ *Écriture, mémoires d'un métier* (traduit de l'anglais [États-Unis] par William Olivier Desmond, Albin Michel, 380 p., 19,82 € [130 F]).

« Ce que je ne comprends pas, Stevie, me dit la principale du collège, c'est ce qui te pousse à écrire des bêtises pareilles. Tu as du talent. Pourquoi le gâcher ainsi ? »
J'ai passé pas mal d'années par la suite à avoir honte de ce que j'écrivais... »

Une rentrée sans Jérôme Lindon

Il était si hostile à tout ce qui ressemble à une confiance, un épanchement, une commémoration, qu'il a refusé, puis différé sans cesse, avec courtoisie et humour, le rendez-vous qu'on sollicitait pour écrire un portrait de lui, après cinquante ans d'édition, en 1998. Car Jérôme Lindon était président-directeur général des éditions de Minuit depuis 1948 - il avait alors vingt-deux ans (1). Il a tant tardé que la rencontre est devenue impossible car il est tombé malade. On ne l'a plus revu et il est mort le 9 avril (*Le Monde* du 14 avril). En dépit de sa volonté de ne pas parler de lui, Jérôme Lindon n'était pas mécontent de cette proposition d'hommage à son parcours. Il ne détestait pas qu'on insiste, qu'on s'y mette à plusieurs pour tenter de le faire fléchir. Il avait même dans ces moments-là un éclair d'amusement dans l'œil et un petit pli d'ironie au coin de la bouche. Et c'est bien pour ces contradictions, cette façon singulière de ne jamais être totalement conforme à une image, à une attente, qu'on aimait tant, sans le connaître, cet homme secret, complexe, ascétique et rigoureux, passionné, drôle - de manière imprévisible -, féroce et coléreux aussi.

Rares sont ceux qui travaillent aujourd'hui dans l'édition ou le journalisme et qui ont connu une rentrée littéraire sans Jérôme Lin-

Josyane Savigneau

don. A la fois curieux de nouveauté comme au premier jour et statue du commandeur... La déploration n'est pas de mise, il en aurait ri. Mais on voudrait être certain qu'avec lui n'est pas morte une idée de l'édition, comme artisanat de passion, soutenu par une volonté, une obstination, une certitude que le livre n'est pas une marchandise et la lecture une « pratique culturelle » ou un loisir, mais le fondement même de la liberté individuelle. Et accompagné par le désir d'aller au bout de ce qu'on croit juste, même si on est seul contre tous, même si on en devient insupportable.

Insupportable, pénible, Jérôme Lindon pouvait l'être. Cela ne le

Mort en avril, le PDG des éditions de Minuit était animé par une volonté, une obstination, une certitude que le livre n'est pas une marchandise et la lecture une « pratique culturelle » ou un loisir. Il aurait détesté les embaumements qu'on réserve aux morts pour lesquels on n'a pas de véritable estime

dérangerait pas qu'on le dise aujourd'hui, il riait parfois quand on s'irritait de son côté Cassandre et il aurait détesté les embaumements qu'on réserve aux morts pour lesquels on n'avait pas de véritable estime. Oui, Jérôme Lindon était souvent un emmerdeur, un empêchement de penser en rond, il ne dédaignait pas d'attiser les conflits, les sachant plus créatifs que le consensus qu'on cherche « pour en finir ». Ainsi avait-il mené bataille pour le prix unique du livre, et il ne reste plus grand monde pour lui donner tort (*lire ci-dessous l'article d'Alain Salles*). Mais il n'a pas eu le temps de conclure son dernier combat, pour l'instauration d'un prêt payant en bibliothèque et, s'il avait un regret, dans les derniers mois de sa vie, c'était sans doute celui-là.

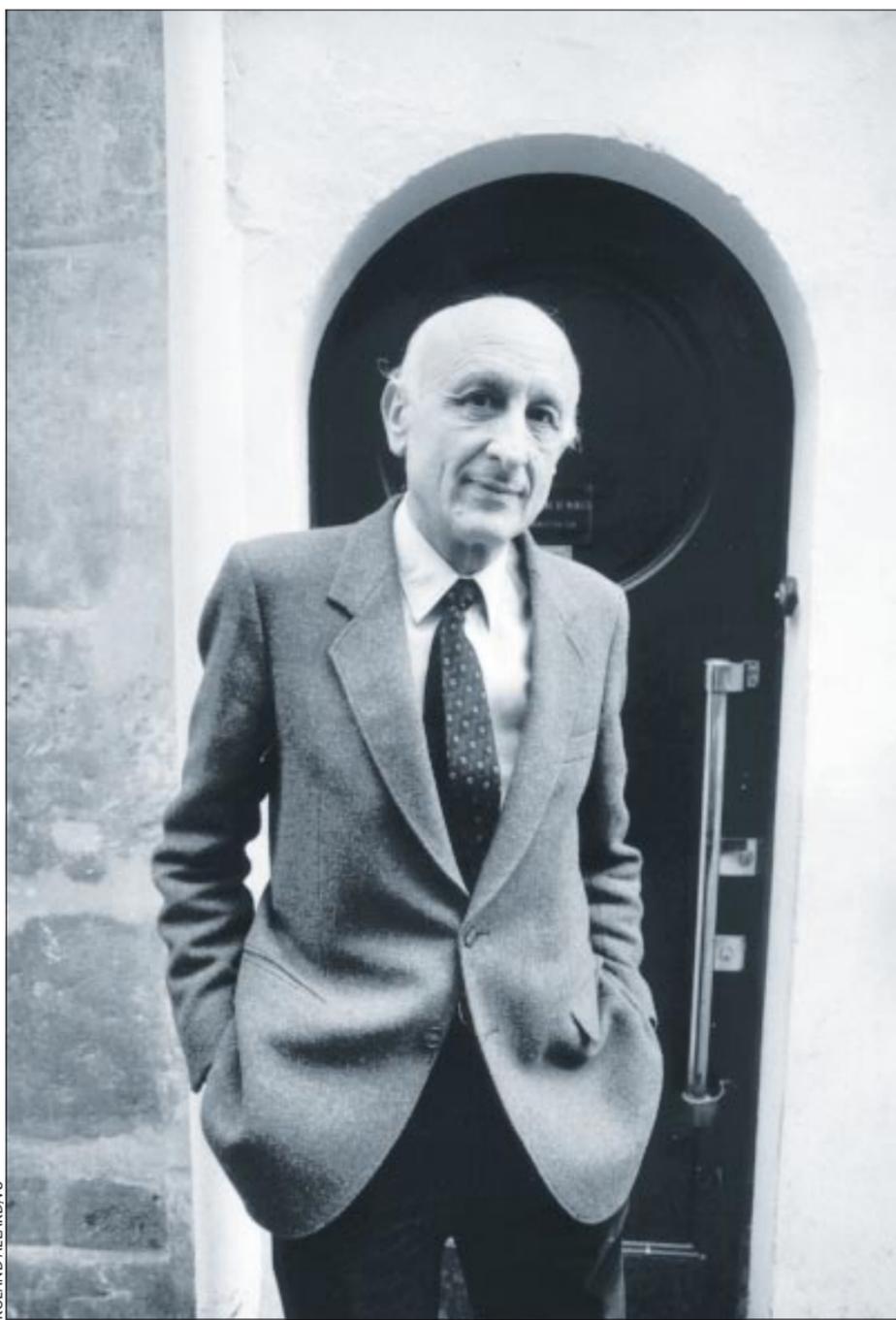
Il aimait convaincre et il n'était pas rare, depuis que *Le Monde* s'est installé rue Claude-Bernard (à deux pas du boulevard Arago où habitait Jérôme Lindon), de voir ce personnage réputé peu sociable et ennemi de la conversation débarquer dans un bureau, en fin d'après-midi (il savait bien que les journaux du soir sont inaccessibles dans la matinée) et s'installer pour s'expliquer sur ses convictions et ses prises de position. Il avait une

très belle voix, parlait fort bien, s'assurait à intervalles réguliers, mais presque pour la forme, qu'il ne dérangeait pas, et continuait. Selon les moments, on voyait apparaître le pessimisme actif qui lui avait permis de traverser ce demi-siècle d'édition ou bien sa tentation pour les visions d'apocalypse, le « tout est foutu », même si ce genre de phrase ne faisait pas partie de son langage.

Sans le dire, on se demandait ce qu'il faisait là, lui qu'on imaginait tellement discipliné, méthodique, avec un emploi du temps sans aucun trou, sans possibilité de se dire « *tiens je suis devant les locaux du Monde. Si je montais au "Monde des livres"...* » On savait qu'il se tenait à des horaires stricts, se rendait à pied à son bureau; sa frugalité était légendaire (ce qui lui a conservé à jamais une silhouette élancée de jeune homme); il n'hésitait pas à dire, si par hasard il acceptait une invitation de début de soirée (19 heures-21 heures), qu'il viendrait tôt car il dînait toujours à la même heure, chez lui. En effet, il passait la porte le premier, vers 18 h 45 et prenait congé bien avant l'arrivée des retardataires chroniques.

Quand sa fille Irène, qui travaillait avec lui depuis longtemps et à laquelle il a progressivement laissé la direction des éditions de Minuit, évoque avec une drôlerie semblable à celle de son père la revendication de sédentarité de Jérôme Lindon, sa détestation du voyage, on croit l'entendre ponctuer ce discours en riant et en rajoutant : oui, la rive droite de la Seine lui était inhospitalière; oui, il passait ses « vacances » (un mot qui devait lui sembler recouvrir une étrange pratique) toujours au même endroit, en Bretagne. Au grand jamais dans le sud de la France. Encore moins à l'étranger. Le tourisme, le supposé nomadisme de la seconde moitié du XX^e siècle, lui paraissait probablement le comble du ridicule. Au fond, il n'avait qu'une envie, quand il quittait Paris : y revenir et rejoindre son bureau et ses manuscrits, dans le petit immeuble biscornu du 6^e arrondissement, rue Bernard-Palissy, immortalisé par la fameuse photo des auteurs considérés comme représentant le Nouveau Roman.

Pour rendre véritablement hommage à Jérôme Lindon, à son travail et à sa personne, il faudrait un livre, pas un article de journal - c'est peut-être bien



ROLAND ALLARD/DFU

pour cela qu'il n'en voulait pas. Ce texte, Jean Echenoz, découvert par Jérôme Lindon au début des années 1970, Prix Goncourt 1999, va le publier en octobre. Les marchands qui se disent éditeurs et qui ont toujours détesté Jérôme Lindon vont encore se gausser. Mais rien n'y fera. Le liseré bleu des éditions de Minuit a réussi à s'imposer au côté de la fameuse couverture blanche à liseré rouge de Gallimard. Et, chez tous ceux pour qui le livre et la littérature ne sont pas synonymes, Minuit est en bonne place dans la bibliothèque. Samuel Beckett, Claude Simon (deux Prix Nobel), Alain Robbe-Grillet, Robert Pinget, Marguerite Duras, etc. Et ceux qui n'ont pas tenu leurs promesses, comme Tony Duvert. Et ceux qui ne sont pas encore assez reconnus comme Christian Gailly. Et Deleuze, et Guattari, et de la philosophie, et des sciences humaines...

Bien sûr, on peut s'agacer de

romans qui ont l'air calibrés pour « le style Minuit », mais Jérôme Lindon était cohérent et publiait ce qui lui plaisait, sans chercher à répondre à une supposée attente du public. Il était l'un des derniers à savoir que « le public » n'attend rien, qu'il faut suivre son désir d'éditeur, même si le chemin est ardu et ne ressemble jamais à une autoroute. Et, au bout du compte, les millions d'exemplaires de *L'Amant* de Marguerite Duras ont profité à Jérôme Lindon, au nez et à la barbe des marchands qui riaient de ce type bizarre avec « sa petite maison et son refus du développement ».

Jérôme Lindon laisse un bel héritage aux éditions de Minuit. Mais il est parti avec beaucoup de secrets. On admire cette discrétion tout en la déplorant. Si l'on veut approcher l'un de ces secrets, le sentiment religieux, il faut d'urgence lire *Jonas*, ce petit livre de 60 pages publié en 1955 à

343 exemplaires et réédité en 1990 aux éditions de Minuit (il est toujours disponible). Jérôme Lindon y traduisait de l'hébreu *Le Livre de Jonas*, avec deux avant-propos, qui symbolisent assez bien « l'esprit Lindon » : « Existence des juifs » et « Sur quelques raisons qui rendent absurde de traduire de l'hébreu en français » (suit, évidemment, la traduction). En outre, une épigraphe qu'on devrait apprendre par cœur pour se souvenir gaie-ment de Jérôme Lindon :

« Sur la route de Kiew, voilà un vieux juif qui court qui court.

— Et où cours-tu donc comme ça ? demande un passant.

— Où je cours ? Je vais à Kiew.

— Et à Kiew, que vas-tu faire à Kiew ?

— Rien. Mais je crois que j'aurai une voiture pour revenir. »

(1) voir le livre d'Anne Simonin, *Les Editions de Minuit, 1942-1955* (IMEC Editions, 1994).

Le prix unique du livre à bout de bras

La loi Lang a été adoptée il y a tout juste vingt ans après bien des déchirements dans l'édition

C'est avec une belle unanimité, et en quarante-huit heures à peine, que la loi sur le prix unique du livre a été votée. Adopté au Sénat, à 1 h 30 du matin, le 30 juillet 1981, par 276 voix contre 9, le texte passait le soir même à l'Assemblée nationale. L'UDF était alors le seul parti à s'abstenir. Le lendemain, le Sénat approuvait en seconde lecture, la loi Lang sur le prix unique du livre. La question avait déchiré le monde de l'édition pendant plusieurs années, mais la loi passait comme une lettre à la poste, gauche et droite réunies, en pleine vague rose. Vingt ans après, elle n'est presque plus contestée.

Cette loi est le fruit du combat d'un homme, inconnu du grand public, à l'époque, Jérôme Lindon, qui s'était engagé pour défendre la cause du livre et de la librairie. C'est bien sa loi qui a été votée, ce jour-là. Un homme ne s'y était pas trompé. Quelques jours avant, André Essel, PDG de la Fnac, tenait conférence de presse et attaquait le patron des éditions de Minuit, responsable d'« une espè-

ce de fanatisme dans lequel on a voulu entraîner le président de la République ». La Fnac faisait alors partie des rares entreprises qui soutenaient la gauche.

Entre la Fnac et le PDG des éditions de Minuit, c'était la guerre. Celui-ci avait dénoncé en 1977 dans un court pamphlet, *La Fnac et les livres*, la politique de rabais pratiquée par l'enseigne culturelle. La Fnac a attaqué Lindon pour « concurrence déloyale » et gagné en première instance comme en appel. « En somme, le libre-service se porte d'autant mieux que la librairie va mal », écrivait Jérôme Lindon dans *Le Monde* du 24 octobre 1981, « à ce train-là dans trois ou cinq ans à Paris, dans dix ans en province, il ne restera à peu près plus rien des librairies indépendantes ».

Quand il crée en 1977 l'Association pour le prix unique, il fait face à une rude adversité. Le syndicat des libraires est contre, tout com-ment bon nombre d'éditeurs, à commencer par Claude Gallimard. Il prend son bâton de pèlerin pour convaincre les politiques. Dès 1977, François Mitterrand assure

Jérôme Lindon, de son soutien à un système de prix unique. Même si les partisans de la Fnac tentent d'infléchir sa ligne, jusqu'en 1981 et même au-delà. Il trouve également un écho favorable auprès de Jacques Chirac. Aussi ce dernier ne s'est-il pas fait prier pour rendre un hommage appuyé à Jérôme Lindon « le militant du livre » (*Le Monde* du 25 juin).

La future loi sur le prix unique bénéficie aussi du soutien bien involontaire de René Monory. Le ministre de l'économie de Raymond Barre y est hostile et libère totalement les prix en janvier 1979. Une belle pagaille va s'en suivre. Les éditeurs n'avaient plus le droit de conseiller un prix. Les différences pouvaient aller du simple au double pour un même ouvrage, d'un magasin à un autre. Les bibliothèques ne savaient pas à quels tarifs payer leurs livres. Et on ne savait plus comment calculer les droits d'auteurs. Résultat : le syndicat des libraires a éclaté, le front des éditeurs s'est resserré et *Que choisir* a fait un bilan très critique de la mesure, censée bénéficier aux consommateurs.

En pleine campagne électorale, Jérôme Lindon continue d'occuper le terrain. Dans une tribune cinglante, ironiquement intitulée « M. Giscard d'Estaing aime les livres » (*Le Monde* du 14 avril 1981), il attaque la politique culturelle du président : « Ceux qui prétendent que M. Giscard d'Estaing a fait preuve de sollicitude. » Et pour conclure : « Quant aux auteurs dont on refuse les manuscrits, ils apparaissent évidemment à la catégorie que M. Barre désigne, dans le domaine économique, sous l'appellation plaisante de « canards boiteux ». (...) Allons, pas de pitié pour les canards boiteux ! M. Giscard d'Estaing, grand chasseur devant l'Éternel, ne tire pas seulement les éléphants. »

Une fois la loi promulguée, le 10 août 1981, et entrée en application le 1^{er} janvier 1982, ses adversaires n'ont pas baissé les bras pour autant. La Fnac ne désarmait pas, soutenue puis ensuite relayée par Leclerc. Les deux enseignes essayaient de continuer à pratiquer

des rabais, en passant par Bruxelles. De pleines pages de publicités dans les journaux attaquaient la loi Lang. Jusqu'à ce que la Cour européenne de justice tranche en faveur des partisans du prix unique en 1984.

Déjà d'autres fronts apparaissent pour Jérôme Lindon. Il a pris parti en faveur d'un droit de prêt dans les bibliothèques. Le combat - moins populaire - a cristallisé d'autres passions. Très affaibli, Jérôme Lindon avait fait sa dernière apparition publique pour inciter le bureau du Syndicat national de l'édition - tenté de claquer la porte - à accepter la solution de compromis élaborée par Catherine Tasca.

Dans toutes ses batailles, Jérôme Lindon cherchait à imposer un autre temps, un temps propre, pour le livre, l'édition et la librairie, face à l'emballage de la machine éditoriale, avec une obsession, répétée comme une antienne : « Des centaines d'auteurs chaque année ne verront pas le jour. Mais personne ne s'en apercevra : qui remarque l'absence d'un inconnu ? »

A. S.

extraît

« Le premier roman, l'essai d'un chercheur encore inconnu, se vendent à peine à quelques centaines d'exemplaires, qui constituent, pour l'essentiel, une fraction des volumes que l'éditeur a adressés d'office, lors de la parution, aux quelques trois cents meilleures librairies françaises. C'est ce qui explique que 95 % des ventes de ces livres novateurs s'effectuent en dehors des « libres-services ». Que nos trois cents libraires, écrasés par la concurrence économique qu'ils subissent de toutes parts, refusent l'« office » de ces ouvrages particulièrement peu rentables, et l'éditeur n'a d'autres issues que de renoncer désormais à leur publication. (...) Le processus est déjà engagé.

Existe-t-il une solution ? Nous n'en voyons pas d'autres, finalement, que l'instauration d'un « prix unique », l'obligation d'appliquer partout - au moins à des ouvrages de pointe qui deviennent ensuite des ouvrages de fond - le même prix de vente au détail. Mettant à égalité de tarifs le petit libraire de Montauban et le « libre-service » gigantesque de Paris, ce régime instaurerait la concurrence sur le seul plan où elle servirait le livre : celui de la qualité. » (*Le Monde* du 7 décembre 1979)